UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuecritiquedes06pari

P
Fr. lit.

REVUE CRITIQUE
des
Livres Nouveaux

8554

VIe Année, n° 1. (DEUXIÈME SÉRIE) 15 Janvier 1911

LE PRIX GONCOURT EN 1910.

G. APOLLINAIRE. *L'Hérésiarque et Cie*. Paris, Stock, 1910, in-12, 288 p., 3 fr. 50. — L. PERGAUD. *De Goupil à Margot, histoire de bêtes*. Paris, Mercure de France, 1910, in-12, 258 p., 3 fr. 50. — G. ROUPNEL. *Nono*. Paris, Plon, 1910, in-12, 301 p., 3 fr. 50. — M. AUDOUX. *Marie-Claire*. Paris, Fasquelle, 1910, in-12, 261 p., 3 fr. 50.

A l'Académie Goncourt, comme on sait, l'éclectisme est de nécessité encore plus que de principe. Peu homogène lui-même, ce jury, fort heureusement, n'a pas suscité d'école ; il récompense l'effort sans l'orienter. Il commence la réputation de talents inégaux et divers, tous dignes, à ce moment du moins, de l'attention du public. Sans épiloguer sur ses votes, où bien des considérations peuvent avoir part, retenons les quatre noms nouveaux classés en tête du dernier scrutin : deux *novellieri*, deux romanciers.

Un recueil de contes, est-ce, comme l'exige le testament Goncourt, une « œuvre d'imagination », ou des *œuvres ?* N'éveille-t-il pas une présomption d'inspiration plus courte, plus libre, plus inégale ? En tout cas, du livre de M. Pergaud, première série d'une *Légende des bêtes* qui aura plusieurs suites, et même de celui de Guillaume Apollinaire on peut aisément prouver l'unité. *L'Hérésiarque et Cie*, c'est-à-dire un syndicat de nouvelles sous une commune raison sociale et dont l'*Hérésiarque* donne la note caractéristique. Inscrivons en sous-titre : *récréations théologiques* et des lecteurs penseront à l'Anatole France de *Thaïs*, de l'*Étui de nacre* et du *Puits de Ste-Claire*. A cette perfide candeur mêlons les fortes épices de Huysmans, sa crudité pimentée et même, par endroits, l'imagination licencieuse des conteurs grivois de jadis, et nous aurons la saveur fondamentale de ce plat nouveau. La matière en est fournie par le dogme et les rites catholiques, le Baptême et l'Eucharistie, la Trinité et la Providence, l'Infaillibilité, etc., postulats dont une affabulation ironique, dramatique et diverse, tire des conséquences rigoureuses et imprévues. Quelques morceaux ont un caractère fantastique, mais le franc réalisme qui s'y mêle en juste proportion les garde de toute froideur. D'autres remplacent ou renforcent la mystique et la théologie par le merveilleux scientifique et prophétique de Wells. D'autres enfin, théologiques ou non, sont surtout des contes de races. Ils sont excellents : l'auteur a beaucoup et bien voyagé en Europe, comme dans les livres. Les mœurs de sa Wallonie et de sa Bohême m'ont charmé tout autant que ses scènes danubiennes que j'ai pu reconnaître. Florilège donc de fleurs multicolores, mais toutes poussées au champ, mental ou géographique, d'une humanité assez particu-

122604
18/6/1

lière : leur charme, à toutes, se relève d'une même odeur paradoxale et musquée. La langue du conteur, pourtant, est nette, vigoureuse et saine. Mais elle exige parfois, en raison des sujets, un petit effort d'étymologie gréco-latine. L'œuvre s'adresse à des esprits cultivés, un peu subtils et un peu pédants.

Les histoires de bêtes de M. Pergaud arrivent aux bêtes de nos forêts de France : fouines et taupes, renards et lièvres, grenouilles et pies ; ce n'est pas une épopée de la jungle. Elles ont encore pour elles d'être vraiment des histoires de bêtes : elles ont été vécues, si je puis dire, sous le crâne et dans la peau de leurs héros. Par là, dans le pays du *Renart* et d'une lignée incomparable de fabulistes et d'animaliers, elles sont nouvelles. Les animaux, exempts de tout didactisme, n'y font pas figure de masques satiriques, n'y jouent pas une comédie humaine, travestie seulement pour forcer l'attention des hommes. Ils ne font pas d'esprit, ne dialoguant ni entre eux ni avec nous. Et leurs pensées (je ne parle pas du « subconscient conservateur » de l'instinct providentiel, dont il est fait quelque abus, mais des images et sensations concrétées en jugements pratiques) ne paraissent pas non plus transportées de notre monde au leur. Cette psychologie élémentaire, très nuancée pourtant, nul, ni M. Pergaud, ne saurait s'en porter garant, et pour cause ; mais elle est entièrement plausible, amusante, émouvante. Les drames sur lesquels elle s'applique sont très bien imaginés : drames de la liberté ou de la captivité, exceptionnels ou normaux, le merveilleux, l'invraisemblable en sont toujours exclus. Ce sont les amours souterraines et cruelles des taupes, la lutte atroce, dans les airs, de l'oiseau de proie et de la fouine agrippés, l'autovivisection héroïque de la fouine captive, la mort de l'écureuil, la déchéance et la fin misérable de la pie alcoolique. A la rigueur, ces histoires, comme des fables, comporteraient une morale, du moins implicite. Margot, par exemple, nous enseignerait que « le despotisme avilit l'homme jusqu'à s'en faire aimer » ; et Nietzsche aurait su que dire sur la mutilation de Roussard, le maître lièvre, châtré par la foule haineuse des petits, petits lapins. Mais il importe peu. Après les mœurs animales, ce qui intéresse dans le livre, c'est le cadre : l'intimité des sous-bois, des friches, des mares, explorée, pénétrée avec amour, rendue avec bonheur. Ce bonheur d'expression réside surtout dans le vocabulaire, juste et vif, riche et neuf (parfois trop neuf, inutilement inventé). La syntaxe est, à mon gré, trop périodique, complexe et lente pour l'analyse descriptive ; il y a des passages qu'il faut relire pour faire la synthèse. On peut relever même des incorrections formelles (p. 258, *non plus* est écrit, par contre-sens, pour *autant*). C'est peu de chose. Le fumet sauvage, la verte odeur de ces poèmes de la forêt réveilleront sans doute l'appétit de bien des lecteurs, blasés sur les cas de conscience mondains.

Cependant il faut, comme l'auteur, s'être fait homme des bois et le frère de leurs hôtes, par une longue accoutumance, pour savourer dans tout le détail les peintures qu'il nous en rapporte. Peut-être le vigneron de M. Roupnel ira plus facilement au cœur du plus grand nombre. *Nono* est un livre d'une humanité directe et poignante, l'un des plus émus qu'on ait écrits depuis quelques années et l'un de ceux où la vie intérieure, entre le pittoresque des mœurs et la poésie de la nature, occupe toute la place — la première —

qui lui appartient de droit. Nono, autrement dit Jacques Jacquelinet, de Gevrey-Chambertin, bien Français d'esprit et de langage, peut donner la main à tous les moujiks de Tolstoï qui proclament qu' « il faut avoir une âme ». La sienne est une âme humaine, faible et généreuse, capable d'un amour plus fort que la mort et que les trahisons de la vie ; capable aussi de lourdes déchéances où la conscience pourtant n'est qu'endormie, de crises méchantes que suivent les réveils de sa bonté foncière ; capable surtout d'être pétrie, façonnée par la douleur, pour épancher, avec simplicité, l'héroïsme du pardon. Tour à tour la résignation et la révolte, l'évangélisme même et la religiosité y ont place. Dans ses grandes douleurs, quand Nono trahi par sa femme, ayant clos les yeux de sa fille, reste « avec les deux amours de sa vie, l'un étranglé par le déshonneur, l'autre tué par la mort », tout naturellement il relève les yeux et s'inquiète de savoir « ce qu'il y a dans le fenil dont il ne voit que le dessous, le plancher des étoiles. » Cette religiosité n'est pas fade, ni plaquée : elle procède de la détresse d'un homme et du besoin de justice ; c'est la religion qu'ont inventée, qu'inventent, qu'inventeront toujours, peut-être, les hommes malheureux. En pardonnant à son ennemi qui vient de mourir, Nono entend donner au Dieu des chrétiens une leçon d'indulgence humaine : « C'est déjà bien assez d'être mort. Qu'il ne se montre pas plus difficile que moi, qui ai souffert toute ma vie. » On voit assez de quoi est faite la conscience de Nono. Rien de moins mystique, de moins obscur que ce représentant d'une race héroïque au travail de la terre, de ces Jacquelinet qui « ont fait la plaine » et défriché la Côte vineuse. Rien de plus lucide que son âme d'enfant avec « son ingénuité, sa bonté naïve et raisonneuse ». « Le fait est, proclame-t-il, que le raisonnement, c'est mon fort. » Et comme le malheur et de méchantes gens l'ont fait tourner « au niais et au soûlard », ses raisons se déduisent longuement en un monologue pittoresque qui remplit les trois quarts du livre, devant des confidents tout naturels, ceux qui ont organisé, pour leur ébaudissement, le spectacle de ses plaintes et de ses fureurs.

Car ce roman idéaliste — et c'est un véritable tour de force — n'est guère formé que des propos d'un homme soûl. Les mots crus n'y sont pas épargnés. Les folies d'une femme de vigneron en fournissant la matière, la façon dont on traite les femmes au Café Gaillot aurait pu inspirer de copieuses invectives à ce M. Pinard qui requit jadis contre la Bovary. Autre élément qui rappelle le naturalisme ; un quarteron de brutes, « de gouapes, de galvaux », cruels, débauchés, débaucheurs, dont les portraits n'ont rien de timide. Nono les explique, comme il explique tout en lui et autour de lui : « Un homme, c'est rudement méchant, allez : un être pire qu'un chacal. Il cherche, en tremblant de rage, la faible victime à attaquer. » Et Nono lui-même, qu'ils aident à s'abrutir, ne reste pas à mi-chemin. Ils lui font haïr, pour un temps, assommer, tyranniser la pauvre fillette que lui a laissée sa femme enfuie : « Je suis devenu une bête mauvaise et un méchant ivrogne. » Avec la bonté profonde, l'amour héroïque et le sens droit qui forment la vraie nature de Nono, cela fait un savoureux mélange, ce mélange de l'art de Zola et de celui de Sand que M. Lanson signalait dans le roman d'Ed. Droz : *Au Petit Battant* (voir *Bulletin* I, page 25). La vérité moyenne s'en dégage heureusement : « Il faut de tout, dit Nono, à la première page, pour faire un monde à peu près... » Excellente doctrine littéraire, en tout cas. Des personnages, extrêmes, si l'on veut, variés, si l'on peut, comme comparses ; mais,

pour héros, des personnages moyens. Cette charmante Nénette aussi, par qui Nono souffre tant, est ainsi composée. Ce n'est pas une méchante femme ; mais où elle a passé fillette, il faut qu'elle repasse. Et, souffrant elle-même un atroce esclavage, elle est cause, pour une grande part, de la mort de sa fille Laurette, qu'elle eût mieux su garder que le pauvre Nono. Dans les dernières pages enfin, irrésistiblement touchantes, quand les deux vieux époux, réconciliés, reviennent à leur foyer et tentent de s'y refaire, avec des devoirs nouveaux et d'anciens souvenirs, un nouveau bonheur, car, « ni le devoir, ni l'amour ne vieillissent, ni ne passent », en ces instants solennels, ce sont des détails d'une trivialité savoureuse qui traduisent leur embarras après tant d'années, ce qu'il leur faut taire, ce qu'ils devinent, tout l'inexprimable.

Beau livre, certes, non pas sans défauts. Certains, agaçants, nous relancent, en pleine émotion : des disparates, des artifices, des intermèdes poétiques, voire métaphysiques de l'auteur. Nono parle bourguignon, avec une verve drue et jaillissante, mais, parfois, l'abstraction envahit son délicieux dialecte. Il est difficile d'imaginer ce vigneron de la Côte déclarant que sa femme « a tué l'idée » en lui ou, sur le visage de sa fille mourante, lisant « une conscience des choses » qui le terrifiait. Pour son compte, M. Roupnel s'exprime en poète lyrique, avec un symbolisme délicat, aisé et continu, quelquefois avec des réminiscences des maîtres (p. 178, un fantôme descend, comme dans la *Tristesse d'Olympio,* « jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur »). Devant tels passages, La Bruyère et sa « petite ville » ou Pascal, critique de la propriété, se dressent dans notre mémoire. C'est vraiment dommage, car rarement livre mérita mieux, par sa forte conception, par sa sincérité, d'être sauvé de ces petites éclaboussures qui rejaillissent sous les pas des débutants les mieux doués.

Au sujet de *Marie-Claire* la préface de Mirbeau avait donné le *la,* et l'opinion avait chanté, d'un concert presque unanime, le « miracle » de l'humble couturière, ignorante de l'orthographe, sans culture, sans conseils, qui soudain se révéla excellent écrivain. Il faut s'entendre toutefois sur l'émotion du « féroce » Mirbeau et sur cette larme qui roula, nous dit-on, dans sa grosse moustache. Ce fut la « joie rare » d'un artiste à la révélation d'un art, primitif tout ensemble et d'une maîtrise consommée ; ce ne fut pas contagion de pitié. Non qu'il n'y ait rien d'attendrissant dans les données de cette histoire — celle de l'auteur — surtout quand on les complète par les notes des reporters sur la mansarde étroite de l'ouvrière, aux yeux brûlés de veilles, qui nous l'a contée. Mais, sans rien lire dans les marges, ne regardons que l'histoire même de cette enfant abandonnée, élevée par des sœurs, puis bergère dans une ferme de Sologne, puis aide de cuisine à son même couvent, chassée enfin, avec quarante francs, et prenant le train pour Paris. Certes, il y avait là de quoi tirer des larmes, même sans les solliciter beaucoup. Il suffisait de paraître souffrir un peu soi-même par le souvenir. Or nous sommes souvent charmés, rarement émus. C'est que Mlle Audoux ne ment pas, n'arrange guère : elle se souvient. Or, Mirbeau nous l'apprend, toute petite « elle s'est *amusée* à noter le spectacle de la vie quotidienne. » Dès alors, elle s'est donné l'amusement souverain et consolateur de l'art. Et maintenant qu'elle nous conte sa vie, mirée aux eaux froides et pures de sa mémoire, c'est l'enfant même qu'elle était, qui pense ou plutôt qui sent et qui rêve

devant nous, aisément consolée de tout, dans sa sensibilité passive, par le plaisir de voir et celui de rêver. Avec les mots les plus simples, ceux que connaît la pauvre enfant, elle nous dit exclusivement et sûrement le fait, le geste, la parole, la sensation physique enregistrés par ses sens en telle occasion. Jamais un substantif ou un adjectif qui entreprenne de définir l'envers moral de ces symptômes, la cause de ces effets. Nous sommes tenus, si nous en sommes capables, de collaborer activement avec l'auteur, comme le médecin avec un malade, très bon observateur, mais très ignorant, qui lui expliquerait son mal sans nommer les organes ni les fonctions. Auprès d'une telle impersonnalité (de système, peut-être, ou de tempérament), l'œuvre de Flaubert est une plainte d'écorché vif. Esthétiquement, l'effet, ici, est souvent merveilleux : les épisodes de la vie de bergère (le serpent, le loup) sont des pages irréprochables. Cela va très bien pour narrer une existence rudimentaire. Mais que l'âme s'enrichisse un peu, d'un commencement d'amour, par exemple, elle apparaît comme hallucinée, bizarre, illogique dans ses manifestations extérieures, les dessous n'affleurant jamais. Sans parler des vies plus complexes, il y a des vies d'enfants et de simples qui touchent pour avoir été contées, en France ou à l'étranger, en toute franchise, mais d'un accent plus distinct. En haine légitime de la littérature des « états d'âme », et par un snobisme contraire, craignons de rétrograder. Il peut y avoir une littérature brutale sans violences et sans outrances.

Une partie de cette simple histoire se passe dans un couvent. Marie-Claire, enfant, s'y blottit, des heures entières, au tiède giron d'une religieuse qu'elle idolâtrera, jeune fille, de toute son imagination adolescente. Cette sœur Marie-Aimée, et d'autres religieuses, sont jolies, coquettes, caressantes, jalouses, très femmes. Même on entrevoit, toujours par les seules apparences rapides que la petite fille a pu saisir, les amours d'un prêtre, un accouchement furtif. Vrai ou invraisemblable, cet élément romanesque remonte loin. Il est toujours en faveur et l'auteur de l'*Abbé Jules* a pu s'y plaire. Ce n'est guère par là, cependant, c'est par le goût et le choix impeccable, c'est par la qualité sinon unique, du moins très fraîche et très distinguée de l'observation et par l'art spontané de l'expression que ce livre est digne d'être lu.

Au reste, si aucun rapprochement ne s'impose entre ces quatre ouvrages remarquables, constatons que tous quatre relèvent par quelque côté, facile à spécifier pour chacun, de la tradition française et que surtout, à des degrés différents, ils manifestent un souci pareil de la simplicité expressive, de la clarté, de la mesure françaises. Ce sont là d'heureux symptômes.

J. Bury.

COMPTES RENDUS

E. Rod. — *Le Pasteur pauvre.* — Paris, Perrin, 1911, in-18, 293 p., 3 fr.

M. Cauche est une âme pure, doucement obstinée au bien : il suit les voies du Seigneur ; il ignore l'art de vivre parmi les hommes, et sa vie, humainement, est une faillite. De la moquerie au soupçon et du mépris à la haine, il subit toutes les formes de la sottise et de la cruauté lâche de ses semblables. Partout, sa droiture et sa candeur le rendent *impossible* ; c'est un

fonctionnaire à « histoires ». Il faut lire la scène où le Chef du département des cultes, qui l'a mandé pour lui laver la tête, s'avise tout d'un coup que cet homme simple pourrait bien être un saint : mais un saint, qui n'est qu'un saint, est bien difficile à caser dans ce monde, ou seulement à soutenir ! L'inerte bienveillance des tièdes ne compense pas l'active méchanceté des autres. Le pasteur pauvre recueille-t-il du moins une petite moisson de bien ? c'est à peine si E. Rod a voulu qu'il en glane par ci par là quelques maigres épis. Sans autorité dans sa paroisse, il n'est pas respecté par ses enfants, qui deviennent des aventuriers. Sa fille, l'*aînée,* cantatrice illustre, achève lugubrement son destin romanesque, et lui laisse une fortune immense. Belle occasion de répandre le bien ! que d'œuvres à fonder, à développer ! tâche vertigineuse, devant laquelle s'effare le pasteur pauvre. Il meurt, désespéré, au sens janséniste.

Beau livre, ironique et douloureux, peut-être d'une tristesse définitive. Il se lit facilement ; c'est moins un roman qu'une suite d'histoires juxtaposées. Cette forme un peu décousue laisse la réflexion libre. La scène est dans le Jura suisse. De délicates notations de nature, des mots de terroir très amusants, des traits de mœurs. — Vraiment on peut admirer beaucoup les *grands* romans d'E. Rod, et trouver que ce petit livre les vaut.

J. Merlant.

Colette Willy. — *La Vagabonde.* — Paris, Ollendorff, 1910, in-18, 336 p., 3 fr. 50.

Trompée, maltraitée, humiliée par son mari qu'elle aime jalousement, Renée Néré, lasse de souffrir, se résout enfin au divorce. Comme il faut vivre et que le métier littéraire dont elle essaie un moment n'y saurait pourvoir, elle monte sur les planches d'un music-hall. Dans ce milieu, elle ne se salit pas : la fierté qu'elle a de gagner sa vie, l'élégance de sa nature, et surtout l'atonie qui, après sa longue souffrance, a engourdi son âme et ses sens, tout cela lui est une sauvegarde. Pourtant la femme en elle est toujours *vivante,* comme elle dit ; en elle, le désir, le besoin de tendresse et d'appui ne font que sommeiller et, parfois, elle songe à la crise qu'elle ne saurait éviter, quand « s'approchera la Tristesse aux douces mains puissantes, guide et compagne de toutes les voluptés ». — Vient en effet le temps où elle commence à sentir l'amertume de sa vie dénuée et solitaire. A ce moment aussi s'offre à elle, ardent, sincère, discrètement et tendrement protecteur, l'amour d'un honnête homme. Et Renée est prête à aimer. A la première caresse, sa chair tressaille ; son cœur s'émeut à l'intimité naissante. Va-t-elle donc céder au charme qui l'entraîne ? Épousera-t-elle l'ami qui l'en prie ? Mais ce second amour est « tout mêlé des cendres brûlantes du premier ». Troublée, inquiète, elle veut se donner le loisir de voir clair en elle-même et se décide à s'éloigner. Alors, songeant à sa jeunesse près de finir, elle se persuade qu'il y aurait de la déloyauté à ne pas épargner à celui qui l'aime la désillusion prochaine ; sa fierté l'avise que ce protecteur, si tendre pourtant, tôt ou tard deviendrait plus ou moins un maître et, allant jusqu'au fond de son âme, elle comprend qu'elle ne peut renoncer à la liberté dont elle a goûté et qui, désormais, lui est plus précieuse que le bonheur même. Après le premier lien si douloureusement rompu, elle ne peut ni ne veut en connaître un nouveau ; elle est et restera « la vagabonde ».

Avec une absolue sincérité, Renée Néré a voulu tout dire ; ni bégueule, ni cynique, elle a su dire tout ; et la crise où tout son être est engagé, elle ne l'analyse pas, Dieu merci ! mais la retrace avec une émotion qui, sans apitoiements et sans pleurnicherie, nous gagne d'autant mieux.

Par un contraste que nul apprêt ne gâte, le milieu débraillé où vit Renée fait valoir son élégante et fine nature ; un art, qui n'a rien d'appris, mais qui, heureux et sûr, trouve le trait saillant et non grossi, rend au vif les silhouettes amusantes des bohêmes du café concert ; parfois enfin, dans ce livre parisien, comme pour y mettre de l'air et de la verdure, passent des paysages que « l'artiste » a vus dans ses tournées et qu'elle enlève d'une touche légère et vibrante.

Tout cela fait de *la Vagabonde* un des romans les mieux venus que nous ayons lus depuis longtemps. Roman vécu ? nous n'en savons rien et cela ne nous regarde pas. Roman vivant, à coup sûr, et d'un charme prenant et rare.

M. Pellisson.

Ch. Troufleau. — *Ici commence.* — Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1910, in-12, 131 p., sans indication de prix.

Ce petit volume, d'aspect assez peu prévenant, renferme une des tentatives les plus originales de ces dernières années. M. Troufleau a voulu, « sans lyrisme excessif », exprimer « la vie moderne sous ses plus larges aspects » ; elle lui paraît « la seule matière digne des poètes ». Il a cherché une forme sobre, souple, familière, toute voisine de la parole journalière et cependant artistique essentiellement. Il a tâché de représenter une conscience d'aujourd'hui, excitée et froissée par la vie d'aujourd'hui, se débattant parmi les problèmes de la pensée et de l'action d'aujourd'hui. Ce sera parfois de la poésie philosophique, parfois de la poésie sociale. Pour éviter l'aridité didactique, M. Troufleau introduit un élément narratif et dramatique ; il imagine un personnage travaillé de doute et ardent de bonne volonté : il lui fait traverser la religion, le socialisme, la métaphysique, et le fait se reposer enfin dans l'action, sous sa forme à la fois la plus simple et la plus haute, celle du soldat qui donne sa vie par obéissance. M. Troufleau a-t-il réussi à exécuter ce qu'il concevait ? Il sait bien lui-même par où son rêve dépasse encore son vers. Mais, en maint endroit, il est arrivé sans indiscrétion lyrique, sans tapage oratoire, à écrire des pages de poésie concentrée et saisissante : lisez le *Sermon dans la plaine,* le *Grand soir,* les morceaux sur les philosophes et sur Dieu vaincu par la malice de l'homme. L'épisode final du soldat en campagne, avec quelques taches, est d'un sentiment fier et pénétrant. Dans toute l'œuvre, il n'y a pas, à proprement parler, de paysages et descriptions : mais à chaque instant des bouffées de parfums et des rayons de lumière entrent comme par des fenêtres qui s'ouvrent, et mêlent toute la nature à l'âme humaine. Il y a certainement quelqu'un dans ce jeune poète. Attendons-le à son second recueil.

G. Lanson.

F. Baldensperger. — *Études d'histoire littéraire.* Deuxième série : La Société précieuse de Lyon au XVIIe siècle ; Les théories de Lavater dans la littérature française ; Chateaubriand et l'émigration royaliste à

Londres ; Esquisse d'une histoire de Shakespeare en France. — Paris, Hachette, 1910, in-12, 215 p., 3 fr. 50.

M. Baldensperger donne aux sujets qu'il traite sa marque, qui est celle d'un esprit original et robuste. Entendons bien d'abord qu'il s'agit, dans ce livre, d'*histoire* et non de *critique* littéraire. Par là il y faut chercher autre chose que des polémiques, psychologies, confidences et jeux minutieux de style ; il s'agit de savoir exactement et d'exprimer avec clarté ce que fut historiquement la vie de notre littérature et sa vie complète. Notre histoire littéraire a pour trame autre chose que des chefs-d'œuvre. Les chefs-d'œuvre s'expliquent pour une part par la lente préparation et la pénétration des mœurs et des idées ambiantes. Autour d'eux et sans eux, passent, tournoient et fuient de puissants courants qui n'ont pas laissé sur leur rive un ouvrage qui soit illustre, mais qui pourtant ont porté l'avenir. C'est tout cela qu'on trouvera étudié avec une précision singulière et une sagace curiosité dans ce qu'écrit M. Baldensperger. Et les plaisirs de cette *histoire* valent sans doute ceux de la *critique* ; ce sont ceux que nous vaut la vie qui ressuscite avec ses formes foisonnantes, pittoresques et mouvantes.

D'autres que M. Baldensperger se sont laissés prendre aux méthodes de ces enquêtes. Mais il en a donné dans son *Gœthe en France* un des premiers modèles qui soient puissants. Et il s'est fait le meilleur représentant en France des études de littérature comparée. *Les Théories de Lavater*... et surtout *l'Esquisse d'une histoire de Shakespeare*... montreront ainsi par quelles changeantes péripéties l'esprit français penche vers les génies ou curiosités d'outre-frontières, se donne, choisit, se reprend, puis s'assimile ce qui renouvelle en lui le passé. Ajoutons que ces deux études unissent, pour notre plaisir comme pour la vérité, le présent où nous vivons et le passé qui le prépare, et que nos enthousiasmes ou nos malaises pour Shakespeare par exemple se lient pittoresquement et par degrés à ceux d'Hugo ou de Voltaire.

Concluons aussi que M. Baldensperger organise les documents qu'il accumule avec un art difficile, ingénieux et lucide et qu'il les présente sous une forme d'une sobriété vivante et ferme. D. Mornet.

Notes sur A. Comte par un de ses disciples. — Paris, Georges Crès, 1910, in-8, 186 p., 3 fr. 50.

Ce recueil de notes est précieux : il apporte des documents pour la biographie de Comte, il éclaire sa psychologie. Il contient des « particularités qui ne se trouvent point ailleurs ». Il part d'un point de vue nouveau : il établit chez Comte une ligne de démarcation nette entre le génie et la folie. Comme génie constructeur et « régénérateur », Comte est « inexpugnable »; comme caractère, il a été « héroïque ». Mais, comme homme, il avait ses faiblesses mentales et morales, singulièrement aggravées par la folie. « Quand l'action du cerveau est désintéressée, qu'elle s'exerce sous les mobiles élevés qui ont déterminé l'entreprise de Comte, aucune altération des résultats » ; mais, « dans les jugements que Comte portait sur les événements et les personnes, notamment sur les choses conjecturales, il statuait, par une facile induction, sur des faits qui étaient souvent supposés ou mal interprétés... » « Il en vint, lorsque la passion intervenait, à penser ce qui lui plaisait ». Esprit faux, prévenu, impulsif, emporté et violent, au moins en paroles,

caustique, ombrageux, porté au soupçon, au point de croire à une conspiration du silence organisée contre lui, caractère indomptable, tout entier à ses idées, y pliant les faits, atteint du délire des grandeurs, formant les projets les plus vastes et les plus extravagants (exemple : celui d'une alliance avec les Jésuites), passant par toutes les opinions, en politique, à l'égard des personnes, capable de revenir d'une erreur, mais se croyant toujours dans le moment infaillible, A. Comte a traversé la vie sans la comprendre, brouillé avec la réalité, méconnaissant ses amis, comme Littré, les injuriant, se donnant tous les torts par son attitude avec ses adversaires et ses ennemis, avec sa femme, etc. Il a eu en un mot les faiblesses d'esprit et de caractère d'un enfant et d'un malade. Mais tel était cependant l'ascendant de son génie, de sa haute nature morale, que ceux que ne rebutait point, n'écartait point de lui son caractère terrible, restaient frappés d'admiration et de respect. On a rendu hommage au génie d'A. Comte, on a analysé sa folie (G. Dumas), mais on n'avait pas encore montré, d'une façon aussi saisissante que dans ce livre, la coexistence en lui du génie et de la folie et la forme très particulière de sa folie. L. Dugas.

E. Ollivier. — *Philosophie d'une guerre* (1870). — Paris, Flammarion, 1910, in-12, 349 p., 3 fr. 50.

De ce plaidoyer personnel, vivant et brillant, les faits suivants se dégagent avec évidence :

Sadowa avait créé en France et en Prusse un état d'esprit d'où il n'est pas étonnant que la guerre soit sortie.

Pourtant, en 1870, ni le roi de Prusse ni l'Empereur ne la désirait, l'un âgé et hanté de scrupules de conscience, l'autre malade, indécis, incapable de rien vouloir fortement.

Le ministère Ollivier a travaillé de bonne foi au maintien de la paix.

La guerre a été voulue et préméditée, ici par la Droite bonapartiste (acte décisif : la demande de garanties), là par Bismarck (falsification de la dépêche d'Ems).

M. E. Ollivier met ces vérités dans leur jour avec le légitime désir de réfuter des critiques outrancières. En revanche, sur certains points son témoignage manque de précision.

Il défend le « gouvernement » d'avoir déchaîné la guerre « pour satisfaire ses passions, pour étayer une dynastie, pour rendre un enfant populaire » (p. 324). S'il veut parler de lui-même et de la majorité libérale du Conseil, on peut l'en croire ; mais il est hors de doute que le ministère n'était pas homogène, et qu'en dehors du ministère — et contre lui — d'autres « gouvernaient » avec ces arrière-pensées. « Le bonapartisme — a écrit J. Scherr — désirait la guerre pour plusieurs motifs. » M. Ollivier cite Scherr, mais s'abstient de le discuter ; il nie même péremptoirement que la guerre fût « un intérêt dynastique » (p. 182). La question méritait d'être approfondie. Puisqu'il y avait en France un « parti de la guerre », de qui se composait-il ? à quels motifs obéissait-il ? à quels mots d'ordre ? jusqu'où étendait-il ses ramifications ? Alors aussi, sans doute, nous comprendrions mieux les fluctuations de l'Empereur et celles de Gramont, dont M. Ollivier affirme la loyauté, mais qui, dès le début des difficultés, eût « généralisé la querelle » s'il n'eût craint « une rupture immédiate » avec le président du

Conseil, — de Gramont, avec qui le désaccord latent éclate au sujet de la forme dans laquelle devra être faite la renonciation au trône d'Espagne, — de Gramont qui, le 12 juillet, suggère à l'ambassadeur prussien l'idée maladroite et blessante d'une lettre par laquelle le roi s'associerait à cet acte, — de Gramont qui, seul des ministres, prend part, le 14, au conseil secret d'où sort la dépêche à Benedetti.... Qu'est-ce à dire, sinon que Gramont, « habitué à obéir » (p. 190), n'a cessé de prêter l'oreille à des suggestions belliqueuses, qui sans doute venaient de très haut ?

Mais le président du Conseil eut-il lui-même assez de pénétration, de sang-froid et d'énergie pour résister à ces influences ? Il crut (et il croit encore) que l'opinion publique était à la guerre sans se demander si l'agitation n'était pas superficielle. Il crut sur parole Le Bœuf déclarant que nous étions prêts ; il ne cherche pas à savoir jusqu'où Bismarck, Roon et Moltke avaient poussé, eux, leurs préparatifs... Au total, son livre atteste les bonnes intentions de son ministère, mais ne le met pas à l'abri du reproche de faiblesse, d'imprudence et d'erreur. M. Lange.

A. Houtin. — *Autour d'un prêtre marié. Histoire d'une polémique.* — Paris, chez l'auteur, 18, rue Cuvier, 1910, in-16, xliv-408 p., 3 fr. 50.

Pour beaucoup de catholiques, et en particulier pour les Oratoriens et les amis du feu cardinal Perraud, la publication de la brochure de M. Houtin : *Un prêtre marié, Charles Perraud, chanoine d'Autun* (octobre 1908) était un scandale. On essaya d'y parer de deux manières. D'abord en criant à la trahison ; le traître était le P. Hyacinthe Loyson, qui avait livré des lettres du défunt abbé et donné la clef des chiffres X et Z (Mme Duval et l'abbé), qui avait en outre publié les confidences orales de son ancien ami. D'autre part, on cria au mensonge : on nia, sinon l'authenticité des lettres (qu'un professeur-expert avait vérifiée pour le compte des Oratoriens), du moins l'identification de X et Z. Les deux systèmes étaient évidemment contradictoires, mais ils furent soutenus par les mêmes personnes, et notamment par les Oratoriens.

Sur le second point, des esprits très prévenus purent au premier moment concevoir des doutes ; quand M. Houtin eut complété sa démonstration, on soutint ces doutes par des arguments de mauvaise foi (p. 347, nº 1, filet admirable d'une revue pieuse). Il est certain que M. Loyson n'avait dit et M. Houtin écrit que la vérité. Quant au premier point, la question est moins simple. Aucun esprit libre n'estimera que l'abbé ait été diffamé par la brochure, ou qu'il ait perdu par la révélation de son secret ses titres à l'estime des honnêtes gens. Pour un strict catholique, c'est autre chose : l'abbé réputé saint devenait un concubinaire doublé d'un quasi-hérétique, et la diffamation était évidente. Il n'y avait pas moyen de s'entendre, et chacun avait raison à son point de vue.

La discussion de ce problème critique et de ce cas moral s'est poursuivie en quantité de journaux et de revues. On trouvera dans ce livre tous les documents de cette controverse (sauf la brochure oratorienne, dont on a un résumé par M. A. Baudrillart), précédés d'un historique de la publication du *Prêtre marié*. Ces documents seraient à consulter dans une étude sur le clergé

français, et confirment ce qu'on avait appris ailleurs de ses procédés de discussion. — Comment s'est-on cru le droit de publier les lettres du chanoine M. (Section X)? Qu'il eût été insincère par ordre, cela rendait-il légitime l'espèce de délation par laquelle on l'a perdu ? E.-Ch. Babut.

P. Millet. — *La Crise Anglaise.* — Paris, A. Colin, 1910, x-291 p., in-12, 3 fr. 50.

Le correspondant du *Temps* à Londres a suivi l'exemple que lui donnait naguère son prédécesseur (M. Recouly, *En Angleterre,* 1910); il a réuni ses chroniques en volume. Le procédé reste commode, et légitime ; mais si bien classée soit-elle, cette collection d'esquisses rapides, reliées par la préoccupation de l'actualité dominante, n'est point une étude sérieuse. Il faut ajouter que M. Millet apporte à décrire les choses, narrer les événements et juger les hommes, avec des qualités professionnelles, un ton de gauloiserie, une légèreté gamine que l'on croyait volontiers passés de mode. Les chroniqueurs de 1860 prenaient la superficialité complaisante pour une supériorité spirituelle ; mais Edmond About avait beaucoup de talent, et il peut être dangereux de l'imiter. Sur l'étendue et la gravité de la crise anglaise, ses causes lointaines ou récentes, ses aspects politiques et économiques, ses acteurs, ses péripéties, ses dénouements possibles, ce livre, avec une information suffisante, nous apprend peu qui soit vraiment essentiel. Il ne faut pas lui refuser, en revanche, un intérêt d'observation personnelle, amusée, amusante, parfois piquante, parfois même juste et suggestive. Habiter Londres, flâner par les rues, lire les journaux, ouvrir les yeux et les oreilles, est plus que jamais, depuis un an, une bonne fortune ; et le lecteur de ces pages en recueillera bien quelque chose. Un Appendice contenant les « résolutions constitutionnelles » du printemps dernier, le budget de 1909, et des statistiques commerciales relatives à la question du tarif douanier, ajoute opportunément à la légèreté de l'ensemble le lest de faits et de chiffres puisés aux bonnes sources. Ainsi équilibré, le volume a tout ce qu'il faut pour instruire, sans trop les fatiguer, les gens curieux des choses d'Angleterre. Souhaitons-lui cette fortune, qui est celle qu'il désire, et ne lui en souhaitons point d'autre. L. Cazamian.

J.-P. Laffitte. — *Le paradoxe de l'égalité et la représentation proportionnelle.* Nouvelle édition, précédée d'une notice biographique par T. de Wyzewa. — Paris, Hachette, 1910, in-16, xxxvi-279 pages, 3 fr. 50.

On a bien fait de rééditer ces deux essais qui ont environ vingt-cinq ans de date. Ils sont l'œuvre d'un penseur sincère et d'un bon citoyen qui, sans ambitions personnelles, s'intéressa vivement à l'avenir de la démocratie française. Ils sont intitulés : *Essais de politique positive.* L'auteur était en effet un fervent positiviste et il était imbu, en cette qualité, de l'opinion que les hommes de la grande Révolution ont cru « à la toute-puissance des principes abstraits ». Il n'avait pas mesuré, comme l'a fait savamment depuis

lors M. Lanson((1), la dose d'expérience qui se cache au fond de ces principes. Il s'efforce donc de corriger ce qu'a, selon lui, d'excessif la poursuite de telle ou telle idée.

Celle qu'il prend à partie est l'idée d'égalité. Il accuse la France moderne de la pousser jusqu'au paradoxe. A mon sens, il dénonce surtout ce que j'appellerais *l'équivoque* de l'égalité, une équivoque que ses ennemis entretiennent plus volontiers encore que ses amis. On confond, involontairement ou à dessein, égalité de fait et égalité de droit ; l'on n'a pas de peine à prouver ensuite que les êtres humains ne sont ni ne peuvent être égaux en force, en intelligence, en beauté, et l'école aristocratique en conclut hardiment qu'ils ne doivent pas être égaux en droit.

Est-ce à ces conclusions qu'aboutit Jean-Paul Laffitte ? Non pas. Il admet qu'on organise le suffrage universel, non qu'on le mutile ou le supprime. Il ne conteste pas l'équivalence des volontés et des intérêts chez les personnes morales qui composent la société. Ce qu'il combat, c'est, au fond, l'uniformité que les esprits autoritaires et centralisateurs veulent trop souvent établir sous le nom d'égalité. Il écrit, page 62 :

« Je fais quelquefois de beaux rêves pour mon pays ; un de mes rêves favoris est que nous renoncions enfin à chercher le vrai dans la simplicité et l'uniformité. »

En vertu de cette conception il demande, selon moi avec pleine raison, que nos programmes devenus plus élastiques admettent plusieurs types d'enseignement ; il est de ceux qui accepteraient des humanités techniques au même titre que des humanités classiques. En revanche, il me paraît raisonner avec moins de justesse et de rigueur, quand, par crainte de cette uniformité qu'il déteste, il ne veut pas pour tous les jeunes gens d'une égale durée du service militaire, ou quand il dénie aux femmes les droits reconnus aux hommes, comme si cette identité de droits ne devait pas, vu la différence des natures, entraîner une diversité de fonctions.

Je trouve sa logique plus serrée dans le second essai qui complète le volume. C'est une étude sérieuse, solide et documentée des différents systèmes de représentation proportionnelle.

Elle est encore bonne à lire aujourd'hui que la question est à l'ordre du jour et suscite des discussions passionnées. G. Renard.

G. Bradley. — *Le Canada. Empire des bois et des blés.* Adapté de l'anglais par G. Feuilloy. — Paris, Pierre Roger, 1910, in-12, 278 p., 20 pl. hors texte, 4 fr.

Ce livre appartient à la série des « Pays modernes ». Il en est un des meilleurs. Pas de prétentions savantes. Ce n'est pas une étude scientifique, mais un tableau pittoresque et instructif de tout ce que le Canada présente d'intérêt et d'attrait. Ce sont d'abord les aspects de la nature : le climat, les rivières, les montagnes et les côtes. Ce sont ensuite les aspects du travail humain, dans les champs (fermiers de l'Ontario, la culture du blé dans la

(1) *Revue du mois*, janvier-avril 1910. *Le rôle de l'expérience dans la formation de la philosophie du XVIIIe siècle.*

prairie, l'élevage du cheval et du bétail), dans les bois (forêts, industrie du bois), dans les villes (caractères propres à chaque grande ville, Québec, Montréal, Ottawa, Toronto), sur les eaux (pêcheries de Terre-Neuve, pêche du saumon). Ce sont enfin les aspects des groupes de populations : Français et Anglais, l'émigration franco-canadienne, les immigrants, les colons, les Chinois. A. Demangeon.

F. Crastre. — *A travers l'Argentine moderne.* — Paris, Hachette, 1910, in-16, 188 p., 32 fig., 4 fr.

Livre vivant et instructif. L'auteur a beaucoup vu, et bien vu. D'abord Buenos-Ayres, capitale moderne, dont M. Crastre nous présente à la fois la vie et l'aspect ; puis les autres grandes villes, et le Campo, où l'agriculture progresse à pas de géants, refoulant l'élevage, dont les produits ne représentent plus que 32 % de l'exportation totale, contre 62 à l'agriculture ; puis les régions forestières et vinicoles du Nord, avec un détour vers la ligne transandine. Tout cela est très fidèlement observé et analysé. Où nous ne pouvons suivre l'auteur, c'est dans l'enthousiasme vraiment débordant qu'il témoigne ; son indulgence et son admiration sont souvent excessives. D'autre part, la Pampa et le Sud sont trop négligés. R. Blanchard.

L. Graetz. — *L'électricité et ses applications.* Traduit sur la 15e édition allemande par G. Tardy. — Paris, Masson, 1910, in-4, 640 p., 12 fr.

Les auteurs allemands ont la réputation d'écrire lourdement, d'alambiquer leurs pensées et leurs phrases et d'ignorer totalement l'art de la composition ; de fait, beaucoup de leurs traités didactiques sont de pesantes et indigestes compilations ; mais ils commencent à se guérir des défauts qui semblaient les éloigner à tout jamais de la vulgarisation scientifique. Le succès obtenu en Allemagne par le livre du Dr Graetz, professeur à l'Université de Munich, prouve que les nécessités de la diffusion scientifique sont les mêmes des deux côtés de la frontière, et que, là-bas comme chez nous, l'électricité intéresse un public étendu, mais non spécialisé, qui veut en connaître les principes et les applications sans se plier à la rude gymnastique des mathématiques.

Ce succès prouve aussi la valeur de l'ouvrage, à la fois très complet et très clair. Depuis les lois générales de l'électricité et du magnétisme jusqu'aux applications industrielles et aux dernières découvertes de la science pure, tout est traité avec des développements bien équilibrés. La première partie comprend, notamment, d'excellentes parties relatives au passage de l'électricité à travers les gaz, aux rayons cathodiques et de Roentgen, aux phénomènes radio-actifs et à tous les effets, d'intérêt si actuel, qui s'interprètent par le jeu des ions et des électrons. Dans la seconde partie, réservée aux applications, on trouve des renseignements intéressants et bien présentés sur le transport électrique de l'énergie, l'électrochimie, la télégraphie sans fil ainsi que sur les progrès les plus récents de l'éclairage électrique ; tout ceci sans préjudice pour les autres questions.

M. Léauté, en présentant l'ouvrage au public, loue justement le Dr Graetz d'avoir renoncé, dès le début, à la notion surannée des fluides électriques pour habituer le lecteur aux atomes d'électricité ou électrons, et à la conception concrète des champs électrique et magnétique que nous devons à Faraday et à Maxwell. J'ajouterai qu'en dehors de ses qualités générales, l'ouvrage présente pour le lecteur français un intérêt spécial en lui faisant connaitre l'état présent de la science électrique dans un pays où elle a pris un prodigieux essor. Bien entendu, la science est universelle, mais chaque pays a sa manière de l'éclairer et de l'illustrer ; telles expériences décrites par l'auteur pourraient avantageusement être utilisées dans l'enseignement français et les appareils des constructeurs allemands présentent avec les nôtres des différences intéressantes ; les nombreuses illustrations empruntées au livre allemand nous aident à saisir ces différences et donnent au livre une originalité de plus.

On trouve souvent, dans les ouvrages didactiques, des traces d'un détestable patriotisme qui consiste à refuser aux nations étrangères toute part dans l'acquisition des grandes vérités scientifiques. Bien que le défaut soit frappant surtout chez les auteurs anglais, beaucoup de nos livres n'en sont pas exempts : combien de fois n'ai-je pas vu revendiquer pour la France l'invention de la Télégraphie sans fil, dont la gloire revient, en toute équité, à Hertz d'abord, à Marconi ensuite ? M. Graetz s'est assez bien défendu contre cette partialité. Pourtant, je lis avec étonnement (page 302) : « En France, c'est Madame Curie, en Allemagne, c'est le professeur Giesel à Brunswick (fabrique de produits chimiques Buchler et Cie) qui ont les premiers extrait le radium. » Quoi qu'en dise l'auteur, Madame Curie n'a à partager avec personne, si ce n'est peut-être avec son si regretté mari, la gloire d'une des plus grandes découvertes des temps modernes. L. Houllevigue.

G. Huffel. — *Économie forestière* (t. I, 1re partie) ; 2e édition. — Paris, Laveur, 1910, in-8, 344 p., 10 fr.

Cette nouvelle édition n'est pas une réimpression, mais une refonte à peu près complète dans l'ancien cadre, qui était le suivant : tome I, Utilité des forêts, Propriété et législation forestières, Politique forestière, la France forestière, Statistique ; tome II, Dendrométrie, Formation du produit forestier, Estimation et expertises ; tome III, Aménagement des forêts, Méthodes actuelles et Méthodes anciennes.

Pour le moment, la première partie du tome I de cette édition seule est parue. Elle comprend les deux premières études indiquées plus haut : Utilité des forêts, Propriété et législation forestières. La première étude a été considérablement modifiée et étendue. Après avoir rappelé les divers produits que donnent les forêts, l'auteur discute, en s'appuyant sur les recherches faites en France et à l'étranger, les questions si intéressantes et si pleines d'actualité de l'influence des forêts sur le climat, sur les sources, les torrents, les inondations, les avalanches, les terrains mouvants, sur le rôle fertilisateur et le rôle esthétique des massifs boisés, le premier si bien mis en lumière par les travaux de M. Henry, sous-directeur de l'École forestière.

La seconde étude est un historique de la propriété et de la législation des forêts. Elle porte sur les périodes gauloise, gallo-romaine et franque ; elle s'arrête aux temps féodaux et sera continuée dans la seconde partie du

tome I dont l'apparition ne tardera sans doute pas. Elle est neuve, très originale et bien documentée; les érudits l'apprécieront tout particulièrement.

Comme on le voit, l'ouvrage de M. Huffel ne sera pas un simple traité destiné à fournir aux agents de l'État et aux propriétaires les renseignements d'ordre économique se rapportant à la culture et à l'exploitation des bois. L'auteur a visé plus haut; il a voulu être savant en même temps qu'utile et il a parfaitement réussi. Son livre sera médité avec profit par les forestiers instruits, les érudits, les économistes ; il fait grand honneur à l'École forestière dont l'enseignement, loin d'être immobile et fermé comme certains semblent le croire, d'une part se renouvelle sans cesse en tenan compte des des travaux effectués chez nous et chez nos voisins, d'autre part se diffuse dans le grand public grâce à des ouvrages de valeur. Ed. Griffon.

G. Hébert. — *Guide pratique d'éducation physique.* — Paris, Vuibert et Nony, 1910, in-8, 568 p., 411 phot., 8 fr.

Depuis cinq ou six ans, à maintes reprises, la presse spéciale a signalé les admirables résultats obtenus en culture physique, soit à l'école des fusiliers marins de Lorient, soit à l'école des mousses de Brest, par le lieutenant de vaisseau Hébert, directeur des exercices physiques dans la marine. On restait cependant peu renseigné sur la méthode employée par cet instructeur très apprécié. La publication de cet ouvrage vient enfin fixer les idées. Ses nombreuses et belles gravures donnent les « attitudes fondamentales » préconisées, soit dans la gymnastique dont Ling a doté la Scandinavie, soit dans celle dont Amoros a fait profiter la France.

Georges Hébert n'a donc rien inventé. Mais il a fait son choix dans l'infinie variété des exercices et des mouvements des vieilles gymnastiques, en éclectique très renseigné par les travaux scientifiques modernes des Marey et des Demeny. Les excellents résultats, officiellement constatés sur des milliers d'hommes et d'enfants de la marine, au moyen de « fiches » d'une grande originalité (p. 24 et s.), sont dus plutôt à la qualité de la *méthode de travail* utilisée qu'aux choix des exercices pratiqués.

C'est surtout dans la manière de « travailler » qu'Hébert a innové, et qu'il a fait preuve d'une rare compétence; il a su grouper de fort judicieuse façon les exercices gymnastiques en séries qu'il fait exécuter, suivant leur importance éducative ou utilitaire, dans un ordre bien déterminé par la connaissance très précise de leurs effets. Il a su associer et combiner scientifiquement ces exercices pour arriver avec rapidité au but final de toute gymnastique : le perfectionnement physique.

Ses exemples de leçons (p. 505 ss.), ses programmes lui sont bien particuliers et caractérisent par des procédés bien à lui ce qu'il appelle sa méthode d'éducation physique. L. Savineau.

J. Philippe et G. Paul-Boncour. — *L'Éducation des Anormaux* Principes d'éducation physique, intellectuelle et morale. — Paris, Alcan 1910, in-16, 212 p., 2 fr. 50.

Les auteurs, en un ouvrage attrayant et qui présente une remarquable mise au point de problèmes ardus, nous démontrent l'opportunité d'entre-

prendre, dès la famille et dès l'école, la cure des anomalies mentales, intellectuelles et morales.

Les anormaux, à l'école, représentent une partie des paresseux et des indisciplinés. Ils sont « en retard » sur leur classe, et se montrent fréquemment instables ou impulsifs, plus rarement apathiques. Il est extrêmement important de les dépister de bonne heure. Après avoir rapidement exposé les données médico-pédagogiques sur lesquelles on s'appuie pour classer les enfants, les auteurs exposent et expliquent successivement les principes de leur éducation physique et sensorielle. Ils insistent notamment sur l'importance de l'*éducation du corps,* détaillent les règles d'hygiène concernant l'alimentation, le sommeil, la propreté. La gymnastique est à leurs yeux particulièrement utile dans l'éducation corporelle et même dans l'éducation mentale ; l'arriéré voit grâce à elle, sa volonté et son attention mal développées sollicitées par la combinaison de mouvements judicieusement gradués. Des chapitres spéciaux sont consacrés à l'éducation de la vue, de l'ouïe, du langage, de la main ; pour l'éducation combinée de la main et de l'œil, les auteurs préfèrent le modelage au dessin. Ils signalent l'attention que l'on doit apporter à détruire les tics par une discipline psycho-motrice appropriée.

Les grandes facultés scolaires et sociales, la mémoire, l'imagination, l'attention, retiennent longuement ensuite l'intérêt. Il est fait une analyse pénétrante des déformations de l'*imagination*. Mais l'étude de la *mémoire* nous a semblé particulièrement intéressante et originale. Il est bon, chez tout anormal, de mesurer la capacité, de débrouiller les espèces de la mémoire. « Aider la mémoire à s'adapter à un nombre de conditions d'autant plus considérable que l'enfant est plus normal, voilà le meilleur moyen de la cultiver et de la redresser. » Sont foncièrement mauvaises les mémoires incomplètes, surchargées, mensongères. Les enfants à mémoire incomplète ne conservent pas assez de souvenirs, soit parce que certaines sensations leur font défaut, soit surtout parce que leur esprit est incapable d'établir entre les anciens et les nouveaux souvenirs des connexions mentales grâce auxquelles les nouvelles acquisitions puissent s'accrocher aux anciennes. Les mémoires surchargées conservent des souvenirs inutiles, accumulent sans utiliser. Il est enfin des mémoires qui faussent les souvenirs en leur mêlant des éléments imaginaires. Il faut donc cultiver la mémoire, mais la mnémotechnie est particulièrement condamnable. Ce qu'il faut apprendre, c'est à sélectionner, c'est à lier les images nouvelles aux souvenirs anciens, c'est enfin à distinguer le déjà éprouvé, le déjà vu des données de pure imagination, à distinguer en un mot le vrai du faux.

L'*attention* de l'anormal est souvent peu développée. Mais, négligeant les signes extérieurs, peu importants, de l'inattention, il convient d'apprécier celle-ci par une recherche méthodique des fautes commises dans un travail donné (oubli de lettres ou de mots, transpositions de lettres ou de mots). On s'efforcera de la stimuler moins par la crainte que par la sympathie, l'émulation, l'ambition ; on la maintiendra par l'habitude.

La dernière partie de cette monographie est consacrée à l'éducation morale de l'enfant et aux établissements pour enfants anormaux. Les auteurs se prononcent en faveur de l'internat dans les écoles spéciales, avec union étroite de la pédagogie et de la surveillance médicale. Ils estiment qu'il est *socialement* utile d'*humaniser* le plus possible l'anormal. Dr Fr. Moutier.

LIVRES ANNONCÉS SOMMAIREMENT.

LITTÉRATURE.

V. Cyril. *Une main sur la nuque.* — Paris, Ollendorff, s. d., in-18, 3 fr. 50. — Série de nouvelles où l'auteur a voulu décrire la pire misère des bas-fonds de Paris. C'est une sorte de « tournée des grands-ducs », qui n'offre pas plus d'intérêt que, j'imagine, la véritable. C'est médiocre, très médiocre. Lisez plutôt *la Faim*, de Knut Hamsun, et surtout les *Ex-hommes* de Gorki, qui traitent de sujets analogues, pour voir ce que sont ces tableaux-là quand ils sont brossés par quelqu'un qui a de la puissance, ce je ne sais quoi qui fait frémir. P. D.

Machado de Assis. *Quelques contes.* Traduit du portugais par Adrien Delpech. — Paris, Garnier frères, 1910, in-18, sans indication de prix [3 fr.]. — Ce recueil est intéressant pour deux motifs : d'abord parce qu'il nous présente plusieurs types curieux de Brésiliens contemporains de l'empereur Dom Pedro II ; ensuite et surtout parce qu'il émane d'un conteur exquis, dont la manière fine, sobre, spirituelle, ironique, parfois un peu impertinente ou cruelle, mais toujours de bon ton, rappelle beaucoup celle de Prosper Mérimée. Il y a, dans ce petit volume, des pages d'une extrême délicatesse, et, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, une distinction, une discrétion, rares chez les littérateurs de tout pays, et plus rares encore chez les écrivains de langue espagnole ou portugaise. Il y a aussi, auprès de récits fantaisistes (*Entre saints*, *Adam et Ève*), ou de simples pochades (*Les Bras*, *L'Infirmier*, *Le Diplomate*, etc.), un véritable petit chef-d'œuvre de grâce, d'émotion contenue et de psychologie (*Dona Paula*). — Dans la préface, le traducteur essaie de caractériser le talent de Machado de Assis, une des gloires intellectuelles du Brésil. Il est fâcheux que cette préface, instructive au demeurant, ne soit pas plus condensée et plus simplement écrite. L. Barrau-Dihigo.

H. Pernot. *Anthologie populaire de la Grèce moderne.* — Paris, Mercure de France, 1910, in-12, 3 fr. 50. — Du moyen-âge à nos jours, la Grèce a été terre d'élection pour la chanson populaire. Cette production, extrêmement abondante et variée, mérite d'être connue, d'abord parce que le charme en est grand, ensuite parce qu'elle est un des meilleurs témoignages qui soient pour élucider la question, encore mal précisée, du caractère et de la valeur littéraire de ce genre de poésie. M. Pernot, de la grande masse de documents déjà publiés dans des recueils peu accessibles, et aussi de ses notes personnelles, a extrait cette anthologie de la chanson grecque. Son volume est aussi varié que la muse populaire elle-même : chants héroïques, légendaires (il y en a de terribles, comme des *Poëmes barbares* naïfs), chants d'amour, chants nuptiaux et funèbres, « distiques ». L'autorité de M. Pernot garantit l'exactitude d'une traduction qui reste partout très aisée à lire, tout en laissant transparaître de près le texte âpre et franc. Em. Cahen.

HISTOIRE.

Discours de Danton. Édition critique par A. Fribourg. — Paris. Au siège de la Société de l'Histoire de la Révolution française et chez E. Cornély, s. d., in-8, sans indic. de prix. — En 1866, les *Œuvres de Danton* furent publiées à Paris, chez Cournot, par A. Vermorel. Ce recueil, fait par un tout jeune homme, sans préparation véritable, uniquement dans un but de propagande révolutionnaire, n'a aucune valeur scientifique. M. A. Fribourg a donc jugé que l'éloquence de Danton devait être véritablement restituée et, dans une ample *Introduction* (62 pages) placée en tête de son travail, il indique les sources auxquelles il a puisé et la méthode critique qu'il a suivie. Il se peut que, malgré son labeur, il n'ait pas évité des erreurs ou des lacunes de détail : mais, dans l'ensemble, il a fait œuvre de

science. Grâce à lui, on peut désormais savoir ce que fut Danton orateur. C'est un résultat de haute portée, non seulement littéraire, mais historique. Car, comme M. Fribourg le remarque avec justesse, « pour certains individus, et Danton est de ce nombre, chaque discours, chaque phrase, chaque mot a la valeur d'un acte précis. »

Cette édition critique est faite surtout pour les historiens de profession. Pour « donner Danton à lire au public », M. A. Fribourg a publié ses *Discours* en un volume in-18, à 3 fr. 50, chez Hachette. Là, tout l'appareil critique a disparu; on ne trouve pas non plus les discours que Danton a prononcés antérieurement à son discours contre La Fayette (29 mai 1790). Mais on a, en somme, tout ce qui est essentiel pour connaître sa carrière de révolutionnaire et d'homme d'État, que M. Fribourg retrace, d'ailleurs, en quelques pages d'introduction.

M. P.

A. Espitalier. *Napoléon et le roi Murat (1808-1815), d'après de nouveaux documents.* — Paris, Perrin, 1910, in-8, 2 portr., 7 fr. 50. — Il a fallu à M. Espitalier un certain courage pour revenir sur un terrain si profondément labouré par ses devanciers et particulièrement par MM. F. Masson, Weil et Vandal. Aussi bien, il n'apporte pas beaucoup de nouveau sur l'histoire des relations de Murat et de l'Empereur; c'est que les documents inédits qu'il a utilisés ne sont pas bien nombreux, et sa bibliographie, surtout en ce qui touche la production italienne, est assez indigente. Mais le détail de la politique de Murat est cependant repris avec soin et sur plus d'un point, — par exemple sur le mode de datation et de transmission des lettres de Murat, sur les hésitations de la politique de Caroline entre son frère et son mari, sur la valeur critique des documents utilisés, après falsification, par Castlereagh à la tribune des Communes anglaises, — M. Espitalier nous apporte d'instructives précisions. Ce qui est fâcheux, c'est que le plan du livre n'est pas toujours bien net (cf. en particulier le contenu des chap. X et XI), que M. Espitalier recherche trop souvent les effets de style, et qu'il n'est point suffisamment libéré de la conception dangereuse de l'histoire-jugement : il est très sincèrement hostile à la politique, aux démarches et aux menées de Murat ; cet état d'esprit ne le met-il pas en posture inférieure pour suivre les manifestations diverses et complexes de cette politique ? M. Espitalier a allégé son livre de tout ce qui se rattache à l'histoire militaire, ou peu s'en faut, se bornant à étudier la situation diplomatique du royaume de Naples à l'égard de l'empereur et des alliés ; mais il faut bien avouer que cette situation même est d'ordinaire déterminée par les faits de guerre, dont il eût été bon dès lors, pour 1813, et surtout pour 1815, de rappeler les principaux résultats.

G. B.

E. Duchesne. *M.-I. Lermontov.* — Paris, Plon-Nourrit, 1910, in-8, 7 fr. 50. — La méthode suivie dans ce livre est fâcheuse : on a divisé le volume en trois parties : *la vie, les œuvres, les influences*, ce qui contraint l'auteur à reprendre deux et trois fois le même sujet, ou bien à traiter à 200 pages de distance le *Démon* et l'influence d'*Éloa* sur ce poème. En outre, il n'y a pas d'index alphabétique : il est regrettable qu'on accepte encore des thèses sans cette modeste, mais utile contribution. Le livre de M. Duchesne est consciencieux, travaillé, au courant de la littérature ; mais l'esprit critique lui fait assez souvent défaut. Lermontov n'apparaît nulle part comme une personnalité bien définie : il est successivement, pour M. Duchesne, l'auteur de telle pièce de vers ou de tel récit — et c'est tout. Nulle part non plus, nous ne voyons M. Duchesne insister sur cette idée que l'œuvre de Lermontov est celle d'un très jeune homme, souvent celle d'un enfant, et que par là s'explique le manque de consistance du fond et la diversité d'efforts pour trouver la forme. Le chapitre VI (*l'art chez Lermontov*) est médiocre ; ce qu'il contient sur la métrique (p. 197 sq.) eût mieux fait d'être tu, car ces pages sont à peine ébauchées et sont souvent à côté.

J. Legras.

P. Eymieu. *L'Œuvre de Meyerbeer.* — Paris, Fischbacher, 1910, in-16, sans indication de prix. — C'est une protestation contre l'excessif décri par lequel une partie de la critique d'aujourd'hui prétend faire expier à la mémoire de Meyerbeer la gloire, excessive sans doute, elle aussi, dont ce compositeur a joui de son vivant. Malheureusement ce livre de bonne volonté et de bonne foi est un livre qui ne nous apprend guère de nouveau ni sur Meyerbeer lui-même, ni, en dépit d'un très court chapitre au titre décevant (*les Sources de l'opéra de Meyerbeer*), sur la formation de son génie et les liens qui unissent certainement son œuvre à tout le mouvement littéraire, artistique, social même de son temps. En revanche, une suite de comptes rendus abondants de *Robert*, des *Huguenots*, du *Prophète* : à quoi bon, quand il s'agit d'œuvres aussi populaires? A. Cahen.

H. de Curzon. *Meyerbeer.* — Paris, Laurens (collection des *Musiciens célèbres*), 1910, in-8, 12 pl. hors texte, 2 fr. 50. — Le livre de M. de Curzon est loin, lui aussi, de contenter toutes nos curiosités. Mais l'auteur le sait et nous en donne lui-même les raisons : « Il sera, dit-il, inutile de tenter un travail un peu complet et définitif sur Meyerbeer tant que ses papiers, ses notes, ses manuscrits inédits resteront sous les scellés que sa famille, fidèle aux prescriptions expresses de son testament, a toujours maintenus dans toute leur rigueur. » Il faut ajouter que l'exiguité des limites auxquelles a dû se réduire M. de Curzon nuit à son étude comme à toutes les autres monographies de la collection Laurens. Encore une fois, ce n'est pas uniquement le progrès intérieur de l'esprit de Meyerbeer qui expliquera son évolution, de la scolastique à l'opéra italien, du *Crociato* à *Robert*, puis aux *Huguenots*, — puis au *Prophète*, ce drame de mysticisme religieux et social, — enfin à ces créations d'intention pittoresque et sentimentale, le *Pardon* et l'*Africaine*. — Du moins faut-il louer dans ce livre un effort pour ne rien dire que d'exact, de précis et d'utile, et pour se défendre, dans le jugement, de toute partialité. Si l'auteur ne paraît pas lui-même exempt de certaines préventions générales, il a su du moins repousser des attaques misérables contre le caractère d'un homme dont la vie fut un modèle de dignité et de réserve ; d'autre part, sans forcer la mesure, en reconnaissant les médiocrités irrémédiables de l'art de Meyerbeer, il a préservé, dans ce qu'elle a d'incontestable, la gloire du grand musicien qui, à défaut de sincérité profonde dans l'inspiration, sut donner aux scènes et aux personnages, dont son librettiste lui livrait l'esquisse, la couleur, la vigueur et le mouvement de la vie. A. Cahen.

SOCIOLOGIE.

P. Avigdor. *L'union libre? D'où venons-nous? Où allons-nous?* — Paris, A. Pedone, et Bruxelles, Larcier, in-8, sans ind. de prix. — Un très gros volume de 454 pages, où il serait vain de chercher la solution positive des questions très générales indiquées par le titre. Il manque à l'auteur, dont les sources sont extrêmement disparates, une discipline scientifique et une rigueur de méthode sans lesquelles la générosité des idées et la rectitude des intentions ne suffisent pas à obtenir des résultats valables. L'ouvrage se divise en deux parties : la première est historique, et s'étend de l'organisation du mariage dans les sociétés primitives à son organisation dans les sociétés catholiques ; la seconde traite du divorce, de l'union libre et du mariage. L'auteur, hostile à l'union libre, expose en faveur de la réforme du mariage plusieurs desiderata dont le caractère sentimental et subjectif ne disparaît point sous les développements vagues et sous les commentaires inégaux du code, de la jurisprudence, ou encore des romans ou des drames contemporains. H. Bourgin.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES.

E. Hinzelin. *Images d'Alsace-Lorraine.* — Paris, Plon, s. d., in-16, 3 fr. 50. — Il ne faut pas demander à ce livre autre chose que ce que son titre promet. Des

chapitres nombreux, généralement très courts, unis par un lien très lâche, évoquent les principaux aspects de la Lorraine et de l'Alsace. L'auteur a cousu à ses descriptions nombre d'anecdotes, dont l'esprit et les mœurs des provinces annexées sont le sujet ou le prétexte, — des aperçus et des commentaires, ironiques ou indignés, de l'œuvre de germanisation, — et l'expression généreuse de ses espérances patriotiques. M. Lange.

H. Hymans. *Bruxelles.* — Paris, H. Laurens, 1910, 139 gravures, 4 fr. — M.-A. de Bovet. *Cracovie.* — Paris, H. Laurens, 1910, 118 gravures, 4 fr. — Deux volumes nouveaux de la Collection « Les Villes d'art célèbres », qui en comprend maintenant près de cinquante. On sait la méthode adoptée pour cette Collection : dans chaque volume, historique et description d'une ville célèbre, avec d'excellentes reproductions photographiques des principales œuvres d'art qui s'y trouvent. Ce ne sont pas des études d'art local (puisque l'on y parle des œuvres d'art de toutes provenances qui y ont été apportées). Ce ne sont pas non plus des guides. Genre intermédiaire, un peu faux. Le texte est souvent trop encombré de littérature, et de mauvaise (voir le volume sur *Cracovie*) ; mais l'intérêt et la beauté des photographies font tout passer. Celles des deux derniers volumes sont fort bien choisies. M. Pol.

Abbé Klein. *L'Amérique de demain.* — Paris, Plon, 1910, in-12, 3 fr. 50. — Aimable causerie d'un prêtre libéral, admirateur du régime ecclésiastique américain qui raconte, sous forme d'un récit de voyage, ce qu'il a vu, lu et entendu dire en traversant les État-Unis de New-York à San-Francisco (par Chicago, Omaha, Seattle), sans essayer d'en faire la critique. Ch. Seignobos.

SCIENCES.

Marie Joell. *Un nouvel état de conscience. La coloration des sensations tactiles.* — Paris, Alcan, 1910, in-8, 39 planches hors texte, 4 fr. — L'auteur prétend démontrer la possibilité de renforcer la dissociation des mouvements des doigts, d'influencer même leur sensibilité par l'intervention des couleurs. Une série d'exercices appropriés permet d'établir une étroite connexion entre la pulpe digitale de l'auriculaire et le violet, de l'annulaire et du bleu, du médius et du vert, etc. L'harmonisation du toucher contribuerait d'ailleurs non seulement à modifier l'amplitude des mouvements des doigts, mais renforcerait encore l'intensité de la vision colorée, augmenterait la musicalité de la pensée, développerait enfin l'intelligence générale. Il nous a semblé que cette étude, dont l'ingéniosité souvent paradoxale n'est pas le moindre mérite, révélait de la part de l'auteur une grande puissance d'auto-suggestion confinant presque parfois à l'hallucination plus ou moins volontaire. Dr Fr. Moutier.

G. H. Lemoine. *Traité d'Hygiène militaire.* — Paris, Masson, 1910, in-8, 89 fig. dans le texte, 12 fr. — Le livre de M. le professeur Lemoine vient à son heure. Le traité d'Hygiène militaire de Laveran date de 1896, la loi sur la santé publique de 1902 : le besoin se faisait sentir d'une mise au point des progrès de l'hygiène militaire en ces dernières années. L'ouvrage se divise en sept parties : 1° Hygiène générale (conditions d'aptitude au service militaire et aux différentes armes. Sélection du contingent. Marche et exercice) ; 2° Alimentation (examen de la viande de boucherie, chapitre très important pour le médecin d'armée, qui, comme chacun sait, s'est vu, entre mille autres attributions, imposer celles de vétérinaire). Épuration de l'eau de boisson ; 3° Vêtement et équipement (Allègement du fantassin) ; 4° Habitations du soldat ; 5° Matières usées ; 6° Désinfection et isolement, prophylaxie des maladies contagieuses (dangers des porteurs de germes) ; 7° Hygiène des pays chauds. — Ce livre, intéressant et clair, sera évidemment utile au médecin militaire et à tous ceux qui s'occupent de l'hygiène des collectivités. Dr Max Herer.

Imp. F. Paillart, Abbeville. *Le Gérant :* Éd. Cornély.

REVUE CRITIQUE

des

Livres Nouveaux

VIe Année, n° 2. (DEUXIÈME SÉRIE) 15 Février 1911

PRINCIPALES PUBLICATIONS (1900-1910)

SUR LA POÉSIE FRANÇAISE AU XVIe SIÈCLE.

Mathurin RÉGNIER. *Macette* (*Satire XIII*), publiée et commentée par F. BRUNOT. Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1900, in-8, XLIII-52 p., 2 fr. — Joachim DU BELLAY. *La Deffence et Illustration de la Langue Françoyse*. Edition critique par H. CHAMARD. Paris, Fontemoing, 1904, in-8, XXI-381 p., 7 fr. 50. — Louis DES MASURES. *Tragédies saintes*. Edition critique publiée par Ch. COMTE [reste à paraître l'introduction]. Paris, Cornély (Société des textes français modernes), 1907, in-12, 277 p., 8 fr. 50. — Joachim DU BELLAY. *Œuvres Poétiques*, I. Edition critique publiée par H. CHAMARD. Paris, Cornély (Société des textes français modernes), 1908, in-12, XIV-150 p., 3 fr. 50. — Antoine HÉROET. *Œuvres Poétiques*. Edition critique publiée par F. GOHIN. Paris, Cornély (Société des textes français modernes), 1909, in-12, LXIX-174 p., 6 fr. — *Les Amours de* Jean-Antoine DE BAÏF *(Amours de Méline)*. Edition critique par M. AUGÉ-CHIQUET [thèse]. Paris, Hachette, 1909, in-8, 159 p., 6 fr. — *La Vie de P. de Ronsard*, de Claude BINET (1586). Edition critique, avec introduction et commentaire historique et critique, par P. LAUMONIER [thèse]. Paris, Hachette, 1909, in-8, XLVIII-261 p., 5 fr. — Pierre DE LAUDUN D'AIGALIERS. *L'Art Poétique Français*. Edition critique. Essai sur la poésie, dans le Languedoc, de Ronsard à Malherbe, par J. DEDIEU [thèse]. Toulouse, au siège des Facultés libres, 1909, in-8, 175 p. — *Les Amours de* P. DE RONSARD *Vandomois commentées par* Marc-Antoine DE MURET. Nouvelle édition publiée d'après le texte de 1578 par H. VAGANAY. Paris, Champion, 1910, pet. in-4, LIV-494 p., 10 fr. — Joachim DU BELLAY. *Œuvres Poétiques*. II. Edition critique publiée par H. CHAMARD. Paris, Cornély (Société des textes français modernes), 1910, in-12, XIV-300 p., 6 fr. — Thomas SEBILLET. *Art Poétique Françoys*. Edition critique, avec une introduction et des notes, publiée par F. GAIFFE [thèse]. Paris, Cornély (Société des textes français modernes), 1910, in-12, XXVI-226 p., 6 fr.

H. CHAMARD. *Joachim du Bellay (1522-1550)* [thèse]. Lille, Le Bigot, 1900, in-8, XV-545 p., 12 fr. — *Revue de la Renaissance*, fondée et dirigée par L. SÉCHÉ. Paris, 1901-1910, 11 vol. pet. in-4, 20 fr. par an. — P. PERDRIZET. *Ronsard et la Réforme* [thèse]. Paris, Fischbacher,

1902, in-8, 182 p., 5 fr. — J. Trénel. *L'élément biblique dans l'œuvre poétique d'Agrippa d'Aubigné* [thèse]. Paris, L. Cerf, 1904, in-8, 124 p., 5 fr. — Abbé C. Jugé. *Jacques Peletier du Mans (1517-1582).* Essai sur sa vie, son œuvre, son influence [thèse]. Paris, Lemerre, 1907, in-8, xv-449 p., 12 fr. — P. Villey. *Les sources italiennes de la « Deffense et Illustration de la Langue Françoise » de Joachim du Bellay.* Paris, Champion (Bibliothèque littéraire de la Renaissance), 1908, in-12, xlviii-162 p., 5 fr. — J. Vianey. *Le Pétrarquisme en France au* xvi*e siècle.* Montpellier, Coulet, 1909, in-8, 399 p., 8 fr. — P. Laumonier. *Ronsard poète lyrique.* Etude historique et littéraire [thèse]. Paris, Hachette, 1909, in-8, li-806 p., 15 fr. — M. Augé-Chiquet. *La vie, les idées et l'œuvre de Jean-Antoine de Baïf* [thèse]. Paris, Hachette, 1909, in-8, xix-618 p., 15 fr. — Abbé H.-J. Molinier. *Mellin de Saint-Gelays (1490 ?-1558).* Etude sur sa vie et sur ses œuvres [thèse]. Rodez, Carrère, 1910, in-8, xxxii-614 p. — Abbé A. Bourdeaut. *Joachim du Bellay et Olive de Sévigné.* Angers, Grassin, 1910, in-8, 54 p. — S. Rocheblave. *Agrippa d'Aubigné.* Paris, Hachette (Grands écrivains français), 1910, in-12, 203 p., 2 fr. — H. Guy. *Histoire de la poésie française au* xvi*e siècle.* Tome I. L'Ecole des Rhétoriqueurs. Paris, Champion (Bibliothèque littéraire de la Renaissance), 1910, in-8, 390 p., 10 fr. — P. Laumonier. *Tableau chronologique des œuvres de Ronsard, suivi de poésies non recueillies et d'une table alphabétique* (2e édit.). Paris, Hachette, 1911, in-8, xi-143 p., 15 fr.

Ces deux listes chronologiques ont chacune leur éloquence : par elles, on peut déjà mesurer les progrès accomplis chez nous depuis une dizaine d'années dans l'étude consciencieuse et savante de notre poésie du xvie siècle. De ce côté, comme de tant d'autres, le travail est en bonne voie.

On n'attend pas de moi que je passe en revue toutes les publications ci-dessus mentionnées. Je le ferai d'autant moins que j'ai pris ma part du travail. Je voudrais seulement présenter au lecteur quelques constatations d'ensemble, indiquer dans quel sens a surtout porté l'effort, regretter aussi certains manques.

La *Bibliothèque Elzévirienne*, dont on connaît de reste la valeur inégale, ayant depuis longtemps cessé toute publication, et les éditions Jouaust et Lemerre n'étant destinées qu'aux bibliophiles, on a senti le besoin d'entreprendre pour nos poètes du xvie siècle de bonnes et sérieuses éditions, correctes, exactes, établies en toute rigueur suivant les principes de la critique moderne. La réforme du doctorat ès lettres (1903), en permettant de substituer à la thèse latine une édition critique, et la fondation en 1905 de la *Société des textes français modernes* ont contribué puissamment à favoriser l'entreprise. Les éditions de la *Société* s'inspirent avant tout de la méthode historique : elles s'attachent à reproduire le premier texte des ouvrages, à fournir dans un apparat toute la série des variantes, à marquer avec précision les sources où l'auteur a puisé. Elles s'interdisent tout commentaire d'ordre subjectif. Ces éditions fidèles et sûres, et dont la forme est élégante, sont dès maintenant pour le philologue, pour le littérateur, et même pour l'homme de goût qui veut fonder ses impressions sur la lecture d'un texte exact, des instruments de travail de première nécessité.

Nous avons aujourd'hui en main la plupart des écrits théoriques où se trouvent exposées ou résumées les doctrines du XVIe siècle en matière de poésie. Dès 1885, M. Pellissier nous avait procuré une bonne édition de l'*Art poétique* de Vauquelin de La Fresnaye, le dernier de tous par la date (1605). C'est l'an dernier seulement que nous avons eu, grâce à M. Gaiffe, celui qui ouvre la série (si l'on fait abstraction des arts de rhétorique) : celui de Thomas Sebillet (1548). — Auparavant, j'avais donné moi-même le manifeste de la Pléiade (1549), et telle est de nos jours la marche du travail que cette édition de la *Deffence*, vieille à peine de six ans, n'est déjà plus au point. Une heureuse découverte de M. Villey nous a fait savoir que Joachim du Bellay a traduit mot à mot du *Dialogue des langues* de Sperone Speroni (1542) à peu près tous ses arguments pour la « défense » de sa langue (liv. Ier, chap. I, III, IX, X, XI). Découverte considérable, qui démontre une fois de plus le caractère artificiel et composite du retentissant manifeste. L'auteur de cette jolie trouvaille en a profité très habilement pour ajouter un chapitre à tout ce qu'on a déjà dit de l'influence italienne sur notre Renaissance. N'a-t-il pas quelque peu dépassé ses prémisses en insinuant que « la poétique de la *Deffence* est, elle aussi, copiée en bonne partie de quelque auteur italien » insoupçonné jusqu'à cette heure ? L'hypothèse est inutile, tant qu'elle ne se fonde pas sur un commencement de preuve ; elle est dangereuse aussi, puisque, à force de chercher partout des intermédiaires italiens, on tend, je crois, à méconnaître ce que la Pléiade peut devoir au contact direct de l'antiquité. — La *Deffence* a pour complément et pour correctif l'*Art poétique* de Jacques Peletier du Mans (1555). Des difficultés typographiques ont seules retardé la réimpression de cet opuscule, analysé par moi dans ma thèse latine (1900). M. Laumonier nous donnera quelque jour l'*Art poétique* de Ronsard (1565). Celui de Pierre de Laudun d'Aigaliers (1597) nous est maintenant accessible grâce à l'édition de M. Dedieu.

Après les arts poétiques, les œuvres des poètes. On a plus fait pour la Pléiade que pour les écoles qui l'ont précédée. Pourtant, si l'on attend toujours — on l'attendra longtemps sans doute — une bonne et complète édition de Marot, l'école lyonnaise est entamée. On nous promet à bref délai un Maurice Scève, et nous pouvons enfin — remercions-en M. Gohin — lire les œuvres d'Héroet, et surtout cette *Parfaicte Amye* qui n'avait pas revu le jour depuis le milieu du XVIe siècle. — Nous devons à M. Augé-Chiquet une intéressante réimpression du premier recueil de Baïf, les *Amours de Méline* (1552), dont Marty-Laveaux n'avait publié que le texte définitif (1573). Du Bellay se poursuit : deux volumes ont déjà paru, contenant les recueils de sonnets *(Olive, Antiquitez de Rome, Regrets, Sonnets divers)* ; un troisième se prépare, qui renfermera les recueils lyriques antérieurs au voyage de Rome. De son côté, M. Laumonier élabore l'édition de Ronsard qui nous fait tant défaut, et que sa science érudite peut seule mener à bien. — Prenant les devants, M. Vaganay a publié les *Amours*, ou plus exactement le premier livre des *Amours* de Ronsard, avec le commentaire de Muret. Sans autre motif apparent que sa convenance personnelle, il a choisi, pour le reproduire, le texte de 1578, qui ne représente ni l'état premier ni l'état dernier. Son appareil critique est incomplet, puisqu'il y manque les variantes capitales de 1560 et de 1584. Monument de patience et de réel labeur, l'édition est confuse et d'un maniement difficile.

A ces diverses éditions d'écrits théoriques et d'œuvres poétiques, il faut

joindre les publications documentaires dont M. Laumonier, dans sa *Vie de Ronsard par Binet*, nous offre un excellent modèle. Il importe en effet de soumettre à l'épreuve d'une critique rigoureuse tous les documents « encomiastiques » (discours, éloges, tombeaux, oraisons funèbres, compliments liminaires) sur lesquels s'est fondée la biographie traditionnelle de nos écrivains du XVIe siècle. M. Laumonier l'a fait pour Binet, panégyriste de Ronsard, avec une rare maîtrise. Si la vie de Ronsard n'est pas encore écrite, du moins avons-nous désormais tous les moyens — ou presque tous — de la reconstituer avec exactitude. On n'aura plus qu'à rassembler les traits épars, à présenter la figure de l'homme et du poète dans le cadre aimable d'une monographie. M. Laumonier est tout désigné pour donner quelque jour à ses travaux critiques ce couronnement littéraire.

En attendant, nous lui devons, sur *Ronsard poète lyrique*, un gros et bel ouvrage, qui n'est pas seulement une véritable encyclopédie ronsardienne, mais qui éclaire d'un jour nouveau l'évolution générale de la poésie française entre 1540 et 1590. Je ne suis pas certain que l'auteur ait rendu toute justice à Ronsard en ne faisant de lui qu'un Marot supérieur, et je persiste à voir entre ces deux poètes un peu plus qu'une différence de degré. Mais c'est beaucoup d'avoir rattaché par tant de liens à la tradition littéraire de la France celui qu'on a pris trop longtemps pour l'iconoclaste de cette tradition : et cela, M. Laumonier l'a fait de façon péremptoire. Aux mérites incontestables de sa double investigation historique et rythmique, il a su joindre un réel talent littéraire : chez lui, l'homme de goût ne le cède pas à l'homme de science.

J'ai mis Ronsard au centre, comme de juste. Autour de lui, se groupent ses disciples plus ou moins immédiats. Plusieurs d'entre eux ont obtenu déjà l'honneur d'une étude d'ensemble, conçue dans cet esprit de solide recherche et de science précise qu'on exige aujourd'hui des travaux littéraires. Dès 1896, M. Vianey frayait la voie avec son *Mathurin Régnier*, tandis que, pour ma part, j'élaborais un *Joachim du Bellay*. D'autres sont venus depuis, et l'an dernier encore, M. Augé-Chiquet, s'étant attaqué courageusement à *Jean-Antoine de Baïf*, nous donnait sur ce médiocre auteur, qui fut un grand « oseur », une fine et jolie étude, où l'on constate avec plaisir, dans l'art délicat de juger, autant de largeur que de goût.

Des travaux de ce genre, si consciencieux soient-ils, sont toujours sujets à retouches. J'en sais moi-même quelque chose, et je n'ai garde de m'en plaindre. Un modeste et sérieux chercheur, M. l'abbé Bourdeaut, s'appuyant sur quelques passages du poète angevin et sur des pièces retrouvées dans les archives du pays, a pris à tâche d'établir, comme d'autres l'ont fait déjà pour la Cassandre de Ronsard, que sous le nom d'*Olive* se cachait un amour réel de du Bellay pour sa cousine, Olive de Sévigné. Si certains arguments invoqués, à mon sens, portent peu, d'autres sont très loin d'être négligeables, et, tout compte fait, sont de nature à me troubler.

L'*Olive* m'amène naturellement à rappeler les neuves et savantes recherches par lesquelles M. Vianey, dès 1900, complétait avec un si rare bonheur mon ouvrage sur du Bellay. Depuis, nous l'avons vu étendre cette étude de « sources italiennes » aux autres poètes de la Pléiade et à quelques-uns de leurs devanciers. De toutes ces études de détail, insérées d'abord au *Bulletin Italien*, est sorti le très beau travail sur *le Pétrarquisme en France au* XVIe *siècle*,

une des œuvres de critique les plus pénétrantes et les plus sagaces que nous ayons pu lire en ces dernières années.

Ce qui précède indique assez que l'effort s'est porté surtout sur la Pléiade. Est-ce à dire qu'on ait de parti pris négligé l'école antérieure ? Nous devions à M. Chenevière un *Bonaventure des Périers* (1886). Sur deux poètes marotiques qui, par des côtés différents, ont préparé les voies à la Pléiade, *Jacques Peletier du Mans* et *Mellin de Saint-Gelays,* deux abbés, M. Clément Jugé et M. Henry Molinier, nous ont donné deux très estimables travaux, qui vaudraient davantage un peu plus concentrés. — Tout à la fin du siècle, *Agrippa d'Aubigné* attire l'attention. La *Revue* a déjà signalé (1910, p. 127) la brillante étude de M. Rocheblave. Il serait injuste d'omettre l'intéressante contribution de M. Trénel sur l'élément biblique dans l'œuvre poétique du fervent huguenot.

J'aperçois deux grandes et fâcheuses lacunes : Marot et Desportes. Si l'on a remarqué que les travaux ci-dessus mentionnés sont pour la plupart des thèses de doctorat, on concevra l'espoir très légitime que Marot et Desportes finissent par tenter les veilles studieuses de futurs docteurs. Mais il ne faudra pas se laisser rebuter par les difficultés bibliographiques toutes particulières inhérentes à chacun des sujets.

Ainsi se préparent et s'amassent les matériaux de toute sorte qui permettront un jour d'élever l'édifice : une histoire complète de la poésie française au siècle de la Renaissance. Cette histoire, M. Henry Guy projette de l'écrire, et voici qu'il nous donne, après dix années de recherches, un premier volume essentiel sur l'école des rhétoriqueurs. Il fallait un certain courage pour entreprendre cette étude et la pousser à fond, comme il l'a fait. Grâce à son zèle et à sa science, nous voyons désormais plus clair dans l'œuvre de ces lointains mais authentiques précurseurs de la Pléiade, et du même coup ce sont les origines de Marot qui se révèlent et se précisent. C'est donc une grosse lacune que cet ouvrage vient combler.

Qu'on me permette en finissant d'exprimer un regret : c'est que tant de bons ouvriers qui défrichent le XVIe siècle n'aient pas, pour l'échange de leurs idées et la diffusion de leurs travaux, un périodique approprié. Ils en ont bien un, il est vrai : la *Revue de la Renaissance,* fondée en 1901 par M. Léon Séché. Mieux conçue et mieux rédigée, elle eût pu rendre des services. Mais sa notoire insuffisance, que ne parvient pas à dissimuler l'encombrante personnalité de son directeur, rend d'une ironie quelque peu cruelle le sous-titre ambitieux qu'elle a pris d' « organe international des amis du XVIe siècle et de la Pléiade » ! H. CHAMARD.

COMPTES RENDUS

R. DE MONTESQUIOU. — *La Petite Mademoiselle, scène de mœurs mondaines.* — Paris, Albin Michel, 1910, in-18, 344 p., 3 fr. 50.

Le lieu de la scène : un salon de campagne dans une gentilhommière tourangelle. Les personnages : une famille aristocratique pourvue de toutes

les vertus mondaines, mais sans grâce, soucieuse des préséances, confortablement installée dans ses préjugés, ayant atteint au bonheur solide de ceux qui ne pensent pas. La vieille marquise, son fils et sa bru sont d'accord sur ce principe essentiel : les idées sont comme les gens, il en est de bonne et de mauvaise compagnie. Il faut ajouter quelques traits particuliers : la vieille dame collectionne les breloques et ramasse les bouts de ficelle, le comte fume avec placidité des cigares de choix, la comtesse (« un bec d'aigle domestique dans une tête de poule coriace ») est atteinte d'une entérite chronique. Deux fillettes enfin qui préparent leur première communion... Et les soirées s'écoulent au Vert-Marais, décentes et monotones.

Or voici que l'ange du bizarre — ou le démon du baroque — a choisi cette respectable demeure pour théâtre de ses exploits. Annoncé par une avalanche de malles, de cartons et d'étuis, il y est apparu sous les espèces d'une institutrice anglaise, la fantasque et imperturbable Miss Winterbottom... Par elle, tout est bouleversé ; c'en est fait de l'ancienne correction. Les maîtres du Vert-Marais seront comme emportés dans un tourbillon de folie, avec de brusques révoltes de leur dignité blessée... Le livre n'a pas d'autre intrigue. M. R. de Montesquiou a-t-il vraiment songé à nous apitoyer sur le compte de son institutrice, à nous offrir le tableau de « ses misères sans grandeur ? » Il paraît surtout s'être amusé de « ce comique macabre, falot, volontairement démantibulé, caricatural et capricant. »

Miss Winterbottom ne tarde pas à s'affirmer « un caractère ». En voyage, elle a acheté des cartes postales à l'effigie de Rabelais, curé de Meudon ; son premier soin est de les offrir à ses élèves, « pour mettre dans leur catéchisme ». Heureux début, après lequel il est difficile de ne pas déchoir ! Mais une fatalité la soutient. Elle va, rebondissant de gaffe en gaffe, toujours empressée, sans une minute de découragement. En toutes les circonstances, elle saisit, par une intuition merveilleuse et soudaine, le mot qu'il ne faudrait pas dire, le geste dont il faudrait se garder.

D'ailleurs, cette personne extravagante est pleine de bonne volonté, de générosité, de sagesse même, — de cette sagesse particulière, plus profonde, qui n'appartient qu'à ceux que l'on nomme les fous. D'imagination enthousiaste, elle a conservé intacte la faculté d'admirer et celle, non moins précieuse, de haïr. Sa culture est prodigieuse. Elle a lu à peu près autant que M. de Montesquiou, — de préférence ce que tout le monde ne lit pas. Parmi les artistes, elle aime ceux surtout que leur singularité désigne à l'ironie grossière des foules. Et ce sont des goûts fort légitimes, certes, mais qui ne se concilient pas toujours avec les exigences de la pédagogie. Imaginez des Esseintes préparant deux fillettes à leur première communion !... Miss Winterbottom se soucie peu de ces incompatibilités. Elle met les paroles de l'*Ave Maria* sur le Prélude de l'*Après-midi d'un faune* ; elle adapte en comédie de salon le *Cantique des cantiques*...

Sa curiosité est insatiable. Elle connaît tout. Son cerveau est, suivant les goûts, un temple de la curiosité ou un musée des horreurs. Il suffit, au reste, de lire le *Questionnaire* qu'elle a dressé *pour l'année consécutive à la première communion :* « Quel est le peuple chez lequel les femmes conçoivent à cinq ans et meurent à huit ? — Quel est celui dont l'odeur fait fuir les crocodiles ?... » Ici, nous sommes en pleine farce, et il n'est pas toujours facile de savoir le moment précis où M. de Montesquiou commence à se moquer des autres, de lui-même et de nous. A petites touches patientes et fines, par une

série de notations exactes, il dresse à nos yeux des caricatures violentes, et c'est quelque chose de très savoureux, — et de bien frauçais — que ce comique « énorme et délicat. »

Je n'ai rien dit encore des personnalités qui sont un des éléments essentiels de ce petit roman. Cette satire est franche et directe, brutale souvent. Miss Winterbottom appelle les choses par leur nom, — les personnes aussi, et je sais bien les réserves que l'on pourrait faire. Mais vraiment, peut-on en vouloir à M. de Montesquiou, quand il démonte, pour notre joie, quelques-unes de ces marionnettes qui se haussent aux premiers rôles dans la comédie pseudo-littéraire d'aujourd'hui ? J. Marsan.

M. A. Leblond. — *Les Jardins de Paris, roman.* — Paris, Fasquelle, 1910, in-12, 460 p., 3 fr. 50.

C'est le tome II de *La Métropole,* qui en aura trois. C'est la seconde série des expériences de Claude Mavel, l'étudiant créole (Voir *Revue,* n° 3). C'est un nouvel et copieux album de tableaux de Paris, trottoirs de tous les quartiers et de toutes les heures, foules et panoramas, foire de Montmartre et taillis de Robinson, promenades kaléidoscopiques sur les impériales d'omnibus, cimetières et jardins surtout, tous les jardins, où Claude par le caprice de sa compagne est forcé de vivre en plein air ses amours. Il a perdu sa fiancée lointaine ; elle se mariera en Cochinchine ; lui-même, à la fin du livre, mûri, trempé par la souffrance d'amour, tourné vers la vie active, reprend son premier rêve de fierté, de santé, de fécondité : le mariage, annule en soi ses aventures intermédiaires et se tourne vers une fiancée nouvelle, que nous ne faisons qu'entrevoir. En attendant, parmi les demi-vierges qu'on nous a présentées dans *En France* et qui ne tardent guère à atteindre à l'unité, il trouve celle qui lui fait connaître, en moins d'un an, tout le bonheur et toute la douleur, la jeune Namie. C'est un type curieux d'intellectuelle autodidacte, candide et retorse, compliquée, énigmatique, très vivante malgré ou par cela même. Après comme avant de s'être donnée, la curiosité, la vanité et la peur de l'amour la travaillent simultanément. Dans son imagination nourrie de mille lectures de hasard tout cela développe, inné sans doute, un art prodigieux du mensonge. Les auteurs insinuent que son cas relève de la physiologie de la Parisienne, mais ils n'éclaircissent pas ce mystère. Claude, plaqué par elle, qui s'en va on ne sait pas où, est d'abord tout désemparé et fait de la neurasthénie aiguë. Mais il se ressaisit. La leçon de Paris, cette année, lui est bonne au total : c'est, par dessus tout, une leçon d'activité. C'est Paris, d'ailleurs, le héros de ce livre. Il domine Claude et Namie la menteuse, placés au premier plan, avec le groupe des créoles, comparses divers et amusants, tout autour. Ce sont les mémoires de MM. Leblond sur Paris. Du train dont ils vont, si prodigues de leur énorme trésor d'observations accumulées, on pouvait craindre que cette biographie (autobiographie, allais-je écrire) ne fût interminable. On leur saura gré de se borner à trois volumes, et j'ose dire même que, condensée en un seul, leur *Éducation sentimentale* eût été plus pleinement de mon goût. Tel quel, je ne puis taire ma préférence pour ce cadet, au détriment de son aîné lauréat. A peine moins long, je le trouve moins compact et massif, plus aéré et aussi plus émouvant. Le style procède par touches

plus nettes ; débordant de créations pittoresques ou émotives, il offre moins de ces empâtements, masses opaques dont seule la saillie accroche la lumière. Il y en a encore trop, à coup sûr, pour les lecteurs, nombreux aujourd'hui, qui goûtent surtout la sobriété limpide, et cela mêle quelque agacement, quelque fatigue, à leur plaisir. J. Bury.

G. Lavaud. — *Des Fleurs, pourquoi...* précédé d'une réimpression de la Floraison des Eaux et du Livre de la Mort. — Paris, Ed. Cornély, 1910, in-12, 123 p., sans indication de prix.

Ce livre vit de cette idée, développée en images compliquées et parfois saisissantes, que l'âme et le corps humain sont un paysage, et qu'un paysage est une âme et un corps humain. C'est là d'abord une comparaison, puis une identification — « Votre âme est un paysage choisi » (Verlaine) — et un symbole. Les correspondances en sont ingénieuses (trop) et ceci les favorise que, si visage et âme sont vivants, le paysage est mouvant, fait de reflets aquatiques et de saisons fuyantes, et traité avec un art moins symboliste que « confusioniste », où les collines sont des navires et les champs des flots. Exemples : une opale sertie d'or est un lac changeant et une âme incertaine où chatoient souvenirs et projets ; une rivière est une Ophélie aux cheveux d'algues qui rit avec ses cailloux roulés, et qu'on aimerait tout comme une maîtresse ; une femme qui se meurt et se perd peu à peu dans la blancheur des draps est une île effondrée aux flots de l'océan... C'est une *re*-création continuelle de la nature par le poëte, à la façon de Viélé Griffin qui contemple les « paysages bleus » pour en faire des cygnes. Et cependant il s'en dégage une philosophie d'abandon à la vie universelle dont l'âme adopte si fidèlement formes et rythmes. Joignez à cela une sensibilité aiguë, que n'effarouche aucune dissonance, aucune notation même cruelle ou subtile à l'excès. Des alexandrins musicaux varient en souples nuances ce thème ; ils se font plus fluides de la négligence des *e* muets et de la recherche des assonances. J'ai fait de mon mieux pour donner une idée de la curieuse manière de ce poëte. J'avoue — sans engager d'autres que moi — que je ne la trouve pas sans charme. Mais y a-t-il là, pour l'auteur, de quoi se renouveler ?

J. Morel.

Dr Evans. — *Mémoires.* — Paris, Plon-Nourrit, 1910, in-8, IV-450 p., 7 fr. 50.

Il serait imprudent de prendre le docteur Evans pour un historien très sérieux du règne de Napoléon III ; ce n'est pas qu'on aperçoive quelque part chez lui l'intention de surprendre la religion du lecteur ; on lui sent partout au contraire de la bonne foi, sinon même de la candeur ; mais il a pour le couple souverain une affection trop vive pour ne pas les avoir vus, et par conséquent pour ne pas nous les avoir représentés en beau ; l'Empereur, l'Impératrice, de quelque côté qu'on les regarde, sont à peu près parfaits, vous dis-je..., mais il n'y a pas lieu à en vouloir à l'affectionné docteur.

Cela ne veut pas dire du tout que l'ouvrage manque de pages intéressantes, ni même qu'il manque d'endroits instructifs ; tant s'en faut. Dix chapitres sur dix-huit sont consacrés à des détails biographiques concernant

l'Empereur ou l'Impératrice ; ils sont à lire, quoique ce soit là que la prévention favorable se déploye évidemment — moins d'ailleurs par ce qui y est dit, que par ce qui est passé sous silence. Les chapitres IX, X, XI, XII, XIII, XIV, où sont racontées l'invasion des Tuileries, la sortie de l'impératrice du palais des Tuileries, sa fuite de Paris à Deauville, la traversée de la Manche, constituent un roman vrai, un roman qui émeut, et dont l'héroïne reste tout à fait intéressante et respectable, quelque opinion qu'on puisse avoir conçu d'ailleurs de son rôle politique, comme souveraine. — Les chapitres consacrés à la guerre Franco-Allemande, instructifs par un certain nombre de détails qu'on ne trouverait peut-être pas ailleurs, pourraient être le sujet de débats assez vifs ; mais ce n'est pas ici le lieu de s'y livrer. Le général Trochu est là fort maltraité. Il s'est défendu, bien ? ou mal ? nous laissons cette question de côté. Nous ferons seulement à ce sujet une simple réflexion : Ni l'Empereur, ni l'Impératrice, ni le docteur Evans, ni au reste les autres partisans de l'Empire n'ont fait ce retour sur eux-mêmes de se dire : Quand on a violé soi-même une assemblée nationale, à l'aide de généraux qu'on avait séduits et détournés de leur devoir, on n'a plus qualité pour se plaindre d'une trahison quelconque. Et ceci m'amène justement à recommander la lecture du document VIII contenu dans l'appendice. Tout ami de la révolution de 1870 sera satisfait d'y voir que les membres du gouvernement de la Défense nationale n'ont pas commis, eux, la faute, le crime de violer un gouvernement élu par le suffrage universel, mais qu'ils ont pris la défense de la patrie et de l'ordre à la fois, à défaut des corps régulièrement commis à cette défense. P. LACOMBE.

T. STURGE MOORE. — *Art and Life*. — Londres, Methuen, 1910, in-12, VIII-314 p., 6 fr. 25.

L'auteur distingué de cette enquête esthétique connaît à fond la littérature française contemporaine ; il y cherche, comme dans celle de son pays, et plus volontiers encore, des exemples de ce que peuvent être les rapports de l'art et de la vie. Une étude pénétrante, émue et sympathique, du génie de Flaubert, démêle à travers les contradictions des critiques la personnalité profonde du grand artiste ; et dans son culte passionné du beau pour lui-même, M. Moore nous montre une doctrine aussi capable de satisfaire l'intelligence que de nourrir en les contenant les besoins du cœur. Chez Blake, le poète et visionnaire anglais, il retrouve la même conception religieuse de l'art, modifiée toutefois par une aversion mystique pour la raison et la science ; et cette comparaison met en lumière le progrès réalisé en passant du romantisme au naturalisme. Comme le pensait Flaubert, l'art et la science peuvent se concilier dans une région intellectuelle où se rencontrent le goût de la vérité et celui de la réalité souveraine ; et l'art n'est pas destiné à servir la morale, mais il développe par contagion naturelle une pureté et une délicatesse de perception ennoblissante. Ces idées ne sont pas nouvelles, mais le tempérament de M. Moore leur donne un caractère d'originalité. Sa pensée subtile, raffinée, volontiers ésotérique, procède par illuminations successives, et ne dédaigne pas de laisser, dans les intervalles de ces éclairs, quelque obscurité ; son style, très condensé, ferme et nerveux, enchâsse des réflexions substantielles mais abstraites, dans une forme épigrammatique et créée.

L'ouvrage est un symptôme de cette culture cosmopolite que l'esthétisme contemporain élève au-dessus des frontières ; plein d'un sincère respect de l'art, d'un effort généreux vers la liberté de l'esprit, il serait un bréviaire de beauté tout à fait acceptable, si sa doctrine plus claire et mieux enchaînée était plus facilement accessible. Peut-être M. Moore ne sait-il point encore à quel point la simplicité de la forme sert la délicatesse de l'idée.

L. Cazamian.

L. Abeille. — *L'Esprit démocratique de l'enseignement secondaire argentin* (1810-25 mai 1910). — Paris, H. Champion, 1910, in-16, 276 p., 3 fr. 50.

Je recommande à tous ceux qu'intéressent les questions d'enseignement, la lecture de ce petit livre alerte et chaud, dont l'auteur est professeur à l'École supérieure de guerre et au Collège national de Buenos-Aires. On y verra en raccourci l'histoire de l'enseignement argentin, ses crises, et les solutions actuellement données aux nombreux et délicats problèmes du secondaire. Gratuité, liberté, modernité, pas d'internat, pas de professeurs de métier, pas de baccalauréat, mais de sérieux examens de passage, conciliation de l'enseignement libre et des droits de l'État : voilà les grands traits de l'organisation. Ce peuple jeune, qui sortait d'une vieille race, a eu bien des traditions, des routines, des résistances à vaincre : il les a vaincues. Je ne dis pas que tout soit parfait en Argentine — M. Abeille ne le croit pas lui-même — ni que tout ce qui est bon là-bas soit transportable chez nous. Mais il y a matière pour nous à réflexion. Ce ne sont pas là des théories, mais des faits ; et tel régime, déclaré absolument irréalisable ou nécessairement dangereux par des théoriciens, s'est réalisé là-bas sans effort et trouvé bienfaisant. Encore une fois, je ne propose pas l'Argentine à l'imitation, mais à l'examen. Enfin le livre de M. Abeille plaira par un ardent patriotisme qui ne tourne pas en haine de l'étranger, et par la sympathie qu'il atteste de la part de la nation même pour notre civilisation française.

G. Lanson.

M. Caudel. — *Nos libertés politiques* (*Origines, Évolution, État actuel*). — Paris, Colin, 1910, in-18, vi-462 p., 5 fr.

Nos libertés politiques, qui auraient dû former, depuis cent ans, le fond de notre vie publique, « sont toujours restées l'élément le plus médiocre, le plus négligé et le plus fugace de nos constitutions ». Nous les avons cherchées, mais elles se sont évanouies, nous laissant « courbés sous un gouvernement de police plus ou moins déguisé ». En réalité, nous avons constamment développé notre conception traditionnelle de l'État. Le résultat, c'est qu'encore aujourd'hui nos libertés ne sont pas constituées : elles sont sans vigueur réelle « aux mains d'un citoyen indifférent jusqu'à l'apathie ou impatient jusqu'à la révolte ».

Telle est la thèse, exposée dans l'*Avant-propos* (p. v-vii). — Pour la développer, l'auteur expose d'abord comment le problème des libertés politiques est résolu dans la société anglaise. Elles y sont à la base de la constitution, avec ces trois principes fondamentaux : « la loi est supérieure à tout et elle oblige le souverain comme les sujets ; les sujets ne doivent obéissance qu'à la

loi ; le juge qui applique la loi doit être indépendant » (p. 11). En France, au contraire, l'ancien régime impose sa conception de l'État, universellement privilégié, et du sujet, dont la faiblesse ne se corrige que par le privilège. Cette conception est réduite en théorie traditionnelle. — Pour établir, en face de la théorie traditionnelle, les libertés politiques, l'histoire nous fait connaître deux tentatives. La première est celle de 1789-1792 : elle élève systématiquement la déclaration des droits, recueil de maximes supérieures à toutes contingences. Le législateur et la loi sont souverains : contre eux, le citoyen reste sans défense. Résultats : la tradition persiste, la constitution provoque le coup de force, et le coup de force appelle le gouvernement de haute police. La seconde tentative est celle qui, depuis 1875, essaye de réveiller les libertés soumises jusque-là, par l'obéissance et la résignation, à l'autorité. Mais « le terrain est mal préparé » ; le citoyen est indifférent et passif, le législateur arbitraire et insouciant. Les libertés demeurent mal équilibrées, insuffisantes, précaires. Le citoyen n'a pas l'esprit de justice, il est imbu de l'esprit de système ; le *droit* s'éclipse et la *politique* triomphe.

Pour être valables, des conclusions, des propositions aussi formelles supposent une démonstration positive, rigoureuse. En est-il ainsi ? — Passons sur l'*Introduction,* tout entière relative à la constitution et à la tradition anglaises, et où toute la partie démonstrative se réduit à l'illustration tirée de l'affaire Wilkes. Voyons le reste. La théorie de l'ancien régime, qui rappelle exactement, pour la méthode et l'allure, celle de Taine, est faite, d'une part, avec les conclusions des ouvrages généraux, Lavisse, Esmein, Hanotaux, d'autre part, avec les textes des philosophes du XVIIIe siècle : est-ce suffisant pour atteindre les traditions fondamentales, à la fois générales et précises, largement humaines, qui doivent être à la base de la démonstration ? La tentative de 1789-1792 est décrite au moyen des textes de discours, de pétitions, d'adresses que fournissent les *Archives parlementaires,* le *Moniteur,* les recueils d'Aulard : est-ce suffisant ? Plus nous avançons, plus la méthode nous paraît inadéquate à l'objet de la démonstration. Les propositions les plus générales manquent de toute espèce de preuve, n'apportent point de références, ne supposent point de documentation précise. Pures dissertations. Ailleurs la littérature du sujet est indiquée, citée, mise en œuvre, mais c'est encore une littérature de discours et de journaux.

Est-ce à dire que l'ouvrage, ainsi conçu et ainsi fait, manque d'utilité et de valeur ? Non : les opinions qu'il rapporte et analyse, les textes auxquels il se réfère, les principes qu'il explique sont instructifs et significatifs. Mais leur instruction et leur signification sont toutes relatives, et le livre, avec ses qualités de documentation et d'exposition, n'est encore qu'un *essai,* étendu et développé. Les problèmes qu'il aborde exigent, pour être résolus, des enquêtes plus approfondies, plus générales dans les divers milieux où se sont formés et où ont agi les sentiments, les conceptions, les énergies, d'ordre collectif et social, qui, en se réalisant, ont déterminé les effets décrits par M. Caudel, *ou d'autres,* que la recherche doit atteindre, définir, et soumettre à l'interprétation positive. La méthode d'analyse idéologique est désormais hors de mise : ce qui s'impose ici, c'est la méthode d'investigation et d'induction appliquée par les sciences sociales. H. Bourgin.

P. Adam. — *Le Malaise du monde latin.* 2e édition. — Paris, Roger et Chernoviz, 1910, in-12, 294 p., 3 fr. 50.

M. P. Adam est un utopiste réaliste, c'est un tulmutueux méthodique, un poète qui serait pratique, c'est une collection d'antithèses. Il l'est avec sagesse et continuité. Il l'était déjà dans le lointain roman où il évoquait la société malaisienne, idéale et future. Il l'est encore dans ce volume. Nous ne reprocherons pas au livre d'être divers : c'est un recueil d'articles. Nous dirons qu'il est seulement, selon la manière de l'écrivain, lucide et confus. M. P. Adam s'y exerce à tirer de toutes choses des enseignements. Il y a quelque fatigue et bien du plaisir à le suivre.

La fatigue tient un peu au style : il est taillé à facettes et l'on y sent le travail du ciseau. Elle tient aussi à ce que les intentions ne s'accordent pas avec aisance. M. P. Adam oppose quelque part les simples et les complexes ; il est complexe avec délices. Il s'intéresse aux cartes postales illustrées, à Guillaume II, dieu de Corcyre, et à M. Jaurès « cubique », à la politique extérieure et à l'intérieure, à l'art et à la littérature, au capital et au travail. Il en conclut que l'argent est bon, mais que la bourgeoisie est mauvaise, que les « affaires » sont grandes, mais que l'art est l'éducateur des âmes fières, que les villes sont belles, mais la campagne plus belle encore, etc..., etc...

Pourtant il y a sous ce tumulte un art original et une pensée forte. L'art, c'est le dessein et souvent la puissance d'imposer des formules et de tailler de robustes images. La pensée, c'est la souveraineté bienfaisante de la force intelligente et volontaire. Le livre se termine, à dessein peut-être, par l'évocation des forces, « qui partout sourdent, créent, surgissent, luisent et fulgurent ». C'est le résumé même de l'œuvre et sa philosophie. M. P. Adam y dédaigne le cabotin, la bourgeoisie qui abdique, la veulerie de l'indulgence, les politiques, littératures, mœurs tâtillonnes, sournoises et blessées à mort. Il exalte au contraire la volonté sonore d'un Guillaume II, la pensée audacieuse, les styles énergiques et calculés, la morale des affaires inspiratrices d'effort et dispensatrices de salaire. Il appuie sur cet idéal quelques paradoxes, des certitudes un peu ostentatoires et des prophéties aventureuses. Mais ses sarcasmes touchent des maux profonds et ses espoirs ont leur grandeur.

D. Mornet.

L. Gérard. — *A travers la Hollande.* — Paris, Pierre Roger, 1911, in-8, 204 p., 51 dessins à la plume par J.-B. Heukelom, 3 fr. 50.

Livre bien présenté, attrayant, en général bien écrit, d'une impression très soignée et orné de jolis dessins à la plume. Comme fond, il rappelle de loin les impressions de voyage de MM. Henry Havard, *La Hollande pittoresque : Voyage aux Villes mortes du Zuyderzée, Les Frontières menacées, Le Cœur du Pays* (Paris, Plon, 3 vol. in-18, 1876-78), et E. de Amicis, *La Hollande* (Paris, Hachette, in-18, 1880, ill.) ; mais, sans négliger le pittoresque, l'auteur s'est placé nettement sur le terrain économique. Sa manière est voisine de celle de M. Ardouin-Dumazet dans le *Voyage en*

France ; mais ses croquis sont plus rapides, plus sobres, moins systématiques. N'y cherchez pas de notions complètes d'histoire et de géographie ; mais lisez le *Prologue sur la Hollande* (p. 1-7), vous apprendrez en peu de mots que la Hollande contemporaine n'est plus celle du passé, mais que c'est toujours le pays de l'eau, des canaux et des sensations calmes ; lisez *Un Pays conquis sur la Mer* (p. 8-28), vous y trouverez l'essentiel sur la réaction de l'homme contre la nature. Autant de chapitres, autant de leçons sur la volonté, la ténacité et les caractéristiques du peuple. Les aperçus sur les grandes villes, *Rotterdam, Les Villes savantes* (Delft, Leyde, Utrecht), *Les Deux Capitales* (La Haye, Amsterdam), alternent avec des tableaux d'économie rurale et d'industrie locale : *Croquis zélandais, Du Schieland au Biesboch* (Dordrecht, Gorinchem), *Au pays des tulipes et des fromages* (Haarlem, Alkmaar, Hoorn), *Tourbe, ajoncs et bruyères* (Frise, Groningue, Drenthe). Deux autres chapitres sont franchement amusants *(le Hollandais chez lui, le Tabac et les Liqueurs)*. — Les villes mortes du Zuyderzée (Medemblik, Eenkhuyzen, Stavoren) méritaient mieux qu'une simple mention ; les dernières pages, sur l'*Expansion coloniale*, ne sont que du reportage.

L'auteur commet malheureusement de temps en temps des fautes de goût et même de langue ; que penser de passages comme ceux-ci : « un guide mi-zézeyant, mi-ânonnant et causant à volonté du français détestable ou du très mauvais anglais » (p. 109) ; « ces précieux palimpsestes qui font pâmer d'aise les paléologues » (p. 84) ? G.-A. Hückel.

E. Belot. — *Essai de Cosmogonie tourbillonnaire.* — Paris, Gauthier-Villars, 1911, in-8, xii-280 p., 52 fig., 10 fr.

La conception de l'auteur se rapproche de celle de Buffon qui eut le mérite de préciser l'hypothèse des tourbillons de Descartes en imaginant le choc tangentiel d'une comète sur le soleil pour expliquer l'origine des planètes. L'auteur suppose une nébuleuse que rencontre un tourbillon de matière cosmique animé d'une énorme vitesse de translation (le quart environ de la vitesse de la lumière). Cette hypothèse lui est suggérée par les particularités remarquables observées lors de l'apparition des étoiles *Novæ* et généralement expliquées par un gigantesque choc.

La nébuleuse rencontrée a imprimé au cylindre-tourbillon un mouvement ondulatoire que l'auteur se représente comme analogue à celui d'un jet gazeux dans un milieu raréfié : le long de ce cylindre il s'est formé des renflements ou *ventres* vibratoires équidistants, analogues à ceux des jets gazeux observés par le Dr Emden et par M. Parenty.

A chacun de ces renflements équidistants, la matière du tourbillon s'échappe en divergeant autour de l'axe du tourbillon et forme une nappe évasée en tulipe qui vient rencontrer à une certaine distance du tube-tourbillon le plan de l'écliptique. A cette distance va se former une planète : la matière de la nappe en tulipe, injectée par le ventre tourbillonnaire à travers la nébuleuse, va se mélanger à la matière de cette nébuleuse et constituer l'embryon planétaire ; pendant toute sa croissance, ce noyau planétaire demeure relié à la nébuleuse par de longs filaments tourbillonnaires, sortes de cordons ombilicaux amenant les aliments cosmiques

aux deux pôles de l'œuf planétaire. La durée de gestation des embryons planétaires (environ deux ans pour le système solaire et les *Novæ*) est, comme pour les êtres organisés, minime vis-à-vis de la durée de l'évolution complète, qui amène le système à l'état dans lequel l'attraction newtonienne joue le rôle essentiel. Telle est la conception dualiste de M. Belot dans sa partie la plus originale. Le soleil s'est formé à l'intérieur même du tube-tourbillon ; avant de se condenser il était accompagné de gigantesques traînées, analogues à celles qui se voient dans la constellation des Pléiades où elles relient plusieurs étoiles : la théorie de M. Belot se rattache sur ce point à la théorie de Schiaparelli. L'auteur étudie ensuite les comètes, les nébuleuses et les systèmes sidéraux.

L'exposé est inductif : on suit la marche des recherches, l'introduction des hypothèses après la description des résultats connus (plusieurs figures sont des photographies de nébuleuses et d'étoiles), le développement des conséquences théoriques à l'aide d'un peu de géométrie et de mécanique. Le dernier chapitre est une synthèse générale du système dualiste.

On pourra discuter les hypothèses et faire toute réserve à ce sujet. Mais il faut reconnaître que l'auteur s'est efforcé d'en tirer des conséquences précises et d'expliquer les faits particuliers considérés comme exceptionnels dans le système moniste de Kant et de Laplace qui admettait simplement la condensation d'une nébuleuse sphéroïdale en rotation. G. Sagnac.

DDrs Paul Cantonnet, R. Bonneau, etc. — *Notions générales de Médecine, d'Hygiène et de soins aux malades.* — Paris, 1910, 2e éd., Bloud, in-8, 700 p., 6 fr.

Destiné en principe à servir de guide aux garde-malades qui ne sont pas médecins, ce livre est devenu, dans les nombreuses pages où il s'écarte de son plan primitif, un recueil fragmentaire de notions médicales à l'usage de ceux qui ne savent pas de médecine. C'est l'écueil de ces sortes de livres, utiles pour les notions d'hygiène qu'ils propagent, et dangereux par la demi-science médicale que croient y apprendre les laïques de la médecine. Hâtons-nous de dire que le Dr Cantonnet a fait tous ses efforts pour éviter ce danger : s'il n'y a pas toujours réussi, c'est qu'il est vraiment bien difficile de ne pas se laisser entraîner. Rappelons donc aux lecteurs de ce livre que le médecin n'étant, malgré son sens médical, jamais à l'abri d'une faute, le garde-malade, privé de ce sens, y est exposé toutes les fois qu'il s'aventure au delà des fonctions manuelles et morales qui sont sa seule attribution. Les répertoires de ce genre devraient viser uniquement à donner le sens de l'hygiène et la science pratique du caractère des divers malades, laissant de côté tout ce qui, en médecine et en chirurgie, n'est pas une simple opération manuelle et sans danger.

Ces réserves faites, il faut signaler les nombreuses pages où les auteurs ont parfaitement rempli cette partie de leur programme : témoin, au début, la plupart des indications sur les soins généraux, sur la manière de prendre la température, sur l'administration des vomitifs en cas d'empoisonnement, sur la différence des soins à une peau grasse et à une peau sèche, sur la manière de baigner le nourrisson, de régler sa ration alimentaire, de l'habiller, etc., etc. Sans être toujours absolument complètes, les descriptions et

les figures suffiront à fixer les souvenirs d'une démonstration pratique. Mais pourquoi avoir reproduit certains clichés, comme la préparation des champignons du muguet, qu'un garde-malade a le droit d'ignorer, ou la photographie en noir d'un des cancers de fumeurs, qu'il ne saura différencier d'avec un chancre spécifique, etc.; pourquoi rappeler qu'en cas de péritonite le médecin pourra prescrire des frictions mercurielles, des injections de sérum, une vessie de glace : faut-il prévoir tout cela pour être bon infirmier? — Ailleurs encore, pourquoi insister plus sur la description des chorées en général, que sur celle des terreurs nocturnes que les parents méconnaissent si souvent faute d'avoir été avertis?

Les inutilités de ce genre abondent : elles nuisent aux autres qualités du livre. Serait-il impossible, quand viendra la troisième édition, de rectifier en composant en caractères différents ce qui appartient au médecin (sur quoi le lecteur peut passer rapidement) et ce que les garde-malades et les mamans doivent connaître parfaitement et toujours avoir présent à l'esprit au chevet du malade ou du nourrisson? Dr J. Philippe.

LIVRES ANNONCÉS SOMMAIREMENT.

LITTÉRATURE.

M. Le Guet. *Les Contes du Pays Noir, Essai de comédie urbaine..* — Librairie du Progrès, Lyon, 1910, 3 fr. 50. — Refondant son livre, loué à cette place, l'auteur y a ajouté une douzaine de morceaux savoureux. Signalons *l'Émeute* où est peint, sur le théâtre de ses premiers succès, un futur « premier » qui n'aspire encore qu'au titre de député socialiste de Saint-Étienne. J. B.

Monique. *Dans les Ténèbres.* Collection de la « Littérature nouvelle », nos 2 et 3. — [Paris], 1910, in-18, Édition des « Actes des Poètes », 0 fr. 80. — L'auteur pense que l'homme, cherchant dans le désordre actuel ses destinées terrestres, doit acquérir le « Sens de la Terre ». Il essaie de lui donner du moins le sentiment de l'Injustice et de l'Inconscience, qui règnent ici-bas, par de lamentables récits : le pauvre petit Miotte meurt juste au moment où il allait être heureux; un pauvre pion se décourage et s'enlise; un calicot se suicide un soir de carnaval, et un vieux cheval constate en termes véhéments l'insuffisance de la S. P. A. — Il y a là bien du banal, bien du boursouflé, mais de la conviction, et une certaine intensité de sentiment. L'auteur fera bien de relire du Charles Louis-Philippe. J. M.

A. Quantin. *Histoire prochaine* (roman socialiste). — Paris, Fasquelle, 1910, in-16, 3 fr. 50. — Entre 1910 et 1930, Olivier Neuvire, de la Fédération des ouvriers mécaniciens, appelait de ses vœux le triomphe du socialisme communiste, dont il vantait le programme à grand renfort de statistiques, et dont il essayait une application dans sa fabrique de pneus. Entre temps, l'idée faisait son chemin dans les Bourses du Travail et les Maisons du Peuple. Enfin éclatait la grève générale. Et c'était la débâcle du parlementarisme. Et la Constitution socialiste était promulguée, le 1er juillet 1930. Et le soleil luisait pour tous... A cela se mêle le récit de la vie privée d'Olivier, de son mariage, de ses faiblesses, voire même d'une scène d'adultère, dont l'intérêt nous échappe. Moyen de corser le sujet? crainte que le programme socialiste n'exerçât sur quelques lecteurs une insuffisante séduction? Mais, tel qu'il est, l'ouvrage manque d'unité, et ce qu'on y

trouve de romanesque (ajouterons-nous : d'un peu puéril ?) y fait tort à ce qu'il contient de véridique, de précis, de documenté. Au reste ce perpétuel mélange risquerait de bien mal répondre aux intentions de l'auteur, si on en devait conclure que dans cette « histoire » la part du roman est encore plus grande qu'il ne s'imagine. M. Lange.

J.-M. Mestrallet. *Dans l'Espace.* — Paris, Sansot; 1910, in-18, 3 fr. 50. — Malgré le commentaire qu'en donne une *Préface* de J.-H. Rosny jeune, le dessein général de ce poème nous semble un peu vague et sa composition un peu incertaine aussi. Mais la pensée a de la noblesse ; le sentiment est généreux et sincère et, par endroits, se sent un vrai souffle. Si, comme nous le croyons, M. Mestrallet est un débutant, il y a dans ces vers, exempts à la fois de banalité et recherche, une promesse intéressante. J. Monthizon.

G.-E. Bertin. *Nos plus beaux rêves.* — Paris, Lemerre, 1910, in-18 jésus, 3 fr. — Rêves du passé, rêves de féerie, rêves du présent, ce sont les divisions du livre, dont elles expliquent le titre. C'est un recueil de sonnets terminé par trois courts poèmes. Les vers, de douze et de dix (5 + 5) syllabes, sont presque entièrement conformes aux exigences de la versification traditionnelle. Le style est toujours simple : l'évocation, — particulièrement celle de certaines scènes du passé, d'Homère aux premiers siècles du christianisme, — n'en est pas moins pittoresque et souvent empreinte d'un sentiment intéressant de mélancolie discrète. Excellent témoignage de ce qu'on peut attendre d'une poésie sincère et colorée, mais déterminément exempte de toute affectation et de toute bizarrerie. A. C.

R. Vroncourt. *Huysmans et l'Ame des foules de Lourdes. Notes de critique suivies d'un répertoire de l'œuvre catholique de Huysmans.* — Tours, E. Ménard et Cie, in-18, 3 fr. 50. — On sait avec quels scrupules et quelle réserve méfiante l'Église officielle utilise l'effort de champions tels que Huysmans et Léon Bloy. La truculence et la liberté de leur style les rend suspects d'involontaire hérésie. Le chanoine Roussel ayant, dans un livre intitulé *L'Ame de Lourdes*, « réfuté » *Les foules de Lourdes* de Huysmans, M. Vroncourt part en guerre contre « ce cucupiètre cacographe », loue le caractère, le talent, les convictions chrétiennes de Huysmans, et croit les éclairer par des rapprochements inattendus (avec le final du *Jongleur* de Massenet, et le *Jeu des Vagues* de Bœcklin). Le répertoire final paraît fait avec soin. M. Drouin.

Clásicos castellanos. Santa Teresa, *Lás Moradas* [publié par Tomás Navarro Tomás]. Tirso de Molina, *Obras*, I [publié par Américo Castro]. — Madrid, Ediciones de « La Lectura » [Paris, Champion], 1910, 2 vol. in-16, 3 pesetas le vol. — Il existe diverses collections où ont pris place les chefs-d'œuvre de la littérature castillane : par exemple, la célèbre *Biblioteca de autores españoles* (Rivadeneyra), avec ses volumes de format incommode, de prix assez élevé et ses textes établis d'ordinaire à la diable ; par exemple aussi la *Biblioteca clásica*, très maniable, très bon marché, mais dont on ne saurait, décemment, dire autre chose. On a pensé qu'une collection nouvelle pourrait rendre des services, et c'est pourquoi nous avons depuis peu les *Clásicos castellanos*. Évidemment, on ne saura qu'à la longue la valeur réelle de la série qu'inaugurent Sainte Thérèse et Tirso de Molina ; mais beaucoup d'hispanisants regretteront sans doute que, malgré l'extrême rareté des éditions critiques, on éprouve une fois de plus le besoin de publier des éditions hybrides, dites de vulgarisation et destinées au grand public. Le grand public est peut-être un mythe ; les entreprises de librairies n'en sont pas un ; souhaitons que celle-ci vaille mieux que maintes de ses devancières. Au demeurant, les volumes dûs à la diligence de MM. Tomás Navarro et Américo Castro permettent de formuler ce vœu.

L. Barrau-Dihigo.

HISTOIRE.

H. Clouzot. *Philibert de l'Orme* (Les Maîtres de l'Art). — Paris, Plon-Nourrit, s. d. (1910), in-8, 24 pl. phot. et dessins, 5 fig., plans et fac-simile, 3 fr. 50. — En écrivant ce volume pour la collection des *Maîtres de l'Art*, que nous avons déjà signalée, l'auteur ne s'est pas borné à décrire l'œuvre artistique de Philibert de l'Orme : grâce aux documents biographiques, par bonheur assez abondants, il a reconstitué la physionomie et la carrière de l'homme de la Renaissance, et, dans un chapitre important, il n'a pas craint d'analyser son œuvre d'écrivain dans les *Nouvelles inventions pour bien bastir* (1561) et dans *le Premier tome de l'architecture* (1567). Tout ce que les architectes français de la Renaissance en général et Philibert de l'Orme en particulier doivent à l'étude de l'Antiquité ne doit pas faire oublier le lien qui les rattache à la vieille tradition française : telle est l'idée qui, développée par M. Clouzot dans son *Introduction*, l'a guidé dans son examen chronologique des édifices de l'architecte, tant conservés que détruits. — M. Clouzot, tout en vulgarisant, montre un goût très marqué pour l'érudition, ce dont témoignent ses citations, sa bibliographie, ses tables et son index. L'illustration est très soignée. G. A. Hückel.

Masson-Forestier. *Autour d'un Racine ignoré.* — Paris, Mercure de France, 1910, in-8, 7 fr. 50. — Port-Royal n'a eu aucune influence sur Racine, pas même aux dernières années de sa vie. Pour s'expliquer la « formation » du poète, caractère et talent, il faut ne considérer que son pays natal (l'originale petite cité picarde de La Ferté-Milon), et son hérédité : il tient surtout de sa famille du côté maternel, et « c'est aux Sconin dont il eut la beauté insolente, aux Sconin dont le sang vigoureux lui donna tant de vie... qu'est due l'action, la sève brûlante des violentes et féroces tragédies ». Car il n'y a, dans le théâtre de Racine, ni tendresse ni douceur et il n'y en a pas davantage dans son âme : ses personnages forment une ménagerie de fauves ; Racine est un fauve comme eux, un « grand loup », un « beau tigre », et, non pas *malgré*, mais *par* sa complète immoralité, s'élève au premier rang entre nos poètes. — Voilà les idées que présente M. Masson-Forestier. Il y met une telle outrance qu'on est tenté de se demander s'il n'a pas voulu se jouer et secouer un peu vivement les opinions conventionnelles qu'on s'est faites de Racine. Son livre, à le prendre ainsi, peut n'être pas tout à fait inutile ; il contient, d'ailleurs, des recherches et quelques menues trouvailles d'un intérêt assez piquant ; enfin, par l'entrain de son allure, par la verdeur du ton, il ne cesse pas, si gros qu'il soit, de nous amuser. Par malheur, M. Masson-Forestier en prend trop à son aise avec les textes ; il ne les cite pas, il les traduit, comme il dit, et, en les traduisant, non seulement il force ou affaiblit leur sens, suivant les besoins de la cause, mais parfois même le fausse absolument. Ainsi, ce volume, qui peut se lire avec plaisir, doit être lu avec une continuelle défiance.
M. Pellisson.

Caylus (Cte de). *Vies d'Artistes du XVIIIe siècle. Discours, Salons*, publiés avec une introduction et des notes par *André Fontaine*. — Paris, Laurens, 1910, in-4, 16 illustrations hors texte, 12 fr. — Ce sont les confidences et les réflexions du célèbre amateur et antiquaire sur l'art et les artistes contemporains, que l'excellente édition de M. André Fontaine fait connaître au grand public. La plupart de ces écrits étaient restés inédits. Ce livre nous prouve qu'ils méritaient mieux, et quiconque s'intéresse à l'histoire de l'art du XVIIIe siècle aura plaisir et profit à les lire dans cet élégant recueil. J. L.

A. Vialay. *Les cahiers de doléances du Tiers-État aux États généraux de 1789*. Étude historique, économique et sociale. — Paris, Perrin, 1911, in-8, 5 fr. — Si bienveillant qu'on soit, on est forcé de se demander à qui ce livre pourra servir. Un historique ambitieux, mais étriqué et approximatif, « de l'origine des institu-

tions de l'ancien régime, de leurs transformations à travers les siècles, de leur influence sur l'existence sociale du peuple », écrit surtout d'après quelques ouvrages de seconde main, d'une valeur inégale, à peu près tous dépassés aujourd'hui, et d'après quelques textes pris dans les *Archives Parlementaires* ou dans un soi-disant *Moniteur officiel* de 1793 qui n'existait pas ; — un choix, sans principe apparent, de passages empruntés aux cahiers généraux, alors que, pour décrire « l'état d'âme » du Tiers, les cahiers locaux des paroisses et des corporations eussent été plus instructifs ; — des indications sur les réformes opérées par les assemblées révolutionnaires ; — une esquisse bornée aux questions relatives à la constitution, aux impôts, au clergé, aux droits féodaux et seigneuriaux, et, par conséquent, omission à peu près totale de ce qui touche à l'organisation et au fonctionnement de la justice, de l'armée, de l'enseignement, de l'assistance, de l'industrie, du commerce, etc. ; — un tableau final de la société française avant et après la Révolution, où l'auteur, pour étayer sa conclusion pessimiste sur le temps présent, assimile étrangement les anciennes banalités aux monopoles industriels de l'État ou de la commune, les taxes communales aux droits seigneuriaux, les communautés de métiers aux syndicats, les privilèges pécuniaires de la noblesse au favoritisme administratif, voilà, en somme, l'ouvrage, qui veut embrasser beaucoup, mais qui étreint peu. C. Bloch.

H. Fleischmann. *Mémoires de Charlotte Robespierre.* — Paris, A. Michel, [1910], in-18, 5 fr. — Laponneraye, qui publia sous la monarchie de Juillet divers opuscules d'inspiration communiste, fut en relation avec plusieurs survivants de la Révolution, et, en particulier, avec Charlotte Robespierre, morte en 1834. C'est sous la dictée de celle-ci, et sans doute en modifiant à son gré le texte de Charlotte, qu'il a écrit les *Mémoires* publiés en 1835 et dont M. Fleischmann donne une édition nouvelle. Ces *Mémoires* sont courts, peu intéressants, imprécis, et cela s'explique par la date où Charlotte et Laponneraye les élaborèrent ; Charlotte y a cependant exprimé sa jalousie rétrospective contre les femmes qui eurent sur ses frères l'influence qu'elle ambitionnait pour elle-même. Plus curieuse que les *Mémoires* est l'*Introduction* où M. Fleischmann a donné sur les relations d'Augustin Robespierre avec Mme Ricord, sur celles de Maximilien avec les Duplay, sur la situation de Charlotte en thermidor, sur ses rapports avec l'Empire et la Restauration, des renseignements originaux que complètent les textes publiés à l'appendice. B. G.

E. Lunel. *Le Théâtre et la Révolution* (Bibliothèque du Vieux Paris). — Paris, Daragon, 1910, in-8, avec une planche hors texte, 6 fr. — Ce livre fait partie d'une collection qui cherche à satisfaire toutes les curiosités, même les moins littéraires. Mais je ne sais à quelle catégorie de lecteurs il plaira. Le décousu de l'exposition et la négligence du style ne sont pas faits pour retenir les gens du monde ; quant aux érudits, s'ils ont lu les ouvrages d'Étienne et Martainville, Muret, Jauffret, Lumière, Welschinger, etc., ils ne trouveront à glaner ici qu'un bien petit nombre de faits nouveaux, et ils regretteront l'absence d'un index et d'une table complète. L'impression n'est pas parfaitement correcte ; mais le papier et le portrait de Talma qui sert de frontispice sont fort beaux.

F. Gaiffe.

Jorge Corredor La Torre. *L'Église romaine dans l'Amérique latine.* — Paris, Giard et Brière, 1910, 1 vol. in-16, 4 fr. 50. — Trois parties. I. *Genèse de l'émancipation de ma conscience.* Les particularités de temps, de lieu, de personnes, qui donneraient de l'intérêt à ces souvenirs personnels, sont remplacés par des réflexions philosophiques. On ne sait pas où l'on est, ni à quelle époque. L'auteur manque de modération et d'équité (p. 8, « le confessionnal est bien souvent le seuil de la prostitution »). — II. *A travers l'histoire.* Historique rapide de la lutte des libéraux et des catholiques dans les États de l'Amérique du Sud, particulièrement

en Colombie, au Vénézuéla, à l'Équateur ; l'auteur ne dit jamais d'où il tire son information. — III. *Influence sociale de l'Église romaine dans les pays hispano-américains.* On tirerait de ces sept chapitres huit ou dix pages de faits peu connus sur la toute-puissance du clergé, sur l'enseignement religieux, les mœurs dévotes, la censure, etc., dans la Colombie, qui pourrait être aujourd'hui l'état le plus catholique de la terre. L'auteur est un Colombien de distinction, qui a le mérite de s'être donné lui-même une culture philosophique, et qui sait admirablement le français. E.-Ch. Babut.

SOCIOLOGIE.

J. Bourdeau. *Entre deux servitudes.* — Paris, Alcan, 1910, in-16, 3 fr. 50. — On sait à quel public M. Bourdeau adresse, dans le *Journal des Débats* et dans la *Revue des Deux-Mondes*, des chroniques assez documentées pour instruire ses lecteurs et assez tendancieuses pour satisfaire leurs opinions politiques et sociales, très déterminées et généralement stables. C'est une série de ces chroniques, écrites de 1900 à 1910, que M. Bourdeau publie aujourd'hui. Démocratie, socialisme, syndicalisme, impérialisme, étapes de l'Internationale socialiste, opinions de sociologues, en voilà les sujets. Cela forme quatre parties. Il faut savoir que les sociologues dont on nous donne les opinions sont Tarde et Spencer, Bourget et Balzac. Les deux servitudes sont celle de l'État et celle du socialisme. Les idées les plus générales sont résumés dans la préface : « Les sociétés renferment des germes de développements imprévus... Tout dépend de l'invention ; le travail n'est que le bras qui exécute, une tête fait mouvoir des milliers de bras... Rien ne remplace la puissance créatrice... » Le dernier paragraphe de cette préface pourrait être donné comme épigraphe aux *Etudes socialistes* de M. Jaurès, dont il semble résumer les conclusions : « Si le socialisme est appelé à triompher, il ne pourra se maintenir qu'à condition de s'adapter à la société, bien loin que la société se transforme selon le plan des utopistes. » H. Bourgin.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES.

P. Marge. *Voyage en automobile dans la Hongrie pittoresque.* — Paris, Plon, 1910, in-16, 3 fr. 50. — Faire un livre avec le récit d'un voyage de quelques jours en automobile à travers des pays dont on ignore la langue et dont on ne connaît l'histoire que par le Larousse (ou ses équivalents), c'est une idée qui ne dénote pas un juste sentiment des proportions. L'automobile de l'auteur l'a mené à Wagram et à Austerlitz, en Galicie, dans les Karpathes de Hongrie, à Budapest, enfin en Croatie (Agram, Fiume) et en Istrie (Trieste) ; il y avait là de quoi faire un article de revue, tout au plus. Le style n'est pas exempt de prétention. Peu de photographies, et médiocres. M. Pol.

Capitaine Aymard. *Les Touaregs.* — Paris, Hachette, 1910, in-12, 4 fr. — Volume de la « Collection des voyages illustrés » ; photographies excellentes en grand nombre et bien choisies. Au début se placent les hypothèses sur les origines du groupe Targui, la religion ancienne et la conversion à l'islamisme ; suit une esquisse à grands traits de la pénétration française dans la région de Tombouctou, puis une étude sur la vie publique et privée des nomades. On se demande pourquoi sont relégués à la fin du volume les chapitres où il est question du pays lui-même et de ses ressources. Il semble qu'il aurait mieux valu poser le décor avant de faire mouvoir les personnages. L'ouvrage se termine par des vues intéressantes sur l'emploi des pelotons méharistes dans le Sahara soudanais et sur leur organisation encore imparfaite. Bien que les méharistes du Soudan et ceux du Sud algérien ne relèvent pas du même ministère à Paris, il est indispensable que l'expérience déjà longue des troupes *métropolitaines* qui sillonnent le nord du désert ne soit pas perdue pour les troupes *coloniales* qui opèrent au sud.

A. d'Estournelles de Constant.

J.-R. Chitty. *En Chine. Choses vues.* — Paris, Vuibert, 1910, in-4, 4 fr. — Une suite de chapitres, joliment présentés, sur la vie de famille, la vie sociale, la vie commerciale, la vie religieuse du peuple chinois ; chapitres très courts, composés d'observations fragmentaires, mais pittoresques et fidèles ; simples croquis de mœurs, commentaire piquant de photogravures originales et magnifiques. Livre sans prétention et sans parti-pris, d'où l'on peut tirer un peu d'instruction et beaucoup d'agrément. G. Weulersse.

J. Burnichon. *Le Brésil d'aujourd'hui.* — Ouvrage orné de huit gravures. Paris, Perrin et Cie, 1910, in-16, 3 fr. 50. — Ce livre est une désillusion. On attend le Brésil, et on trouve trois villes, Bahia, Rio, Saint-Paul ; encore y a-t-il peu de choses sur cette dernière. De l'immense intérieur, des états du sud, du florissant Minas-Geraes, rien. Et même pour les trois villes décrites, que nous donne-t-on ? Quelques paysages, quelques indications sur la voirie et les travaux publics : à peu près rien sur l'état économique, sauf les quelques pages obligatoires sur la valorisation du café. Le livre, en réalité, est consacré à la description de collèges et d'œuvres ecclésiastiques, à des considérations sur les luttes entre l'église brésilienne et la franc-maçonnerie, qui appellent, bien entendu, la comparaison avec les choses de France. Ce genre d'études peut avoir son intérêt ; encore faudrait-il que le titre du livre fût plus clair, et ne fît pas attendre de la géographie là où on trouve de la polémique religieuse. R. Blanchard.

SCIENCES.

A. Berget. *La route de l'Air : Aéronautique, Aviation.* Histoire, théorie, pratique. — Paris, Hachette, in-8, 15 fr. — Cet ouvrage, déjà signalé dans la *Revue*, est devenu un luxueux livre d'étrennes pour le bonheur des jeunes gens que les exploits de Latham, de Paulhan et de leurs rivaux empêchent de dormir et que la mort de tant de braves ne refroidit pas. La partie théorique n'a pas subi de changement notable ; l'illustration, très belle, s'est augmentée des portraits des dernières victimes tombées sur la route de l'air et des photographies des appareils les plus récents. A. Durand.

H.-L.-A. Blanchon. *Exploitation productive des oiseaux de basse-cour.* — Paris, L. Laveur, in-16, 2 fr. — Excellent petit livre, très pratique, qui s'adresse aux fermières et propriétaires d'exploitations agricoles, mais dont les maîtresses de maison à la campagne et en banlieue tireront le meilleur parti. M. R.

J. Roubinouvitch. *Aliénés et anormaux.* — Paris, Alcan, in-8, 1910, 63 fig., 6 fr. — L'auteur a réuni dans ce volume une série d'articles publiés au cours de ces dernières années dans un but de vulgarisation scientifique. Ce sont des exposés sobres et clairs, où le pédagogue et le sociologue comme le juriste trouveront d'utiles indications. Les principales questions étudiées sont : l'alcoolisme et la folie homicide, la dégénérescence absinthique, syphilis et folie, les folies contagieuses, les abouliques, les états mélancoliques, les spirites, les zoomanes, les persécutrices amoureuses, l'idée fixe et l'obsession, les aliénés dans l'armée, les enfants anormaux en France, les enfants martyrs, suicides d'enfants, les enfants difficiles, le dépistage et le triage des écoliers anormaux, la portée sociale de l'éducation des anormaux utilisables, la prophylaxie de la folie par l'éducation antialcoolique des parents et de la jeunesse, la législation française des aliénés. Dr Fr. Moutier.

Imp. F. Paillart, Abbeville. *Le Gérant :* Éd. Cornély.

REVUE CRITIQUE

des

Livres Nouveaux

VIe Année, n° 3. (DEUXIÈME SÉRIE) 15 Mars 1911

LES OUVRAGES DE VULGARISATION SCIENTIFIQUE.

Il y a quelque vingt années, le mot de « vulgarisation » éveillait dans l'esprit les noms de Jules Verne, d'Arthur Mangin, de Guillemain et de Louis Figuier ; c'est dire qu'il n'existait alors qu'une espèce de vulgarisation, romanesque ou pour le moins émaillée d'anecdotes et d'historiettes, toujours illustrée, c'est-à-dire « amusante et instructive ». Destinée exclusivement à l'enfance, elle donnait aux parents cette illusion qu'elle éveillait le goût des sciences dans les jeunes esprits. Il s'est fait une ample consommation de ces livres à l'occasion des étrennes et des distributions de prix et je ne pense pas qu'aucun enfant y ait jamais rien appris.

Ces livres sommeillent aujourd'hui, sous la poussière des ans, dans le grand repos des bibliothèques. L'enfant lit moins qu'autrefois ; un ouvrage de Jules Verne et une boîte de peinture ne sont plus, pour lui, les étrennes idéales ; la photographie, la bicyclette, les jeux de plein air et la série illimitée des moteurs et des aéroplanes fournissent à son besoin d'activité des aliments plus variés et des occupations plus saines. Il y apprend beaucoup plus de choses que les parents ne le supposent, et il les apprend sans s'en douter. En revanche, l'homme fait lit plus qu'autrefois, et mieux ; les livres purement littéraires ne lui suffisent plus, parce que le goût et le besoin d'idées scientifiques se sont éveillés en lui. Les sciences ont envahi toute la vie ; quelle que soit la profession qu'on exerce, on a besoin de comprendre quelque chose aux phénomènes et aux appareils électriques, aux divers types de moteurs, aux différents modes d'éclairage, aux grandes réactions de la chimie industrielle, non moins qu'aux progrès de la biologie, aux microbes, aux vaccins. De là est née toute une littérature scientifique, dont les âges précédents ont fourni peu d'exemples (1), et qui s'adresse, non plus à l'enfant, mais à l'homme.

Cette vulgarisation scientifique n'est pas née en France ; c'est en Angleterre qu'elle s'est développée tout d'abord ; en ce pays, les grandes institutions scientifiques, collèges, laboratoires, académies, sont soutenus le plus souvent par la générosité de puissantes associations, dont la Société Royale de Londres forme le type et le modèle le plus accompli. C'est ainsi que les savants anglais les plus illustres, depuis Humphry Davy et Faraday jusqu'à Lord Kelvin, ont pris l'habitude d'exposer leurs travaux et les progrès de la science, par la parole ou par la plume, sous une forme accessible au public

(1) Il faut pourtant faire exception en faveur de l'*Astronomie populaire* d'Arago, un des plus admirables livres de vulgarisation scientifique qu'on ait jamais écrits.

qui les soutient par son attention et par ses subsides. De là sont nés les livres admirables de Tyndall, de Lord Kelvin et tant d'autres ; traduits dans toutes les langues, ces livres ont éveillé partout autant d'intérêt que dans leur pays d'origine, parce que les grandes questions scientifiques y apparaissaient pour la première fois, exposées dans un clair langage, et dépouillées de l'argot scientifique ou du voile des mathématiques.

Cet exemple n'a pas été perdu ; aujourd'hui, un savant français ne pense plus déchoir en sortant de sa « tour d'ivoire » pour exposer clairement ses travaux ou ceux des autres. Ainsi, d'un bout à l'autre de la presse, il s'effectue une distillation progressive des vérités scientifiques, qui commence par le livre, continue par le magazine et s'achève dans le journal ; cette distillation n'est pas toujours une épuration ; le besoin du bluff et les nécessités de la réclame donnent parfois le jour à des productions qui sont un outrage à la science véritable.

C'est pourquoi celui qui lit a besoin d'une garantie ; dans les œuvres de vulgarisation, il est impossible, comme dans les livres de science pure, d'étaler toutes ses preuves, de justifier toutes les affirmations et de suivre la filière complète des raisonnements ; le lecteur ne peut pas juger, il faut qu'il fasse confiance à l'auteur. Celui-ci ne peut plus être un vulgarisateur à tout faire, capable d'écrire indifféremment sur les mœurs des insectes ou sur la technique des aéroplanes ; c'est nécessairement un savant spécialisé ; il ne parle que des questions sur lesquelles il a longuement réfléchi ; on peut le croire sur parole, parce qu'il n'avance rien au hasard.

Dans ces conditions de sincérité et de compétence est née toute une littérature scientifique, dont la rapide expansion prouve qu'elle répondait à un besoin. L'effort s'est organisé par la création de Revues et de grandes Collections scientifiques.

Les premières sont fort nombreuses, et on y trouve une nourriture appropriée à toutes les qualités d'esprits. Les unes, comme la *Revue générale des Sciences*, fondée il y a vingt ans par le regretté Louis Olivier, s'adressent à un public d'éducation scientifique élevée, ingénieurs, industriels, savants et professeurs ; d'autres, comme la jeune *Revue du Mois,* ont des tendances plus philosophiques et moins exclusivement scientifiques ; enfin, dans la *Nature* et dans la *Revue scientifique,* nous saluons les doyennes de la vulgarisation scientifique ; s'adressant à un public étendu et d'instruction irrégulière, elles sont obligées de soutenir l'intérêt indiscutable de leurs articles de fond par le piquant de ces « curiosités scientifiques » qui tiennent l'esprit en éveil.

Derrière ces éclaireurs de la science, viennent s'encadrer, sous forme de collections scientifiques, de véritables encyclopédies des questions d'intérêt actuel et général. Ici, plus d'informations de la dernière heure sur la récente découverte ou la nouvelle invention, mais des livres, soigneusement construits par des professionnels, où la science, tout en restant parfaitement moderne, a été soigneusement clarifiée et décantée par élimination de tout ce qu'un premier jet y avait laissé pénétrer.

Deux de ces collections se sont fait, en ces derniers temps, une place importante dans la littérature de vulgarisation ; l'une d'elles, la *Bibliothèque de philosophie scientifique*, dirigée par le docteur Gustave Le Bon, et publiée chez Flammarion, compte actuellement plus de cinquante volumes, dont une moitié est consacrée spécialement aux sciences physiques et naturelles. Avec des collaborateurs comme MM. H. Poincaré, Émile Picard, Bouty, le

commandant Renard, B. Brunhes, Yves Delage et tant d'autres maîtres, universellement connus, il ne peut être question de cette vulgarisation qui rend les choses « vulgaires », mais au contraire d'études, souvent très poussées, des problèmes qui se posent actuellement à l'humanité pensante et des solutions, provisoires ou à peu près définitives, que la science est en état de leur donner.

En même temps, la *Nouvelle Collection scientifique* (Émile Borel, directeur, Félix Alcan, éditeur) poursuit le même but avec des collaborations aussi précieuses ; MM. Paul Painlevé, Ostwald tiennent une place éminente dans la science contemporaine ; le jeune et remarquable talent de M. Jacques Duclaux, l'esprit original et fécond de M. Le Dantec, s'affirment dans des œuvres pleines d'intérêt. S'il fallait marquer, par une nuance, la différence entre ces deux collections, on pourrait dire que la première est plus classique de tendances, tandis que la seconde se place un peu plus en avant-garde ; mais, dans l'une comme dans l'autre, c'est la vraie science qu'on rencontre, enseignée par ceux qu'une longue pratique des laboratoires et des méthodes scientifiques autorise à se faire entendre.

Ainsi, on peut estimer que rien ne manque plus à ceux qui veulent se tenir au courant des progrès de la science. Pourtant, nous ne sommes qu'à moitié chemin ; après la vulgarisation par le livre, il faudra en venir un jour à la vulgarisation orale. J'entends bien qu'il se fait des conférences, et même presque trop ; mais je rêve d'une sorte d'exposition permanente, où les grandes expériences scientifiques seraient montrées et démontrées, non plus à une élite de privilégiés et de professionnels, mais au public, sans grands discours, sans habit noir ni robe magistrale. C'est par là, plus que par le livre, que la masse intelligente pourrait entrer en communion d'esprit avec le savant et que, peut-être, plus d'un génie qui s'ignore se révèlerait à lui-même et aux autres... mais ceci n'est plus de la bibliographie.

L. Houllevigue.

COMPTES RENDUS

P. Reboux. — *La Petite Papacoda, roman napolitain.* — Paris, Fasquelle, 1911, in-12, 365 p., 3 fr. 50.

> Combien d'autres ont vu la chère fleur éclose
> S'épanouir un jour dans les doigts du voisin ! (F. Plessis)

Ces vers disent toute la présente histoire : l'amour d'un quinquagénaire, brave homme au cœur chaud, accepté d'abord avec gentillesse et reconnaissance par sa jeune maîtresse et, bientôt, fatalement trahi pour un joli garçon. Il y a des pages assez cruelles et fortes sur la douleur de vieillir. Mais tout cela n'est qu'un prétexte, agréable, dont l'auteur semble se railler un peu dans les en-tête de chapitres, humoristiques à l'ancienne mode. L'essentiel c'est un « Voyage à Naples » qu'il y aurait eu imprudence, naïveté ou présomption à publier encore sous ce titre. Et ç'eût été dommage de ne pas le publier. Ainsi la *Maison de Danses* nous promenait, pour nous conter une histoire sentimentale, dans une Espagne éblouissante et capiteuse. Ici, c'est la splendeur et le grouillement de Naples, étude de paysage et de mœurs d'un

dessin net, d'un coloris vigoureux : rumeurs, odeurs, guenilles du quartier populaire, chartreuse-musée, belvédère au-dessus de la ville et du golfe, aquarium féerique du Jardin National ; c'est la comédie éternelle que se donne, à soi-même ou au passant, ce peuple frère de Polichinelle, dramaturge instinctif, spontanément habile à « substituer fructueusement au vrai le vraisemblable », sincèrement sensible, d'ailleurs, à la beauté des choses et de la vie. Candide rouerie, morale facile, sensualité esthétique, il est tout entier résumé, entre vingt types amusants, dans le personnage de Don Gennaro Visotti, antiquaire, commerçant artiste, trop habile sans doute, mais si sympathique ! Sa boutique, ses fouilles, ses truquages, nous sont présentés par un expert consciencieux, mais, au demeurant, un véritable confrère. Sa jalousie furieuse d'amant dupé se dénoue brusquement en une charmante résignation aux harmonies supérieures quand il voit passer, couple parfait, sa jolie fleuriste enlacée par le beau sculpteur. Pas de néo-christianisme, ni même de raison raisonnante dans son indulgence : mais le paganisme éternel, instinctif, verse en son cœur autant de sérénité. J. Bury.

Dora Melegari. — *Mes filles*, roman. — Paris, Fischbacher, 1910, in-18, 272 p., 3 fr. 50.

Livre plein de charme et de poésie, quelquefois peinture de mœurs où ne manquent ni l'âpreté ni la fougue. Le début inquiète ; c'est un peu de la dissertation ; les éléments d'un problème moral sont juxtaposés, la démonstration est prévue, on appréhende une solution. Puis on s'aperçoit que c'est plutôt un certain sans façon, agréable, dans la composition ; l'auteur a seulement voulu être clair, dégager une idée morale en effet, mais avec bonhomie, avec une absence totale d'art apparent. Il nous dit comment le problème brusquement éveillé devant son cœur se résout peu à peu au cours flexible, et quelquefois violent, de la vie. Cette impression est encore renforcée par la conclusion, qui à vrai dire n'en est pas une : les choses restent inaccomplies. Qu'en adviendra-t-il ? nul ne le sait ; les conclusions de la vie ne sont jamais closes. Dora Melegari n'a pas voulu que son livre se fermât sur de l'irréparable. Il lui a suffi d'avoir posé de façon émouvante une question grave : comment élever ses filles ?

A vrai dire, elle dit surtout comment ne pas les élever. Mais j'ai peur qu'elle ne nous enseigne peu de chose, pour avoir visé des périls qu'on ne court guère que dans un monde assez restreint. Qu'une belle ambassadrice, bien née, parfaitement heureuse, et que son bonheur, semble-t-il, a détournée de jamais penser à rien, vivant d'ailleurs dans un milieu probablement cosmopolite ; qu'une telle femme, elle-même pure et ornée de toutes les grâces de l'âme, ait cependant laissé ses filles se développer au hasard de la vie, qu'elle ne leur ait pas donné le pain des forts, c'est possible. Tant est que toutes les trois se marient et tournent mal, chacune à sa mode. Ici, trois portraits extrêmement vivants (tels qu'une mère pourrait tracer ceux de ses filles ? c'est discutable), mais ils ont tout de même un peu trop l'air d'être là pour la preuve. Isabeau « beaucoup de tempérament, — encore plus d'imagination, peu de scrupules, un héroïque courage et aucune pudeur » ; — Philiberte, type absolu de pharisaïsme ; — Jacqueline, créature exquise, rare et fragile, jouant du violon comme une fée, et détraquée à souhait.

Par qui le bon sens, le sens de la vraie vie est-il représenté ? On est tenté de répondre : par un certain Denfert, industriel, leader du centre droit, bientôt ministre (en quelle république sommes-nous ?) Mais on le voit peu. Non, le sens de la vie est en possession de deux femmes d'œuvres, non plus d'œuvres pharisiennes, mais évangélistes plus ou moins à la façon tolstoïenne, la seule vraie.

Conclusion : les gens de morale et de religion traditionnelles n'ont plus en eux les ressources voulues pour bien élever leurs enfants. Cela ne suffit plus. Lancés dans la vie (quelle vie !), ils déraillent. Le pain des forts, ce sont les « Évangélistes » qui le donnent. Les autres n'ont pas le sens du problème moral, ou le trouvent trop tard. Tout purs qu'ils soient eux-mêmes, ils ne peuvent communiquer une vertu qu'à vrai dire ils n'ont pas. Par leurs complaisances inconscientes, — jugements larges, mots légers, complicités innocentes, — ils tolèrent, ils propagent la corruption.

Et c'est parfois vrai. Mais il y a encore en France, et même dans la haute société, un assez grand nombre de familles qui vivent sur le vieux fonds, et qui donnent à leurs enfants une éducation solide, un sens profond du devoir, l'horreur du mensonge, et tout ce qui rend fort. Le livre de Dora Melegari fera penser ; dans ses parties romanesques il charmera tout le monde ; il restera même comme un document curieux sur la névrose contemporaine et les guérisseurs d'ici ou d'ailleurs. Qui sait même s'il ne plaira pas surtout par la peinture de certaine morbidesse ? Mais au total il donne une bien fausse idée de la moralité en France. Qui donc le dira sinon les Français ?

J. Merlant.

R. P. M.-J. Lagrange. — *Quelques remarques sur l'Orpheus de M. Salomon Reinach.* — Paris, Lecoffre (J. Gabalda), 1910, in-16, 78 p., 1 fr.

P. Batiffol. — *Orpheus et l'Évangile.* — Ibid., 1910, in-12, XVI-284 p., 3 fr.

Je n'ai pas envie de dire du mal de l'*Orpheus*. Un livre qui traite savamment de tant de questions d'histoire, quand il se fait si bien lire et stimule la curiosité de tant de personnes, est un bon livre ; et ce livre rend et rendra des services même aux érudits, en leur enseignant des faits, en leur donnant de l'horizon, en leur ôtant tout prétexte d'ignorer la méthode comparative. Mais outre qu'il y a dans l'*Orpheus* des erreurs de fait, — pas beaucoup, et elles étaient inévitables dans une encyclopédie de poche écrite par un seul homme, — il y a de la passion et de la tendance. L'auteur désire immodérément que rien ne tienne dans l'histoire primitive du christianisme, que l'originalité du christianisme se réduise à presque rien et que l'Église ait emprunté le plus possible de ses rites, de ses symboles, de sa doctrine, de ses légendes aux religions antérieures ; et il arrive que ce désir influe sur son jugement d'historien. Un exemple frappant de tendance (le plus frappant, si j'en juge par la façon dont nos deux critiques catholiques l'ont mis en valeur), est fourni par le paragraphe sur Barabbas et Jésus (Chap. VIII, § 36, p. 227). M. Reinach avait traité ce sujet dans un mémoire savant : *Le Roi supplicié (Cultes, Mythes et Religion*, I, 332). Les mêmes faits, qui dans le mémoire savant lui paraissaient trop obscurs, trop dispersés dans l'espace et le temps pour autoriser

aucune conclusion, lui fournissent, dans le livre destiné au public, son argument principal contre l'historicité du récit de la Passion.

Faire ainsi, même exceptionnellement, de l'apologétique à rebours, c'est donner beau jeu aux apologistes. Le P. Lagrange s'est contenté d'écrire une critique de l'*Orpheus,* portant d'abord sur l'ensemble du livre, puis sur un grand nombre de paragraphes pris séparément. Le morceau le plus long est une attaque de fond contre le système que M. Reinach applique à l'exégèse des mythes grecs ; ici le P. Lagrange abuse du fait que les ethnographes sont en désaccord sur la définition du totémisme. Que dans certains cas on remplace le mot *totémisme* par *zoolâtrie*, et les interprétations saisissantes que M. Reinach a données des mythes d'Actéon, d'Orphée, etc., subsisteront dans le fond. Il n'est pas possible d'entrer ici dans l'examen des querelles particulières, et très souvent justifiées (1), que le P. Lagrange cherche à M. Reinach. Il suffit de dire qu'il était fortement armé pour cette controverse par un grand savoir en fait de religions sémitiques et de critique du Nouveau Testament, et qu'il a su rendre ses arguments accessibles à tous les lecteurs. Il y a dans ses pages de conclusion de la courtoisie, de la modération, un sincère désir d'être juste, quelque chose d'élevé.

Le livre de M. Batiffol est disposé tout autrement. A part quelques notes, il n'y est parlé de l'*Orpheus* et de son auteur qu'à la fin (et sur un ton presque injurieux, p. 264). Le livre est écrit pour beaucoup de gens qui ne liront pas l'*Orpheus*. Il se compose de huit conférences sur les origines chrétiennes, qui ont été données à Versailles, sous le patronage de l'évêque. Je n'ai jamais lu, en français, d'apologétique plus érudite et plus habile. Bien informé de ce qui s'écrit en Allemagne sur le Nouveau Testament, l'auteur fait valoir, en des exposés très clairs, les faits établis et les hypothèses produites qui tendent à confirmer l'enseignement traditionnel. Il y a beaucoup à apprendre dans ces conférences, particulièrement dans la 4e et la 7e (Saint Paul ; L'historicité des discours de Jésus). Il faut en recommander la lecture aux personnes que d'autres lectures ont immunisées contre le virus apologétique. Mais les auditeurs des conférences étaient sensibles à ce virus, et la plupart des lecteurs ne vérifieront guère les dires de M. Batiffol. On se demande s'il était probe de prendre, dans les livres des critiques protestants, tout juste les bribes d'opinions qui sont favorables à la tradition, et de faire ainsi croire au séminariste qui écoutait ou qui lit que Harnack et Wernle donnent raison à son cours d'Écriture sainte ; d'affirmer avec son autorité d'érudit, à un public qui ne demande qu'à le croire, que les *Actes* sont de l'an 62, d'où il devrait résulter que les Synoptiques sont antérieurs à cette année ; que l'attribution traditionnelle de la *Prima Petri* « ne semble pas pouvoir être révoquée en doute par une critique équitable » (p. 168) ; et enfin que la critique n'oppose à l'authenticité des récits évangéliques que des *expédients* (p. 251-260) ? Premier expédient, deuxième expédient, troisième expédient, l'affaire de la critique est réglée. Et pourquoi en faire soi-même, de la critique, quand on tient toutes les assertions des évangélistes « pour vraies parce qu'elles sont inspirées,... pour inspirées parce que l'Église nous les garantit telles » ? La critique n'est plus qu'un jeu et ce jeu, si l'on est vraiment assuré qu'on y gagnera

(1) P. 30. M. Reinach n'abuse pas du texte de Socrate. Les gens qui ne mangent d'*autre chair que du poisson* les jours de jeûne, on peut bien dire qu'ils « substituent le poisson à la viande ».

toujours, ne serait pas même amusant. Il est vrai que de telles déclarations, à moins d'être faites par un ignorant, n'ont qu'une portée purement verbale. On ne peut pas croire que Jésus-Christ soit né sous Hérode, c'est-à-dire au plus tard en l'an 4 avant notre ère, et né aussi au moment du recensement de Quirinus, c'est-à-dire vers l'an 7 de notre ère, ni qu'il soit mort le vendredi saint et mort aussi le jeudi saint. E.-C. Babut.

Ch.-V. Langlois. — *La Connaissance de la Nature et du Monde au moyen âge,* d'après quelques écrits français à l'usage des laïcs. — Paris, Hachette, 1911, in-16, xxiv-400 p., 3 fr. 50.

« M. Langlois a entrepris de faire connaître au public lettré, qui s'intéresse à l'histoire du moyen âge en France, les mœurs et la vie intellectuelle des hommes de ce temps, d'après les textes originaux, présentés et commentés conformément aux règles de la critique. Il a adopté pour cela une méthode qui n'est pas, à proprement parler, nouvelle, puisque c'est celle dont les illustres collaborateurs de l'*Histoire littéraire de la France* ont fait usage depuis cent cinquante ans, mais dont on ne s'était encore servi que dans les livres destinés aux érudits.

Il a publié d'abord, dans ces conditions, deux volumes dont le succès a été très encourageant : *La Société française au XIIIe siècle* d'après quelques romans d'aventure (1904), et *La Vie en France au moyen âge* d'après quelques moralistes du temps (1908). Le présent ouvrage est le troisième, et le dernier, de cette série.

L'auteur s'est proposé, cette fois, de faire connaître ce que les hommes du moyen âge savaient du monde, et comment ils s'expliquaient les phénomènes naturels. Il le fait voir d'après les plus notables des écrits qui furent alors composés pour l'enseigner aux laïcs intelligents : l'œuvre de Philippe de Thaon, l'*Image du Monde,* les *Propriétés des Choses* de Barthélemy l'Anglais, le Roman de *Sidrach,* le Dialogue de *Placides et Timeo* et le *Trésor* de Brunet Latin.

Plusieurs de ces anciens écrits sont inédits et, quoique les savants les plus considérables de notre temps, comme L. Delisle, E. Renan, G. Paris, P. Meyer, etc., s'en fussent occupés, il restait beaucoup à dire sur les circonstances où ils ont été composés. »

A ces lignes qui définissent le dessein et la méthode de cet ouvrage, ajoutons qu'il n'est pas une simple mise au point de données déjà acquises, mais que, composé d'après les sources, il contient des études originales. Ainsi les érudits y trouveront leur compte ; et, d'autre part, une exposition pleine de mouvement et de vie, un style alerte et nerveux, en font une lecture que goûteront les lettrés et où se plaira tout le public cultivé.

M. P.

M. Marion. — *Les impôts directs sous l'ancien régime, principalement au* xviiie *siècle.* — Collection de textes pour l'histoire des institutions et des services publics de la France moderne et contemporaine, publiée sous la direction de M. C. Bloch. — Paris, Cornély, 1910, in-8, 434 p., 12 fr.

C'est une idée très heureuse qu'a eue M. C. Bloch d'organiser une col-

lection de textes concernant l'histoire des institutions, si souvent sacrifiée au profit de l'histoire politique, militaire, ou diplomatique : grâce à lui, professeurs, étudiants, administrateurs même auront désormais à leur disposition des instruments de travail commodes et bien faits, car il est à penser que tous les volumes de la collection seront fabriqués sur le modèle de celui que nous devons à M. Marion.

M. Marion, spécialiste d'histoire économique et financière, ne pouvait en effet manquer de former un recueil très utile sur l'histoire des impôts directs au XVIIIe siècle. On trouve dans son recueil une introduction de 123 pages sur la taille, la capitation, le dixième, le cinquantième, les vingtièmes et la corvée, des textes empruntés à des sources inédites ou imprimées et constitués par des actes du pouvoir, des arrêts et remontrances des cours souveraines, des lettres et rapports administratifs, des extraits d'auteurs contemporains et des cahiers de doléances, enfin par des modèles de rôles, et, à la fin du volume, une table sommaire de matières et une bibliographie. L'introduction, qui contient des notices sur chacun des impôts directs de l'ancien régime, fournit des notions sommaires sur la répartition et la perception de ces impôts ; elles sont sommaires, elles ne sont pas toujours très claires, et, en particulier en ce qui touche le dixième et le vingtième, il y a dans les notices de M. Marion, un certain flottement. Au demeurant ce flottement est peut-être moins du fait de M. Marion que des institutions qu'il décrit, car de la lecture de son recueil, il se dégage deux idées essentielles : c'est que les institutions financières de l'ancien régime étaient extrêment peu cohérentes, et que certaines cependant, — la capitation pour la contribution mobilière, le vingtième pour la contribution foncière, — ont pu préparer plus d'une des institutions révolutionnaires. G. Bourgin.

G. Vallette. — *Jean-Jacques Rousseau genevois.* — Paris, Plon, Genève, Jullien, 1911, xxx-454 p., in-8, 7 fr. 50.

M. Vallette est Genevois, érudit et homme de lettres, trois qualités nécessaires pour bien traiter le sujet qu'il a choisi. Pour parler du tempérament genevois il faut connaître exactement son histoire et le voir vivre autour de soi ; pour écrire avec agrément sur Rousseau il faut le goût des lettres et du style ; enfin pour soutenir une « thèse » il faut s'appuyer sur toutes les certitudes ; on a construit trop souvent Rousseau sur des erreurs, des contre-sens et des ignorances allègres ; M. Vallette nous offre un nouveau Jean-Jacques où les vérités de fait ont été diligemment et minutieusement poursuivies.

Par là le portrait s'éclaire sans cesse d'une juste lumière. Ce n'est pas que M. Vallette n'accuse parfois plus qu'il n'est juste quelques ombres ou quelques reliefs. Il revendique fortement les droits du terroir et des mœurs natales. Et comme c'est son terroir et qu'il l'aime, il cède à la flatteuse illusion d'une Genève « dirigeant pour la seconde fois, après trois siècles, le monde de la pensée ». Il faut en convenir pour une part. D'autres l'on dit, avant M. Vallette, mais sans précisions, ou pour les détails seulement. Par les documents et les faits M. Vallette a fait revivre une Genève tâtillonne, sermonneuse, batailleuse, et somme toute généreuse ; des Genevois ombrageux, enclins aux caprices de leurs humeurs, mais sincères, fortement attachés à la vie intérieure et à celle des champs ; toutes les forces des hommes

et des choses qui ont modelé pour une très large part l'âme et le génie de Rousseau.

Pourtant il y a autre chose en lui qui n'est pas genevois. Les *Lettres de la montagne*, une part de la *Lettre à d'Alembert* et du *Contrat*, quelque chose de la *Nouvelle Héloïse*, etc., s'expliquent par Genève seulement. C'est M. Vallette qu'il faudra lire pour s'en mieux convaincre. Mais la part essentielle de Rousseau, le génie de l'écrivain, l'âme du poète, la fougue de la chimère, la révélation soudaine de la mélancolie et du rêve, tout cela ne vient pas de la ville natale. M. Vallette l'avoue avec une précision, une volonté d'équité et une clairvoyance critique qui sont, pour un pareil sujet, le meilleur éloge de sa méthode et de son livre. Seulement, s'il l'a dit, il l'a conçu plutôt qu'éprouvé. Les voix de Genève, dans son livre, dominent trop impérieusement celles qui furent savoyardes ou françaises, ou qui ne furent ni de France, ni d'ailleurs, mais seulement du génie impérieux. Ainsi les deux vérités s'équilibrent mal ; mais elles sont également respectées et l'une d'entre elles est assez neuve et assez robuste pour mettre l'ouvrage au premier rang dans la littérature du Rousseauisme. D. Mornet.

R. Eucken. — *Les grands courants de la pensée contemporaine*, traduit de l'allemand. — Paris, Alcan, 1911, in-8, 536 p., 10 fr.

Le premier ouvrage traduit en français de l'illustre professeur d'Iéna, dont le nom a été popularisé par un prix Nobel en 1908, ne peut qu'être accueilli favorablement par le public philosophique. D'autant que les sujets traités dans ce livre sont d'un intérêt singulièrement actuel : ce sont les fluctuations et les contradictions de la pensée contemporaine que M. Eucken étudie dans ses divers chapitres, en une série d'oppositions frappantes : subjectif et objectif ; intellectualisme et volontarisme ; idéalisme et réalisme ; pensée et expérience ; mécanique et organique ; monisme et dualisme ; société et individu ; culture, histoire, morale, religion, — tels sont les titres de ses principaux chapitres. Ainsi ce livre se présente sous une forme extérieure tout à fait analogue à la *Classification systématique des doctrines philosophiques* ou aux *Dilemmes de la métaphysique pure* de Renouvier. Mais, tandis que dans la pensée nette et systématique du penseur français les diverses oppositions étaient toutes solidaires entre elles, et que c'était en somme le choix entre deux philosophies qui nous était proposé, la pensée plus compliquée, plus fuyante, du philosophe allemand les laisse davantage à l'état de problèmes indépendants ; tandis encore que l'esprit tranchant de Renouvier nous conviait à des options franches, par oui et par non, la tendance de M. Eucken est plus conciliatrice : il veut nous amener à un point de vue supérieur, d'où les doctrines opposées gardent leur valeur et leur vérité relative, tout en se subordonnant à une vérité plus entière.

Les doctrines qu'il s'agit de dépasser, c'est, non seulement le matérialisme grossier, mais le mécanisme, le positivisme, toutes les doctrines qui veulent prendre et expliquer la pensée, ou la vie, ou la société, par le dehors ; et même, plus profondément, tout intellectualisme pur, toute philosophie de l'*Aufklärung*. La conception à laquelle il s'agit de s'élever, c'est celle d'une *vie de l'esprit*, originale, ayant ses intérêts propres, se développant sans doute au sein de la nature, mais irréductible à elle pourtant, immanente et transcen-

dante à la fois, valeur suprême et source de toutes valeurs, donnant ainsi à l'individu, dans le temps, des raisons de vivre universelles et éternelles. — Conception très noble sans doute, mais qui reste dans ce livre, il faut l'avouer, extrêmement vague. Il est d'ailleurs d'un intérêt de premier ordre de la rapprocher, — avec tous ses traits distinctifs, anti-intellectualisme en matière de connaissance, vitalisme dans la théorie de la nature, immanentisme dans les questions pratiques et religieuses, — du mouvement analogue que représentent en France M. Boutroux ou M. Bergson ; au lieu seulement de la critique serrée, de la subtile dialectique, de l'analyse aiguë et directe auxquelles nous ont habitués ces penseurs, la méthode reste ici, dans cette doctrine anti-intellectualiste, tout abstractive et idéologique ; c'est comme une confrontation très prolixe, très abstruse de concepts que se présente ici la lutte contre les concepts. — L'œuvre d'Eucken n'en est pas moins de grand prix, très propre à faire penser. En particulier, chaque chapitre s'ouvre par deux paragraphes où l'auteur, avant d'esquisser sa solution propre d'un problème donné, fait d'abord l'historique des termes qui l'expriment, puis de sa position même : ces paragraphes sont tous du plus haut intérêt ; en même temps que d'une érudition très étendue et très sûre, ils témoignent d'une véritable élévation de pensée.

Dans les quelques pages de sa préface, lumineuses et fermes, plus nettes que l'œuvre même, M. Boutroux a caractérisé l'orientation philosophique d'Eucken. D. Parodi.

L. Niederle. — *La race slave*, traduit du tchèque par L. Léger. — Paris, Alcan, 1911, in-8, 232 p., avec une carte en couleurs, 3 fr. 50.

« Depuis que l'Allemagne unifiée — écrit le traducteur — a pris dans le centre de l'Europe une situation prépondérante, les destinées de la race slave sont devenues solidaires des nôtres. Si cette race réussit à tenir en échec l'expansion germanique,... nous pouvons espérer maintenir notre situation du côté des Vosges et qui sait ? la rétablir peut-être sur le Rhin. Si elle succombe dans la lutte, l'avenir de la nation française est définitivement compromis. »

C'est donc « pour servir la cause de la vérité en même temps que les intérêts de notre pays » que M. Léger a entrepris la traduction du livre de M. Niederle. Ce livre nous présente d'une façon parfaitement claire et exacte l'historique de l'expansion des races slaves, leurs frontières linguistiques actuelles, leurs statistique, démographie et anthropologie. Cette statistique générale, rédigée par Niederle en 1900 et corrigée par M. Léger d'après les évaluations de 1907, offre les chiffres suivants : Grands-Russes, 65 millions ; Petits-Russes, 31 ; Russes-Blancs, 7 ; Bulgares, 5 1/2 ; Serbo-Croates, 9 ; Tchèques, 6 1/2 ; Slovaques, 2 1/2 ; Polonais, 20 ; Kachoubes, 350.000 et Serbes de Lusace, 150.000.

Tout ce monde slave est en voie d'accroissement continu ; le peuple russe, en particulier, se répand par voie d'expansion lente à travers son immense territoire et se transporte sous la pression des persécutions religieuses dans l'Amérique du Nord ; les Tchèques et les Polonais émigrent en Europe où ils forment des colonies ouvrières dans les grands centres industriels.

Certaines digressions détonnent dans l'exposé sobre et même sec de l'auteur. On s'étonne de rencontrer de longues pages consacrées à la querelle

littéraire qui a avivé les haines nationales entre Grands et Petits Russes. L'exposé long, animé et peut-être subjectif de la lutte des Tchèques et des Allemands trahit le patriote tchèque. On peut douter que tous les historiens consentent à attribuer les malheurs de cette petite nation aux seules « fautes de ses princes ».

Et on se demande encore pourquoi, dans la statistique religieuse de l'empire russe, où l'on donne le chiffre des juifs, des musulmans, etc., celui des païens manque, alors que ceux-ci sont en nombre considérable, non seulement en Sibérie, mais dans la région de la Volga, et influencent les croyances du peuple russe.

L'idée de répartir la population en groupes de « nobles, fonctionnaires, bourgeois, habitants des villes, marchands, paysans et cosaques », n'est pas très heureuse : ces classes ne sont pas si tranchées. On aimerait mieux connaître les chiffres des ouvriers industriels, des différentes catégories des paysans, où une différenciation radicale s'accomplit à l'heure qu'il est, ce qui explique bien des choses de la vie politique et sociale de la Russie contemporaine.

La description des types d'agglomérations rurales est incomplète et même peu exacte. L'auteur applique sans réserve à la Russie cette formule banale que « dans les pays fertiles il y a de grands et riches villages, dans les régions forestières le peuple préfère les petits hameaux. » Or c'est précisément dans la région de la Terre Noire qu'à côté de villages énormes — pas de 400 habitants au maximum, comme le dit Niederle, mais de 15 à 20.000 — on rencontre très développé le type de l'habitation isolée.

En général l'auteur ne fait que glisser sur les données économiques, et ce n'est pas dans son travail qu'il faut les chercher. Mais, en dépit de ces réserves, le livre de Niederle est hautement instructif. La traduction en est parfaite. Il serait désirable que dans une deuxième édition le traducteur fit disparaître quelques étourderies comme *Petits-Russes* au lieu de *Russes-Blancs* (p. 50), *Sibéril* au lieu de *Sibérie* (p. 108), etc.

O. Dobiache-Rojdestvensky.

J. de Kergorlay. — *Sites délaissés d'Orient* (du Sinaï à Jérusalem). — Paris, Hachette, 1911, in-16, xx-188 p., 46 phot. en 32 pl., 1 pl. carte-itinéraire à 1 : 2.600.000, 4 fr.

En 1906, l'auteur se joignit à une des excursions annuellement organisées par les PP. dominicains de l'École biblique de Saint-Étienne de Jérusalem, pour se rendre de Suez en Palestine par des lieux généralement peu visités malgré leur importance au point de vue archéologique : 1° les mines de Magharah et de Serabit-el-Khadim, exploitées par les Pharaons dans la péninsule du Sinaï ; 2° Feiran, autrefois Pharan, centre religieux fréquenté par les premiers chrétiens ; 3° la montagne du Sinaï avec le monastère de Sainte-Catherine ; 4° Pétra, l'ancienne capitale des Nabatéens ; 5° les châteaux des Croisés dans l'ancienne principauté d'Oultre-Jourdain (le Livaux de Moïse ; Montréal, aujourd'hui Chobak, et le Krak, aujourd'hui Kérak). — A chacune de ces étapes l'auteur a consacré un chapitre, consistant en une notice historique et descriptive illustrée par la photographie ; la meilleure est celle de

Pétra : c'est une très bonne caractéristique de ville morte sans retour, fuyante à travers l'histoire ; dans les autres, qui dénotent d'ailleurs un joli talent descriptif, l'auteur s'est encombré de citations et de notes de lectures qui gênent ses développements ; celle des châteaux des Croisés est la moins réussie. — Erreur p. 23 : le géographe Ptolémée « qui vivait au IIe siècle *avant* Jésus-Christ » (le contexte prouve qu'il ne s'agit pas d'un *lapsus calami)* ; — autre erreur p. 148, n. 1 : « Le sucre [de canne] n'a commencé à être connu des Européens que vers le commencement du XIIIe siècle » (présentée ainsi cette affirmation est inexacte : l'importation du sucre en Europe est antérieure aux Croisades). G.-A. Hückel.

L. Cuénot. — *La Genèse des espèces animales.* — Paris, Alcan, 1911, in-8, 496 p., 123 fig., 12 fr.

M. Cuénot a contribué personnellement aux progrès de l'étude des lois de l'hérédité ; ses recherches sur l'hybridation des souris et leurs conséquences au point de vue des lois de la pigmentation de la robe des mammifères sont presque classiques ; peu de savants français pouvaient écrire le livre dont il s'agit avec une compétence égale en la matière.

Son livre se distingue, dans la série des volumes de la *Bibliothèque scientifique internationale,* par son caractère pédagogique ; c'est pour répondre au désir de ses élèves, étudiants en zoologie de l'Université de Nancy, que M. Cuénot a réuni, dans ce volume, l'exposé des divers problèmes de Zoologie générale, de l'Hérédité, de la Descendance des espèces, de la Distribution géographique des animaux ; il en résulte des défauts et des qualités saillantes. Les défauts sont ceux de tous les manuels.

Dans la première partie, M. Cuénot oppose le fait de la variabilité de l'espèce au dogme créationiste ; il insiste sur les enseignements propres à Lamarck et à Darwin ; la seconde partie comprend l'étude de l'individu suivi depuis la naissance jusqu'à la mort, exposée un peu brièvement pour un lecteur qui n'a point fait d'études zoologiques approfondies ; l'importance des chromotomes des noyaux et de leur réduction chromatique, le déterminisme sexuel, les variations ultérieures qu'on doit attribuer soit à la nature du germe, soit au milieu, sont traités trop rapidement par rapport aux problèmes du *Peuplement de la terre* et des *Adaptations*, qui constituent la quatrième et la cinquième parties. La troisième partie, relative à l'examen des facteurs de l'évolution, est certainement la plus intéressante ; l'étude expérimentale de la mutation ou variation brusque comprend l'exposé des lois de Mendel avec une application au problème complexe du déterminisme du sexe ; les diverses influences du milieu sont traitées sous le titre général de fluctuations ; M. Cuénot oppose les variations brusques sans causes définies et héréditaires aux modifications provoquées, mais non transmises aux descendants. En somme, toute cette étude est un exposé de la doctrine Weismanienne, à l'aide d'observations récentes, par un savant convaincu de la réalité d'une évolution dont le but est plus ou moins déterminé à l'avance (orthogénèse).

Il est regrettable que M. Cuénot ait complètement négligé, on pourrait dire évité, de donner dans son livre quelques arguments, parfois très convaincants, empruntés au règne végétal ; dans cet effort de mise au point des

hypothèses modernes relatives à la variation et à l'hérédité, il n'a fait allusion à aucun fait qui ne puisse trouver sa place dans un traité de zoologie, alors que les hypothèses en question ont presque toujours été édifiées à l'aide d'observations faites sur l'ensemble des êtres vivants ; ce souci de rester dans les limites d'un programme officiel tend à disparaître des cours de Faculté, et, depuis Darwin et même Lamarck, n'a jamais dominé la rédaction d'un ouvrage traitant des principaux problèmes de la Biologie générale.

L. Blaringhem.

Dr A. Martinet. — *Les aliments usuels* (composition ; préparation). — Paris, Masson, 1910, in-8, 350 p., 4 fr.

Ce livre est divisé en trois parties : 1° Étude générale sur les aliments au point de vue de leur teneur en éléments minéraux et organiques, et des avantages ou inconvénients qu'ils présentent pour chaque tempérament ; 2e Étude (p. 80-200) des aliments animaux (parmi lesquels le Dr Martinet range le lait et le fromage) et des aliments végétaux (p. 200-300) ; 3e Étude des boissons sous leurs diverses formes, avec quelques pages sur les condiments (p. 305-350).

Rien de meilleur que ce livre pour montrer combien les questions d'alimentation et de régime, que nous croyons parfois si simples, sont compliquées et obscures, combien il faut s'y garder des solutions hâtives et incomplètes. Nombre de médecins et d'hygiénistes, et non des moindres, s'étaient crus obligés, depuis dix ans, de vanter sans restriction les multiples formes du régime lacto-végétarien : le Dr Martinet a bien fait d'en rappeler les multiples inconvénients. De même pour la viande, dont l'abus entraîna vite la proscription ; le Dr Martinet montre qu'elle est parfois nécessaire, et la conquête de la Mandchourie lui apparaît comme une « chasse à l'albumine », organisée par un peuple réduit à la « ration de famine » du riz dans une ile qui ne produit pas assez de viande pour ses habitants. De même encore pour l'alcool, dont, après Duclaux, il révise le procès.

Il y a, dans l'hygiène, deux sortes de formules : des axiomes et des conseils. Les hygiénistes confondent trop souvent dans leurs prescriptions les uns et les autres ; ce livre montre que les conseils des hygiénistes doivent toujours être interprétés et rappelle aussi que les questions d'alimentation ne se résolvent point par des analyses de laboratoire. La digestion, prélude de la nutrition, n'est pas une simple affaire de chimie : il faut compter non seulement avec la composition des aliments, mais aussi avec les goûts et les préférences personnelles, avec les influences psychiques sur la sécrétion gastrique,... bref, avec toutes les formes de *condiments,* dont les plus faciles à étudier, les épices, nous sont à peine connus.

Dr J. Philippe.

LIVRES ANNONCÉS SOMMAIREMENT.

LITTÉRATURE.

P. Adam. *Le Rail du Sauveur.* — Paris, Librairie des Annales, s. d., 3 fr. 50. — Trois nouvelles; la plus longue donne son titre au recueil. C'est une étude rapide, violente, amusante, de mœurs américaines; on y voit la vie fiévreuse d'une ville qui pousse, les coups des lanceurs d'affaires, de la finance, de la réclame, et la tranquille fraternité de la religion et du bluff. Comment la fille du pasteur Galveston se trouve revêtue, sans le comprendre, d'un pouvoir surnaturel; comment le développement économique d'une province s'accroche à l'ermitage où elle attend, sur la montagne, les foules mystiques des pélerins; comment les voies ferrées, à qui mieux mieux, escaladent le lieu sacré; voilà ce que M. Paul Adam nous raconte; farce énorme et pourtant suggestive; caricature outrée et méritée d'un peuple, d'une civilisation, et d'une mentalité religieuse. Peu de psychologie; des descriptions intenses, mais hachées, papillotantes; une langue vigoureuse mais heurtée, bizarre, à peine correcte, hérissée d'anglicismes et de mots anglais; les traces d'une hâte indécente dans l'impression; telle est cette histoire. Le lecteur averti des choses d'Amérique en goûtera l'humour; elle n'est sans doute qu'un divertissement, sans grande importance. L. Cazamian.

H. Allorge. *L'essor éternel.* Poésies. — Paris, s. d., Plon, in-12, 3 fr. 50. — Ces vers-là ne sont pas d'un poète parfaitement maître de sa forme, mais qui peut-être le deviendra. La dernière pièce du recueil : la légende d'Orphée, le laisse tout au moins espérer. L'auteur s'efforce vers la poésie philosophique : il veut montrer le rôle tout puissant de la Douleur. Mais quelle douleur ? Faut-il donc croire que la poésie ne vit que d'idées générales sans précision ? Et puis, il y a longtemps qu'un autre poète assez connu nous montra éloquemment le « prix de la douleur ». Une pièce sur la Science et le Mystère, n'a guère plus d'originalité. Et pourquoi M. Allorge n'a-t-il pu se résigner à mettre au panier telles pièces de circonstance sans grand intérêt (envoi de fleurs, etc.) ? J. Morel.

La Chanson française du XVe *au* XXe *siècle.* — Paris, s. d., J. Gillequin, 2 fr. — L'idée de faire un recueil de ce genre et le dessein qu'on a suivi en le composant ont assurément de l'intérêt; on a cherché à présenter non seulement les chansons les plus parfaites de forme, mais aussi « les plus caractéristiques de l'âme française ». — « Toutes les fois, dit la préface, que nous avons reconnu à une chanson un réel mérite littéraire, nous avons tâché qu'elle pût avoir place dans ce livre. Mais il est bien rare que nous ayons rejeté une pièce de forme médiocre ou même vulgaire, si elle nous paraissait vraiment suggestive par sa signification psychologique ou historique ». — Sur la façon dont ce dessein a été exécuté, il y aurait sans doute plus d'une objection à faire. Mais, dans l'ensemble, les choix attestent de l'intelligence et du goût. Les textes sont reproduits, en général, avec correction et, au point de vue typographique, le volume est convenablement présenté. J. Monthizon.

Anthologie des Prosateurs français contemporains (1850 à nos jours). Tome I. *Les Romanciers,* par G. Pellissier. — Paris, Delagrave, in-16, 3 fr. 50. — Ce volume sera suivi de deux autres, consacrés aux historiens, critiques, orateurs, etc. M. Pellissier reproduit en tête les dernières pages de son manuel d'*Histoire de la littérature française.* Il est destiné à illustrer et à compléter tous les ouvrages de cette sorte. Il appartient à la « Collection Pallas » d'anthologies à l'usage de la jeunesse (et aussi des gens pressés, que nous sommes presque tous), livrets-guides, catalogues d'échantillons qui encouragent à lire plus outre et, au besoin, en dispensent. Les poètes leur sont naturellement dévolus, et en pâtissent moins

que d'autres. Mais, des romanciers comme des dramaturges, le mérite n'éclate que dans les ensembles. Cependant ce recueil est intéressant. Notices précises, — et concises jusqu'à la discrétion ; autographes (qui diraient plus de choses accompagnant des portraits) ; appréciations d'étendue variable, sobres et justes ; choix très heureux des extraits, presque tous lisibles sans leur contexte. — Près de cent romanciers, en file chronologique, des *Misérables* à Mme de Noailles, c'est-à-dire jusqu'à une date galamment indéterminée. Il ne manque aucun nom de première ni de deuxième grandeur. Au-dessous le choix n'a pu être qu'arbitraire. Passe pour les admissions. (Encore, à notre gré, M. Marcel Barrière pouvait-il rester dans le néant et M. Ohnet « hors de la littérature »). Mais les omissions ! A combien de gens elles feront dire : « Pourquoi pas moi ? » ou « Pourquoi pas elle ? » Un livre de ce genre, dans la mesure même où il est plus compréhensif, appelle aussitôt une suite ou un supplément. J. Bury.

HISTOIRE.

L. Demaison. *La cathédrale de Reims.* — G. Fleury. *La cathédrale du Mans.* (Petites monographies des grands édifices de la France). — Paris, Laurens, 1910, in-16, 2 fr. le vol. — Ces petits volumes sont précieux pour le visiteur qui cherche à comprendre et non pas seulement à admirer la beauté d'une cathédrale. Ils sont excellents aussi à lire chez soi pour raviver les souvenirs ; et ceux qui seraient curieux de pousser plus loin leur étude de l'architecture gothique y trouveront des bibliographies sommaires. — Notons dans le volume sur Reims le passage où l'auteur conteste la théorie de Viollet-le-Duc d'après laquelle le projet de l'architecte primitif aurait été rapidement exécuté jusqu'à la hauteur des voûtes, tandis que les parties hautes auraient été continuées dans des proportions réduites par raison d'économie. — Dans le volume sur Le Mans, l'illustration n'est pas seulement photographique : l'auteur y a joint un plan en couleurs, des coupes et des élévations. Cela facilite beaucoup la lecture de l'ouvrage. Intéressante discussion sur les moyens qu'aurait employés l'architecte pour détruire le rétrécissement produit par la perspective. A. E. C. R.

J. P. Brissot. *Mémoires* (1754-1793) publiés avec une Étude critique et Notes par Cl. Perroud. — Paris, Alphonse Picard, 1910, 2 vol. in-8, 7 fr. 50 chaque volume. — « Les *Mémoires* de Brissot n'avaient pas été réimprimés depuis l'édition donnée en 1830 par M. de Montrol (4 vol. in-8), car celle de M. de Lescure (1877) n'en est qu'une réduction faite, pour ainsi dire, au petit bonheur ». Or, M. de Montrol, qui travaillait pour les libraires, s'arrangeait pour leur fournir le plus possible de « copie ». Aussi son édition comprend-elle quantité de passages interpolés, comme on s'en doutait dès longtemps. Avec sa diligence coutumière et sa sûre connaissance de l'époque révolutionnaire, M. Perroud a su dégager le vrai texte des *Mémoires* de la gangue dont il était entouré. — Ces *Mémoires,* en eux-mêmes, ont, au reste, un intérêt très vif. S'ils ne nous renseignent pas autant qu'on le voudrait sur la carrière politique de Brissot, ils nous apprennent du moins sur ses débuts dans le journalisme, sur ses relations avec les gens de lettres, avec quelques-uns des futurs acteurs de la Révolution, entre autres Mirabeau, une foule de détails curieux qu'on ne saurait trouver nulle part ailleurs. M. P.

P. Ginisty. *La Féerie.* (Bibliothèque théâtrale illustrée), — Paris, Michaud, s. d. [1910], in-16, 2 fr. 50. — *Le Mélodrame* (même collection), 2 fr. 25. — La première de ces études, abondamment documentée, est fort agréable à lire. Sur le XVIIIe siècle, quelques oublis (la pantomime-féerie d'Audinot et Nicolet, méritait au moins une mention), des énumérations un peu arides (pp. 46-47, 55 à 58), quelques légères inexactitudes (p. 63), certains passages écrits un peu vite (pp. 58-59) ; sur Martainville, cinquante pages, amusantes du reste, sont étran-

gères au sujet. Mais tout ce qui concerne les soixante dernières années est excellent ; l'illustration est du plus vif intérêt ; l'ensemble, alerte, vivant et curieux, plaira et rendra service au grand public lettré. — Le volume sur le *Mélodrame* est à la fois un ouvrage de vulgarisation et la première esquisse d'une étude approfondie sur l'évolution de cette forme dramatique, étude qu'un historien littéraire devra bien nous donner quelque jour. On ne saurait demander à M. Ginisty de tout dire, en 222 pages, sur un sujet aussi vaste ; mais ses informations sont sûres, son exposition est nette ; sur les points traités rapidement — comme la question des origines — l'essentiel est bien dit. Sur d'autres — comme la vie et l'œuvre de Pixérécourt — la documentation est assez abondante et assez neuve, l'illustration assez curieuse pour rendre le livre indispensable à tous ceux qui voudront étudier plus à fond cette période si captivante et si mal connue de l'histoire de notre théâtre. F. GAIFFE.

Lord BROUGHTON. *Napoléon, Byron et leurs contemporains. Souvenirs d'une longue vie.* I. (1804-1816). — Paris, Juven, 1910, in-8, 7 fr. 50. — C'est un livre scientifiquement à peu près inutilisable, car il est composé de pièces et de morceaux empruntés aux *Recollections of a long life*, au *Journal* et aux divers ouvrages de l'auteur, sans qu'on soit jamais prévenu de l'origine du passage publié, et la traduction a enrichi le texte original d'erreurs ou de négligences insupportables. Le fond n'est pas très intéressant : néanmoins, on y trouvera quelques anecdotes sur Byron, avec qui lord Broughton, alors simple sir Hobhouse, a vécu en grande intimité, sur le grand monde et le monde du théâtre en Angleterre, et on y notera l'état d'esprit d'un Anglais admirateur de Napoléon, bien que le frère de lord Broughton ait été tué aux Quatre-Bras. Il donne lui-même de ses sentiments, le 12 juin 1815, quand il quitta Paris où il était venu à la nouvelle du départ de l'île d'Elbe, la définition suivante : « Comme Anglais, je ne saurais être témoin du triomphe des Français, et comme ami de la liberté, je ne veux pas être témoin de leurs revers. » B. G.

L. BÉNÉDITE. *Meissonier.* (Collection des grands artistes). — Paris, Laurens, 1910, in-8, 2 fr. 50. — Meissonier (1811-1895) a eu une carrière brillante et facile. Les honneurs se sont accumulés sur lui ; ses œuvres ont été payées à des prix énormes. Une réaction presque immédiate s'est produite dès le lendemain de sa mort et nulle gloire n'est aujourd'hui plus discutée et plus contestée que la sienne. Dans la biographie très précise, très serrée, très nourrie qu'il lui consacre, M. Bénédite s'efforce de faire connaître l'homme et de faire comprendre le genre de mérite que l'artiste avait poursuivi et que le public admira, dans ses œuvres de genre et dans ses œuvres historiques ; mais le biographe ne s'est pas cru tenu à un panégyrique et il expose, avec beaucoup d'impartialité et une grande pénétration, les limites de l'art de Meissonier, les raisons légitimes du discrédit dans lequel il est tombé et l'influence pernicieuse qu'il a exercée. On regrette seulement qu'attaché à son héros M. Bénédite n'ait pas élargi un peu son horizon en rappelant le milieu parmi lequel Meissonier a évolué. Le livre se termine — par une innovation heureuse dans la collection des grands artistes et qui, nous l'espérons, deviendra une règle pour les volumes à paraître — par une bibliographie ample et bien classée. L. ROSENTHAL.

Correspondance de Renouvier et de Secrétan. — Paris, A. Colin, 1910, in-8, 3 fr. 50. — Les mêmes aspirations morales, des philosophies voisines, une amitié commune (Mme Coignet) rapprochèrent Renouvier et Secrétan. Leur correspondance, comme celle d'un Leibniz et d'un Clarke, est toute philosophique : ils s'interrogent, se consultent, se pénètrent l'un l'autre, vont au fond de leurs idées, ont la joie de se comprendre, joie réelle, profonde, pour ces « philosophes de corps et d'âme », incomplète pourtant et mêlée, car, s'ils constatent l'accord de leurs tendances, ils se rendent compte de leur dissentiment foncier, irréductible

sur les points les plus fondamentaux et les plus obscurs, qui sont ceux qui divisent le plus : la liberté, la création ou le commencement absolu, le phénomène et la substance, l'infini, la charité et la justice, l'unité morale des hommes, la solidarité, etc. Cette correspondance est à lire pour l'étude des deux philosophes : ils y poussent fort loin l'analyse de leurs principes, y font eux-mêmes le commentaire de leur pensée, et s'y montrent à nu, l'un, individualiste, jaloux de son originalité, l'autre, rêvant la conciliation des doctrines, épris de sympathie intellectuelle, tous deux dialecticiens rigoureux et penseurs sincères. On pénètre aussi dans leur vie privée; on découvre leurs passions philosophiques, religieuses, politiques. On suit leur carrière ; isolés, sans l'appui du philosophisme officiel, ils vont péniblement à la conquête de la renommée et de la gloire, soutenus par le zèle ardent de la recherche et le culte des idées.

L. Dugas.

Abbé Dolonne. *Le Clergé contemporain et le célibat.* — Paris, Louis Michaud, s. d. [1910], in-16, 3 fr. 50. — Ce livre est un réquisitoire véhément, d'un ton un peu vulgaire, contre le célibat ecclésiastique. La description des souffrances qu'impose au prêtre le serment de chasteté à vie, serment qui lui a été arraché au séminaire par une évidente contrainte morale, est vraie et émouvante. Ce qui fait l'intérêt du livre, c'est que l'auteur est un vrai prêtre, actuellement en exercice ; il n'est nullement moderniste ; sa foi catholique paraît robuste, et il a conservé, à l'égard des Juifs, de la Réforme, des francs-maçons et de la République, tous les préjugés de son état. La conclusion est que l'Église serait sauvée si le pape décrétait l'autorisation du mariage, selon les canons de l'Église grecque. — En appendice, un document rare (en français et sans indication d'origine), l'encyclique de Léon XIII sur le mariage des prêtres dans l'Amérique latine.

E.-Ch. Babut.

J. Moréas. *Variations sur la Vie et les Livres.* — Paris, Mercure de France, 1910, in-18, 3 fr. 50. — Ici se trouvent recueillis tous ceux des essais en prose de Moréas que le Mercure de France n'avait pas déjà rassemblés dans *Esquisses et Souvenirs*. Ce sont notes littéraires, écrites, au hasard des lectures, sur les sujets les plus divers, depuis Madame de Lafayette ou Lamartine jusqu'à Walt Whitman, Isabelle Eberhardt, Raoul Ponchon. Nul ordre systématique, peu de détails inédits ; on ne prendra pas ce livre pour se renseigner, mais pour se rafraîchir l'esprit. L'expression nette, agile et souple, d'une bonne grâce et d'un goût parfaits, suit à merveille les mouvements d'une sensibilité mesurée et cultivée. Critique ou conteur d'anecdotes, Moréas reste poète ; son atticisme esquive la sécheresse, et son classicisme échappe à l'ennui.

M. Drouin.

A. Brette. *Propos du Siècle.* — Paris, Cornély, 1910, in-18, 3 fr. 50. — M. Brette n'a pas eu tort de réunir en volume ses articles du journal *le Siècle*, qui valaient en effet de ne pas subir le sort rapide des feuilles quotidiennes. Il y a mis un grand bon sens en même temps qu'une très précieuse finesse, son goût de l'observation psychologique et les richesses de son érudition historique, son amour des livres et son amour des champs, une générosité louable de sentiments et d'idées, une ouverture d'esprit qui le fait hostile aux préjugés et aux on-dit. On pourra peut-être aimer plus le fond que la forme, où l'on discerne un souci perpétuel du léger et de l'amusant qui, souvent, alourdit et attriste, une recherche constante du titre à effet qui est parfois pesante. De toutes ces pages verveuses, celles qui passeront le moins, ce sont celles que M. Brette a groupées sous les rubriques générales de « Notes d'histoire », « Les Lettres et les livres », « Hommes et choses de la Révolution », et celles aussi où il entreprend contre la guerre et l'esprit de violence une sympathique campagne. G. B.

VOYAGES ET GÉOGRAPHIE.

Cyro de Azevêdo. *Chemin faisant.* — Rio de Janeiro-Paris, H. Garnier, s. d. [1910], in-18, sans indication de prix [3 fr.]. — Muni d'un Bædeker, M. de Azevêdo a traversé Francfort-sur-le-Mein, Mayence, Coblentz et Cologne ; puis il a visité la Hollande, et surtout les musées hollandais. Les impressions recueillies ici et là sont rarement neuves ou personnelles ; cependant, on les lirait sinon avec profit, du moins sans fatigue, si certaine préoccupation un peu naïve n'apparaissait dès les premières pages du livre. M. de Azevêdo tient trop à montrer, et à montrer péremptoirement par son propre exemple, qu'il est des Brésiliens fort cultivés, fort lettrés, nourris, voire gavés, de littérature et de science européenne. Aussi, tout en égrenant ses souvenirs, en dissertant sur divers problèmes d'esthétique et de politique, — ou en défendant le Brésil contre telles accusations mensongères de demi-barbarie, — a-t-il bien soin de mentionner les auteurs dont il a pratiqué les ouvrages ; et, en vérité, c'est une débauche de noms de poètes, romanciers, critiques, philosophes, naturalistes, géologues, historiens de l'art, historiens tout court : Henri Heine et Amiel, Stendhal, Flaubert, Sainte-Beuve, Brunetière, Paul Stapfer, Herbert Spencer, Taine, Tarde, Fouillée, Darwin, Lamarck, Hæckel, Le Dantec, Gressly, Lapparent, Penck, Charles Blanc, Émile Michel, Arsène Alexandre, Salomon Reinach, Maspero, etc., etc. J'en passe, beaucoup, et me garde d'insister. L. Barrau-Dihigo.

Huchard Robert. *Aux Antilles.* Hommes et choses. — Paris, Perrin et Cie, in-16, 3 fr. 50. — Une semaine à la Trinité, autant à la Martinique, dix jours à la Guadeloupe, quelques escales dans les petites Antilles, c'est peu pour faire un livre. Il est vrai que l'auteur a trouvé les Antilles françaises en pleine période électorale, spectacle qui ne manque jamais d'intérêt. Ce qu'il y a de plus instructif, c'est la visite aux plantations de cacaoyers et de cannes à sucre de la Trinité. Elles assurent la prospérité de l'île, grâce à la main-d'œuvre fournie par les coolies indous. L. Gallois.

Ch. Renel. *La race inconnue.* — Paris, Grasset, 1910, in-16, 3 fr. 50. — Voici un de ces livres de littérature coloniale comme il commence à en apparaître chez nous, ce qui prouve que nous nous intéressons peu à peu à un empire colonial qui nous donne, pour l'instant, quelque satisfaction. C'est une vingtaine d'études sur les indigènes de Madagascar, considérés surtout dans leurs rapports avec les *Vazaha*, c'est-à-dire les blancs, colons, administrateurs, voire pasteurs. Mais rien qui sente ici l'effort, ni le pédantisme ; chacune des études n'est qu'une historiette, sobrement contée, et où jamais l'auteur ne prend la parole. Pas de géographie non plus, pas assez peut-être ; les descriptions sont rares ; pourtant çà et là quelques phrases heureuses évoquent rapidement des esquisses de paysage, l'apparition des palais de Tananarive dominant des pentes rocailleuses, les oueds du pays Antandroy avec leur végétation de cactus, des vues de forêts, de plages, de lagunes. Mais avant tout ce sont les gens qui sont mis en scène, tout un grouillement de noirs, hommes, femmes, sorciers, chasseurs, Fahavalous ou brigands, miliciens, chefs, roitelets, porteurs (bourjanes), et surtout les séduisantes ramatous, les jeunes femmes d'abord facile, pour lesquelles des vazaha font des folies. Et à côté d'eux, voici les métis inquiétants, et les blancs, colons, soldats, et surtout les administrateurs, résolvant des cas épineux et comiques ; voici même, çà et là, les appuis des conquérants, les Sénégalais, toujours prêts à « casser villages ». Le livre se lit d'un trait, avec plaisir, et, lorsqu'il est terminé, on a bien l'impression d'avoir pénétré l'âme et la vie malgaches. R. Blanchard.

TECHNOLOGIE ET SCIENCES.

J. Gauthier et L. Capelle. *Traité de composition décorative.* — Paris, Plon-Nourrit, 1911, in-8, 865 fig. et 53 pl. hors texte, 5 fr. — Montrer comment on trouve des formes décoratives, comment on les interprète selon des modes et des com-

binaisons infiniment variées, comment enfin on les réalise en les appliquant à diverses matières, pierre, bois, fer, cuivre, etc..., selon des techniques diverses — tel est l'objet que se propose cet ouvrage. Il est conçu d'après un plan clair, solide et méthodique. Grâce à la richesse de ses dessins et de sa documentation, il constitue à la fois un dictionnaire et un manuel d'art, qui donne des conseils sans les imposer et qui guide la recherche individuelle sans paralyser l'effort. C'est à ce titre qu'il se recommande aux élèves des écoles d'art, aux amateurs et, d'une manière générale, à tous ceux que l'art décoratif intéresse. R. Morel.

J. Combarieu. *Le Chant choral : méthode, morceaux choisis, cours élémentaire et moyen.* — Paris, Hachette et Cie, 1910, in-8, 1 fr. 50. — Ce petit livre, destiné aux enfants des écoles primaires et des classes élémentaires des lycées et collèges, mérite d'être signalé à tous ceux qui s'intéressent à la diffusion du goût et de l'enseignement musical en France. Il est fondé sur une idée de bon sens, tout à fait semblable à celle qui rénova, il y a peu de temps, l'enseignement du dessin, mais qui n'en eût pas moins été tenue hier encore pour un paradoxe. Ce que se propose en effet M. Combarieu, ce n'est pas d'enseigner aux enfants la grammaire de la musique, mais de les initier à la musique elle-même ; dès qu'ils savent battre une mesure et saisir les sons de l'accord parfait, ils en savent assez pour chanter, et il les fait chanter, se réservant de les renseigner ultérieurement et au fur et à mesure qu'ils chanteront de nouvelles chansons sur certaines notions théoriques élémentaires et sur les signes graphiques de la musique. Et les chansons que chantent ces enfants valent vraiment la peine d'être chantées, chansons populaires et anonymes, souvent charmantes, parfois admirables, ou compositions très simples de grands musiciens, particulièrement de musiciens français ou ayant écrit pour la France, Boësset, Philidor, Gluck, Catel, Gossec, Lesueur, Cherubini. Les paroles de ces beaux chants, divertissantes ou nobles, conviennent elles-mêmes fort bien au caractère et à la destination du volume. — Un seul *desideratum :* il serait souhaitable que le nom des auteurs fût toujours accompagné d'une mention biographique — aussi courte qu'on le voudra. — On peut d'ailleurs regretter que, par un scrupule excessif, la version originale de Rouget de Lisle ait été ici préférée, dans la transcription de la *Marseillaise*, à celle qui a prévalu, qui a, par là même, comme chant national, une authenticité de fait, qui, seule, est dans l'oreille des enfants, et qui, pour le surplus, est musicalement supérieure (page 106). — Signalons enfin, page 112, une phrase de Beethoven, que l'omission du trait initial rend tout à fait méconnaissable. A. Cahen.

Les conditions du travail aux États-Unis, étudiées spécialement dans la tannerie au chrome pour chaussures. — Paris, Cornély, 1910, in-8, 6 fr. — Qu'est devenu le temps où le secret était de rigueur en matière de procédés industriels ? où c'était crime de trahison de les laisser connaître à des étrangers ? En mai 1908, partait de France une mission officielle, chargée d'étudier aux États-Unis les conditions du travail dans une branche spéciale de la tannerie. Elle y était accueillie à merveille, copieusement renseignée et promenée parmi les usines, et ce sont les résultats de ce voyage d'information que nous présente M. Barrat, enquêteur au Ministère du Travail. L'enquête a porté sur le recrutement des ouvriers, le mode d'apprentissage, la teneur des contrats stipulés avec les patrons, les machines employées, la répartition des tâches entre hommes, femmes et adolescents, la longueur de la journée, les salaires, les assurances contre les accidents et maladies. Puis, suivant son cours hors de la fabrique, l'enquête examine les rapports des organisations ouvrières et des organisations patronales, le coût du logement, de la nourriture, du vêtement, des dépenses diverses qui incombent aux travailleurs. Des comparaisons avec ce qui existe au Canada et ce qui se passe en France dans la même industrie, une bonne introduction de M. Barrat permettent d'aboutir à des conclusions, qui ne sont pas les fruits d'une conception individuelle, mais qui sont en quelque sorte imposées par la force des choses.

G. Renard.

L. Lessard. *La voiture de tourisme.* Paris, Delagrave, in-12, 135 figures, 5 fr. — Ce livre comprend une partie pratique, destinée à ceux qui possèdent déjà une connaissance élémentaire de l'automobile, et une partie plus technique, à l'usage des ingénieurs. La première est une mise au point précise des questions qui se rattachent à la voiture de tourisme. Elle se distingue des ouvrages antérieurs en ce qu'elle « vient à un moment où le moteur à pétrole semble avoir acquis sa forme définitive et peut être disséqué sans crainte de voir son anatomie se modifier d'ici une date rapprochée. » L'auteur étudie successivement : le moteur et ses accessoires (on ne saurait trop le louer de suivre ici le lumineux exposé de M. Lacoin plutôt que de s'abandonner au désir de faire œuvre originale), l'embrayage, les changements de vitesse, le châssis, la direction, et conclut par un chapitre « sur ce que l'on pouvait remarquer au dernier Salon. » En résumé, exposé net de la situation actuelle et des problèmes de détail qui restent à résoudre. — Dans la seconde partie, note de M. Arnoux sur l'équilibre dynamique des moteurs d'automobile ; considérations sur la stabilité, les freins, etc. ; enfin, liste de constantes. Cette partie paraît trop condensée pour être utile aux ingénieurs, trop embarrassée de symboles mathématiques pour servir au petit constructeur. — L'ouvrage se recommande surtout parce qu'il « met » vraiment « le lecteur en mesure de juger en connaissance de cause un véhicule quelconque. » R.-M. L.

G. Millochau. *De la Terre aux Astres.* — Paris, Ch. Delagrave, s. d., in-4, 65 illustrations, 3 planches, 5 fr. — Exposé attachant, bien que très concis, des notions fondamentales sur l'astronomie, et très scientifique, quoique facile à lire sans connaissances spéciales. Ce n'est pas une cosmographie qu'a écrite M. Millochau. Il passe sous silence bien des questions secondaires sur lesquelles les cosmographies s'appesantissent, surtout s'il y a prétexte à calcul. En revanche il insiste sur les découvertes faites en astronomie physique, branche de l'astronomie devenue si riche en résultats remarquables. Plusieurs photographies, notamment des photographies de spectres, sont dues à l'auteur. Les résultats, très modernes, sont présentés aussi souvent que possible comme le fruit d'observations patientes et non comme des principes géométriques ; l'auteur décrit les principaux instruments d'observation auxquels il consacre un chapitre spécial et sur lesquels il revient à propos des plus importantes applications. Tout un chapitre aussi pour les observatoires de montagne qui ont reçu plus d'une fois la visite de M. Millochau. Livre très sympathique, qu'on lirait encore avec autant de plaisir s'il était notablement plus développé. Bien des gens qui croient savoir apprendront beaucoup en lisant ce petit livre. G. Sagnac.

A. Lesage. *Traité des maladies du Nourrisson.* — Paris, Masson, 1911, 68 fig., 10 fr. — De lecture aisée, cet ouvrage comble nettement une lacune sensible parmi les traités didactiques contemporains. Le principal mérite en réside en ce que l'auteur a longuement étudié par lui-même les affections et les méthodes thérapeutiques dont il présente sobrement l'exposé. Après une étude approfondie de la vie normale du nourrisson, où l'on trouvera notamment un exposé des recherches les plus récentes sur la digestion intestinale, l'auteur insiste longuement sur la ration alimentaire, les différentes pratiques de l'allaitement et du sevrage. Vient ensuite une série de chapitres consacrés aux différentes maladies du premier âge. L'auteur a particulièrement insisté sur l'étude des gastro-entérites et des méningites qui lui doivent du reste un grand nombre de données nouvelles. Nous avons également rencontré avec intérêt des aperçus originaux sur la fièvre de déséquilibre, l'inanition, la maladie spasmodique, la cachexie dermolymphatique. Enfin, les considérations diététiques et le résumé posologique qui terminent l'ouvrage seront particulièrement bien accueillis du praticien. Dr Fr. Moutier.

Imp. F. Paillart, Abbeville. *Le Gérant :* Éd. Cornély.

REVUE CRITIQUE

des

Livres Nouveaux

VIe Année, n° 4. (DEUXIÈME SÉRIE) 15 Avril 1911

LIVRES RÉCENTS SUR L'ANGLETERRE CONTEMPORAINE.

A. CHEVRILLON. *Nouvelles Études Anglaises*. Paris, Hachette, 1910, 328 p., in-16, 3 fr. 50. — FŒMINA. *L'Ame des Anglais*. 2e édition. Paris, B. Grasset, 1911, 327 p., in-16, 3 fr. 50. — A. FILON. *L'Angleterre d'Édouard VII*. Paris, Édition d'Art et de Littérature, 1911, 305 p., in-8, 5 fr. — G. K. CHESTERTON. *What's Wrong with the World*. Londres, Cassell et Cie, 1910, 293 p., in-8, 7 fr. 50.

On retrouve dans le volume de M. Chevrillon les qualités exceptionnelles qu'il apporte à étudier les choses anglaises. Sa pensée large et subtile, forte et pénétrante, est une des nourritures les plus substantielles que nous offre la littérature de ce temps. Il procède par analyses psychologiques et sociales, démêle les éléments simples et profonds — sentiments, besoins, idées, rythmes des esprits et des races — dont sont faites les formes d'art et de vie ; puis les reconstruit en synthèses puissantes, dont l'architecture s'appuie sur un style périodique et nerveux. Cette méthode n'est point originale ; en d'autres mains elle a pu paraître dangereuse ; mais M. Chevrillon est très averti de ses excès possibles ; il en corrige le caractère trop simple par une attention passionnée aux nuances, un vif souci de précision ; et s'il a l'esprit philosophique, il n'a pas l'esprit de système. Un bonheur tout particulier d'intuition le sert d'ailleurs quand il touche à l'Angleterre ; admirablement adapté aux instincts propres qui font la personnalité intellectuelle et politique de ce peuple, il le comprend, le voit vivre et agir avec une lumineuse sympathie. — Les études ici réunies posent avec ampleur plusieurs des problèmes sociaux ou moraux que cherche à résoudre en ce moment la civilisation anglaise ou anglo-saxonne ; on ne saurait conseiller de lecture plus suggestive. Tout au plus peut-on regretter que le développement des thèmes dépasse parfois ce qu'exigerait leur simple mise en valeur — comme si M. Chevrillon connaissait quelque chose de cette ivresse démonstrative contre laquelle il est pourtant sur ses gardes ; et que les préférences intérieures de sa pensée, éprise d'ordre historique et de logique vitale, mêlent parfois à l'intelligence émue de l'Angleterre traditionnelle une répugnance inconsciente à en accueillir la nécessaire évolution.

Aimez-vous les demi-vérités ? Fœmina en a mis partout. Qu'est-ce, d'ailleurs, qu'une vérité entière, surtout en fait de psychologie collective ? La femme très distinguée qui a écrit ces pages ne s'illusionne pas sur les difficultés de la tâche ; elle a prononcé, d'un cœur sincère, les paroles de modestie qui conjurent le mauvais destin. Pourquoi faut-il qu'elle n'ait pas

apporté une égale prudence à éviter les théories trop simplistes ? Telle généralisation poussée sur le pouvoir magique du paysage anglais, dont les lointains brumeux expliqueraient le tempérament moral de la race ; telle tentative pour ramener l'originalité britannique à une « muscularité » essentielle, rappellent les excès aujourd'hui vieillis des premiers disciples de Taine. Il y a quelque inexpérience scientifique et philosophique dans ce recueil ; les traces d'une culture un peu inégale, plus dispersée que solide. Mais il y a bien autre chose : une connaissance intime, vécue, de l'Angleterre ; une perception vive, pénétrante, frémissante, de ses caractères pittoresques et de son âme secrète ; des intuitions féminines, guidées par un sens très ferme et très large des réalités intérieures ; une langue souple, imagée, fine et nerveuse, capable d'exprimer à la fois les grands traits d'une physionomie nationale, ses lignes les plus délicates, et l'atmosphère même où elle baigne. Ce livre sans prétention est à lire ; il nous parle mieux de la terre anglaise et de ses habitants que mainte étude doctorale et savante. Quelques chapitres surtout — ceux qui analysent la sensualité spéciale de nos voisins, leurs dispositions religieuses, leurs goûts esthétiques, leur sentiment de la nature et des jardins — jettent une lumière nouvelle sur certains coins mal explorés de leur âme obscure. L'ensemble, parfois irritant, est toujours intéressant, suggestif ; et les taches de style qui s'y rencontrent — anglicismes, incorrections, erreurs typographiques, celles-ci très nombreuses — confirment l'impression sans doute voulue d'une grâce un peu négligée, capricieuse, sous laquelle se joue une vigoureuse intelligence.

Le livre de M. Filon réunit des articles parus dans la *Revue des Deux Mondes* (sur le roi Édouard, les ministres Asquith, Lloyd George, le leader Balfour, etc.) avec une étude générale et rapide intitulée : « Un demi-siècle à vol d'oiseau ». Un long séjour en Angleterre a donné à M. Filon, malgré les résistances de sa nature rebelle, un certain sens de la vie et des affaires anglaises ; ses contacts avec un grand nombre de personnalités politiques ou mondaines le renseignent de première main en matière biographique ou anecdotique. D'autre part, l'attention continue qu'il a prêtée depuis quarante ans à l'évolution anglaise ne pouvait manquer de lui en faire saisir quelques directions générales. On trouvera dans son livre des aperçus souvent intéressants, parfois nuancés, et les impressions d'un observateur averti, quoique décidément pessimiste. On n'y trouvera point, toutefois, un résumé complet et satisfaisant de l'ample matière que son titre embrasse ; car sa vision sociale a ses limites, que ne contribue pas à élargir une partialité politique courageusement affirmée.

Dans le volume de M. Chesterton, on trouve toute sa personnalité bruyante : sa verve un peu grosse, mais qui soudain éclate en inventions lyriques, délicates et riches ; son langage incisif, volontaire, chargé d'antithèses et d'associations imprévues ou plaisantes ; son ironie paradoxale enfin, qui raille tous les aspects du présent, et prend triomphalement le contre-pied des truismes du jour. Rationaliste comme les autres critiques de l'Angleterre contemporaine, il prosterne la raison aux pieds de la tradition ; par les audaces de la libre satire, où d'autres infusent une âme anarchiste, Nietzschéenne ou socialiste, il découvre et ramène au jour, toutes fraîches d'originalité, les plus anciennes orthodoxies morales, sociales, religieuses. Ce recueil d'articles brefs, réunis par un lien assez lâche, répond à la préoccupation commune de tous les bons esprits

anglais : la crise où fléchissent les institutions politiques, et s'inquiètent les habitudes mentales de la race. M. Chesterton nous apprend, lui aussi, « ce qui cloche de par le monde » (what is wrong with the world). C'est que l'homme — l'Anglais en particulier — a voulu raffiner sur les vieux principes éprouvés de la civilisation, de la vie et de la conduite. Avant que les doctrines, les mœurs, les gouvernements du passé, eussent pu vraiment développer leur vertu féconde, la manie du changement a ouvert l'ère anxieuse du progrès et des utopies. La famille se désagrège, et le foyer n'est plus qu'un mot. L'impérialisme brutal et commercial a matérialisé la politique humaine. Oubliant le royaume domestique où régnait son empirisme souverain, la femme prétend disputer à l'homme le domaine des spécialisations qui rétrécissent ; et le féminisme tue la féminité. Tout cela exprimé avec la vigueur agressive, l'humour, les plaisanteries fortes, le courroux biblique d'un Carlyle ; et mêlant étrangement des solutions radicales, la haine robuste de la stupidité britannique, à des partis-pris résolument réactionnaires. — On peut juger assez vaine cette prédication à rebours du siècle, et trouver assez mince la substance doctrinale de ce prophète attardé. Mais il est intéressant par tout ce qu'il représente ; c'est l'Angleterre profonde — celle de jadis, celle d'hier, celle qu'on croyait éternelle — qui bataille en lui, par lui, contre le monde nouveau qui la menace ; il est le polémiste de la tradition, et il l'adapte aux ironies combatives du présent, aux exigences d'une intellectualité qu'en son fond elle méprise. L. Cazamian.

COMPTES RENDUS

J. H. Rosny Aîné. — *La guerre du feu*, roman des âges farouches. — Paris, Fasquelle, 1911, in-18, 330 p., 3 fr. 50.

L'action du roman est constituée par les aventures de trois hommes d'une tribu de l'âge paléolithique, qui s'en vont, le feu de la tribu s'étant éteint, à la recherche d'autres hommes sur lesquels ils puissent le reconquérir. Rencontre de l'ours gris, du lion géant et de la tigresse, des mammouths, de l'ours géant, lutte contre les Kzamms détenteurs du feu, contre les nains rouges, rencontre des hommes au poil bleu, alliance avec les mammouths, avec les *Hommes-qui-meurent,* dernier péril, et le pire de tous, par la haine et la traîtrise d'un homme de la même tribu, ambitieux de s'approprier le feu que Nam et ses compagnons ont si bravement et durement conquis : voilà les épisodes principaux de l'expédition. L'œuvre est belle et forte. On se souvient de *Vamireh*, où les frères Rosny qui alors travaillaient ensemble, s'étaient essayés au roman préhistorique. J'aime mieux ce nouvel ouvrage, où il n'y a pas d'idylle romanesque, et où l'imagination s'est plus sévèrement disciplinée. Je ne sais si un archéologue y trouverait tout vraisemblable, et si M. Salomon Reinach n'aurait pas d'objection à faire. Mais certainement la vision de l'écrivain s'est soumise aux données exactes d'une érudition étendue et sérieuse. Toute son invention a ses racines dans une connaissance précise. La synthèse est poétique, heureusement ; mais les éléments

sont scientifiques. C'est le 5e livre de Lucrèce commenté à l'aide du Musée de Saint-Germain. M. Rosny a très ingénieusement adapté, modifié, selon la science actuelle, sa vision des paysages du monde contemporain, pour composer d'admirables paysages préhistoriques; il a de même défait la psychologie de l'homme d'aujourd'hui pour imaginer les états rudimentaires des consciences de l'âge paléolithique. Il nous indique tous les commencements de tout dans les associations de sensations et d'images qui tiennent lieu aux hommes d'alors de réflexion et de raisonnement analytiques, dans les inquiétudes sourdes, mêlées de joie, d'étonnement et d'admiration, devant des phénomènes naturels qui n'affectent pas directement leur bien-être ou leur sécurité. Nous qui possédons les conséquences, qui sommes à l'autre bout de la chaîne, nous remarquons chez ces hommes d'il y a peut-être cent mille ans des états d'où — au bout de combien de siècles ? — sortiront la religion, l'art, la science, la philosophie, la stratégie, la politique, les gouvernements, etc. Nous croyons ces hommes-là des primitifs : erreur. Le monde était déjà vieux. Des sociétés déjà avaient vécu, et passé. Un épisode nous montre les *Hommes-qui-meurent*, une humanité plus vieille, plus avancée, qui dégénère et déchoit et disparaît peu à peu, mais disparaît en léguant à un homme d'une humanité plus jeune et plus barbare deux découvertes, un appareil à lancer le javelot, et l'art de tirer le feu du choc de deux cailloux. Si bien que la tribu disparue et oubliée sera représentée anonymement dans la civilisation des âges futurs par ce double dépôt qu'elle y aura laissé. Tout cela est d'une pensée originale en même temps que d'une poésie saisissante. G. Lanson.

A. Hermant. — *Histoire d'un fils de roi.* — Paris, Fayard, s. d., in-4, 158 p., 1 fr. 50.

C'est un roman symbolique. Il est publié dans une de ces collections économiques qui s'achètent et s'abandonnent au hasard des loisirs et des trains : cela signifie sans doute qu'il y est question de choses vaines et de gens qui sont comme s'ils n'étaient point. L'ouvrage n'a proprement ni suite, ni méthode; il s'en va au hasard des chapitres et s'arrête comme il commence, sans raison ; ce qui veut dire assurément que la vie de ses fantoches n'est qu'une succession de hasards et d'accidents. La manière et le style ne laissent pas d'être monotones; Abel Hermant ne fait pas d'effort pour renouveler l'agrément de sa prose et les surprises de ses ironies; c'est peut-être que, sous l'apparente liberté de leurs caprices, ces gens du monde traînent la plus monotone et la plus plate des destinées.

Il y a d'ailleurs autre chose que des défauts, même symboliques ; il y a un rare talent et une force de satire qui font d'Abel Hermant l'héritier direct des conteurs du XVIIIe siècle. La comparaison n'est pas neuve ; mais elle est juste. L'ouvrage côtoie sans cesse l'actualité ; les noms et les aventures s'inscrivent d'eux-mêmes sous le masque qui les transpose; ce fut là bien souvent le plaisir ou l'audace des Diderot, des Crébillon et des autres. La réalité y est figurée en traits incisifs qui ne retiennent des pensées et des choses que les lignes saillantes; le style dédaigne l'éclat pittoresque des apparences ou les troubles remous des émotions ; Crébillon encore, d'Argens, Duclos ou Laclos aimèrent ainsi la hâte précise des silhouettes et

la froideur aiguë et nonchalante des ironies. Comme eux, Abel Hermant est un raisonneur ; il reste du siècle où l'on fit la physique de la morale, de l'amour et de la pensée ; il s'inquiète avec une allègre subtilité des raisons de ses déraisons et des ficelles de ses marionnettes.

Il reste seulement qu'il est plus féroce que ses devanciers ou que la vie s'est faite plus sinistre. Ceux qu'évoquent maints romans du XVIIIe siècle n'avaient sans doute pas d'autre règle que leur plaisir. Mais du moins la suivaient-ils avec méthode, intelligence et parfois avec génie. S'ils n'avaient pas de cœur ni de conscience ils avaient du goût ou pour le moins de la curiosité. Près d'eux les Barbance et les Trousselière et les autres font figure décourageante. Ils ont la continuité de l'incohérence et leur seul mobile est le hasard de l'opinion. Le vice sans doute dégénère, comme la richesse et l'oisiveté. Cela n'est pas pour déplaire à ceux qui ne sont ni oisifs ni riches.

D. Mornet.

Fr. Christol. — *L'art dans l'Afrique australe.* Impressions et souvenirs de mission. — Paris, Berger-Levrault, 1911, in-4, 144 p., 218 ill. dont 205 fig., 10 francs broché.

M. Christol est missionnaire protestant et il a passé, avec sa famille, vingt-six ans chez les Bassoutos du sud de l'Afrique. Doué d'un joli talent de dessinateur, il a pris, chemin faisant, beaucoup de croquis et de notes de voyage dont il nous offre l'essentiel dans un aimable volume illustré de nombreuses images. Mais ce n'est pas seulement un livre de voyage, comme ont plaisir à en lire ceux qui se passionnent pour les descriptions des pays lointains. Les archéologues et les historiens y trouveront aussi leur profit, parce que l'auteur a eu la bonne idée de recueillir beaucoup de documents sur l'art du dessin chez ces peuples sauvages. Peintures et gravures sur parois de rochers, ornementations de calebasses et de bâtons, armes anciennes, statuettes de bois et d'argile, poteries, tissus, objets mobiliers, construction des huttes et des paillottes, tout a été vu d'un œil qui observe bien et a été reproduit avec fidélité. Les folk-loristes y puiseront aussi quelques renseignements sur les contes, sur la langue, les noms et surnoms. C'est pourquoi M. Ph. Berger, linguiste et orientaliste connu, a voulu présenter lui-même au public l'ouvrage de M. Christol dans une préface où il fait ressortir l'intérêt de ces matériaux rassemblés.

En effet, ces notes sont d'autant plus précieuses que M. Christol, incité par sa culture générale et par sa curiosité d'esprit naturelle à examiner ce qui se passait autour de lui, n'est pas un savant ni un professionnel des études ethnographiques. Il a regardé et dessiné sans aucun parti-pris, sans théorie préconçue. Il n'ignore pas l'importance du folk-lore, mais il est visible qu'il n'a lu aucun des travaux de Lange, ni de Grosse, ni de Frazer ou de S. Reinach en la matière. On ne peut donc lui prêter aucune idée, même involontaire, de préciser ou d'arranger les détails. On consultera avec d'autant plus de plaisir les belles planches en couleurs où nous revoyons quelques monuments déjà connus, comme la curieuse peinture représentant le combat entre deux tribus sauvages dont l'une défend son troupeau de bœufs, la chasse à l'autruche où un indigène revêtu de la peau d'un des oiseaux s'approche furtivement des autres bêtes un peu inquiètes. D'autres

scènes sont inédites et permettent de comprendre le caractère pittoresque et naturaliste de cet art qui, par tant de traits, rappelle, comme le remarque justement M. Christol, les primitives ébauches du dessin grec lui-même. Ici encore l'historien comprendra la force impérieuse qui régit en tous lieux les premières manifestations de l'art naissant et il ne cherchera pas à les expliquer par de vaines hypothèses sur les transmissions de peuple à peuple ni par les migrations des symboles écrits. E. Pottier.

Ph. E. Legrand. — *Daos*. Tableau de la comédie grecque pendant la période dite nouvelle. (*Annales de l'Université de Lyon, nouvelle série,* II, 22). — Lyon, Rey, Paris, Fontemoing, 1910, in-8, 673 p., 15 fr.

De récentes découvertes ont précisé nos connaissances sur la comédie grecque « nouvelle » qui, à l'époque d'Alexandre, succède, après une comédie « moyenne » assez mal connue, à la comédie « ancienne » d'Aristophane et de ses émules, et qui, par sa matière comme par ses procédés dramatiques, est, plus même que de celle-ci, proche de notre comédie classique. Le moment était propice pour faire la somme des renseignements que nous possédons sur la « nouvelle » et en dresser un tableau d'ensemble. C'est ce qu'a fait M. Legrand dans un ouvrage considérable, avec une science approfondie et sagace, et une conscience scrupuleuse qui mérite toute louange et même, si l'on songe à la masse du labeur, toute admiration. Il y a dans ce gros volume, dont le plan est irréprochable et où l'on ne s'égare pas un instant, tout ce qu'on peut savoir sur le genre étudié. La matière de la comédie nouvelle : personnages, types, caractères, aventures, psychologie, observation réaliste et fantaisie ; — sa structure : l'action et ses ressorts, les conventions théâtrales, les procédés dramatiques ; — sa valeur comique et morale, les causes de son succès et sa place dans l'évolution de la littérature grecque, tels sont les sujets que traite successivement et qu'épuise presque M. Legrand. Sur un seul point, et qui est important, le livre laisse prise encore à la discussion. Même après les récentes découvertes, les imitations de Plaute et de Térence restent notre source essentielle pour la connaissance de la comédie nouvelle. Mais dans quelle exacte mesure peut-on juger de celle-ci par celles-là ? La question est traitée dans plusieurs chapitres du livre ; peut-être ne l'est-elle pas encore assez complètement ; il semble souvent que l'auteur traite les comédies latines comme si elles étaient les comédies grecques elles-mêmes, sans que cette attitude d'esprit se trouve assez justifiée.

Le livre de M. Legrand est un livre de science. Mais il doit être recommandé à tout le public curieux de la littérature universelle : n'est-ce pas à elle qu'appartient la comédie de Ménandre ? Je me demande si ceux qui ont traité de la comédie nouvelle, et M. Legrand lui-même, l'ont assez fait ressortir. N'est-ce pas en somme dans cette comédie que pour la première fois sur la scène, et dans tout le domaine littéraire, la question des rapports des sexes, et si l'on aime ou n'aime pas, et si l'on épouse ou n'épouse pas, apparaît comme la grande affaire ? Rudimentaires, à coup sûr, ces intrigues plutôt romanesques qu'amoureuses, avec leurs insipides procédés, reconnaissances, enlèvements, substitutions, et tout extérieures et sans âme, et

d'observation assez petite et médiocre ; mais enfin le thème est donné, et du « théâtre d'amour » les variations rempliront les siècles.

Il faut donc souhaiter, avec un critique, que « Daos entre là où beaucoup d'ouvrages d'érudition trouvent porte close. » Mais il faut lui frayer la route et j'exprimerai un désir. Il est bien gros, Daos ; il coûte cher ; il fait partie d'une collection de livres qu'on ne trouve pas chez son libraire. Et, allant plus au fond, disons que, pour le lecteur moyen, non spécialiste, le développement si consciencieux n'en va pas sans quelque longueur, quelque monotonie, quelques énumérations trop prolongées, quelques redites enfin. Je voudrais que M. Legrand fût charitable pour ce lecteur moyen : le sujet en vaut la peine. Et je rêve un Daos « grand public », un Daos in-16, sans notes, raccourci et allégé, et qui marcherait d'un pas, toujours aussi sûr, mais plus alerte. Celui-là, je tiens qu'il ferait très vite son tour de France.

E. Cahen.

Ramón Menéndez Pidal. — *L'Épopée castillane à travers la littérature espagnole.* Traduction de Henri Mérimée. — Paris, A. Colin, 1910, in-16, xvi-306 p., 3 fr. 50.

M. Menéndez Pidal s'est proposé de suivre, dans tout le cours de la littérature espagnole, les « merveilleuses migrations de l'épopée », laquelle, d'après lui, « anime tous les genres littéraires » (p. 2). En d'autres termes, il ne s'est pas borné à étudier les chansons de geste et leurs dérivés immédiats qu'on dit être les romances (ch. I-V) ; il a voulu aussi montrer comment, depuis le xvie siècle jusqu'à nos jours, tels dramaturges, poètes ou romanciers ont mis en œuvre la « matière épique castillane », ou, pour parler une langue plus claire, interprété des thèmes épiques empruntés soit directement soit indirectement aux *cantares* et au Romancero. Ce sont donc deux sujets connexes, mais distincts que l'auteur a traités : on reconnaîtra sans peine que le premier l'emporte de beaucoup en intérêt et, par là, mérite seul de retenir l'attention du critique.

Étant donné la personnalité de M. Menéndez Pidal, le nombre et la valeur de ses précédents travaux, — quelques-uns, hors de pair, ont eu un retentissement considérable, — on ouvre ce petit volume avec une curiosité très vive. Avouerons-nous que l'on ne tarde pas à éprouver quelque déception, ou plutôt quelque surprise ? M. Menéndez Pidal qui, par ailleurs, a renouvelé tant de questions épuisées en apparence, tend toujours ici à accepter, confirmer, renforcer les opinions traditionnelles. Qu'il s'agisse de l'épopée, qu'il s'agisse des « romances », la doctrine qu'il soutient est évidemment forte et cohérente, mais à la condition que l'on admette les théories antérieures des Gaston Paris et des Rajna, des Durán et des Milá y Fontanals. Or, la plupart de ces théories sont battues en brèche, ruinées, ou menacent ruine. Avant peu, si nos renseignements sont exacts, il sera prouvé que les plus anciens « romances » historiques ne sauraient être considérés comme « des fragments des longs poèmes de la décadence ». Et dès à présent, quand on s'occupe de chansons de geste, est-il permis d'attribuer à ce genre spécial une origine indéfiniment lointaine ? Est-il permis de supposer que les poèmes dont nous possédons le texte, ont été composés sous l'influence des événements qu'ils relatent, ou reposent sur d'autres

poèmes, aujourd'hui perdus, mais nés eux-mêmes des événements ? Est-il permis enfin d'appliquer à ces poèmes épiques le qualificatif trompeur de « populaire », qui, destiné à tout expliquer, n'explique rien, ou pas grand'chose ? Que M. Menéndez Pidal reprenne contact avec les beaux livres de M. J. Bédier, et qu'il se reporte ensuite à certaine phrase qu'il a lui-même écrite : « Plusieurs traditions épiques sont en rapport étroit avec l'histoire de quelques grands monastères » (p. 264). Alors peut-être abandonnera-t-il ses hypothèses concernant l'origine germanique de l'épopée castillane, l'existence d'une épopée visigothique, l'existence d'une épopée castillane formée dès le xe siècle, etc.

En dépit de ces réserves, fondamentales, et d'autres, accessoires, qu'il serait aisé de formuler, l'ouvrage de M. Menéndez Pidal vaut, cela va sans dire, qu'on le tienne en haute estime : après l'avoir étudié page par page, les hispanisants de toutes nationalités en feront leur profit, pour des motifs et à des titres divers ; quant au public français, qui d'ordinaire ignore complètement la littérature espagnole, il apprendra beaucoup dans cet exposé que l'on aurait désiré plus original, plus hardi, mais qui n'en demeure pas moins fort savant et méritoire. L. Barrau-Dihigo.

E. Berteaux. — *Donatello* (Collection des Maîtres de l'Art). — Paris, Plon, 1910, in-8, 255 p., 3 fr. 50.

Donatello a été un des plus grands sculpteurs de l'Italie, le plus connu, sans doute, après Michel-Ange. Sa popularité actuelle vient de la passion qu'il a apportée dans son art. Il s'est servi de la forme pour exprimer la vie. Moins épris de rythmes, moins ample que Ghiberti, moins serré et moins nerveux que Verrocchio, moins large que Jacopo della Quercia, moins ingénu que Mino da Fiesole, moins féminin qu'Agostino di Duccio, il a une puissance de sentiments dont n'approche aucun autre, et il a éprouvé et exprimé, avec une intensité égale, les impressions les plus opposées. Il a célébré la jeunesse avec un éclat incomparable et le *Saint Georges* d'Or San Michele à Florence reste, pour nous, une image parfaite du héros à l'aurore de la vie ; il a chanté l'enfance potelée et bruyante à Padoue, ou dans la tribune aux chanteurs de Santa Maria del Fiore ; mais il est aussi l'auteur du *Zuccone* à la figure hideuse, d'un *Saint Jean-Baptiste* émacié, et de la *Madeleine* du Baptistère de Florence, déformée par l'âge et la pénitence.

La biographie que M. Berteaux consacre à cet artiste demeuré si près de nous est établie avec la rigueur scientifique la plus scrupuleuse ; elle nous donne l'essentiel de ce qu'il est possible d'affirmer aujourd'hui sur Donatello et s'accompagne d'une bibliographie critique très étendue.

Les reproches que l'on pourrait adresser à ce travail excellent dérivent des scrupules mêmes de l'auteur. Il a voulu faire uniquement une biographie et, au début, il a supposé, chez ses lecteurs, une connaissance de l'état de la sculpture italienne au seuil du xve siècle qui, probablement, manquera à la plupart d'entre eux. Il s'est méfié de sa sensibilité et a parfois exprimé avec trop de réserve son admiration pour les œuvres dont il définissait l'importance. Toutes les fois que M. Berteaux a élargi son horizon ou qu'il a développé, avec plus de liberté, ses impressions, il l'a fait avec un rare bonheur ; je citerai, parmi les parties les mieux venues de son ouvrage, l'étude

rapide consacrée à l'histoire du bas-relief, ou au thème artistique des Amours.

M. Berteaux montre qu'aucun témoignage ne permet actuellement d'affirmer que Donatello ait connu les œuvres de Claus Sluter et qu'il en ait subi l'influence. A défaut d'une filiation directe, il est à présumer que l'auteur du *Puits de Moïse* et celui du *Zuccone* ont subi des actions très générales analogues. Il eût été intéressant de les rechercher.

M. Berteaux a rejeté en un chapitre spécial l'étude de ce que Donatello fut en tant qu' « homme ». Il eût, peut-être, été préférable de ne pas dissocier cette préoccupation de l'ensemble de l'ouvrage. En un dernier chapitre très ingénieux, l'auteur résume ce que Donatello apportait de nouveau à l'art italien et expose les raisons qui rendirent stériles la plupart de ses leçons.

L. Rosenthal.

E. Levasseur. — *Histoire du Commerce de la France.* (Première partie : *Avant 1789*). — Paris, Arthur Rousseau, 1911, gr. in-8, de xxxiii-610 p., 12 fr. 50.

M. Emile Levasseur, administrateur du Collège de France et créateur en France de l'histoire économique, fait preuve, avec ses quatre-vingt-trois ans, d'une activité infatigable. Il vient de condenser un enseignement de plusieurs années dans le gros volume que nous mentionnons ci-dessus et qui est le premier ouvrage d'ensemble sur le sujet.

Le champ que l'auteur embrasse est immense : une vingtaine de siècles dans le temps ; et, pendant cette longue durée, le va-et-vient des échanges à l'intérieur du pays ou avec les nations étrangères, les voies et moyens de communication, l'évolution des monnaies et du crédit, la grandeur et la décadence des marchés et des foires, la fondation et l'exploitation des colonies, les variations des tarifs douaniers, voilà les principaux points qui attirent tour à tour l'attention de l'historien.

La matière y est divisée en sept livres et en neuf périodes. C'est peut-être sur la multiplication excessive de ces périodes, subdivisées encore en sous-périodes, que pourrait porter la critique. Elles sont trop souvent datées par l'avènement d'un roi, c'est-à-dire par un accident politique qui n'a pas nécessairement une importance économique. Il vaudrait mieux, à mon avis, qu'elles fussent déterminées par quelque grand changement dans l'organisme social, ou simplement dans les conditions et l'étendue du marché commercial.

Cela dit, il faut rendre justice à la conscience de l'écrivain, à sa richesse d'informations, surtout pour l'époque moderne, à l'effort souvent heureux qu'il a fait pour classer une multitude de données très diverses. C'est en somme un livre de haute vulgarisation, pareil à un grand réservoir d'où il est à souhaiter que les notions précises, dont il est plein, se répandent en nappes fécondantes dans notre enseignement secondaire. G. Renard.

P. Hazard. — *La Révolution française et les Lettres italiennes.* — Paris, Hachette, 1910, in-8, 500 p., 10 fr.

Ouvrage important, abondamment et solidement documenté ; ample répertoire des relations littéraires entre la France et l'Italie de 1796 à 1815,

qui se trouve être en même temps un chapitre fondamental de l'histoire de la littérature italienne pendant la même période. Avec cela beaucoup d'idées, beaucoup de finesse et d'animation.

L'auteur nous apprend : comment les idées françaises pénètrent avant les armées françaises et avec elle ; dans quels domaines elles agissent principalement ; comment l'esprit italien essaie d'abord de réagir ; puis, après 1800, comment s'exerce la pression napoléonienne sur les esprits, comment s'organise la résistance sur les terrains où elle est permise : la philosophie, la littérature, la langue ; enfin comment les littératures du Nord, par l'intermédiaire de la France même pénètrent en Italie et y contribuent à la transformation définitive de l'esprit public et à la fin de l'hégémonie française.

J'avoue que sur cette construction, sur cette histoire, quelque peu dramatique, de la lutte entre l'esprit français et l'esprit italien, je crois qu'il y aurait à redire. Les choses ne se sont pas probablement passées tout à fait ainsi. Et la thèse favorite de l'auteur : que l'influence de la Révolution française prépare la fin de l'hégémonie française, est un peu trop ingénieuse, non pas pour être vraie (il se peut qu'elle le soit), mais pour servir de fil conducteur à une aussi vaste matière historique. Il est vrai que, dans le corps du livre, sous la masse des faits le système souvent disparaît ; on ne voit plus — et c'est bien — que l'histoire intellectuelle du peuple italien, exposée avec une abondance, une largeur de vues, et, en particulier, un soin dans l'étude des conditions de la vie intellectuelle, des procédés et des agents de l'importation, des phénomènes collectifs, des rapports entre la littérature et l'esprit public, qui sont encore aujourd'hui chose rare.

L'auteur aurait dû dire plus clairement, pour éviter tout malentendu, qu'il ne donnait pas *toute* l'histoire intellectuelle de l'Italie pendant cette période. Il manque à ce livre, pour donner à l'ensemble des faits qu'il rapporte sa juste valeur, une sorte de contrepartie, où serait montré : 1° tout le travail intellectuel qui se poursuit en dehors de l'influence française comme en dehors de la réaction qu'elle provoque ; 2° le considérable bagage intellectuel (importé ou national) antérieur à la Révolution française, et qui agit en même temps qu'elle.

Il y aurait beaucoup de choses, et importantes, à ajouter à ce qui est dit des « Effets de la Révolution avant la conquête » ; en dépit de ce qu'annonce son titre, l'auteur a sacrifié (36 pages sur 500) cette période de sept années, où pourtant l'influence française est si forte, malgré la réaction, et qui éclaire si utilement les vingt années suivantes.

Enfin, j'aurais aimé un peu plus de discernement dans l'emploi des documents, jetés en trop grande abondance dans le texte, alors qu'un grand nombre auraient mieux figuré en note ou mieux encore dans des répertoires analytiques en appendice. L'accumulation des « faits à l'appui » produit, à plusieurs endroits, le contraire de l'évidence ; et le « significatif » est quelquefois sacrifié au pittoresque. Savoir maîtriser le document, c'est l'art des maîtres : M. Hazard, qui est à ses débuts, nous le montrera dans son prochain ouvrage.

J. Luchaire.

P. Walle. — *Au Brésil. De l'Uruguay au Rio de São Francisco.* — Paris, Librairie orientale et américaine, E. Guilmoto, 1910, in-8, XVIII-444 p., 8 fr. 50. — *Au Brésil. Du Rio São Francisco à l'Amazone.* — Ibid., 1910, in-8, 464 p., 10 fr.

M. Paul Walle publie dans ces deux volumes les résultats d'une vaste enquête qu'il vient d'entreprendre dans les différentes parties du Brésil. Déjà familier avec l'Amérique du Sud, auteur d'un livre apprécié sur le Pérou économique, M. Walle visitait pour la quatrième fois les pays dont il nous parle. On peut dire qu'il est allé partout, cherchant sans parti-pris à se rendre compte, disant simplement ce qu'il a vu, avec la seule préoccupation d'être utile à ses compatriotes. L'ouvrage est donc avant tout pratique. M. Walle s'excuse d'avoir systématiquement écarté les anecdotes et menus incidents de voyage. Nous avons tant de livres qui ne sont que des recueils d'anecdotes qu'on lui saura gré, au contraire, d'avoir fait œuvre sérieuse. A vrai dire, l'art d'exposition fait un peu défaut ; il y a parfois surabondance de renseignements, l'essentiel ne se dégage pas toujours assez nettement de ces pages trop pleines ; mais pour qui voudrait voyager au Brésil, y nouer des relations commerciales, pour qui veut simplement être informé sur les ressources et le développement du pays, en un temps où les capitaux français sont de plus en plus sollicités à s'y employer, l'ouvrage est à recommander sans réserve. M. Walle s'est acquitté en conscience de la mission que lui avait confiée le Ministre du Commerce.

Il ne peut être question de rendre compte en quelques lignes de livres qui contiennent tant de choses. L'enseignement qu'on retire de leur lecture, c'est que le Brésil, depuis une période qu'on peut faire commencer avec l'établissement de la république (1889), est en très grand progrès. La capitale, Rio de Janeiro, a été transformée, assainie ; les grands ports ont été aménagés ou sont en train de l'être. Partout des lignes ferrées, des télégraphes ont été poussés vers l'intérieur. Dans les grands centres, des établissements industriels ont été créés. Les États du Sud ont surtout gagné : la ville de São Paulo a passé de 35.000 habitants, en 1890, à 340.000 en 1910 ; Santos, où régnait en permanence la fièvre jaune, est aujourd'hui une ville de 70.000 habitants. Porto Alegre, la capitale du Rio Grande do Sul, a plus que doublé sa population depuis vingt ans ; elle compte aujourd'hui 100.000 habitants. Presque partout le pays est salubre ; même dans le bassin de l'Amazone, sur lequel règnent encore tant de préjugés, l'Européen peut vivre et se livrer au travail. Les fièvres paludéennes n'y sévissent guère que sur les chercheurs de caoutchouc, dont l'hygiène est déplorable. M. Walle cite cet exemple probant qu'en pleine forêt vierge, sur les chantiers du chemin de fer Madeira-Mamoré, la santé des terrassiers italiens et espagnols reste très satisfaisante. Il est vrai qu'on n'embauche que des hommes sobres et robustes et que l'alcool est sévèrement proscrit. Le pays est immense, la mise en valeur, sur beaucoup de points, en est à peine commencée, les possibilités de développement sont infinies. Est-ce à dire qu'il n'y ait aucune réserve à faire ? Le Brésil, sauf dans sa partie méridionale, est un pays tropical et le climat y pèse sur l'organisme humain ; d'autre part, les facilités qu'offre la vie, n'incitent guère à l'énergie. L'indolence native paraît sans remède, surtout dans les vieux États du Nord où dominent les nègres et

les gens de couleur. Il faut signaler encore le danger de cultures ou d'exploitations trop exclusives. On sait à quelle crise économique a conduit dans l'État de São Paulo la culture presque unique du caféier. L'exploitation à outrance des arbres à caoutchouc, sans qu'on prenne soin de créer des plantations d'*hevea*, paraît menacer à bref délai les États de l'Amazone. La critique est donc à côté de l'éloge et le témoignage de M. Walle n'en a que plus de prix. Ces deux livres sont ornés de nombreuses phototypies montrant l'aspect des villes, des cultures, les principaux sites. La grande carte du Brésil qui les accompagne est à la fois trop petite d'échelle. et d'une exécution bien médiocre. Elle est presque illisible. On a bien fait d'y suppléer dans le second volume par de petites cartes des différents États, encore que la représentation du relief y soit bien archaïque. L. Gallois.

E. F. Gautier. — *La Conquête du Sahara* (Essai de psychologie politique). — Paris, A. Colin, 1910, in-12, 272 p., 3 fr. 50.

L'auteur avait écrit sur le Sahara, qu'il connaît pour l'avoir parcouru lui-même, le livre d'un savant (1). Ensuite, comme pour un délassement, sa plume s'est faite ironique, et le polémiste a remplacé le géographe. Le livre est attrayant. M. Gautier, avec une discrétion charmante d'ailleurs, laisse deviner certains dessous amusants, par quoi s'expliquent tant d'affaires coloniales, celle d'In-Salah entre autres. Dans de pareilles entreprises la part du hasard est grande et très souvent l'inattendu vient bouleverser les projets qu'élaborent les bureaux du ministère. Et pourtant ces évènements imprévus ont leur logique à eux, très rigoureuse, même. — La dernière partie résume les idées fort intéressantes de l'auteur sur le Transsaharien : s'il ne faut pas se faire illusion sur la valeur économique du Sahara, l'on doit pourtant cesser de considérer ce chemin de fer « comme une utopie ridicule ». Le Transsaharien se fera et cette « grande voie de communication mondiale » coûtera à établir moins cher qu'on ne pense. Le grand public vit dans une ignorance profonde et regrettable de ce qui touche notre empire colonial. Aussi M. Gautier fait-il bien d'avoir écrit un livre plaisant qui ne rebutera pas ce genre de lecteurs. Peut-être seulement les a-t-il supposés plus savants qu'ils ne sont; un chapitre manque, au début, où la question saharienne serait délimitée nettement, et située dans le temps et dans l'espace. L'on serait presque tenté de faire à l'auteur le reproche, qu'encourent souvent les spécialistes, d'avoir quelquefois sous-entendu l'essentiel.

A. d'Estournelles de Constant.

M. de Gasté. — *Réalités imaginatives... Réalités positives.* Essai d'un code moral basé sur la science. — Paris, Alcan, 1911, in-8, 347 p., 7 fr. 50.

M. de Gasté, homme de sport, conçoit à quarante ans l'importance du raisonnement scientifique dans l'amélioration du cheval trotteur, et, ne pou-

(1) Gautier, *Le Sahara algérien*, Colin, 1908, in-8.

vant imposer ses convictions aux éleveurs imbus de préjugés, reconnait le danger de l'argument d'autorité tant dans la vie courante qu'au point de vue moral. Après avoir « révisé ses convictions », dit M. Le Dantec dans la préface, « il a pensé que son travail pourrait être utile à ceux qui ont une vie analogue à la sienne; il a écrit un livre pour les gens de ce monde auquel il appartenait naguère par la forme de son esprit, et où l'on croit aisément tout savoir parce qu'on ne s'est jamais rien demandé. »

Il y a, d'après M. de Gasté, des *Réalités positives* que nous indiquent la réflexion, l'observation et la démonstration expérimentale ; les principes de la morale doivent être basés sur elles et nullement sur l'opinion ou la coutume, qui ne sont que le résultat d'impressions n'ayant aucun rapport avec la réalité des choses ; d'où des définitions du bien et du mal, du droit et du devoir. La morale naturelle doit reposer sur des principes naturels, et ceux qui paraissent le mieux convenir sont les lois de l'Évolution des êtres déduites de la doctrine darwinienne : la loi de Sélection par le meilleur, la loi d'Adaptation à un milieu, la loi de Survivance des plus aptes, la loi de Formations lentes, la loi de l'Évolution,... la loi de la Division du travail et celle de l'Interdépendance sociale. Ces conclusions résultent d'une discussion comparée des enseignements de la Science et de la Religion (p. 49-86). L'auteur examine ensuite l'origine de la pensée, l'automatisme de la pensée, l'intelligence de la pensée et l'évolution de la pensée (p. 89-344).

C'est en somme un livre intéressant pour les philosophes qui y trouveront souvent une fraîcheur d'idées et de termes, rare dans ce domaine, mais assez confus, parce qu'on y trouve les traces d'une lecture hâtive de plusieurs ouvrages médiocres.

L. Blaringhem.

A. Colson. — *L'essor de la Chimie appliquée* (Bibliothèque de Philosophie scientifique). — Flammarion, Paris, 1910, in-18, 349 p., 3 fr. 50.

Le livre de M. Colson renferme un exposé consciencieux du mouvement scientifique le plus important, peut-être, des temps modernes ; depuis la fabrication de la fonte jusqu'à la synthèse des parfums les plus subtils, la chimie a mis son empreinte sur tous les produits de notre civilisation. L'auteur passe en revue ces multiples industries, dont le nombre est tel qu'il est forcé de ne consacrer à chacune qu'une rapide monographie ; et ceci est la principale critique que je me vois contraint d'adresser à ce livre ; il paraît impossible, dans un ouvrage de vulgarisation, de traiter un sujet aussi vaste sans se résigner à y faire de larges coupures ; quelques exemples, bien choisis et développés à loisir, vaudraient mieux qu'une accumulation de faits, de réactions et de données numériques où l'esprit risque de s'égarer. Et, comme si le sujet n'était pas déjà trop vaste, M. Colson a cru bon d'y ajouter des questions qui ne se rattachent à la chimie appliquée que par un lien assez lâche : les expériences de Ramsay et la dégradation des éléments, les enzymes, les diastases, le charbon, la rage, la diphtérie, la lumière ultraviolette, la loi des phases, l'entexie, que sais-je encore ! Ne vaudrait-il pas mieux extraire, à l'intention du lecteur, la moelle de cette grande évolution chimique, en montrer les voies générales, et déterminer les facteurs agissants ?

Cette critique faite, je ne puis oublier que ce livre, écrit par un auteur de compétence indiscutable, s'appuie sur une documentation très complète et très moderne. Mais je ne puis comprendre comment l'éditeur a osé « illustrer » l'ouvrage par des figures qui deshonoreraient le cahier d'un mauvais élève de dixième ; une pareille négligence est sans excuse.

L. Houllevigue.

LIVRES ANNONCÉS SOMMAIREMENT.

LITTÉRATURE.

E. Moselly. *Joson Meunier.* — Paris, Ollendorff, in-16, 3 fr. 50. — Un pauvre paysan lorrain, meurtri par les durs travaux et par les douloureuses épreuves, a reporté sur son fils toutes ses espérances. Tandis qu'il « trime comme un sauvage », une idée le réconforte : « Mon fils sera plus heureux que moi ! » Il se saigne pour mettre l'enfant au collège. Et Maurice triomphe aux distributions des prix — entre à l'École Polytechnique — en sort lieutenant d'artillerie — épouse la fille du riche voisin, de l'orgueilleux industriel — ; bref le voilà un « Monsieur » — qui n'a plus que mépris pour son bonhomme de père. Maintenant Joson avec sa blouse, ses mains calleuses, son parler rustique, lui fait honte. Et le pauvre vieux, mis au rancart, ne songe plus qu'à se terrer, loin du fils ingrat, en attendant la mort libératrice. — Cette simple et touchante histoire, qui est parfois une histoire vraie, M. Moselly l'a contée avec une émotion discrète, dans la manière sobre et délicate qui fit naguère le succès de *Jean des Brebis* et de *Terres lorraines.* Cette fois encore, c'est dans des paysages lorrains que s'encadre le récit ; ils lui ont communiqué, semble-t-il, leur distinction un peu sèche et leur finesse un peu grêle. On saura gré d'ailleurs à M. Moselly de n'avoir pas écrit un roman à thèse : dans ce genre, et sur la question que soulève le sujet traité, l'*Étape* de M. Bourget suffit.

M. Lange.

Jane Catulle-Mendès. *Les petites confidences. Chez soi*, avec un portrait de l'auteur par Albert Michaut. — Paris, Sansot, 1911, in-12, 0 fr. 90. — Petites, toutes petites confidences, et pourtant que d'énormités ! l'idolâtrie de soi-même y est sans bornes. Orgie verbale, littératurite poussée au paroxysme. C'est un document pour une *pathologie de la littérature contemporaine.* Ainsi pris, ce ne serait pas sans valeur.

J. Merlant.

C. Jakobowski. *Werther le Juif.* — Paris, Librairie nationale, 1911, 3 fr. 50. — On a jugé à propos de traduire ce médiocre roman judéo-allemand. Le seul intérêt qu'il présente, en sa naïveté, est de faire connaître à qui ne les connaît pas quelques manières d'être étrangères : mélange de sentimentalité, de brutalité et de muflerie.

P. D.

C. Dormier. *Le Val d'Amour*, nouvelles franc-comtoises. — Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1910, in-18, 3 fr. 50. — Un des meilleurs volumes de la collection des écrivains régionaux, *les Pays de France.* Des récits courts, alertes, où s'expriment les divers aspects du caractère comtois, tels que les définit la brève préface. Le livre s'ouvre et s'intitule par la légende, assez connue, de la *vouivre* du Val d'Amour, c'est-à-dire du pays de la Loue entre le Doubs, le Jura et la forêt de Chaux. Mais ensuite les usages et les paysages décrits évoquent la Comté presque entière, de Montbéliard à Salins. Le cadre sobre de chaque nouvelle, les traits de mœurs variés sont excellents. Très heureux aussi, mais avec quelque excès de stylisme, de manière, les tableautins rustiques, les poèmes en prose de

la fin. Quant aux récits ils ont tous, mais ils ont trop, et trop uniformément, une qualité, certes, qui manque à plus d'un recueil analogue : l'invention dramatique — ou mélodramatique. Scènes de vengeance jalouse et de guerre, rencontres fortuites et douloureuses d'êtres rapprochés des extrémités du monde, rien là-dedans qui, pris à part, ne soit, à la rigueur, vraisemblable et même émouvant : au reste, une tradition orale, souvent un fait réel, a fourni maint sujet. Mais de ces sombres accidents, en série, l'un fait tort à l'autre. Érigé en système, le recours littéraire au hasard ou au crime est un système puéril, faux et froid. On lira donc ce recueil à petites doses, par intervalles, en s'attachant plus à l'atmosphère, au détail, qu'aux faits eux-mêmes et surtout qu'aux dénouements.

J. Bury.

M. Morel. *Violettes et primevères*. Poésies enfantines, pièces à dire. — Paris, Larousse, s. d. [1911], in-12, 1 fr. 50. — M. Maurice Morel a écrit déjà sur les enfants et la famille de fort jolies choses, délicatement senties et exprimées avec une heureuse originalité. Aujourd'hui c'est pour les enfants eux-mêmes qu'il écrit : son inspiration, qu'a toujours dominée une haute culture philosophique et un souci esthétique très avisé, se fait ici toute simple et familière et tente de mettre le Beau et le Vrai à la portée des tout petits. Tâche difficile, où l'auteur a souvent réussi : si les fresques enfantines à sujet historique ont un aspect un peu banalement primaire, toute la première partie est fine, jolie et accessible. Ce livre plaira, il sera lu, récité et justement aimé des petits et des grands. F. Gaiffe.

Jeanne Termier. *Derniers Refuges* (Poëmes). — Paris, Grasset, in-12, 1910, 3 fr. 50. — La jeune poétesse a voulu exprimer l'angoisse morale où notre siècle vit : cette angoisse vient de notre attitude trop intellectuelle, et de la multiplicité des doctrines : il paraît que la joie chrétienne est le dernier refuge. Ces idées, claires dans la préface, s'ennuagent de symboles sentimentaux et mélancoliques dans le livre même. Le vers, aux coupes volontairement incertaines, ajoute du trouble à ces images tristes qu' « une jeune fille de vingt et un ans » a rêvées. On voudrait aux idées plus de précision, donc d'originalité, et parfois un peu de joie humaine.

J. Morel.

HISTOIRE.

Em. Cauderlier. *L'Église infaillible devant la Science et l'Histoire*. — Paris, E. Nourry, 1910, in-18, 1 fr. 25. — Le titre serait plutôt : L'Église contre la Science. Liée par la tradition à son histoire sainte, qui implique une cosmographie, une géologie et une préhistoire, l'Église catholique a proscrit la recherche scientifique tant qu'elle en a eu le moyen ; depuis que la recherche scientifique est libre, elle a vingt fois convaincu d'erreur l'Église infaillible. Artifices divers de l'Église pour couvrir ses défaites. Actuellement, le déluge se passe sous silence dans les facultés catholiques ; dans les conférences d'apologétique, c'est un « diluvium volcanique plus ou moins étendu » ; dans les collèges secondaires, il ne noie que la terre habitée ; dans les écoles des frères, c'est le vieux déluge universel. — L'auteur devrait citer les livres qu'il résume. L'un d'eux est excellent, la *Question biblique* de M. Houtin. Pour la partie ancienne, M. Cauderlier est mal informé. Ainsi (p. 14) il n'est pas sûr que le pape Zacharie et saint Boniface aient « nié les antipodes ». Alexandre III (p. 10), au concile de Tours de 1163, n'a pas « défendu l'étude de la physique et des *lois du monde* », il a interdit aux moines de quitter leurs couvents pour étudier l'art de l'apothicaire et le droit laïque (*leges mundanas*) ; le texte n'avait rien à voir ici. Malgré cette bourde et quelques autres erreurs, petit livre sincère, dont la seconde partie est fort intéressante.

E. Ch. Babut.

Amours et Coups de Sabre d'un Chasseur à Cheval (1800-1809). — Paris, L. Michaud, 1911, in-12, 1 fr. 50. — C'est une réédition partielle des souvenirs de Parquin.

L'auteur, ex-capitaine de légère à la garde, les rédigea en 1843 dans la prison de Doullens où l'avait conduit son dévouement aux Bonaparte. Le volume est coquet, l'illustration soignée ; l'introduction de M. A. Savine est solide ; des notes, tirées des documents d'archives et des mémoires, sont là pour donner, à propos des noms des militaires cités, les éclaircissements nécessaires ; il est regrettable qu'un travail de ce genre n'ait pas été entrepris pour les noms de lieux. — Parquin conte ses aventures sans art, et même avec maladresse ; pourtant on prend plaisir à le relire, car maints détails curieux s'y trouvent, relatifs à la vie qu'on menait « chez l'habitant » en Pologne, en Allemagne et en Hongrie.

A. E. C. R.

C. Latreille. *Après le Concordat. L'opposition de 1803 à nos jours.* — Paris, Hachette, 1910, in-16, 3 fr. 50. — *L'opposition religieuse au Concordat. La petite église de Lyon.* — Lyon, Lardanchet, 1911, in-16. — Ces deux volumes sont la suite et le complément de *L'opposition religieuse du Concordat de 1792 à 1803,* dont nous avons précédemment rendu compte (n° du 15 Juillet 1910). — Dans le premier, l'auteur conduit jusqu'à nos jours l'histoire de la Petite Église, c'est-à-dire du clergé et des fidèles irréductiblement hostiles au Concordat et attachés à la doctrine de l'inamovibilité de l'épiscopat. Il raconte les persécutions qu'elle subit sous le Consulat et l'Empire, ses vaines espérances sous la Restauration, la déception que lui causa le Concordat de 1817, la dissolution du groupe des prélats opposants dont les uns finirent par se rallier à l'Église romaine, dont les autres moururent, si bien que, dès le règne de Charles X, l'ancien évêque de Blois, l'octogénaire Thémines, demeura le seul chef des dissidents ; la vie des petites communautés qui se maintinrent à Lyon, à Vendôme, en Normandie et dans l'Ouest, leur tentative infructueuse auprès du Concile de 1870, l'état actuel de ces survivants qui, ne voulant pas se soumettre à l'absolutisme pontifical, s'obstinent à rester en marge de l'Église officielle, et « mettent leur confiance en Dieu, sans s'inquiéter de l'avenir ». — Le second volume retrace par le menu l'histoire du groupe lyonnais de ces catholiques encore aujourd'hui fidèles à leur doctrine et à leur foi, intransigeants, « profondément convaincus, admirables par leur élévation morale, par leur piété, et peut-être par leur obstination même ». Le sujet pouvait-il fournir la matière de trois volumes, sans éviter les longueurs et les redites ? En tout cas, la documentation est riche et neuve.

C. Bloch.

Ch. Péguy. *Victor-Marie comte Hugo.* — Paris, 1910, Cahiers de la Quinzaine, in-18, sans indication de prix. — M. Péguy compte des admirateurs. Mais, apparemment, il n'a pas écrit ce volume pour eux seuls, puisqu'il l'a fait tirer à seize cents exemplaires. N'est-il pas permis de se demander si, en dehors de son groupe de fidèles, il se trouvera des lecteurs pour se plaire à l'étrange « manière » qu'il a adoptée, et si beaucoup ne seront pas déçus lorsque, dans un livre sur Victor Hugo, il leur faudra lire près de cent pages qu'emplit seule la personne de M. Péguy ?

M. Pellisson.

A. Lefebvre. *L'inconnue de Prosper Mérimée.* Sa vie et ses œuvres authentiques. — Paris, E. Sansot, 1910, in-12, 3 fr. 50. — Elle se nommait Jenny Dacquin et était la fille d'un notaire de Boulogne-sur-Mer. A vingt ans, sous le pseudonyme de Léona, elle « jetait sur le papier ses sensations fugitives. » Elle disait ses rêves d'exotisme, son amour de la mer ; elle rimait des barcarolles, qui n'auraient pas assuré l'immortalité à son nom. Mais, en octobre 1831, elle eut l'idée d'écrire à Mérimée pour obtenir un autographe de lui, et ce fut le début de la longue aventure. Tout d'abord Mérimée n'était pas sans défiance. Cette démarche inattendue ne cachait-elle pas un piège ? ne risquait-il pas d'être conduit au mariage ? Que penser d'ailleurs de cette mystérieuse correspondante qui signait lady Algernon Seymour ? Une jeune muse départementale ? Une aventurière ?

Peut-être une matrone romanesque ?... Il la vit et fut rassuré. — M. Lefebvre suit de très près l'histoire de cette amitié amoureuse. Son grand souci est d'établir que jamais ne furent franchies les limites d'un attachement platonique. C'est un point sur lequel il est toujours difficile de se prononcer. Au reste la chose, pour nous, n'est pas de très grande importance... Était-il bien utile aussi de nous révéler les premiers essais de la jeune fille et de publier cette série de lettres inédites ? On y trouvera des impressions de voyage assez banales. Quant aux jugements littéraires, voici : « Je viens d'avoir la dernière partie des *Misérables* ; je ne sais qu'en penser ; cela se laisse lire. » — M. Lefebvre a tenu à nous bien faire connaître Jenny Dacquin ; mais toute sa gloire restera d'avoir été l'Inconnue. J. Marsan.

P. Albin. *Les grands traités politiques.* Recueil des principaux textes diplomatiques depuis 1815 jusqu'à nos jours. Bibliothèque d'histoire contemporaine. — Paris, Alcan, 1911, in-8, 7 fr. — Il nous manquait un instrument de travail qui mît à notre disposition les principaux textes diplomatiques, auxquels il est fait si souvent allusion sans qu'on en connaisse exactement la teneur. Cet instrument, M. Albin l'a établi de façon fort satisfaisante. Après une *introduction* où sont groupés les textes essentiels qui se rattachent au Congrès de Vienne, il donne ceux qui concernent chaque grande région du monde, Europe, Orient, Afrique, Asie, Amérique, Océanie, et finit par quelques textes relevant du droit arbitral en formation. Il va sans dire que nous avons affaire à un choix : M. Albin a exclu les actes à caractère commercial, judiciaire ou administratif ; ce qui est plus gênant, c'est qu'il a coupé un peu trop largement dans la forêt touffue des actes qui concernent les grandes questions internationales, — Orient, Afrique, Extrême-Orient ; enfin, il y a vraiment trop peu de choses, dans son *Recueil*, sur le droit arbitral, et il n'y a rien sur l'organisation des grandes institutions internationales, auxquelles la Suisse sert de siège. De plus, il eût été bon de dresser une bibliographie, même sommaire, non pas des questions diplomatiques, mais des recueils généraux et spéciaux, des *sources*, en un mot où M. Albin a puisé ses textes. On lui saura gré, en revanche, d'avoir su, à l'intérieur des grandes divisions, grouper logiquement les textes retenus et ne pas se borner au simple ordre chronologique, de les avoir commentés par des notices introductives sommaires, mais suffisantes, et une annotation qui reproduit souvent des textes secondaires, d'avoir enfin permis les recherches au moyen d'une table alphabétique, d'une table chronologique et d'une table analytique. La table alphabétique, toutefois, est trop sommaire, et M. Albin eût dû y faire figurer tous les noms de lieux donnés par les textes et dont on a souvent besoin de retrouver la signification diplomatique. B. G.

J. de Gourmont. *Muses d'aujourd'hui.* — Paris, Mercure de France, 1910, in-12, 3 fr. 50. — De ces onze poétesses on n'a pas voulu nous expliquer le cœur, innombrable en désirs, sans nous montrer aussi le visage, à plus d'une son cher inspirateur. Ce livre est un album, un écrin. Des autographes prolongent les confidences des portraits. Les notices les expliquent, mais sans minutie extérieure ; ni biographies, ni bibliographies, ni longues déductions ; de brèves synthèses de la sensibilité et de la manière, en formules expertes, poétiques, parfois subtiles, en citations précises. Un préliminaire *Essai de physiologie poétique* réunit les théories, les vues d'ensemble sur la spontanéité féminine en poésie. La sympathie de l'exégète, amoraliste, verlainien, mallarméen, était tout acquise à nos muses, à leur fougue romantique ou païenne, à leurs nouveautés et osons dire leurs impudeurs, transpositions sur le mode de leur sexe des délicatesses, des raffinements, et des perversions enfin, des poètes mâles, à leur recherche ou à leur rencontre d'une musicale imprécision dans la forme. Avec quelle ardeur il défend deux « nietzchéennes » prétendues, calomniées par l'incompétence des critiques bourgeois ! Et pourtant il conclut avec une modération piquante : « Ce

travail d'abeilles butineuses de sensations fraîches n'aura pas été inutile : un poète de génie viendra qui fera du miel avec cette cire parfumée de l'odeur de la femme. » J. B.

R. de Chavagnes. *La Vérité sur la Russie.* — Paris, Vanier, 1910, in-12, 1 fr. 50. — Ce livre n'est, à proprement parler, qu'une grosse brochure et une brochure à scandale. On y trouve recueillis pêle-mêle, sans l'ombre de discernement, des racontars affolants de révolutionnaires russes, des extraits anciens de documents exacts, aujourd'hui sans valeur, des citations tronquées de livres sérieux, et enfin, de stupéfiants coq-à-l'âne qui viennent de ce que l'auteur ignore probablement le russe et la Russie, et prend, à chaque pas, le Pirée pour un nom d'homme. Un seul exemple : p. 22, M. de Chavagnes fait du grand duc Nicolas Nicolaévitch *deux* personnages, « les grands ducs Nicolas et Nicolaévitch. » Plus grave que cette amusante bévue est l'opinion émise p. 29, suivant laquelle : « On s'efforça de détruire le bien communal... pour liquider, au détriment de la grande masse paysanne, la question agraire. » En réalité, la loi qui a permis à ceux des paysans qui vivaient sous le régime communal, de recevoir la libre disposition de leur lot de terres, et qui, en même temps, a fait procéder à un « remembrement » méthodique des parcelles, a été le signal d'une bienfaisante révolution économique qui triplera, sans aucun doute, la production agricole de la Russie. J. Legras.

V. de Pallarès. *Le Crépuscule d'une Idole (Nietzsche, Nietzschéisme, Nietzschéens).* — Paris, Bernard Grasset, in-18, 3 fr. 50. — M. de Pallarès a lu les Œuvres de Nietzsche et ses lettres. Ses citations ne sont pas mal choisies ; il trouve, çà et là, des formules heureuses. Si son étude passe un peu inaperçue entre les livres français sur Nietzsche qui l'ont précédée et qui la suivront, ce n'est pas, comme l'auteur le croira peut-être, faute d'un parti-pris admiratif. Mais c'est qu'inspirée d'un parti-pris contraire, pleine de reproches et de réfutations, elle ne nous aide guère à comprendre l'origine des pensées de Nietzsche, ni leur liaison profonde, ni ce qu'elles contiennent malgré tout de durable et de fécond. M. Drouin.

Publications de la Société d'histoire moderne. — Série des instruments de travail. II. *Les ministères français* (1789-1909). — Paris, Cornély, 1910, in-8, 58 p. — Le petit volume publié par la Société d'histoire moderne rendra les services qu'on demandait jusqu'ici au livre classique de Muel. Il en eût rendu davantage s'il se fût terminé par une table alphabétique des noms propres, qui permît de savoir rapidement à quel gouvernement appartint tel ou tel homme politique. Malgré une révision très sérieuse des épreuves, les auteurs ont laissé passer quelques erreurs et quelques oublis, — touchant en particulier les *intérim*, — qui seront corrigés dans une prochaine édition ; c'est dans celle-ci également que nous espérons trouver le personnel des Commissions exécutives qui remplacèrent en l'an II les ministères supprimés. B. G.

J. Rouché. *L'Art théâtral moderne* (Collection de la Grande Revue). — Paris, Cornély, 1910, in-8, avec des illustrations dans le texte et deux planches hors texte en couleur, 5 fr. — Ce livre, aussi neuf par le fond que brillamment présenté et illustré, résume, en y apportant quelque clarté, et aussi quelques réserves, les théories allemandes, russes et anglaises sur la rénovation de l'art scénique : le décor artistique et synthétique substitué au trompe-l'œil soi-disant réaliste, la subordination de la décoration au drame et du décorateur à l'acteur, tels sont les deux principes essentiels de cette nouvelle esthétique de la scène, qui surprendra les routines obstinées, mais qui paraît infiniment plus conforme aux lois générales de l'art. M. J. Rouché n'aura pas moins de succès comme théoricien que comme directeur du Théâtre des Arts où il a, hardiment, joint l'exemple au précepte. F. G.

A. Soubies. *Almanach des spectacles, année 1909.* — Paris, Flammarion, 1910, pet. in-12, 5 fr. — Il n'y a pas à rendre compte de ce nouveau volume d'une publication qui en est à sa trente-neuvième année ; mais il convient de le signaler en rappelant qu'avec son « journal » de l'Opéra et de la Comédie-Française, sa liste de toutes les pièces représentées à Paris et en province et des acteurs qui en ont joué les rôles, enfin sa bibliographie très complète, ce répertoire si diligent est un instrument de travail indispensable pour les historiens à venir de notre théâtre et de notre musique dramatique. A. C.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES.

L. Morel-Payen. *Troyes et Provins* (Collection des Villes d'Art célèbres). — Paris, Laurens, 1910, 120 ill., in-4, 4 fr. — Nous n'avons pas besoin de présenter à nos lecteurs cette intéressante collection. Ils la connaissent déjà. Le volume que M. Morel-Payen y ajoute, la continue de la façon la plus heureuse. Il fait revivre avec leur physionomie originale « le charme éclectique de Troyes », ville élégante, riche en œuvres d'art, et la rude cité de Provins, qu'on dirait, derrière ses remparts massifs, à peine sortie du moyen-âge. J. L.

Ch. Géniaux. *Le Maroc.* — Édition du *Figaro Illustré*, 24 p., in-fo, 3 fr. — Belle publication, richement illustrée : 80 photographies d'après nature ou d'après des dessins de Jean Hess, planches en couleur reproduisant les tableaux de L. A. Girardot, une carte. Le texte, description du pays et des habitants, pourrait instruire les lecteurs mondains. A. E. C.

H. Lebeau. *Otahiti. Au pays de l'éternel été.* — Paris, Colin, 1911, in-12, 3 fr. 50. — Rien d'une étude géographique. Ce sont les impressions d'un artiste et d'un lettré très averti dont la préoccupation principale est d'admirer et d'aimer « cette belle nature opulente et joyeuse ». Mais les acteurs qui s'agitent dans ce décor idyllique sont piètres ou attristants. Papeete est un « mauvais lieu », Montmartre austral des riches américains. Les colons, presque tous mécontents, y ont apporté avec leurs maladies et leurs vices les mesquines querelles de leur petite ville de province. Cinq cent dix fonctionnaires pour dix mille habitants absorbent le plus clair des ressources d'une population oisive, rongée par les pourritures qui la détruisent avec certitude, sans cesse traquée par « l'omnipotence du gendarme ». Seuls les missionnaires de toutes religions, médecins du corps autant que de l'âme, sympathisent avec les indigènes, mais en déracinant tout ce qui faisait l'originalité de leur race. Et l'on détourne les yeux vers cette nature baignée par « l'idéal climat du Pacifique austral ». Le style, généralement pur, est très évocateur et très coloré. J. E. Martin.

TECHNOLOGIE ET SCIENCES.

J. Levître. *Alphabet du Piégeage.* — Paris, Laveur, 1910, in-16, 66 photogravures, 7 fr. 50. — Dans cet ouvrage, l'auteur présente sous forme de roman la vie d'un piégeur de profession. Plusieurs gardes , réunis une nuit de Noël sous le chaume d'un camarade, font l'éducation d'un élève. Et il semble bien que rien ne manque dans cette leçon improvisée, pas même ces petits secrets acquis au cours d'une longue carrière et qui sont si précieux. Chaque mode de piégeage est traité à fond avec ses applications aux divers animaux et dans les circonstances les plus variées. En outre, à suivre ce dialogue si vivant entre le maître et l'élève, on n'ignorera plus rien des mœurs des différentes bêtes à capturer, Mammifères et Oiseaux de proie. L'Alphabet du Piégeage se termine par l'exposé des desiderata souvent exprimés au sujet de la destruction des bêtes fauves et des autres animaux supérieurs nuisibles à la culture. Ed. Griffon.

A. Sauvaire-Jourdan. *La Marine de Guerre.* — Paris, Vuibert, 1910, gr. in-8, 10 fr. — Qu'est-ce qu'une marine de guerre ? Quels sont les multiples problèmes que fait surgir l'éventualité d'une guerre navale ? Quelle est enfin la figure de notre propre marine comparée à celles des autres grandes nations ? Un ouvrage qui renseigne le public, la jeunesse en particulier, sur ces diverses questions paraît à son heure. M. Sauvaire-Jourdan, officier supérieur de la marine, l'a écrit avec compétence. Ses exposés techniques sont clairs, simples, appuyés d'exemples parmi lesquels ceux tirés de la guerre russo-japonaise ne sont pas les moins saisissants. Mais le métier d'écrivain ne lui est pas aussi familier que celui de marin : son plan manque de netteté, ses effets littéraires sont souvent ingénus et maladroits. Volontiers il se laisse aller à des digressions à tendance moralisatrice et presque politique déplacées dans une œuvre d'un caractère quasi-scientifique. L'illustration est copieuse mais d'un procédé vieilli. Dans un livre très moderne, on eût mieux aimé trouver des photogravures que des reproductions d'aquarelle d'une valeur artistique relative et qui n'ont point le mérite de l'exactitude. J. Assailly.

G. Lehnert. *La Technique du froid.* Traduit de l'allemand par G. Dermine. — Paris, Ch. Delagrave, 1910, in-12, 140 fig., 12 pl., 6 fr. — Les principaux procédés de refroidissement et leurs applications (conservation des viandes, des matières alimentaires,...) sont décrits dans la première moitié du volume sous une forme très simple qui n'exige point de connaissances spéciales. Vient ensuite une étude détaillée des machines frigorifiques avec le minimum de théorie indispensable. Beaucoup de figures, de schémas et de plans ; beaucoup de tableaux numériques et de données relatives aux installations. Sous une forme concise, cet ouvrage sera un précieux guide pour tous ceux qui s'intéressent aux applications de l'industrie du froid. G. Sagnac.

Dr A. Leclercq. *Les Maladies de la Cinquantaine* : Clinique du cœur. Diabète et Goître exophtalmique. Albuminuries. — Paris, Doin, 1908-1910-1911, 3 vol. in-12, sans indication de prix. — Ces trois volumes appartiennent à une série où le Dr Leclercq étudie les maladies qui se manifestent de préférence autour de la cinquantaine. L'auteur s'efforce de guider l'examen clinique du malade par une documentation puisée au laboratoire et dans les recherches des expérimentateurs : documentation un peu éparse, quoiqu'elle vise à être complète. Le classement des symptômes est méthodiquement divisé : mais leur description n'est pas toujours suffisamment claire, parce que la matière déborde le cadre de ces livres. Le mérite de ces trois volumes est de toucher à presque toutes les questions qui se posent à propos des sujets du titre : à ce point de vue, leur lecture prépare à l'étude des traités où chaque côté de ces questions est examiné à fond.

Dr J. Philippe.

P. Londe. *La Médecine Préventive du premier âge.* — Paris, Alcan, 1911, in-16, 4 fr. — L'auteur, dans ce livre de vulgarisation, préconise la méthode préventive, et s'élève contre le préjugé des nourrices et des mères, qui craignent toujours que leur enfant « meure de faim ». — Le nourrisson mange trop. Pendant la longue période d'adaptation à la vie extra-utérine, il est continuellement en état d'imminence morbide : il suffira de le mettre en temps opportun à la diète plus ou moins absolue, au régime restreint, pour éviter une catastrophe. — D'autre part, presque toutes les maladies infantiles sont une infection broncho-intestinale, ou relèvent d'une infection broncho-intestinale : on en aura le plus souvent raison par la diète hydrique. — Diète préventive, diète thérapeutique : telles sont les deux prescriptions dont l'observation rigoureuse diminuerait certainement la mortalité infantile de plus de moitié. Dr M. Herer.

Imp. F. Paillart, Abbeville. *Le Gérant :* Éd. Cornély.

REVUE CRITIQUE

des

Livres Nouveaux

VIe Année, n° 5. (DEUXIÈME SÉRIE) 15 Mai 1911

CLAUDE FARRÈRE.

Fumée d'Opium. — *Les Civilisés* (prix Goncourt 1906). — *L'Homme qui assassina.* — *Mademoiselle Dax, jeune fille.* — *Les Petites Alliées.* — Paris, Ollendorf, s. d., 5 vol. in-12, 3 fr. 50. — *La Bataille.* — Paris, Fayard, s. d., in-8 illustré, 1 fr. 50. — *La Maison des hommes vivants.* — Paris, Librairie des Annales politiques et littéraires, 1911, in-12, 3 fr. 50.

Le fait est rare et mérite d'être signalé : voici un homme qui débuta dans la littérature par un succès, un gros succès même, et pourtant cet homme eut le courage de ne pas composer l'année suivante un second roman sur le modèle du premier. Le public prétend classer les œuvres d'un même écrivain, et plus généralement d'un même artiste, sous une étiquette déterminée. Trop d'auteurs s'asservissent volontiers à cette exigence qui paralyse.

Cl. Farrère, lui, ne se cantonne pas dans d'aussi étroites limites. La carrière qu'il a suivie (il est officier de marine) lui a permis de parcourir le globe en tous sens et de séjourner longtemps dans maints pays. Il a été capable de concevoir des romans dans chacun de ces cadres, qui s'offraient si différents à ses yeux ; il s'est plu à s'adapter et à adapter ses personnages à ces milieux étranges. Si bien que l'allure générale de l'intrigue, le développement des caractères, le ton et jusqu'aux procédés du narrateur diffèrent profondément d'un volume à l'autre et concourent à former de chacun d'eux quelque chose de très particulier qui, à première vue, ne ressemble à rien, même pas à « du Farrère ».

Une pareille aptitude à consacrer son talent à une variété si grande de types de paysages et de types humains est une preuve de la richesse de ce talent même.

Dans *l'Homme qui assassina*, c'est Stamboul et le Bosphore ; dans *Mademoiselle Dax*, c'est Lyon, son manteau de brumes et son fleuve méchant ; dans *les Petites Alliées*, c'est « Toulon de mer, de lumière et d'amour », que chantait si bien Consolata (1). Dans *les Civilisés*, Saïgon, nouvelle Gomorrhe où, aux vices de l'Orient, s'ajoutent et se superposent les mauvais instincts des envahisseurs. Dans *la Bataille* c'est le Japon moderne qui n'emprunte aux barbares occidentaux leurs habitudes de pensée, leurs procédés techniques et leurs

(1) Henry Daguerches : *Consolata, fille du Soleil.* — 1 vol. in-12. Calmann-Lévy — livre charmant que je suis heureux de pouvoir citer à côté des « Petites Alliées ».

progrès industriels, que pour pouvoir vaincre mieux l'étranger, le chasser plus vite et conserver intact son patrimoine de qualités morales particulières.

Or, ces paysages différents, les personnages dissemblables qui s'y meuvent, c'est pourtant une même pensée qui les fait vivre et, pour un lecteur attentif, certaines pages ont entre elles comme un air de famille, parce que ce sont les mêmes qualités qui les rendent fortes, et parce que de temps à autre les mêmes défauts y ont laissé leur trace, — très légère d'ailleurs et à peine visible.

Ainsi déjà dans le premier volume de Farrère, *Fumée d'Opium*, il était possible de saisir, en puissance, tout le tempérament du romancier. On y reconnaît déjà la faculté d'emprunter avec une aisance pareille ses sujets à tous les milieux, à tous les pays, même à diverses époques de l'histoire (voir par exemple le conte intitulé : *la Peur de M. de Fierce*) et d'exceller également dans tous les genres.

Une autre qualité frappe aussi dès *Fumée d'Opium* : on la retrouvera dans l'œuvre tout entière développée au plus haut degré, c'est l'imagination. Elle est chez Farrère d'une audace singulière, et pourtant jamais ses constructions, si hardies soient-elles, ne nous déconcertent, tant il possède l'art de nous faire passer par transition insensible du monde qu'il observe dans celui qu'il invente. On quitte le réel pour entrer dans le fantastique sans pouvoir dire où cesse la vraisemblance, et si grande est la force que l'auteur met à objectiver ses rêves que les épisodes les plus extravagants nous laissent néanmoins l'impression de la vie. Qu'il regarde la nature environnante ou qu'il regarde en lui-même, Farrère voit toujours aussi nettement ; puis il décrit, toujours avec une exactitude scrupuleuse. Ainsi dans *la Maison des hommes vivants*, le dernier en date des volumes de Farrère, mais aussi le plus proche parent des *Fumées*, n'en déplaise à la chronologie, les détails précis abondent aussi bien dans le récit de l'ascension nocturne du Grand Cap que dans la scène où des vieillards tricentenaires épuisent, pour prolonger leur propre vie, la vie d'êtres jeunes et forts.

Conte, nouvelle ou roman, il n'en est pas un, où, à côté de l'observation, qualité que peut acquérir tout romancier honnête, nous n'apercevions chez Farrère une imagination exceptionnelle qui est bien, elle, un don, un don précieux de l'intelligence.

L'imagination, c'est elle qui fait incomparables les dénouements. La fin des romans de Farrère est toujours bien inventée. On ne peut jamais (sauf pour *les Petites Alliées* et c'est peut-être dommage) prévoir comment ils vont finir. Chaque intrigue se dénoue soudain en quelques pages, parfois en quelques lignes (dans *la Bataille*), et toutes seraient à citer : celle mystérieuse et angoissante de *l'Homme qui assassina,* celle pitoyable de la pauvre petite Dax, celle des *Civilisés* surtout : dans une atmosphère de serre chaude où montent des odeurs malsaines évolue une humanité louche, sans aspirations hautes, n'ayant d'autre souci que de jouir. Pendant de longues pages denses, peut-être trop denses même, l'auteur a exposé la difformité morale de ces cosmopolites et mis à nu leur âme boueuse. On conserverait du livre une impression lourde et pénible ; mais tout à coup le vent du large s'élève et dissipe les parfums insidieux des tropiques. Au contact de l'air salé le héros du roman retrouve son courage et l'âme de ses ancêtres barbares ; la guerre a éclaté, il fait son devoir et meurt dans un combat naval. C'est d'une élévation et d'une sobriété indicibles.

Sans doute il faudrait parler de beaucoup d'autres choses encore. Farrère est à la fois un observateur perspicace, un analyste subtil, un romancier qui sait à merveille graduer l'émotion et l'intérêt, un écrivain dont le style sonore est plein de formules heureuses. Il faudrait dire la qualité très particulière de son exotisme : il ne dépeint guère d'un pays lointain que ce que les Occidentaux en peuvent réellement connaître : la nature, la colonie européenne et la foule cosmopolite qui gravite autour d'elle.

Sans doute aussi quelques défauts se montrent par endroits. Parfois l'auteur se laisse aller un tant soit peu au romanesque (cf. la scène entre le mari et l'amant dans la tourelle cuirassée au cours de la Bataille). Parfois aussi ses romans qu'il anime le plus possible par le dialogue sont alourdis par de véritables dissertations : Farrère n'élude pas les problèmes de morale sociale ou individuelle qui se posent pour une situation déterminée, il envisage impartialement le pour et le contre et fait exposer, un peu trop longuement, à ses personnages leurs théories inconciliables. C'est ce qui donne à certaines parties des *Civilisés* et des *Petites Alliées* l'allure paradoxale d'un roman à deux thèses.

Signalons encore la grande fécondité de l'auteur (7 volumes en huit ans) qui pourtant n'est romancier que durant ses loisirs ; mais tout cela disparaît, je le répète, devant la puissance et la richesse de cette imagination extraordinaire qui est, à elle seule, comme un organisme : on dirait un cheval de sang, aux lignes impeccables, aux actions magnifiques, capable de bonds prodigieux et pourtant très docile.

A. d'Estournelles de Constant.

COMPTES RENDUS

A. Millioud — *Le Pâturage de Niedens*. Contes. — Genève, Jullien, 1911, in-12, 254 p., sans indication de prix.

A. Millioud est un archiviste érudit et fin avec une âme de poète. Le sort a placé pour son bonheur ses parchemins poudreux au haut de la tour sud de la cathédrale de Lausanne. C'est là qu'il vit, qu'il médite, qu'il rêve. Dans son réduit suspendu entre ciel et terre, où les bruits de la ville n'arrivent pas, il se meut dans un monde fantomatique et enchanté. Ce ne sont pas des papiers qui dorment autour de lui, entassés sous les vieilles boiseries, c'est tout le passé qui s'évoque, les êtres disparus qui revivent en une communion fraternelle avec les êtres contemporains. « Ici reposent les gens de Nyon, que l'on appelait, longtemps avant Charlemagne, le Comté des Équestres ; ici, ceux qui habitaient parmi les roseaux de Cudrefin... Voici les pâtres des Ormonts ; il y a un millier d'années qu'ils bénissaient leurs premiers troupeaux, à la mi-été, et, un millier d'années avant, leurs ancêtres célébraient en ce jour le soleil qui s'en va. Voici les villes, Lausanne, Moudon ; voyez-vous ces rues pleines d'étables, ces poutres gauloises dans les façades ? » A. Millioud aime son vieux Lausanne ; non seulement celui qui s'est déplacé dans le cours des siècles pour devenir la Ville aux trois collines, mais l'antique *Lousonium* qui dort au pied de la

ville nouvelle, sous les prés de Vidy, étendu jusqu'aux anciennes forêts celtiques ; il aime d'un égal amour la ville épiscopale, tributaire des ducs de Savoie, lieu de pélerinage vénéré, protégée par la cathédrale sur son haut rocher, enveloppée dans son manteau de tristesse, se levant et s'endormant aux sons des offices de cinq couvents, et la ville protestante, tributaire de « Messieurs de Berne », des gaillards simples et frustes, mais amis de l'ordre. Les contes, d'inspiration variée, sont tirés d'anciens parchemins comme l'histoire de François Montet, d'Olivier de Serres, la lettre de Frère Aloysius à son neveu ; ou bien imaginaires, avec des souvenirs historiques. Le plus joli est intitulé « Le Guet parle ». Le veilleur de nuit garde du haut de la tour sa ville endormie ; du haut de la tour aussi, l'archiviste veille sur la ville ancienne, la ville morte ; et le veilleur de nuit qui sait tout ce qui se passe dans la ville au-dessous de lui rend visite à l'archiviste qui sait tout ce qui s'y passa dans le cours des âges. Mais ils connaissent tous deux un autre homme plus puissamment et plus sereinement heureux, c'est le Guide, qui veille sur les sommets des Alpes, de l'autre côté du lac, et qui sait tout ce qui se passe dans la montagne, « sous le ciel frissonnant ».

Ce recueil de contes, outre sa poésie, a tout le charme des œuvres de terroir ; il est Vaudois par l'inspiration, par le sujet, par le tour archaïque qui distingue la langue de cette région, par la simplicité rustique cachant une forme littéraire de très ancienne culture, enfin par une finesse doucement narquoise, propre aux Lausannois et qui les rapproche plus de nos Savoisiens que de leurs voisins de Genève ou de Berne. Ce mélange de naïveté et d'ironie, de familiarité et de gravité émue donne au style d'Alfred Millioud une fraîcheur et une originalité des plus savoureuses. J. Lancret.

Henri Heine. — *Œuvres :* 1. *Poèmes et Chants,* 1 vol. in-12, 278 pp. — 2. *Reisebilder,* 1 vol. in-12, 316 pp. — 3. *De l'Allemagne,* 2 vol. in-12, 247 et 235 pp. En tout, quatre volumes, sans date et sans indication de prix. Édition et Librairie Bibliopolis, 83, rue Denfert-Rochereau, Paris.

— *Chansons et Poèmes.* Transcriptions en rimes françaises par Maurice Pellisson. — Paris, Hachette, 1910, in-12, 275 pp., 3 fr. 50.

I. Une librairie que je crois nouvelle, *Bibliopolis*, a eu l'idée de rééditer en français les œuvres de Heine. Cette intention était en elle-même excellente. On peut se demander si elle a été réalisée avec toute l'expérience qu'il fallait. Les éditeurs nous préviennent, dans leur *Avertissement*, qu'ils n'offrent pas au public « toute l'œuvre de Heine, mais l'essentiel et le meilleur de cette œuvre » (p. 7). Cependant, un peu plus bas, le préfacier avoue que le *Romancéro* et le *Livre de Lazare,* dont aucune pièce ne figure dans le présent choix, « contiennent de parfaits poèmes » (p. 16). Ce ne sont donc pas des raisons de perfection qui ont motivé le choix d'œuvres qui nous est ici présenté. Il pouvait se justifier par l'idée de réimprimer purement et simplement les ouvrages publiés en français du vivant de l'auteur ; non pas que Heine les jugeât seuls « dignes du lecteur français » (p. 7), comme le dit l'*Avertissement* ; mais parce que le recueil des œuvres publiées en français du vivant de Heine

et contrôlées par lui a constitué un ensemble qui, tel quel, a été un évènement dans l'histoire littéraire française, et parce qu'il était bon de ne pas déformer ni disjoindre cet ensemble. Les éditeurs ne se sont pas arrêtés à ce plan ; ils ont « retraduit de l'allemand, disent-ils, les poésies qui ne l'avaient pas été du vivant de l'auteur : ce sont les *Jeunes souffrances* et le *Retour* en entier, ainsi qu'un certain nombre de pièces de l'*Intermezzo* et de la *Mer du Nord*, qu'avait cru devoir négliger Gérard de Nerval » (p. 7). Si je ne me trompe, cela ne s'appelle pas « retraduire », mais « traduire pour la première fois. » Et dès qu'on se décidait à grossir le recueil, il est regrettable qu'on n'y ait pas accueilli ce *Romancéro* et ce *Livre de Lazare*, dont l'importance littéraire n'est plus à démontrer, et tant de poésies posthumes qui sont aussi de « parfaits poèmes ». Enfin, il manque de très notables et beaux fragments de l'œuvre prosaïque (*Lutèce, de la France,* les lettres sur le *Salon*, les lettres sur le théâtre français, le livre sur *Ludwig Boerne,* etc.). Le seul principe qui ait été suivi dans cette réédition, ç'a donc été de « respecter jusque dans ses imperfections » le texte revu par Heine. Ce n'est pas suffisant. Les imperfections ne sont jamais respectables. Heine n'était pas un styliste pur en français. Gérard de Nerval disposait de ressources verbales limitées ; sa méthode de traduction était étriquée et nous paraît vieillie. Il n'était pas très difficile de mieux faire. Avant tout, il était nécessaire de distinguer par des signes aisément reconnaissables ou par des notes le texte de Nerval d'avec les traductions nouvellement ajoutées par M. Amédée Dunois. — On a mauvaise grâce, sans doute, à morigéner des éditeurs qui ont cru faire de leur mieux. On ne demanderait qu'à décerner des éloges. Des précautions un peu plus minutieuses les auraient mis à l'abri de critiques aussi élémentaires et aussi indispensables que celles que nous leur adressons.

Parmi les imperfections de détail, assez graves, de l'édition nouvelle, signalons les suivantes : 1° Des erreurs historiques du préfacier : Le poème de *Germania* aurait été « inséré dans la revue allemande que le jeune Karl Marx publiait alors à Paris » (p. 16). Il suffit d'avoir ouvert les *Annales franco-allemandes* de Marx et de Ruge pour savoir qu'elles n'ont pas inséré ce long poème, mais seulement les courtes pièces intitulées *Lobgesänge auf König Ludwig* ; — On lit p. 99 : « La Lorelei (ce nom vient peut-être du rocher de Lurlei qui se trouve proche de Saint-Goar) a été véritablement créée par Heine. Les poètes après lui l'ont très fréquemment chantée ». Cette double question mythologique et littéraire est résolue depuis longtemps. Le mythe de la *Lorelei* de Bingen a été créé par Brentano. La légende a été reprise, après lui, avec talent, par le comte Loeben. Heine leur est à tous deux très redevable. — « Le poème intitulé *Rêve* et *les deux grenadiers* (p. 37, 48) seraient écrits en 1816 ». Or on sait qu'ils sont tous deux de 1819. — 2° Lacunes : Le *Buch der Lieder* manque de la somptueuse et très importante préface, mi-partie vers, mi-partie prose, qui précède l'édition de 1839. — La Postface du *Reisebild* sur la *Ville de Lucques* n'est pas reproduite complètement, telle que l'offre le texte allemand définitif. — Le recueil *De l'Allemagne* manque des préfaces allemandes de 1834 et de 1852. — La conclusion du chapitre sur les *Poètes romantiques* manque du passage si important, et biffé par la censure, à la gloire de la France. (*De l'Allemagne*, t. 1, p. 246.)

L'avenir appartient à une traduction nouvelle des œuvres de Heine, qui ne se fera pas l'esclave des faux-sens et des gaucheries de Gérard de Nerval, et

qui sera faite d'après les éditions critiques les meilleures (Elster ou Walzel). Nous ne savons si une telle traduction se prépare déjà. D'ici là la réédition de *Bibliopolis* rendra des services. Elle se présente d'ailleurs dans une forme véritablement élégante, comme papier et comme caractère, et, nous dit-on, à très bas prix.

II. M. Pellisson, dans le choix de *Chansons et Poèmes* qu'il nous offre, n'a traduit que le *Buch der Lieder* et le *Nouveau printemps*. Un recueil bibliographique, dont il est lui-même collaborateur, lui doit de parler de lui avec une absolue sincérité. M. Pellisson croit qu'un poète lyrique doit être traduit en vers. Rien de mieux si le traducteur est lui-même un poète de talent. La traduction de M. Pellisson est d'un humaniste délicat qui sait sa langue, qui a un sentiment juste de son poète, et qui le rend avec une souplesse, une exactitude, une délicatesse de sonorité qui sont souvent pour surprendre. C'est à peine, si quelques pièces sont d'un tour plus faible ou plus banal (p. 159 : « Sur les murs de Salamanca, — Il souffle un air de volupté. — Avec ma charmante doña, — J'y vais flâner les soirs d'été. ») — J'ai bien cherché pour trouver des contre-sens. Je n'en ai trouvé qu'un. M. Pellisson l'a commis aussi complètement que M. Amédée Dunois. Heine dans *Heimkehr*, lied 3, décrit une sentinelle hanovrienne, qui fait le maniement d'armes devant sa guérite : « Er præsentiert und *schultert* ». — M. Pellisson traduit : « Le jeune gars, — En voulant badiner, me couche — En joue. » Le mot *schultern* en allemand ne veut pas dire « *épauler* une arme », mais « mettre l'arme sur l'épaule » (V. le commandement militaire d' « arme sur l'épaule » : « schultert euer Gewehr ! »). Le poète regrette que le militaire consume son temps en mouvements de parade, au lieu de faire de son arme un usage plus sérieux et qui rendrait service à sa mélancolie : « Ich wollt' er schoesse mich tot. »

Ch. Andler.

A. Gazier. — *Les Derniers Jours de Blaise Pascal*. — Paris, Champion, 1910, in-8, 70 p., 1 fr. 50.

Pascal a ce privilège : ses cendres sont toujours brûlantes. Jésuites, jansénistes, voire thomistes et gens du dehors viennent encore de se livrer bataille autour de sa mémoire, ou de son cadavre. Il s'agit, en effet, de ses derniers sentiments. A-t-il, peu avant sa mort, et depuis deux ans même en çà, abjuré le jansénisme, renié ses amis de Port-Royal ? C'est le sens, si l'on veut, d'une attestation écrite donnée en 1665 à l'archevêque de Paris, par le P. Beurrier, curé, qui avait administré Pascal. Puis, une polémique ayant surgi, pressé de s'expliquer par la famille de Pascal (cf. dans Faugère, *Opuscules de Mme Périer*, la lettre de celle-ci, datée par le P. Guerrier, de 1665, et sans doute plus tardive), Beurrier avait écrit en 1671 et 1673 à Mme Périer et à son fils deux lettres où il déclare s'être mépris sur les paroles du mourant. A elles seules (et il y a d'autres raisons) ces lettres avaient paru, jusqu'ici, trancher la question. Mais M. Jovy l'a renouvelée, il y a quelques mois, au tome II de son *Pascal inédit* (à Vitry-le-François, chez l'auteur). Il y publie les *Mémoires* inédits de Beurrier où celui-ci revient à sa première déclaration, sans parler de ses lettres : *Quod scripsi, scripsi*. Voilà l'affaire : elle est

toute dans l'autorité du témoin et, ce que les pascaliens ont peine à imaginer, dans l'authenticité des deux lettres déposées à Port-Royal. Ce point réservé, M. Gazier dans sa brochure, courte, lumineuse, généralement modérée de ton, mais pleine de ferveur, et dure parfois pour les « ennemis » anciens et nouveaux du jansénisme, semble bien avoir anéanti toute l'importance prétendue du fait nouveau. On prendra chez lui l'idée la plus claire du débat. Cependant, il ne l'a pas clos. A lui et à son second, le P. Petitot, dominicain (cf. surtout *Revue pratique d'Apologétique*, 1er nov. 1910), les répliques n'ont pas été épargnées (cf. contre Gazier et Petitot le sérieux article de l'*Ami du Clergé*, 23 février 1911, et, pour eux, celui de M. A. Hallays, *Débats* du 10 mars 1911). Tout bien pesé et d'une vue impartiale, je persisterais à conclure avec M. Gazier : « Il n'est pas nécessaire de faire une nouvelle *Vie de Pascal*, une nouvelle *Histoire de Port-Royal ;* les anciennes sont bonnes et absolument conformes à la vérité. » Et, s'il ne s'agissait éventuellement de l'interprétation des fragments des *Pensées* écrits en dernier lieu, M. Faguet n'aurait pas tort, qui ajoute (*Revue*, 1er février 1911) : « Vous pensez bien, du reste, qu'une rétractation de Pascal malade à la mort et tout proche de l'agonie, si elle m'était prouvée, je la tiendrais pour un fétu. »

J. Bury.

A. Aulard. — *Napoléon Ier et le monopole universitaire.* Origines et fonctionnement de l'Université impériale. — Paris, Armand Colin, in-16, IX-385 p., 4 francs.

M. Aulard étudie la création, et l'histoire pendant le premier Empire, de ce « corps officiel et d'État, appelé *Université* », qui fut seul chargé jusqu'en 1850 du service de l'instruction publique. Comment et pourquoi Napoléon a institué ce qu'on est convenu de nommer le monopole universitaire, quels furent sous son règne les résultats du nouveau régime scolaire, tel est donc l'objet du livre.

On y peut distinguer trois parties : une introduction consacrée à la législation révolutionnaire et à l'application du décret du 3 brumaire an IV ; — un historique de la loi du 11 floréal an X, qui réorganisait le système de l'instruction publique, et de ses effets ; — une étude sur l'Université impériale sous le régime de la loi du 10 mai 1806 et du décret organique du 17 mars 1808, et sous celui de la réforme du décret du 15 décembre 1811.

Cela n'est pas à résumer, mais à lire. D'après les documents, en grande partie inédits, des Archives nationales et d'après les principaux ouvrages dignes de confiance, l'auteur trace le tableau des trois ordres d'enseignement, avec une grande abondance de détails précis. Les travailleurs trouveront ici un bel exemple de faits et de témoignages recueillis avec une méthode strictement objective, qui exclut tout souci de célébrer les bienfaits du monopole ou de l'attaquer, et de chercher dans l'histoire des armes pour la polémique des partis.

Suivant M. Aulard, le monopole ne fut pas pour Napoléon une conception de doctrine, un postulat théorique. Ce ne fut qu'un moyen de gouvernement, imaginé contre la concurrence faite par l'enseignement privé, notamment l'enseignement religieux, aux établissements de l'État ; et, si les dispositions législatives de 1806 furent renforcées et aggravées en 1811, c'est

uniquement pour affaiblir davantage une concurrence difficile à vaincre. Assurément, l'idée de l'Université impériale n'est pas contraire à la tradition du XVIIIe siècle et de la Révolution, pour qui l'éducation est essentiellement œuvre d'État ; Napoléon ne fit guère, en 1806, que coordonner et perfectionner les institutions de la Convention et le système scolaire de l'an X ; il apparaît tout pénétré de l'esprit rationaliste du siècle. Son œuvre en matière d'instruction publique doit être comprise comme un prolongement et un couronnement. Mais, si elle est en harmonie avec l'esprit du temps et avec les antécédents, elle n'est tout de même, en fait, qu'une œuvre de circonstance.

On la regarde souvent comme rétrograde, parce qu'elle assigna expressément à l'éducation une base religieuse. Mais il n'y a là qu'une apparence, résultant d'un calcul politique. Napoléon ne consentit, par le Concordat, des avantages à l'Église que pour la mieux dominer ; de même, il voulut mettre la religion à son service par l'école et dans l'école, pour qu'elle favorisât la formation d'une jeunesse à la dévotion de l'Empereur. C'était une façon d'enlever l'enseignement à l'Église que d'incorporer l'Église à l'Université, et de faire participer les prêtres enseignants de « l'esprit d'un corps laïque ».

On représente encore l'institution des lycées comme une réaction contre les écoles centrales et contre l'esprit révolutionnaire. Mais ce ne fut nullement l'opinion des contemporains ; les représentants de l'Église, en particulier, n'acceptèrent jamais l'Université, et ne cessèrent jamais de la combattre.

Une autre preuve du caractère révolutionnaire de l'Université napoléonienne, M. Aulard la tire de deux faits : les sciences occupaient dans le nouveau système d'instruction publique une place sans doute un peu moindre que dans les écoles centrales, mais toutefois encore assez large ; de même, la place de l'histoire était importante.

Donc, création d'un organisme administratif et politique destiné, non seulement à donner à la jeunesse une éducation rationnelle, mais encore à lutter contre l'influence de l'Église avec le concours de l'Église domestiquée, tel fut le plan. A-t-il réussi ?

En dehors des critiques d'ordre pédagogique qu'il pourrait encourir, et outre que l'enseignement supérieur fut imparfait et l'enseignemeni primaire négligé, il y eut une grave cause d'échec. L'enseignement privé n'a pas souffert du monopole, a même, au contraire, été fort prospère sous le premier Empire, grâce à la connivence du grand-maître de l'Université, Fontanes, avec l'Église. En le choisissant de préférence à ce « penseur libre », Fourcroy, qui était déjà directeur général de l'instruction publique, Napoléon s'imagina que les sentiments catholiques de Fontanes inspireraient confiance à l'Église, et qu'ainsi le chef de l'Université aiderait à la subordination de l'Église par l'École. Mais il se trouva que Fontanes songea plus à faire les affaires de l'Église que celles de l'Empereur. M. Aulard montre ses complaisances pour l'enseignement privé, sa mollesse voulue dans l'application des lois contre lui. Par une « demi-trahison », Fontanes trompa donc son maître. Le maître s'en apercevait bien, mais pardonnait : le coupable était si spirituel et si charmant ! comment résister au plaisir délicieux de sa société ?

On voit bien l'intérêt et la nouveauté des conclusions du livre de M. Aulard, que j'ai brièvement dégagées. Cet important ouvrage s'ajoute à l'œuvre considérable par laquelle l'auteur a renouvelé profondément notre connaissance de la Révolution ; il est le prélude d'études qui nous feront mieux connaître l'Empire.

C. Bloch.

C. Ricci. — *Histoire générale de l'art. Italie du Nord.* — Paris, Hachette, 1911, in-12, IV-367 p., avec 63 gravures (série *Ars Una*), 7 fr. 50.

La qualité maîtresse de cette histoire de l'art dans le Nord de l'Italie, c'est que la promesse du titre n'est pas vaine : le sujet a vraiment été traité dans toutes ses parties, depuis les débuts de l'Empire chrétien jusqu'à nos jours. Il ne faut pas moins en louer l'illustration, très riche et de bonne qualité, où ne font tache que trois mauvaises planches en couleurs. L'auteur a depuis longtemps donné sa mesure comme connaisseur expert de l'art italien ; son nom me dispense de dire qu'il possède parfaitement son sujet et le traite avec une érudition qui n'est pas d'hier, — dont le fardeau, lentement accumulé, ne l'écrase pas.

Mes réserves porteront d'abord sur la disposition des matières. M. Ricci a étudié successivement les diverses provinces, Ravenne, Venise, la *terre ferme*, le Milanais, le Piémont, la Ligurie, l'Émilie. Chaque chapitre ou chaque groupe de chapitres forme un tout ; on y passe en revue quinze siècles de production artistique. Il en résulte, par exemple, que Corrège paraît à la p. 334, tandis qu'un artiste mort de nos jours, comme Segantini, est nommé à la p. 186. Le lecteur est continuellement censé savoir ce qu'on ne lui a pas appris encore ; il est question à chaque instant de l'influence d'artistes dont il sera seulement parlé 200 pages plus loin. Les inconvénients d'une pareille méthode sont certains et l'on n'en voit pas les avantages. Assurément, il est difficile d'adopter un ordre qui satisfasse à toutes les exigences ; mais je crois que Lübke, Woermann et Springer, pour ne citer que des étrangers, ont suivi un plan préférable à celui de M. Ricci.

Un défaut plus grave encore est l'absence de perspective. Dans un pareil ouvrage, il faut beaucoup de noms, noms d'artistes, de monuments, de lieux; mais il faut surtout des idées générales propres à orienter le lecteur novice, à diriger son attention, à former son goût. Je reproche à M. Ricci deux choses : d'avoir souvent omis de caractériser les artistes et les œuvres ; de les avoir parfois caractérisés faiblement ou à côté. Prenons, par exemple, ce qu'il dit de Luini (p. 159). Pas un mot de la tendance doucereuse de ce peintre, de son manque d'originalité et de vigueur ; rien qui le distingue de son entourage, sinon le nombre plus grand d'œuvres citées. M. Ricci trouve à Lorenzo Lotto « une précieuse individualité due à un coloris précis et vivant qu'on pourrait comparer à celui du Corrège » (p. 68). Je ne sais si le traducteur (en général assez élégant et correct) l'a trahi, car je n'ai pas sous les yeux l'original italien ; mais ces propos ont le tort de ne rien signifier. La « précision » du coloris est une qualité douteuse que personne n'attribuera jamais à Lotto et qui, rapprochée du *sfumato* du Corrège, fait un non-sens. Prenons Crivelli, cet artiste vraiment extraordinaire, qu'on a plusieurs fois comparé aux grands Japonais. L'auteur qualifie ses œuvres de « délicieuses » (p. 43) et ne dit même rien de leur archaïsme voulu. A propos de Sodoma (p. 212), pas un mot de l'influence ombrienne et péruginesque qu'il a subie. De la *Joconde*, nous apprenons seulement que c'est un « merveilleux portrait » (p. 149). A côté de kyrielles d'œuvres médiocres citées ou reproduites — que vient faire (p. 186) une *croûte* comme celle de T. Cremona ? — l'*Antiope* du Corrège n'est même pas nommée ! Il me serait facile de signaler

bien d'autres lacunes, bien d'autres défauts de proportion. Ce livre n'est pas assez bien composé ni assez bien écrit pour se lire avec plaisir ; on le consultera avec fruit, grâce aux index, mais, là encore, on trouvera à redire. Quand on est obligé de faire suivre certains noms de beaucoup de chiffres, il faut absolument, pour ne pas décourager le lecteur, signaler à l'attention le renvoi essentiel par des caractères gras ou une astérisque. Ainsi je trouve 11 chiffres à la suite du nom de *Lotto* ; un seul devait être mis en évidence, *68*. L'index a été compilé mécaniquement sur un texte où il y a des fautes assez graves. P. 106, à deux reprises, on lit *Hyppolite*, et cette cacographie a passé dans l'index. A la même page, il est dit que H. Andreasi « imita aussi le Parmigliano. » Faute d'impression pour Parmigianino, celui que nous appelons le Parmesan ; mais, à l'index, on retrouve *Parmigliano*, à la suite de *Parmigianino*, avec un renvoi à la p. 106.

Je sais par expérience qu'on n'écrit pas de manuel sans y laisser de nombreuses erreurs et que la première édition d'un livre n'est la bonne que pour les bibliophiles. Mais ce que je regrette de ne pas trouver dans le volume de M. Ricci, appelé d'ailleurs à rendre de grands services, est plus important que les *lapsus* qu'on y pourra relever : c'est l'ordre logique et la précision psychologique. Ce sont là des défauts qui ne se corrigent pas dans des *errata*.

S. Reinach.

G. Milhaud. — *Nouvelles études sur l'histoire de la pensée scientifique*. — Paris, Alcan, 1911, in-8, 235 p., 5 francs.

M. G. Milhaud est arrivé à la philosophie en passant par les sciences, et surtout par les mathématiques qu'il a longtemps cultivées et enseignées. Cela explique sa compétence toute spéciale et l'autorité qu'il a acquise en matière de philosophie scientifique. L'ouvrage qu'il nous présente aujourd'hui est une réunion d'articles parus dans diverses revues ou de leçons magistrales professées à l'Université de Montpellier.

M. G. Milhaud n'a pas eu la prétention d'écrire l'histoire complète de la pensée scientifique depuis les débuts de l'humanité : une pareille tâche exigerait sans doute de nombreux in-octavo ; il a su se limiter et nous instruire en nous présentant quelques points de vue de spécial intérêt. Trois chapitres sont consacrés à étudier l'apport de l'Orient dans la science grecque ; nous en détacherons seulement la conclusion : « L'Orient a transmis aux Grecs un ensemble de connaissances pratiques, qui ont pu servir de base à leur science, mais celle-ci leur appartient bien véritablement. Ce qui la caractérise, c'est qu'elle a pour unique but la recherche de la vérité et, pour mobile, l'amour désintéressé de l'ordre éternel des choses. »

Après une fort intéressante étude du *Traité de la méthode*, d'Archimède, découvert en 1907 à Jérusalem par le professeur Heiberg de Copenhague, l'auteur nous ramène aux fondateurs de la science moderne, Fermat, Descartes, Leibniz et Newton. Lequel, de Descartes ou de Fermat, a découvert la géométrie analytique ? Comment Descartes a-t-il été amené à trouver les lois de la réfraction lumineuse ? Quel a été le rôle de ces grands penseurs dans la formation de nos idées scientifiques ? Toutes ces questions sont étudiées avec un clair bon sens et dans un langage élégant et accessible à tous ; c'est dire que savants et philosophes liront le livre de M. G. Milhaud avec autant de plaisir que de profit.

L. Houllevigue.

Dr J. Bertillon. — *La dépopulation de la France.* Ses conséquences; ses causes; mesures à prendre pour la combattre. — Paris, F. Alcan, 1911, in-8, IV-346 p., 6 francs.

L'auteur consacre depuis longtemps une partie de son activité à avertir la France des dangers dont la menace une dépopulation progressive. Comme il connaît bien la question, son livre est instructif.

Il constate d'abord qu'à la fin du XVIIe siècle la France comprenait, à elle seule, environ 40 °/o de la population des grandes puissances de l'Europe, et qu'en 1908 la part de la France n'était plus que de 7 °/o dans la population des grandes puissances du monde. Cela tient non seulement à ce que le nombre des grandes puissances a augmenté, mais à ce que, tandis que la population de tous les pays (sauf l'Irlande) s'accroît toujours, celle de la France est stationnaire. — En 1850 la France avait encore autant d'habitants que le territoire actuel de l'Empire allemand; l'Allemagne a maintenant 65 millions d'habitants et la France 39 (dont un million d'étrangers).

Les conséquences militaires de cet état de choses sont sérieuses. En 1907-1908, il y a eu en France 286.183 conscrits et 539.334 en Allemagne. En outre, il est dès à présent certain que, dans vingt ans, le contingent français sera inférieur de 40.000 hommes à ce qu'il est aujourd'hui, tandis que le contingent allemand sera supérieur de 75.000 hommes au moins. La France perd donc cinq corps d'armée dans le temps que l'Allemagne en gagne dix. La qualité, d'ailleurs, ne compense pas la quantité, car dans les pays à natalité faible tout le monde est accepté comme soldat; ailleurs, on choisit les recrues. « Les soldats français sont moins robustes que ceux des autres armées et cette infériorité physique se traduit dans les statistiques médicales de l'armée. » — Les conséquences économiques sont moins frappantes que les militaires, mais elles ne sont pas moins graves : le développement de la richesse publique paraît arrêté en France depuis une quinzaine d'années.

La cause du phénomène en question est très claire. Ce n'est pas l'excès de mortalité : la mortalité est modérée en France; et, du reste, si la mortalité y diminuait encore, il n'est pas douteux que la natalité baisserait proportionnellement, car c'est une des lois les mieux établies de la démographie que tout décès tend à provoquer une naissance : toutes choses égales d'ailleurs, en quelque pays que ce soit, moins il y a de décès, moins il y a de naissances. La cause, c'est le défaut de naissances, qui est dû à la volonté réfléchie des conjoints (le célibat n'est pas plus fréquent en France qu'à l'étranger). L'aisance entraîne la quasi stérilité et l'aisance est très répandue dans notre pays, puisque les trois quarts des Français possèdent, paraît-il, quelque chose à l'âge de cinquante ans. Cette considération suffit à rendre compte de l'insuffisante fécondité des unions contractées en France. L'affaiblissement des convictions religieuses n'a, quoi qu'on dise, pas d'influence notable là-dessus : dans le département de Maine-et-Loire, un des plus catholiques de France, la natalité annuelle a passé (pour 1.000 femmes de 15 à 50 ans) de 34 pendant la première décade du XIXe siècle, à 18 pendant la dernière, c'est-à-dire que Maine-et-Loire est aujourd'hui un des douze départements français où le taux de la natalité est le plus bas; le catholicisme y est très fort, mais l'aisance y est générale.

L'alcoolisme n'a pas non plus l'influence inhibitoire qu'on lui attribue souvent : les alcooliques et les hérédo-alcooliques ont beaucoup d'enfants ; dans la Normandie dépeuplée, le département de la Seine-Inférieure a gardé une natalité fort « honorable » (au point de vue quantitatif) de 28 °/o ; c'est parce qu'on y boit plus qu'ailleurs. — Quant à savoir pourquoi l'aisance entraîne la stérilité volontaire, c'est ce qu'il est bien aisé d'expliquer : en deux mots, c'est parce qu'elle crée la prévoyance ; c'est surtout parce qu'elle permet, avec les loisirs, la réflexion qui conduit à regarder la vie, à la juger et *à en avoir peur*.

M. Bertillon a consacré une section de son ouvrage (pp. 210-246) à l'historique des propagandes faites en France et ailleurs pour répandre le néo-malthusianisme. Émanant d'un apôtre de la thèse contraire, cet historique est écrit, on le devine, dans un esprit d'hostilité déclarée. Mais, parmi les causes accessoires de la décadence de la natalité française, la propagande néo-malthusienne est assurément une des moins efficaces. L'auteur lui-même en signale d'autres qui ont infiniment plus d'action : complication encore excessive des formalités à accomplir pour contracter mariage (même après la loi Lemire), diffusion de la littérature pornographique, indifférence et malveillance de la législation (surtout récente) à l'égard des familles nombreuses, etc.

Le chapitre des *Remèdes* est intéressant, car l'auteur est pessimiste, mais non pas résigné. Encouragé par l'approbation de l'Académie des Sciences morales et politiques, qui l'appuie de toutes ses forces, il veut lutter, il veut qu'on lutte. — Les remèdes qu'il recommande entre tous ceux qui ont été proposés paraissent, d'ailleurs, raisonnables pour la plupart. Partant du principe que « tout homme a le devoir de contribuer à la perpétuité de sa patrie exactement comme il a celui de la défendre », il demande que le fait d'élever un enfant soit considéré comme une forme de l'impôt (dégrèvements proportionnels au nombre des enfants, à partir de trois) ; que la loi belge sur le service militaire (service obligatoire à raison d'un fils *par famille*) soit généralisée en vertu d'une entente internationale, ce qui résoudrait du coup la célèbre difficulté de la réduction simultanée des armements ; réforme des lois successorales ; attribution à l'État de la portion disponible de l'héritage des familles qui n'ont qu'un ou deux rejetons ; indemnités aux familles nombreuses et surtout aux veuves chargées d'enfants. « L'État ne devrait perdre aucune occasion de témoigner du respect et de la gratitude pour les parents qui élèvent de nombreux enfants : toutes les faveurs dont il dispose devraient leur être réservées autant que possible. »

On est un peu surpris que, dans un ouvrage intitulé *La dépopulation de la France*, il ne soit pas fait mention, à propos des « remèdes », des apports de l'immigration. Car la naturalisation des étrangers qui viennent spontanément s'établir dans les pays à population insuffisante ou à natalité déficitaire est un remède naturel aux inconvénients dont ces pays sont exposés à souffrir à la longue. Mais c'est que M. Bertillon considère l'immigration moins comme un bienfait que comme un danger. Il la range parmi les « conséquences » fâcheuses du mal qu'il dénonce. Et il en parle d'une manière très superficielle, même au point de vue statistique. — La naturalisation en masse peut être, en effet, un danger : les États-Unis, qui l'ont si largement pratiquée au siècle dernier, commencent à s'en apercevoir ; mais c'est seulement lorsque les éléments apportés par l'immigration sont ethniquement de qualité inférieure ou inquiétante. Si la France était colonisée par des nègres

ou des Orientaux (Syriens, Arméniens et autres), il serait légitime de craindre ; mais les Belges, les Allemands, les Italiens sont des hommes comme nous et dont les descendants s'assimilent promptement la tradition française, ce qui est l'essentiel. M. Bertillon n'en est pas sans doute à croire qu'il y a une « race » française. Trente-huit millions de Français de date plus ou moins ancienne forment un milieu qui serait capable de franciser à fond en une ou deux générations la descendance de beaucoup plus de cousins plus ou moins germains que nous n'en accueillons chaque année.

Au demeurant le livre de M. Bertillon traite moins de *la dépopulation* que de *la natalité* française. Tout ce qu'il dit de son véritable sujet n'entraîne pas, du reste, la conviction. Dans son opinion, il y a, comme dans celle qu'il combat, des vérités et des sophismes. On est continuellement choqué, en le lisant, de le voir exalter le nombre, sans considération de la qualité. Tous les pères de nombreux enfants ne méritent point des couronnes civiques et les faveurs de l'État ; il en est, comme les syphilitiques, les alcooliques et beaucoup d'autres, qui sont des criminels et qu'on châtierait rudement dans une société bien policée. Ces problèmes sont très complexes et ne sauraient être épuisés par des esprits sans nuances. — L'auteur est, du moins, de bonne foi : il va jusqu'à donner, parmi ses « monographies » en appendice, une étude sur le canton de Lillebonne (Seine-Inférieure), qui paraît de nature à fortifier grandement les scrupules que sa thèse éveille : il en ressort que la natalité du canton de Lillebonne a énormément augmenté à partir du moment où il fut démoralisé par la grande industrie, l'alcool et la misère. P. Dubois.

J. Brunhes. — *La Géographie humaine.* — Paris, Alcan, 1910, in-8, IV-843 p., 202 figures et cartes dans le texte et 4 cartes hors texte, 20 francs.

M. Brunhes, regardant comme le domaine propre de la géographie la surface de contact entre la zone inférieure de l'atmosphère et la zone superficielle de l'écorce, réserve à la géographie humaine ceux des phénomènes superficiels auxquels participe l'activité humaine, « toujours englobés dans le cadre de la géographie physique, mais qui ont toujours ce caractère aisément discernable de toucher plus ou moins directement à l'homme ». Ils doivent être constamment envisagés sous les catégories d'activité et de connexité. La géographie humaine est une science dynamique et synthétique. Quant aux faits qu'elle étudie, « ils peuvent être classés en trois groupes et ramenés à six types : occupation stérile du sol : maisons et chemins, à l'étude desquels se rattache celle de l'agglomération urbaine ; conquête végétale et animale : champs cultivés et animaux domestiques ; économie destructive : exploitation minérale, et dévastation végétale ou animale.

Pour chacun de ces groupes de faits M. Brunhes montre comment on peut rassembler les matériaux qui s'y rapportent. Ainsi à propos de la maison de bois de l'Europe forestière il s'efforce de répondre aux quatre questions : Où est-elle ? Comment est-elle faite ? Jusqu'où va-t-elle ? Que devient-elle ? Des types simples de la maison, du chemin, du village, il

s'élève aux faits complexes : agglomération urbaine, route politique, géographie générale de la circulation. Ainsi des autres questions. Le livre se termine par trois chapitres consacrés en somme à définir ce que doit être l'esprit géographique, soit que la géographie « par-delà les faits essentiels » prenne les épithètes d'humaine, régionale, ethnographique, sociale, politique, historique, soit que les sciences économiques, sociales, historiques ne puissent-se désintéresser des faits géographiques, soit que l'enseignement de la géographie doive être rénové par la méthode nouvelle.

L'ouvrage est volumineux. Peut-être les proportions en auraient-elles été réduites par l'emploi d'une forme plus simple et plus condensée, qui n'aurait rien perdu en caractère scientifique à être plus impersonnelle et à éviter davantage les termes germaniques. En un si gros volume des lapsus devaient se glisser, certains dus, semble-t-il, à une rédaction hâtive. Quelques erreurs sont plus graves : la thèse de Chantriot devient (p. 615) la *Thiérache* au lieu de la *Champagne ;* Grenoble est représenté comme faisant exception à la loi qui veut que les établissements humains du Graisivaudan soient fixés sur les cônes de déjection. L'appareil bibliographique est abondant ; il est, rarement, il est vrai, incomplet : avant Levainville (p. 744), Blanchard avait donné des cartes de moisson (*La Flandre*, Paris, Colin, 1906, p. 20).

La géographie humaine est une science à ses débuts. M. Brunhes déclare qu'elle n'évite pas toujours le désordre et la fantaisie, et qu'il en veut préciser la méthode. Il aurait pu ajouter que certains lui contestent le droit à l'existence, et définir de plus près encore la matière, les bornes et les procédés de la science nouvelle pour la justifier des critiques que lui ont récemment adressées les sociologues. La définition de la géographie humaine, telle que la donne M. Brunhes, reste en somme assez vague, et par ailleurs cette discipline a besoin d'être mise en garde contre un cause-finalisme abusif.

L'objet même du livre de M. Brunhes peut sembler indécis. Ce n'est pas un tout coordonnant des résultats acquis ; ce n'est pas un ensemble de monographies originales conduites avec une ampleur uniforme. Le plan qu'a adopté M. Brunhes laisse une impression confuse et morcelle l'attention. Malgré l'insistance avec laquelle l'auteur rappelle constamment ce qu'il nomme le principe de connexion, peut-être n'aperçoit-on pas assez nettement ce que les travaux de l'école géographique française ont si bien mis en lumière, que toute géographie — physique ou humaine — est une synthèse ; et aux lecteurs de cette Revue (1) comme aux géographes et professeurs français il sera bien permis de regretter que M. Brunhes n'ait pas plus largement profité des travaux sur la France naguère signalés ici. Il les cite sans doute, et avec éloges ; mais ils ont donné des exemples de méthode, que les Allemands eux-mêmes se plaisent à reconnaître ; et tel de ces ouvrages paraît aborder les faits globaux dans leur totale et naturelle « complexité » plus complètement qu'il n'est possible de le faire en étudiant des « îles », de « petits mondes ».

M. Brunhes avait entrepris une grande et difficile tâche. Quelques critiques ne sauraient diminuer la valeur de son livre. Une information très étendue, une critique avisée, un esprit largement ouvert à toutes les questions, rendent attachante et instructive la *Géographie humaine*. Les cartes et les pho-

(1) Tome IV, pp. 49, 81.

tographies abondent, significatives, illustrées d'excellents commentaires. Fécond en suggestions pour les spécialistes, le livre de M. Brunhes intéressera les « honnêtes gens » qu'il réconciliera avec la géographie abhorrée depuis les bancs de l'école. Ph. Arbos.

E. Buat. — *L'artillerie de campagne.* — Paris, Alcan, 1911, in-16, 347 p., 3 fr. 50.

L'histoire, l'évolution et l'état actuel de l'artillerie de campagne sont présentés par le chef d'escadron Buat d'une façon précise et telle que le public, désireux de se faire une opinion sur les transformations de l'organisation et de l'emploi de l'arme, puisse trouver dans cet ouvrage tous les éléments nécessaires pour apprécier, aussi bien au point de vue scientifique qu'au point de vue national, tous les efforts faits par nos artilleurs. La réalisation du canon de 75 à tir rapide, la composition organique de la batterie, la tactique de l'arme et le ravitaillement sont des questions vitales dont la solution adoptée par notre armée appelle une comparaison avec les solutions adoptées par les armées étrangères. C'est là surtout ce qui intéresse au plus haut point le public français qui a le droit de savoir comment son argent est employé et s'il est bien certain que les sacrifices consentis par lui correspondront à une sécurité complète. M. Buat n'a pas manqué de donner à cette comparaison la valeur qui lui revient dans l'économie de son livre, Et il en résulte à la fois une impression de confiance et de fierté d'autant plus forte qu'elle est basée sur des notions vérifiables et à la portée de tout lecteur éclairé sans être versé dans les sciences spéciales dont relève l'artillerie.

En somme cet excellent livre de vulgarisation satisfait un besoin qui se fait impérieusement sentir chez les citoyens d'une grande nation chaque fois que les problèmes de la Défense Nationale sont remis en discussion. Or ces problèmes reviennent annuellement avec les budgets et aussi avec les productions de la littérature militaire qui s'inspire des exemples des guerres récentes et des perfectionnements prodigieux des moyens matériels.

C'est pourquoi il serait du plus grand intérêt que la Nouvelle Collection scientifique fît pour les autres armes et pour la constitution de l'armée moderne ce qu'elle vient de faire pour l'artillerie de campagne. Les Français trouveraient dans ces publications les notions essentielles qui président à l'organisation et à l'emploi des armées, notions qui proviennent des sciences exactes, de la sociologie, de la psychologie et qui combattraient efficacement nombre de préjugés graves et répandus dans notre pays, en ce qui concerne la Défense nationale. Capitaine Mirvalle.

St. Meunier. — *L'évolution des théories géologiques.* — Paris, F. Alcan, 1911, in-12, 368 p., 3 fr. 50.

Ce livre n'offre pas l'histoire de l'évolution de la géologie, promise par le titre et la préface. M. St. Meunier se propose de rechercher « par quelles

voies, par quelles hésitations, par quelles erreurs successivement corrigées, on est parvenu à la science géologique. » Il doit aussi mettre en évidence la part néfaste qui revient, dans les vicissitudes de cette science, d'une part aux tendances trop mathématiques de certains esprits, d'autre part à l'autoritarisme des dirigeants de la science officielle, qui arguent souvent, dans les discussions, d'une opinion, conforme à la leur, imaginée pour les besoins de la cause et attribuée arbitrairement à une aussi docile que fictive « unanimité des géologues. » — Le lecteur est donc prévenu. Il ouvre un ouvrage tendancieux, qui pourrait être vivant, qui serait à coup sûr d'une psychologie intéressante, s'il marquait véritablement les étapes successives de l'évolution d'une science, soit par les avatars de telle théorie, pour un temps « à la mode », soit par le règne prédominant de telle personnalité forte, soit encore — car elles comptent, en géologie comme ailleurs — par tel faisceau de découvertes nouvelles. — Au lieu de cela, M. St. Meunier ne nous donne qu'une série de chapitres morcelés : théorie cosmogéniques, théories géogéniques, etc... Chacun d'eux est formé de citations anciennes, très écourtées et incomplètes, sans lien les unes avec les autres, et à travers lesquelles il est bien difficile de suivre l'évolution d'une théorie quelconque. De plus, l'ouvrage est d'une sobriété déconcertante à propos de la géologie contemporaine. Le terrain sur lequel l'auteur annonce, dès le début, vouloir se placer, l'obligeait, semble-t-il, à donner une part dans son livre aux idées qu'il déclare vouloir combattre, et pour le moins à indiquer que les théories actuelles ne se bornent pas aux siennes propres, très contestables, sur le volcanisme, la non existence des périodes glaciaires, la fin du globe par dessication, etc... Ch. Jacob.

LIVRES ANNONCÉS SOMMAIREMENT.

LITTÉRATURE.

A. Machard. *Histoire naturelle et sociale d'une bande de gamins sous la troisième République. Trique, Neness, Bout, Miette et Cie.* — Paris, Figuière, 1910, in-12, 3 fr. 50. — La Cie c'est Mimi, Torchon, Teresou, Caca, Poum et les demoiselles Crochu. M. Machard a traité son sujet d'une manière réaliste, sèche et précise. Chaque figure a son relief, et la bande vit d'une vie collective. Il y a là-dedans du talent, et ce petit volume est à lire. G. Lanson.

Mme L. Hourticq. *Les plus beaux contes de tous les pays.* — Paris, Hachette, 1910, grand in-4, relié, 20 fr. — Superbe livre, trésor des petits, plaisir d'art aussi pour les grands. Les quarante-huit plus beaux contes ? Qui le dira ? En tout cas ce choix heureux, varié, sans redites. — rires et terreurs, contes classiques ou presque inédits, — nous promène par toutes les provinces du royaume de féerie. Contes de tous les pays ? Tant s'en faut, mais des pays les plus divers, du Japon à la Norvège. D'ailleurs l'étiquette d'origine est souvent chose secondaire autant que hasardeuse. Et l'auteur du recueil fait subir à tous ces récits un travail délicat d'abréviation et d'adaptation dont sont seuls exemptés les quatre extraits de Perrault. Notamment elle atténue les traits ethniques qui auraient exigé un commentaire. Toutefois, de ces traits et de ces notes, les chromogravures (hors texte et anonymes), d'une exécution parfaite, d'un coloris hardi et harmonieux,

tiennent la place. La tonalité de chacune, l'exactitude des paysages, des types, des costumes, les dessins de monstres (Cyclopes rocheux par exemple, couronnés d'arbres et guidés par la lune qui brille dans leur unique orbite), tout cela équivaut à une exégèse. On y saisit l'origine des mythes et comment, dit A. France, ils ont pris « les teintes de l'air » et des mœurs de chaque contrée. Cette illustration tient de près au récit, sauf pour la *Fée Pervenche* et le *Beau Nicolas* ; ici les deux gravures semblent se rapporter à un autre état de la rédaction ou à une sélection différente. J. Bury.

A. Conan Doyle. *Micah Clarke : I : les Puritains.* Traduit de l'anglais par René Lécuyer ; 2e édition. — Paris, Plon, 1911, in-16, 3 fr. 50. — Peut-être certains seront-ils déçus de trouver ici, non des histoires policières, mais un roman historique. Ils auraient tort ; cette nouvelle manière vaut mieux que l'ancienne. C'est toujours, et nettement, de la littérature de seconde qualité ; mais il y a des éléments d'intérêt assez substantiels — un tableau de mœurs et d'histoire qui ne manque pas de couleur ni de vie, une mise en œuvre adroite de cette curieuse matière puritaine que Walter Scott avait exploitée sans l'épuiser, et des caractères dont certains se tiennent. De la convention, cela va sans dire ; le genre reste assez faux ; et une recherche du tragique parfois facile. Mais l'ensemble est une honnête lecture pour veillées ; aisée, rapide, évoquant l'image amusante d'une époque naïve et mal connue. La traduction a des qualités. L. Cazamian.

Dr G. Espé de Metz. *Le Couteau.* Essai dramatique sur les limites du droit chirurgical. — Paris, Bernard Grasset, 1910, in-12, 3 fr. 50. — Il ne suffit pas qu'une femme du monde désire avoir un amant sans s'exposer aux ennuis de la maternité pour que le chirurgien soit autorisé à pratiquer sur elle l'ablation des ovaires. Voilà ce que nous démontre l'auteur. Il nous affirme en outre que l'amour du lucre conduit à la malhonnêteté, la malhonnêteté au succès. Nous sommes d'accord. Était-il bien nécessaire de développer ces idées en quatre actes ? — Peu importe le sujet, dira-t-on ; il n'y a que « la manière ». — Dans un style aux tendances réalistes, le Dr Espé de Metz nous présente quelques situations saisissantes et assez dramatiques. Son livre intéressera les lecteurs qui ignorent le milieu médical. Dr M. Herer.

Œuvres complètes d'André Chénier, publiées d'après les manuscrits par P. Dimoff. Tome II : Poèmes, hymnes, théâtre. — Paris, Delagrave, s. d., in-8, 3 fr. 50. — Ce deuxième volume est digne du 1er. Nul travail ne peut faire mieux comprendre au public l'intérêt des éditions critiques. M. Dimoff a le goût d'un artiste érudit, et la patience d'un Bénédictin. — A signaler, pour l'*Invention*, les notes et ébauches que G. de Chénier n'avait que partiellement citées ; — on les trouve ici intégralement, et sur elles on peut étudier la manière dont travaillait Chénier. — Pour l'*Hermès*, M. Dimoff établit qu'il n'aurait eu que 3 chants, le fragment sur *la Nuit* devant probablement servir d'introduction au 3e. En revanche, il restitue à l'*Art d'aimer* ses 4 chants ; et c'est un mérite qui n'est pas mince d'avoir su mettre en ordre les débris de ce poème, et de l'avoir rendu à peu près lisible ; il a fallu faire d'abord un départ, très délicat, entre les matériaux des *Elégies* et ceux que le poète destinait à l'*Art d'aimer*. — Enfin, M. Dimoff reconstitue le poème de *la République des lettres*. On lit et on comprend bien mieux Chénier dans cette édition que dans les précédentes. Quelques coquilles. Ex. p. 177 : *usage*, pour *nuage*. J. Merlant.

M. Epuy, *Anthologie des humoristes anglais et américains* (Du XVIIe siècle à nos jours). — Paris, Delagrave, 1910, in-18, 3 fr. 50. — Une préface agréablement écrite, mais où le difficile problème de l'humour est effleuré superficiellement. L'auteur nous donne une impression bien générale et vague de cette variété du comique ; et le choix des textes qui suivent n'est pas fait pour nous éclairer. Les écrivains

antérieurs à l'époque contemporaine sont peu et mal représentés ; en revanche, les humoristes d'aujourd'hui occupent une place parfois disproportionnée avec leur mérite. Des lapsus en fait d'histoire littéraire anglaise. Les traductions sont d'une facilité sous laquelle on aperçoit quelques grosses inexactitudes. L'ensemble se lit sans déplaisir, mais il faut de la bonne volonté pour s'amuser d'un bout à l'autre. L. Cazamian.

Y. Scantrel [Suarès]. *Sur la Vie.* Essais. — Paris, Cornély, Collection de la *Grande Revue*, s. d., in-12, deux vol. à 3 fr. 50 chacun. — Dans ces deux volumes, M. Suarès a réuni près d'une centaine d'articles qu'il a publiés depuis quatre ans dans la *Grande Revue*. Il y a là de l'actualité, des « choses vues », des « élévations », des pages de critique d'art, de critique littéraire. Ce qui donne quelque unité à ce recueil si varié, c'est le caractère de l'auteur, dont l'indépendance fait la marque, et son talent, qui est d'un poète. Malgré le mot « Essais », qui figure dans le titre de son ouvrage, M. Suarès n'envisage pas la vie en moraliste ; poète, il a moins souci de réfléchir sur les choses et les hommes que de les pénétrer par le sentiment et l'intuition ; et, comme il est heureusement doué, il donne souvent l'impression directe de la réalité et atteint au vif des âmes. Pourquoi ne s'est-il pas défendu de prendre une attitude où, à notre avis, il y a plus encore d'enfantillage que de fierté ? Lisez cette déclaration : « Quelques personnes d'une haute vertu aiment les œuvres de Suarès. D'autres, en plus grand nombre, les haïssent sans les avoir lues. Presque tout le monde les ignore. Parmi ceux qui les pratiquent, plusieurs sont rebutés ; certains avouent n'y rien comprendre et confessent qu'ils se sont laissés séduire. Il ne reste donc à ce poète qu'une poignée d'amis, gens de l'esprit le plus rare, et, dans le nombre, les deux ou trois plus grands artistes de ce temps. » M. Suarès se trompe, croyons-nous ; nombre de gens, à qui manque « une haute vertu », et qui ne prétendent pas à « l'esprit le plus rare », seront capables, sinon d'aimer ce qu'il écrit d'un grand et profond amour, du moins d'y prendre un intérêt sympathique et de goûter ce qu'il y met de distingué, d'élevé et de généreux. M. Pellisson.

HISTOIRE.

Andrea Mantegna. L'œuvre du maître, tableaux, gravures sur cuivre (Collection des classiques de l'art). — Paris, Hachette, 1911, in-8, 200 gravures, 10 fr. — Ce livre, comme tous ceux de la même série, est simplement un tirage, pour la France, d'un volume de la collection des *Klassiker der Kunst*, éditée à Stuttgart. Il est donc un exemple nouveau d'un phénomène qu'expliquent, à des titres divers, la perfection de l'outillage des maisons allemandes, la faible diffusion des ouvrages d'art en France et aussi la timidité et le manque d'initiative des éditeurs français. C'est, au reste, un excellent recueil, donnant, à un prix abordable, des reproductions soignées de l'œuvre intégral de Mantegna, en y joignant les principaux ouvrages qui lui ont été attribués. Des notes critiques intéressantes accompagnent ces planches. Par contre la biographie *anonyme* de l'artiste est médiocre et surtout écrite sans compréhension réelle et sans sympathie. L. Rosenthal.

M. Roustan. *Les Philosophes et la Société française au XVIIIe siècle.* — Paris, Hachette, 1911, in-16, 3 fr. 50. — Sous un format plus réduit, à un prix moins élevé, M. Roustan fait rééditer l'ouvrage qu'il avait donné en 1906 et qui avait été alors accueilli avec estime. Le titre même indique assez l'intérêt d'un sujet, que M. Roustan a étudié avec diligence, sans parti pris, mais avec une sympathie avouée pour les hommes qui, au XVIIIe siècle, représentèrent « la cause du talent, et, à voir les choses d'un peu plus haut, de la raison et de la liberté. »

J. Monthizon.

F. Coppée. *Souvenirs d'un Parisien.* — Paris, A. Lemerre, 1910, in-12, 3 fr. 50. — Un lecteur très familier avec l'œuvre de Coppée reconnaîtra, avec plaisir sans

doute, presque chaque ligne, chaque image de ces fragments posthumes. Ils n'ajoutent guère à la connaissance de l'homme et de son talent. On peut accorder qu'ils la synthétisent, mais seulement jusqu'aux dix dernières années. Coppée s'était raconté et laissé raconter sous maintes formes quand il entreprit, en 1898, nous dit M. Jean Monval dans l'avant-propos, ces Mémoires, qu'il interrompit bientôt pour vivre « dans la prière et dans la lutte ». Ainsi les premiers chapitres seuls achevés, très extérieurs du reste et qui ne veulent rien avoir d'une confession, nous racontent, une fois encore, son enfance, sa jeunesse parnassienne, sa première gloire. On les a fait suivre de quatre *Causeries* où le poète, en 1879, a présenté lui-même, avec bonne grâce, son œuvre poétique. Elles reflètent l'opinion courante de la critique sympathique. Enfin, sous le titre connu de *Promenades et Intérieurs*, mais moins semblables par leurs proportions aux célèbres dizains qu'à des poèmes des *Humbles* mis ou laissés en prose, onze morceaux parisiens : les tourlourous, le barbier du faubourg populaire, le conducteur d'omnibus, les tonnelles de banlieue, toute sa modeste lyre qui rend un dernier son clair de bonhomie pittoresque et spirituelle. J. B.

A. E. Sorel. *Essais de psychologie dramatique*. — Paris, Sansot, 1911, in-16, 3 fr. 50. — Dans ces études, consacrées à neuf de nos plus notoires auteurs dramatiques, M. A. E. Sorel atteint rarement à la profondeur que semble promettre son titre, qui rappelle celui de livres illustres ; mais il n'est jamais ennuyeux. Ses tentatives pour expliquer les œuvres par les hommes ont parfois quelque chose de gauche, de superficiel et d'inachevé ; mais elles nous valent, chemin faisant, quelques détails curieux. Les portraits qu'il retrace, à défaut d'un dessin très vigoureux, sont assez exacts, avec un parti pris de sympathie qui ne nuit pas à la clairvoyance du peintre. Les analyses sont nettes et diligentes. Le style renferme des audaces syntaxiques, qui devraient peut-être s'appeler des négligences ou des incorrections ; mais il est personnel et clair. L'auteur apparaît très sympathique, à travers ce qu'il écrit. Les gens qui aiment le théâtre — et l'on sait s'ils sont nombreux — liront ce livre avec plaisir. F. Gaiffe.

J. Bertaut. *La jeune fille dans la littérature française*. — Paris, Louis Michaud, 1911, in-18, 3 fr. 50. — M. Bertaut passe en revue les jeunes filles que l'on rencontre chez nos écrivains de Molière à M. Prévost. Il constate qu'à mesure que la jeune fille a eu une vie plus libre, un rôle moins effacé, elle a pris dans la littérature une importance croissante ; de là vient qu'il étudie plus longuement la jeune fille moderne. — Dans ce livre de compilation et de critique, la compilation est parfois indiscrète parce que la critique est superficielle. Certaines figures ne sont là, semble-t-il, que pour ne pas laisser vides les cadres où l'auteur enferme sa matière : elles n'ont droit à une place dans la « littérature française » ni par la vérité de l'observation ni par l'art avec lequel elles sont présentées. En revanche M. Bertaut est bien sévère pour « l'insipide Agnès » ; il méconnaît ce que les jeunes filles de Molière, même indiquées d'une simple ligne, ont de vivant et de vrai. Il remarque que les jeunes filles de G. Sand sont des femmes vues à travers G. Sand et ses idées au moment même où elle écrit ; il est moins clairvoyant s'il s'agit de « Claudine », où des confidences de femme ont collaboré et qui ne paraît plus vraie que parce qu'elle est accommodée au goût du jour. — Enfin on souhaiterait dans ce livre quelque idée directrice qui domine et organise les analyses, les remarques souvent judicieuses de l'auteur, et qui fournisse le principe d'une classification moins artificielle. P. S.

GÉOGRAPHIE.

M. Honoré. *L'Amérique du Sud à tort et à travers*. Six mois de tourisme. Préface de Marcel Dubois. — Paris, Roger et Chernoviz, 1911, in-16, 21 phot. 4 fr. —

« Un livre de bonne foi et de bonne humeur », dit l'auteur lui-même dans sa conclusion. C'est vrai ; la bonne humeur est même parfois un peu grosse ; la bonne foi, d'autre part, paraît entière, l'auteur disant ce qu'il a vu, et ce qu'il en pense, sans flatterie excessive ni sévérité chagrine. Mais le résultat est bien maigre : on nous conte une promenade de Panama à Valdivia le long des chemins de fer et des bateaux, puis des escales brèves de Buenos-Aires à Pernambuco ; c'est bien, hélas ! du tourisme à tort et à travers ; seules les notes sur le Pérou, pays délabré et triste, présentent quelque intérêt. Çà et là de grosses erreurs, d'autant plus choquantes que l'auteur y appuie des plaisanteries : ne range-t-il pas la Perse, avec la Bolivie et la Suisse, parmi les pays qui n'ont aucune communication directe avec la mer ? R. Blanchard.

PHILOSOPHIE ET SCIENCES.

F. Nicolaï. *L'esprit de taquinerie*, étude de psychologie comparée. — Paris, Perrin. 1911, 3 fr. 50. — « Je suis étonné, dit P. Janet dans son livre sur *les Obsessions*... (I, p. 407), que les moralistes et les psychologues n'aient pas été tentés davantage par l'analyse de ce phénomène si remarquable de la taquinerie. » Le présent ouvrage ne comble pas la lacune. C'est une collection d'anecdotes, pour la plupart sans valeur et présentées en désordre. P. D.

A. Dubuisson. *Positivisme intégral.* — Paris, G. Crès, 1910, in-8, 6 fr. — C'est la partie logiquement la plus discutable, mais psychologiquement la plus intéressante, de l'œuvre d'Aug. Comte que l'auteur résume sous le nom de « Positivisme intégral ». La Religion de l'Humanité, son objet précis (l'humanité incarnée dans ses meilleurs représentants, conçue comme « l'ensemble continu des êtres convergents »), sa raison d'être (l'homme, à lui-même sa propre Providence), son organisation hiérarchique (Direction spirituelle, Grand Prêtre de l'Humanité), ses prescriptions, ses pratiques, son culte, ses sacrements, l'éducation qu'elle fonde, la régénération sociale qu'elle entreprend et réalise, par l'appel aux sentiments et la culture des sentiments, — ses rêves, ses utopies, comme celle de la Vierge Mère, tout le mysticisme à base réaliste de Comte, voilà ce que M. Dubuisson expose d'une manière systématique et suivie d'après la Synthèse subjective et les dernières œuvres du Maître. Il y a là réunis tous les matériaux d'une curieuse étude psychologique sur le passage des notions positives aux conceptions symboliques, de la science à la religion, qui a si fort troublé et déconcerté certains positivistes comme Littré et Stuart Mill, et dont les « positivistes complets », comme M. Dubuisson, ne paraissent pas soupçonner la témérité ou la hardiesse. L. Dugas.

Ch. Richet. *L'Anaphylaxie.* — Paris, F. Alcan, 1911, in-12, 3 fr. 50. — Certaines substances, peu toxiques lorsqu'elles sont injectées une première fois dans le sang, peuvent provoquer des accidents mortels chez les animaux qui longtemps auparavant en ont reçu même une faible dose. Ch. Richet qui a découvert et étudié ce curieux phénomène le désigne sous le nom d'anaphylaxie (le contraire de la protection : phylaxie) ; il est l'opposé de l'immunisation par les vaccins. — C'est par l'anaphylaxie qu'on peut expliquer la sensibilité des tuberculeux à la tuberculine de Koch, les accidents produits chez certaines personnes par l'ingestion d'aliments particuliers : lait, œufs, fraises, moules, crustacés, etc. Ch. Richet conclut que chaque individu présente, de même qu'une personnalité psychique qui le distingue des autres, une personnalité *humorale*, formée par des intoxications antérieures multiples qui lui donnent une sensibilité spéciale aux diverses actions toxiques. Cette sensibilité individuelle se transmet par l'hérédité. Mme G. Rudler.

Imp. F. Paillart, Abbeville. *Le Gérant :* Éd. Cornély.

REVUE CRITIQUE

des

Livres Nouveaux

VIe Année, n° 6. (DEUXIÈME SÉRIE) 15 Juin 1911

LA RÉFORME DE L'INSTITUTION MILITAIRE DE LA FRANCE.

Jean JAURÈS. — *L'armée nouvelle.* — Paris, J. Rouff, s. d. [1911], 18,5 × 12, 686 p., 3 fr. 50.

M. Jaurès a promis naguère d'exposer un plan d' « organisation socialiste » de la France : bref, son programme. On le lui a depuis réclamé plus d'une fois. Il commence à s'exécuter aujourd'hui en publiant le présent ouvrage, qui « traite des questions relatives à la défense nationale ».

Ce livre doit être lu avec attention et je dirai avec gravité et même avec respect, car il est d'un homme dont la pensée a beaucoup d'essor et de noblesse, et qui est sincère. M. Jaurès n'est pas suspect, ici, de complaisance démagogique, puisque ses propositions tendent plutôt à aggraver qu'à alléger, en les transformant, les obligations militaires. Il ne saurait être, d'autre part, forclos sommairement pour cause d'incompétence : il dit très bien pourquoi (pp. 22, 81) ; et puis il a été visiblement renseigné par des gens du métier qui, dans la circonstance, se sont servis de lui comme de mégaphone. Nous avons affaire en sa personne à un philosophe, à un historien, à un patriote — oui, à un très ardent patriote — qui croit voir clairement les vices de l'institution militaire telle qu'elle est, avec les raisons historiques de ces vices, et qui cherche de bonne foi, voire avec passion, ayant le goût, l'habitude et le talent des constructions logiques, à esquisser le plan d'un régime nouveau, non seulement plus rationnel, mais plus efficace.

I. — Sa critique du régime actuel (ch. II) est certainement très forte. « Le vice essentiel de notre organisation militaire, dit-il, c'est qu'elle a l'apparence d'être la nation armée et qu'en effet elle ne l'est point... Il y a un préjugé persistant qui contrarie les effets du principe, et ce préjugé, c'est que l'on ne peut guère compter vraiment que sur la partie encasernée de l'armée », celle que l'on désigne par l'épithète caractéristique d'*active*. Pendant des générations, les armées, dans les grands États modernes, ont été des armées de caserne, formées de professionnels. Lorsque la force et les nécessités des temps nouveaux ont conduit à proclamer le principe de la nation armée, et à incorporer, par le service obligatoire, personnel et égal, d'énormes contingents, la force de la tradition a travaillé énergiquement pour réduire l'armée nouvelle à n'être, tout de même, qu'une contrefaçon de l'ancienne. Qu'est-ce que la caserne, dans la pure théorie de la nation armée ? L'école préparatoire du soldat. Si, depuis cent ans, la caserne n'avait été vraiment conçue, en effet, que comme l'école préparatoire du soldat, on n'aurait pas tant lutté

pour y retenir les recrues pendant des années : sept, cinq, trois ou même deux ans ; car il ne faut pas tant de temps pour apprendre au futur soldat ce qu'il a besoin de savoir. Si l'on a lutté si vivement, jusqu'à présent, pour retenir les recrues à la caserne *le plus longtemps possible*, c'est parce que l'armée encasernée, dite active, n'a pas cessé d'être considérée par l'opinion militaire, et même par l'opinion publique, comme l'armée véritable, « le cadre et le point d'appui nécessaires, le centre des forces obscures ou à demi suspectes disséminées dans la nation... C'est cette arrière-pensée de l'infériorité des réserves qui gouverne en fait tout notre système militaire, et, par un retour inévitable, tout le système tend à créer cette infériorité ». Les lois militaires qui se sont succédé chez nous (et ailleurs) depuis trente ans sont le résultat de transactions successives entre la conception ancienne de l'armée de métier et celle de la nation armée, au vrai sens de cette expression. Ce que vaut, logiquement et pratiquement, la dernière de ces transactions qui ait été passée en France, c'est-à-dire la loi de deux ans, l'auteur l'examine avec vigueur. Il la juge ambiguë, équivoque et bâtarde, comme les précédentes, et souligne dans les écrits des généraux et des politiciens qui l'ont plus ou moins défendue des aveux, des contradictions, des hésitations, des flottements de pensée qui ne laissent pas d'être inquiétants.

A son gré la loi de deux ans marque, non pas, comme l'ont dit les politiciens qui contribuèrent à la procurer, l'ouverture d'une ère nouvelle, mais la clôture de l'ère ancienne, en ce sens qu'elle est *la dernière* des combinaisons possibles entre l'armée de métier et la nation armée : « Au delà il n'y a plus que la forme authentique de l'armée nationale » (celle que préconise M. Jaurès), ou, ajoutons-le, le retour délibéré au régime des armées professionnelles.

Les ch. IV et V (1), consacrés à la critique des idées stratégiques du capitaine Gilbert (dont les livres, publiés vers 1890, ont, paraît-il, inspiré depuis le haut enseignement des sciences militaires dans notre pays) sont aussi très intéressants. Gilbert fut l'apologiste de l'offensive napoléonienne, foudroyante et décisive, — par colonnes volantes, pour ainsi dire, — dont l'État-major prussien s'est inspiré au XIXe siècle (mais lourdement, à l'allemande). Le capitaine qui est dans — ou derrière — M. Jaurès oppose à cette doctrine celle de Clausewitz, la pratique de Turenne et les enseignements des premières guerres de la Révolution. Il expose (p. 144 et s.) le « plan de campagne » de son ami, le « commandant Rossel » de *l'Humanité*, dont voici le résumé : « La conception stratégique qui répond à la guerre de défense nationale, c'est, d'une part, la concentration des armées à l'abri de tout danger ; d'autre part, l'offensive générale au moment et à l'endroit judicieux ». Ne souriez pas de le voir s'engager dans un ordre de considérations qui, même sous la plume des théoriciens les plus réputés du métier, font assez souvent penser au : « Couper et envelopper » de l'opérette. Lisez. Il se dégage fort bien du ridicule menaçant pour établir que la France a le droit et le devoir de s'informer si l'État-major de son armée a une méthode de guerre, et laquelle : « Il ne s'agit pas de plans secrets ; ce n'est pas dans le sanctuaire de la rue Saint-Dominique que doivent être résolus ces grands problèmes. La technique, la science militaire ont pour objet de mettre en

(1). Comparer le ch. XIII, car le livre n'est pas composé avec rigueur et bien des choses y sont dites plusieurs fois.

œuvre la méthode adoptée ; mais cette méthode, c'est la nation qui doit la déterminer elle-même en conformité avec son dessein politique et social. Cette méthode, le pays doit la connaître, car il faut qu'il y soit préparé. Car, selon que la France aura choisi, pour son salut, l'offensive à la prussienne ou la défensive nationale telle que le commandant Rossel la définit, tout est changé dans l'organisation militaire ». — L'offensive à la Napoléon (et maintenant à la prussienne), procédant par coups d'assommoir dès le début des hostilités, suppose des armées relativement peu nombreuses, mais massées à la frontière et toujours entraînées pour être prêtes au premier signal. La défensive à la Clausewitz et à la « Rossel » remplace l'effet déconcertant de l'attaque brusque par « l'effet de masse, de patience héroïque, de concentration totale et d'élan réfléchi ». Mais alors il convient que la nation soit préparée à cette manière de combattre. Une tactique qui comporte « la concentration colossale des millions de soldats citoyens à l'abri des atteintes de l'ennemi », c'est-à-dire assez loin en deçà de la frontière, et qui, par conséquent, entraîne, comme entrée de jeu, l'abandon d'une partie notable du territoire aux envahisseurs, risquerait d'être très mal interprétée si elle était pratiquée sans que la nation eût été avertie à l'avance des raisons qui la recommandent. « Il faut que Rome s'habitue à comprendre Fabius... (1) Mais ce n'est pas seulement l'éducation de la nation qui doit être appropriée à ce dessein ; c'est tout un plan nouveau de concentration qui doit être étudié... Le pire serait, le désastre des désastres, que l'État-major flottât encore à ce sujet entre des idées contradictoires. Or j'ai la conviction absolue qu'entre l'offensive vraie et la défensive vraie il n'a pas fait un choix ; qu'il a accepté et pour la mobilisation et pour la concentration et pour la conduite générale de la guerre des combinaisons hybrides, à deux fins, et vouées par cette ambiguïté même à un misérable avortement... »

Il y a encore dans cet ouvrage d'autres dissections critiques de ce qui est ou se dit. Tel est le ch. VIII, sur la formation et l'éducation des cadres, où l'auteur intervient dans la question si controversée de l' « unité d'origine » des officiers. Il y intervient en un sens hostile à « l'esprit d'égalité brute » (p. 341), auquel, croyant faire preuve par là de hardiesse démocratique, on a récemment multiplié des concessions, d'ailleurs « superficielles et trompeuses », qui sont ici condamnées. La suppression radicale des écoles militaires, l'accès aux grades par le rang seulement ? Non. Ce sont là des « solutions de petite bourgeoisie niveleuse » (p. 351), qui entraîneraient la « disparition de toute éducation militaire de l'esprit ». M. Jaurès « ne consentira jamais », pour sa part, à supprimer « les hautes épreuves initiales », sanction de la « riche culture » de l'Enseignement secondaire, pour « l'élite » des futurs officiers ; ne demander à tous les officiers que la culture que donne « l'Enseignement primaire supérieur », comme le veut la démagogie radicale, c'est selon lui, « déclasser l'armée du haut niveau intellectuel où elle a été portée par l'immense effort de l'esprit humain ». « Pour nous, socialistes, démocratie n'a jamais signifié médiocrité uniforme et abaissement commun ». A cet égard, le socialisme de M. Jaurès s'honore d'avoir sur

(1) Les gens d'aujourd'hui sont plutôt portés, en effet, à confondre Fabius avec les généraux, comme on en a vu en 1870 et pendant la guerre russo-japonaise, qui expliquent leurs reculades en disant qu'ils ont « un plan ». Kouropatkine, lorsque les Japonais eurent franchi la ligne du Yalou, qu'il aurait dû leur interdire, télégraphia : « Nous les tenons ».

*

l'oreille un pompon d'aristocratie (1). Quelle que soit l'opinion qu'on puisse avoir là-dessus (2), on lira avec profit la discussion où l'auteur passe au crible les actes et les paroles des derniers protagonistes, plus ou moins ardents et conséquents, de l' « unité d'origine », MM. André, Messimy, Picquart (un peu mou), Klotz, etc. Il excelle à démasquer les raisonnements par à peu près et à dégonfler — non pas, il est vrai, comme dit l'autre, en trois coups d'épingle — mais à dégonfler pourtant les « grands mots vagues » de la phraséologie administrative et parlementaire. Il n'en est pas dupe ; il s'y connaît.

II. — Cependant l'intention principale de l'auteur de l'*Armée nouvelle* n'est pas de démolir ; c'est d'indiquer un plan régulier et harmonieux de reconstruction. Il ne démolit que pour montrer la nécessité de reconstruire.

Essayons de condenser en quelques lignes le système qu'il présente avec un lyrisme intarissable, éblouissant d'abord, un peu fatigant à la longue. Tout le monde sait que M. Jaurès a le don royal des images grandioses : nuées, foudres, rafales et « flamboiements augustes ». Il s'exprime souvent d'une manière sublime. Trop souvent, peut-être ; car le propre du sublime est de s'évanouir en se prolongeant.

Avant tout, renoncer à la superstition du service de caserne ; ne voir dans la caserne qu' « une école de recrues donnant au soldat, en quelques mois, les éléments nécessaires ». Ensuite, « organiser sérieusement, dans le pays même, des unités de combat à plein effectif ; ces unités seront convoquées périodiquement sur le territoire même où vivent les citoyens qui en font partie et vigoureusement entraînées... » (p. 49). Tel est le véritable régime de la *nation armée*. Il ne comporte pas de guerres offensives ; mais M. Jaurès espère et croit que l'ère des guerres offensives est close pour notre pays. Il est exclusivement défensif ; mais M. Jaurès l'estime de nature à procurer, sur ce terrain, une force tout à fait invincible. La « pleine et soudaine utilisation des réserves » s'impose, d'ailleurs, à son avis, aux pays à faible natalité comme la France. « Avec l'écart croissant de population, la France est vaincue d'avance dans la lutte [contre l'Allemagne] pour le développement de l'*active*... Elle ne peut se sauver et vaincre qu'en faisant de la nation armée une vérité vivante » (p. 73) (3).

C'est le système des milices, qui, seul, s'oppose en raison à celui des armées de métier. La pensée n'en est pas nouvelle. C'est celui qu'exposa

---

(1) L'auteur de l'*Armée nouvelle* se rencontre sur plusieurs points, à propos des mesures récemment prises « vers l'unité d'origine », avec celui, nullement socialiste et très militaire à l'ancienne mode, de l'*Officier contemporain*. (Capitaine d'Arbeux. *L'Officier contemporain. La démocratisation de l'armée.* — Paris, B. Grasset, 1911, 2 fr.).

(2) Quelle que soit l'opinion qu'on puisse avoir là-dessus, il est certain que la conviction de M. Jaurès à cet égard repose sur un postulat. Il est persuadé que les officiers sortis de Saint-Cyr et de l'Ecole polytechnique, « ayant la même pratique du métier que les autres et ayant en outre une avance de culture marquée », doivent révéler, « à mesure que le grade s'élève, des facultés militaires supérieures » (p. 375). En a-t-il la preuve ? Voici sa preuve ; c'est une question : « A quoi servirait donc la haute éducation des premières années si elle n'assurait pas à l'homme, toutes choses égales d'ailleurs, une supériorité réelle et qui se manifeste surtout quand la fonction plus difficile veut des qualités plus diverses ?... »

(3) Cf. p. 179, où l'auteur revient sur les avantages stratégiques de son système au point de vue français : « La France, par la mobilisation simultanée et par la concentration des douze classes qui correspondent aujourd'hui à la réserve, mettra en ligne, pour les premiers grands combats, une masse formidable de deux millions d'hommes.... »

Carnot, dès août 1792, à l'Assemblée législative (p. 197 et s.). C'était celui de Dubois-Crancé (p. 266). Ni Carnot, ni Dubois-Crancé, ces grands organisateurs de la victoire, ni aucun homme de la Montagne n'a confondu « service militaire et encasernement ». Si la Révolution, « ayant pu conclure à temps la paix avec le monde, comme le souhaitait passionnément Robespierre, avait pu assurer sans crise, sans thermidor ni brumaire, le fonctionnement de l'institution militaire », tout donne à croire qu'elle aurait adopté ce modèle. — Et ce régime, dont la pensée est donc la pure tradition de la Révolution française, n'est pas resté, d'ailleurs, dans le monde, à l'état de concept théorique. Il est depuis longtemps pratiqué, avec des modalités diverses, par des peuples qui sont à la vérité, pour la plupart, de petits peuples sans prétentions offensives, mais dont tous les experts s'accordent à reconnaître que la défense contre un envahisseur, quel qu'il fût, serait des plus redoutables. C'est l'institution militaire de la Suisse, qui est décrite ici en détail (ch. VII). Celles du Danemark, de la Belgique, de la Hollande, de la Norvège, de la Suède, s'en rapprochent plus ou moins, et de plus en plus ; il y a même en Angleterre un grand mouvement dans ce sens (ch. XII). Si l'Allemagne n'était pas là, avec son militarisme prussien, que ses grands voisins se sont crus et se croient tenus d'imiter de leur mieux, quelque contraire qu'il fût ou qu'il soit à leur tempérament naturel ou à leurs tendances nouvelles, l'Europe serait déjà convertie à l'organisation défensive. — Il est curieux, soit dit en passant, qu'il ne soit pas question, à ce propos, du Japon, dont l'armée n'est pas non plus encasernée au même degré que celles des grands peuples du continent européen. Est-ce parce que M. Jaurès n'a pas été assez renseigné à ce sujet, ou parce que l'armée japonaise n'est pas, quoique fort peu encasernée, d'humeur exclusivement défensive ?

Si le régime de la milice est pratiqué sincèrement, comme il l'est en Suisse, il exige autant ou plus de l'individu que le service français actuel. En France, « on fait son service pour en finir avec le service militaire », car les périodes d'instruction qui suivent le temps de caserne ne sont pas plus prises au sérieux par ceux qui les font que par ceux qui les font faire. Le système actuel « accable la première jeunesse d'un inutile fardeau de pseudo-éducation militaire [deux ans pour l'instant, au lieu des six mois nécessaires] et néglige ensuite beaucoup trop d'entretenir chez les hommes libérés de la caserne les facultés d'action » (p. 58). Or, l'homme qui éprouve de la répugnance pour l'austère obligation du service armé, supposé qu'on lui laissât le choix, préfèrerait peut-être encore « tirer » deux ans (dont un au moins de fainéantise) que de se tenir en haleine, sans désemparer, jusqu'à l'âge de 35 ou 40 ans. — Et nous touchons, ici, je crois, au nœud vital du problème.

On peut faire sans doute aux vues et aux projets de M. Jaurès des objections innombrables. M. le général Langlois a pris le premier la parole à cet effet ; nul doute que le livre de l'*Armée nouvelle* ne soit bientôt (si ce n'est déjà fait) submergé, malgré son volume (686 pp.) et son poids, par un flot de littérature militaire, qui le roulera et le disloquera en tous sens. Il contient, non seulement des vues d'ensemble, mais des propositions fermes pour l'organisation des milices, avec une loi des cadres ; la malveillance des critiques trouvera à s'exercer sur une matière si abondante. Même sans être général (je ne le suis pas), on est du reste un peu surpris, en le lisant, d'affirmations comme celle-ci : « Cette masse colossale [les deux millions d'hommes de la nouvelle armée française sur le pied de guerre] pourra être distribuée

en plusieurs armées, assez distinctes pour ne pas s'embarrasser les uns les autres et assez liées les unes aux autres pour pouvoir combiner des opérations convergentes » (p. 179). On se dit ingénûment, en lisant cela : « Mais est-il vrai qu'une telle masse pourra être ainsi maniée ? » ; et si par hasard c'était très difficile ? On se dit aussi qu'il y a infiniment d'illusions et vraiment trop de rhétorique dans le ch. IX, qui traite du recrutement et de l'éducation des officiers de la future milice *(Les officiers et l'organisation ouvrière ; les officiers à l'Université)* : les pages (pp. 382 et s.), très bizarres, sur l'utilité qu'il y aurait à ce qu'une certaine proportion des officiers fussent d'anciens boursiers de « la grande famille prolétarienne », élevés *ad hoc* par les mutualités, les syndicats et les coopératives, n'est sans doute qu'une de ces bourdes que les pontifes de toutes les religions (la socialiste, semble-t-il, comme les autres) prennent l'habitude de débiter, sans y prendre garde, dans l'intérêt du culte ; cela ne tire pas à conséquence. Mais les développements relatifs à l'enseignement des sciences militaires dans les Universités, avec les lieux communs surchargés d'ornements dont ils pullulent, sonnent si creux qu'on en est effrayé : j'aimerais à dire pourquoi, mais la place m'est mesurée. Aussi bien, je répète que le nœud vital du problème n'est dans aucun des détails de la doctrine soumise par M. Jaurès à l'examen du public. Il est là où l'auteur lui-même l'a très bien situé dès le commencement de son discours.

Le régime de la milice, pratiqué comme il faut, réclame de la nature humaine plus d'efforts, de sérieux et de vertu que tout autre. Chez les peuples qui, pour ainsi dire, n'en sont pas dignes, parce qu'ils ne sont pas assez raisonnables ou parce qu'ils sont trop fatigués, il s'effondre promptement dans le ridicule, qui fut proverbial, des francs-archers de l'ancienne France, ou dans celui des « baïonnettes intelligentes » et des « bataillons scolaires » d'une époque plus récente. C'est une mascarade, et qui risque d'être mortelle — deux fois mortelle parce qu'elle est à la fois périlleuse et grotesque. Il faut donc examiner mûrement, avant de s'engager dans cette voie, les conditions où l'expérience est possible.

Or il n'y en a qu'une, mais nécessaire : c'est, dans la nation, un esprit public approprié. Ou bien, comme en Suisse, des habitudes séculaires qui tiennent lieu d'enthousiasme, sans l'exclure ; ou bien la source sans cesse renouvelée de force morale qu'est une grande pensée qui vit véritablement dans les cœurs. Lorsque cette flamme existe, la nation qui la porte est, en effet, irrésistible, et pas seulement pour la défensive, comme l'ont fait voir entre autres les armées de la Révolution, celles de l'Allemagne ulcérée par la tyrannie de Napoléon et celles du Japon moderne. Lorsque cette flamme existe, tout est simple ; l'organisation indispensable se crée comme d'elle-même, et le succès s'ensuit. Manque-t-elle ? Non seulement toute offensive heureuse contre un égal est impossible (on s'en consolerait) ; mais la défensive même est compromise, et le plus sûr est sans doute de s'en tenir au minimum de garanties qu'offre la routine traditionnelle, celle que suivent aussi les adversaires éventuels. L'instinct de conservation fait sentir qu'il n'est pas prudent d'innover *en pareil cas*, parce que, en pareil cas, l'échec, c'est-à-dire la rapide dégénérescence des institutions nouvelles, si sagement combinées qu'elles puissent être sur le papier, est certain.

Tout revient donc à savoir si la France a présentement la force morale qui serait nécessaire pour opérer sans trop de risques une révolution dans son appareil de défense. L'idée de Revanche s'est fort atténuée à la longue, et

d'ailleurs ne conviendrait pas. L'idée du simple devoir patriotique à la vieille mode n'est pas dans une de ses périodes de paroxysme et, d'ailleurs, l'opération demandée suppose une flamme non pas paroxystique, mais continue. Cependant, il faut une flamme. — Eh bien ! il y a, dit M. Jaurès, la foi socialiste. « Le ressort de confiance qui doit soulever en même temps toutes les âmes et leur donner un incomparable élan », le voilà.

L'*Armée nouvelle* est en partie, et, comme il résulte de ce qui précède, dans ses parties essentielles, une homélie sur ce thème. Ainsi s'explique que l'on ait intercalé (de la façon la plus singulière), entre les chapitres IX et XI, qui traitent des cadres, un chapitre X dont le titre : *Le ressort moral et social. L'Armée, la Patrie et le Prolétariat,* suffit à faire prévoir que l'auteur n'y méritera point le mot de Stendhal sur Napoléon : « Il ne disait jamais de choses vagues ». Ce chapitre qui paraît, au premier abord, un hors-d'œuvre, est, au contraire, au centre du sujet. Mais le fil des idées n'y est pas facile à suivre : il y est question de bien des choses, notamment des services rendus au XIXe siècle par le capitalisme et la bourgeoisie, de l'affaire Dreyfus, de Marx, et aussi (mais, mon Dieu, que de précautions oratoires !) de Hervé. Disons seulement que ce morceau paraît plutôt destiné aux socialistes qui n'admettent pas la patrie qu'aux patriotes qui ne sont pas au courant du socialisme. Il s'agit surtout, pour le philosophe, de réconcilier l'Internationale et la Nation : « Un peu de patriotisme éloigne de l'Internationale ; beaucoup de patriotisme y ramène » (p. 571). Très bien. Au moyen âge, le triomphe des docteurs scolastiques était, comme ils disaient, de « concordare discordantia » ; il y avait, en ce temps-là, de gros livres intitulés : *Concordantiæ discordantium.*

On fera bien de parcourir, après l'*Armée nouvelle*, l'opuscule sur *la Démocratisation de l'armée* que j'ai cité plus haut, en note. Il contient les doléances du corps actuel des officiers, à un point de vue étroitement (et même, parfois, assez bassement) professionnel, et plutôt « réactionnaire », mais avec beaucoup de faits précis. Il est très instructif pour faire connaître l'état d'esprit qui prévaut dans ces milieux où l'on est, maintenant, paraît-il, aussi loquace qu'on était « muet » jadis. A l'en croire, les conséquences de la loi de deux ans ont été telles qu'il n'y a déjà plus que des « miliciens » (p. 31) dans l'active ; mais des miliciens démoralisés par les propagandes pacifistes, et à qui tout idéal fait défaut : « Ils ont moins la fierté d'accomplir leur devoir militaire que l'impatience d'en être quittes » (p. 32). L'auteur exprime la conviction que les mots de patrie et d'honneur, quoique abondamment répétés, ne suffisent plus à dissimuler la lassitude de l'impôt du sang et le désir d'y couper (p. 30). D'autres mots, fussent-ils très éloquents, ajoutés à ceux-là, qui sont déjà si beaux, ne produiraient pas, peut-être, beaucoup plus d'effet. Mais si les prédicateurs savaient cela, ils ne le croiraient pas ; ils n'en resteraient pas moins optimistes ; car, s'ils n'étaient plus optimistes, ils cesseraient, probablement, de prêcher.

NOGARET.

COMPTES RENDUS

E. Bourcier. — *La Rouille*. — Paris, Cornély (Collection de la *Grande Revue*), 1910, in-12, 232 p., 3 fr. 50.

Beaucoup de descriptions avec des détails justes et des phrases sonores. Carrier s'engage dans l'infanterie coloniale. Il aime le métier militaire ; encouragé par les officiers, séduit par la promesse des galons, alléché par l'idée de la prime, il signe un rengagement de cinq ans. Mais voilà que le père et le frère aîné du jeune homme viennent à mourir, la mère et les enfants plus jeunes vont rester sans soutien, car le militaire ne peut revenir au foyer les protéger, puisque d'un trait de plume et pour un si long temps il a aliéné sa liberté. Pendant que la famille souffre toutes les misères, le marsouin part pour l'expédition de Chine ; scènes de pillage ; un sergent lui fait des propositions infâmes, révolte de Carrier, voies de fait, conseil de guerre, travaux publics, tentative d'évasion, Bat' d'Af ; le malheureux meurt après mille tortures physiques et morales dans un engagement à la frontière marocaine.

Assurément un problème grave se pose : autant il est légitime de se prémunir contre les retours d'humeur et les caprices des jeunes gens, autant il paraît injuste de n'admettre aucun *cas de force majeure* pour lequel le rengagement devienne caduc. Et puis, jusqu'à quel point a-t-on le droit de laisser une jeunesse imprévoyante engager l'avenir pour cinq ans ? Il peut être exact aussi que bien des abus de pouvoir soient commis aux bataillons d'Afrique et certes tout cela est à discuter ; bien des réformes sont souhaitables. Or je conçois fort bien que l'on attire l'attention du public sur cet ordre de faits dans des articles de revues où l'on cite des documents et où l'on dévoile ses sources d'information. Mais qu'on y trouve sujet à roman, je le conteste. Qu'est-ce que l'art et la littérature peuvent gagner à ces pages où l'on parle l'argot des chiourmes — d'ailleurs avec certaines pudeurs bien illogiques ? Enfin, il n'est pas permis d'imposer au public une lecture aussi pénible, de spéculer sur les sentiments de dégoût, d'horreur et de pitié sans prouver avec certitude que ce que l'on avance est rigoureusement vrai. Ceci ne saurait être le cas pour un roman, œuvre d'imagination et le lecteur a raison d'hésiter avant de généraliser le cas de tel souffre-douleur qui succombe. Comment savoir si tel tableau n'est pas outré pour les besoins de la cause, si tel fait n'est pas inventé ? Même, le public, qui n'aime point qu'on le sorte de l'ataraxie, trouve l'excuse excellente et ne s'émeut pas, parce qu'il doute que cela soit « arrivé ».

A. d'Estournelles de Constant.

Rudyard Kipling. — *Rewards and Fairies*. — Londres, Macmillan, 1910, XII-338 p., in-12, 7 fr. 50.

Ce nouveau recueil confirme l'évolution récente du talent de Kipling. Après les nouvelles réalistes et le roman de mœurs anglaises ou hindoues, nous revenons aux histoires merveilleuses ; c'est, comme *Puck of Pook's Hill*, un nouveau *Jungle Book ;* mais l'esprit est bien différent. Nous sommes maintenant en Angleterre ; les bêtes qui parlent sont remplacées par des génies ;

Puck, lutin capricieux mais bienveillant, se mêle aux jeux de deux enfants, Dan et Una, dans le décor très contemporain de la campagne anglaise ; il fait surgir à leurs yeux des apparitions du temps passé. En chair et en os, familiers quoique distants, des personnages historiques et symboliques passent ainsi devant nous ; et leurs paroles, adaptées à leur caractère, à leur époque, sont une vive et forte évocation de réalité suggestive. Chacune de ces histoires enseigne une leçon ; et l'on devine quelle sagesse Kipling propose à ses lecteurs, jeunes ou vieux — car il semble écrire pour les enfants, mais ne sera guère compris que des adultes... C'est une doctrine d'énergie et de violence, de sacrifice austère aux destinées de la patrie et de la race ; de travail, et de mépris pour les faiblesses de la pensée ; un impérialisme brutal autant que mystique — évangile que l'Angleterre ne paraît plus accueillir avec le même enthousiasme. Comme la philosophie, l'art a vieilli dans ces contes ; ils portent encore la marque du maître, par la vigueur condensée de la narration et de la langue, la force imaginative, la brusque poésie de certains traits ; le sens profond des grands instincts, des réactions immédiates de l'âme ; mais il y a du pénible, de l'étrange dans la mise en œuvre, du bizarre et de l'obscur dans ces récits qui commencent, se nouent, se dénouent, se transportent du présent au passé, du réel au surnaturel, avec un minimum de préparation et de logique. Fantaisie originale, dira-t-on ? Mais la fantaisie n'est plus portée par un courant d'invention spontanée ; elle n'est plus nourrie par un filon intérieur de raison ou d'observation simple ; elle est trop souvent fatiguée, tendue, et l'on dirait presque vide et stérile... La note de vieillesse et de tristesse qui s'y fait entendre est, peut-être, ce qui rend malgré tout sympathique un volume animé de méfiance ou de haine contre les nations hors de l'Empire, les formes de pensée hors de la pensée primitive et rude de son prophète. L. Cazamian.

F. Lachèvre. — *Disciples et successeurs de Théophile de Viau : la vie et les poésies libertines de Des Barreaux et Saint-Pavin.* — Paris, Champion, 1911, in-8, xiv-541 p., 10 francs.

M. Lachèvre s'est donné pour tâche d'écrire l'histoire du libertinage au xviie siècle : gros sujet, dont ce gros livre ne traite qu'une petite partie. En ce qui concerne Des Barreaux, c'est une nouvelle édition revue, corrigée et augmentée, d'un travail publié en 1907 ; en revanche la vie de Saint-Pavin n'avait pas encore été écrite. M. Lachèvre a recueilli avec diligence tout ce qu'on en peut aujourd'hui savoir, et qui est d'ailleurs assez peu de chose. Quant aux poésies libertines de « l'Illustre Débauché » et à celles du « Roi de Sodome », identifiées pour la première fois, on les a groupées pour chacun d'eux à la suite de sa biographie ; mais on a fait un tirage à part de celles dont le sujet trop scabreux risquait d'effaroucher le lecteur.

Il est un peu surprenant d'entendre l'auteur d'un ouvrage si vaste consacré à deux libertins de si médiocre envergure déclarer (dans une préface singulièrement tendancieuse) que « le rôle des libertins au xviie siècle a été fort exagéré ». Ailleurs, il est vrai, il les appelle « ces précurseurs des philosophes du xviiie siècle, ces peu glorieux ancêtres de la libre pensée » (p. 451) : voilà bien des contradictions. On peut regretter que M. Lachèvre, qui n'a pas fait entrer dans le cadre de son travail l'étude littéraire des

poésies de Des Barreaux et de Saint-Pavin, n'ait pas cru devoir préciser non plus la portée de leur action. Il serait intéressant de chercher quelle influence ont pu exercer le séduisant Des Barreaux, le spirituel Saint-Pavin sur les grands seigneurs et les beaux esprits auprès de qui ils avaient accès, malgré leur réputation bien établie de libertinage, — si cette tolérance même n'est pas un indice de sympathie et de connivence, — dans quelle mesure les relations de Des Barreaux avec Chapelle et Molière ou avec les magistrats dijonnais, celles de Saint-Pavin avec l'Hôtel de Condé, l'Hôtel de Rambouillet, Mme et Mlle de Sévigné, ont pu contribuer à détacher des croyances traditionnelles des esprits qu'ébranlait, d'autre part, la méthode de Descartes ou la philosophie naturelle de Gassendi. M. Lachèvre sera moins tenté, sans doute, de croire qu'on a exagéré le rôle des libertins du XVIIe siècle, quand le cours de ses recherches le mènera à constater leur hardiesse croissante et à entendre les cris d'alarme que leurs progrès font pousser, vers la fin du siècle, aux défenseurs de la foi. M. Lange.

Zurlinden (Général). — *Napoléon et ses maréchaux.* — Paris, Hachette, 1911, 2 vol. in-16 de 266, 240 p., 3 fr. 50 chaque volume.

C'est un résumé, plutôt de la vie de Napoléon, que de l'histoire de son règne, où, en dépit du titre de l'ouvrage, les maréchaux de Napoléon tiennent très peu de place et sont simplement nommés là où il ne se pouvait pas qu'il en fût autrement. C'est un résumé sec, net, exact, écrit d'un style forcément rapide, visiblement soigné, où rien ne vous heurte, où rien ne vous enlève. Le général a mis, dit-il, à profit tous les récents travaux. Je n'en doute pas. Ce qui me frappe, c'est que ces renseignements nouveaux ne changent pas sensiblement l'idée qu'on se faisait de Napoléon. M. Zurlinden nous dit aussi qu'il s'est efforcé d'être impartial ; de fait il blâme Napoléon à peu près à tous les moments où il a été communément repris : en Brumaire ; après l'attentat de la rue Saint-Nicaise, pour ses mesures injustes contre les Jacobins ; au moment où il commet l'enlèvement et le meurtre du duc d'Enghien ; après la paix d'Amiens, quand il veut avoir et qu'il obtient un pouvoir discrétionnaire sur la nation. Par exemple, M. Zurlinden ne prouve pas, comme il le croit, que Napoléon ait été totalement innocent de la rupture de la paix d'Amiens. Il n'est pas sûr que Napoléon n'ait pas fait de son côté autant que les Anglais du leur, pour amener cette rupture. Là où M. Zurlinden me paraît être vraiment trop indulgent ou pas tout à fait exact, c'est dans l'exposé, trop court d'ailleurs, qu'il fait de la conduite de Napoléon, en 1813, au moment du congrès de Prague. A ce moment on lui offrait des conditions qu'il pouvait, qu'il devait accepter.

Partial, non, M. Zurlinden ne l'est pas précisément ; toutefois il est sensible que, quand il blâme Napoléon, il est sans entrain, il est froid ; il sait en revanche le louer chaudement. Son faible intime se révèle par là ; faible qui s'excuse et se comprend chez un général. C'est un prodigieux homme de guerre que Napoléon ; il est difficile qu'un professionnel échappe tout à fait à son incomparable prestige. P. Lacombe.

Arthur MEYER. — *Ce que mes yeux ont vu.* — Paris, Plon, XXIV-432 p., in-12, 3 fr. 50.

M. Arthur Meyer, qui ne dissimule pas, car cela n'est pas possible, sa très modeste origine, est depuis longtemps un des personnages les plus connus de la vie parisienne : à la Bourse d'abord, puis au boulevard et, enfin, dans les salons de la vieille aristocratie française. « Manager » du *Gaulois*, mécène d'académiciens en herbe, en fleur ou en fruit, successivement serviteur de plusieurs princes appartenant à diverses dynasties déchues, en bons termes cependant avec beaucoup d'hommes qui ont passé au pouvoir sous la Gueuse (1), conspirateur à ses heures, homme du monde avant tout, il a, certes, vu beaucoup de choses de 1870 à 1911. On pourrait donc s'attendre, semble-t-il, à ce que ses Mémoires anthumes (comme disait Alphonse Allais) fussent instructifs et amusants. En fait, ils sont vides, fades et un peu écœurants. Mais c'est bien naturel.

C'est naturel, non seulement parce qu'il y a des raisons pour que les mémoires qui ne sont pas posthumes manquent de nerf, mais parce que l'auteur est ce qu'il est : trop « aimable » pour contrister quelqu'un qui puisse lui en vouloir, trop gentilhomme pour n'être pas discret, et trop chrétien pour garder rancune des avanies qu'il encaissa. Avec cela, un style approprié, coulant et nul ; tout en épithètes banales, en mots prévus et en clichés.

Ces mérites, qui n'en sont pas pour un mémorialiste, ont fait la fortune littéraire, et la fortune tout court, de M. Arthur Meyer. Il n'a pas renoncé, comme de juste, à les déployer ici. A la fin, « index des noms cités » : un millier de noms environ, c'est-à-dire, dans le livre, presque autant de coups de chapeau. Car un compliment en passant ne coûte guère et fait toujours plaisir.

Un des principaux chapitres est intitulé l'*Antisémitisme*. Si l'on considère que l'auteur a été qualifié de « Juif immonde » par son prince, M. le duc d'Orléans, dans une dépêche que le *Figaro* a pris la peine de reproduire plus d'une fois, on appréciera le sentiment qui lui fait dire que la Troisième République a créé l'antisémitisme (2). Le chapitre sur « le Dreyfusisme », singulièrement entortillé, n'est pas non plus sans intérêt, en ce qu'il fait très bien voir, non pas la pensée de M. Arthur Meyer sur ce sujet (ce qui n'aurait pas d'importance), mais les précautions que le directeur du *Gaulois* se croit encore obligé, pour sa clientèle, de prendre, en 1911, en parlant de cette affaire. Au reste, M. Arthur Meyer tout entier n'a de valeur historique que comme miroir de la clientèle qui l'a adopté. On l'étudiera plus tard

---

(1) « Implacable pour les institutions républicaines qui corrompent les hommes, selon la formule lumineuse de M. le Comte de Paris, je suis indulgent pour ceux-ci » (p. 59).

(2) Il y a, dans ce chapitre (p. 125), une psychologie du « Juif » : « Envahisseur dans le domaine mondain... » ; etc. — Plus loin (p. 133), on lit : « M. Roosevelt a dit un jour une parole : *Avant un siècle le monde sera catholique ou libre penseur*. Si la première partie de cette prédiction venait à se réaliser, si le monde était régénéré par la victoire de la seule religion d'unité, de discipline et de hiérarchie, les Juifs peuvent être sans inquiétude : les catholiques connaissent la loi du Christ qui est la loi de pardon : ils pardonneraient et ouvriraient leurs bras à tous leurs frères égarés. Mais si, par malheur, la libre pensée venait à triompher, c'est alors que les Juifs pourraient prendre peur... Ils n'auraient pas longtemps à se réjouir de notre annihilement : ils succomberaient bien vite après nous. »

pour se rendre compte de l'état d'esprit du meilleur monde en ce temps-ci.

Ce qu'il y a de plus amusant dans *Ce que mes yeux ont vu*, c'est d'y apprendre (p. 205) que, à la rédaction du *Gaulois*, M. E. Faguet est connu sous le sobriquet de « Toujours prêt ». Or, il se trouve justement que M. Faguet a enrichi le volume d'une préface. L'infatigable polygraphe déclare là, « avec sa tranquillité ordinaire », que M. Arthur Meyer est « un type fort sympathique » et un « extrêmement honnête homme dans le sens actuel du mot, et dans le sens que le mot avait au XVIIe siècle, et dans tous les sens ». J'ai toujours pensé, mais je suis certain maintenant, que ce qu'il dit encore (p. XXIV) de son préfacé peut s'appliquer à lui-même : « Devenu, au moment où nous sommes, d'une indulgence générale, où il est entré beaucoup de bonté et où il reste un peu de raillerie... »

P. Dubois.

G. Séailles. — *Eugène Carrière.* — Paris, A. Colin, 1911, in-12, 373 p., 8 planches hors texte, 3 fr. 50.

M. Séailles, au seuil de son étude, proteste contre la doctrine qui fait de l'œuvre d'art « l'œuvre de tout le monde, excepté de l'artiste lui-même ». S'il entend réagir contre les abus de la théorie du milieu, on ne peut que lui donner raison, mais s'il prétend que « les causes générales, milieu physique, milieu social, n'expliquent jamais que ce qu'il y a de commun dans l'art d'un peuple ou d'une école », il se réfute lui-même, car il nous dit dans son livre comment « Carrière toujours est resté du peuple, un homme parmi les hommes », et il nous montre l'action qu'exercèrent sur sa sensibilité les humbles appartements des Batignolles qu'il a habités et la grande crise politique et morale dans laquelle il prit une position de combat. Malgré le ton agressif de sa préface, l'ouvrage de M. Séailles n'a du reste pas été écrit pour illustrer une doctrine ; c'est un livre de bonne foi, une scrupuleuse, pénétrante et subtile analyse, par laquelle l'auteur a voulu rendre hommage à l'homme admirable et au grand peintre que fut Carrière. Jamais homme n'eût une existence plus digne et plus droite que Carrière, jamais artiste n'associa dans un accord plus étroit son art et sa vie. Le livre de M. Séailles peut être recommandé comme une lecture édifiante : c'est un saint laïque qu'il présente à nos méditations. Ceux qui ne voient dans une peinture qu'un objet de luxe, pour qui le peintre est un virtuose plus ou moins ingénieux, auront profit à lire ce livre où l'on montre comment l'homme de génie peut exprimer par le jeu des couleurs et des lignes, les sentiments les plus profonds de son âme, sa conception de l'humanité et de l'univers et inscrire dans sa toile toute une philosophie. La pensée de M. Séailles est ingénieuse, multiple ; il reprend ses idées sous des formes successives et trouve toujours à y ajouter ; il s'ensuit que son livre supporte malaisément une lecture continue ; il faut l'étudier à tête reposée, le quitter pour y revenir.

L. Rosenthal.

C. Wagner. — *Par le sourire.* — Paris, Hachette, 1910, in-12, VII-302 p., 3 fr. 50.

M. C. Wagner est un *bonhomme Richard* qui aurait le sens de la nature et celui de la poésie. Le complément a son prix. La morale du bonhomme

Richard est courte, et elle est sèche ; à elle seule elle aurait laissé sagement l'humanité polir les os et les cailloux de l'âge de pierre. M. Wagner la continue pour une part : la morale qu'il enseigne est sûre, réglée, minutieuse, domestique, ménagère, optimiste et prudente. Il n'est pas prouvé qu'on ne puisse heureusement cultiver chez les enfants un idéal plus ardent et moins sage.

Mais cette morale, par un peu de poésie et beaucoup de nature, a des vertus profondes. Elle s'appuie tout entière sur un grand principe pédagogique. L'éducation se faisait chez l'Émile de Rousseau par le sentiment de l'intérêt bien entendu : force solide et qui vaut qu'on en use ; elle se complétait par l'instinct du cœur, par la générosité spontanée : instinct qui réserve quelques mécomptes. M. Wagner, au contraire, fait surtout appel à l'imagination. C'est une grande sagesse. La morale ne se démontre peut-être pas ; dans tous les cas ses raisonnements ne sont pour les enfants que des mots. M. Wagner ne raisonne jamais : il raconte une histoire, il développe des images : une cruche, un sac, un moulin de sureau, un cerf-volant, un grain de blé. De cette histoire il dégage par symbole un enseignement. Logiquement, c'est tout arbitraire. Pour l'enfant, c'est décisif. L'image se fixe et l'association se crée qui garde l'enfant du vice ou l'incline vers une vertu.

Ajoutons que le sens juste de la nature, le goût de la vie obscure des choses mettent dans ces petits récits autre chose que la persuasion des images et l'agrément du pittoresque : ils les élargissent. Par eux ces histoires pour les petits se haussent à demi jusqu'à la dignité d'une philosophie. Il est bon que les enfants voient leur conduite s'associer sans cesse à la destinée du grain qui pousse, de l'eau qui coule ou de l'escargot qui rampe. Ils prendront sourdement conscience que leur vie s'unit à la grande tâche universelle. Ainsi cette morale, de lignes toutes chrétiennes, s'ouvre sur d'autres horizons. Elle « sourit » et elle aime la vie : ce sont là de fortes vertus.

D. Mornet.

Sir W. Ramsay. — *La Chimie moderne.* Ouvrage traduit par M. H. de Miffonis. — Paris, Gauthier-Villars, 2 vol. in-12, 1909-1911, 150, 276 p., ensemble 7 fr. 25.

Voici un livre en faveur duquel plaide assez le nom de son auteur. Pour qui connaît ses travaux et la marche hardie qui le mena de la découverte de l'argon à celle de l'hélium et des autres gaz rares, Ramsay représente une manière de conquérant capable de toutes les audaces. Un ouvrage de lui ne saurait être banal. Et en effet celui-ci paraîtra au public français un étrange et attachant petit livre.

Il est divisé en deux parties. La première (Chimie théorique, 155 pages) est un résumé très concis et très clair de notre atomistique moderne. — Quelques pages d'historique nous amènent à la notion de molécule. Puis, nous assistons à la détermination des poids moléculaires, et l'examen des cas exceptionnels nous conduit à l'étude de la dissociation. L'exposé des phénomènes de dissociation électrolytique est conforme aux théories actuelles de la physique : on n'admet plus que des électrons négatifs, c'est leur départ qui crée les charges positives et c'est leur liaison plus ou moins étroite avec les atomes qui règle la tendance de ceux-ci à l'ionisation. Cette hypothèse est plus simple

que celle des deux électricités ; mais sa notation est un peu plus compliquée, et en tout cas nouvelle pour le lecteur français qu'elle déroutera légèrement. Elle est d'ailleurs intéressante, et on voit plus loin comment elle explique la valence des corps simples. Les éléments, leur systématique, voilà évidemment la grande préoccupation de l'auteur et la partie maîtresse du livre (près de 60 pages). Aussi le chapitre de l'allotropie, qui est la polymérie des éléments, est-il égal en étendue au chapitre, fort bien fait d'ailleurs, sur l'isomérie des composés (20 pages). Et nous sommes presque arrivés à la fin du livre. Il se termine par une étude des affinités (l'énergie) qui se réduit à 13 pages. Nous l'avons bien dit : cette première partie est surtout un exposé d'atomistique, ce n'est pas toute la chimie générale.

La seconde partie (267 pages) ne réalise pas non plus complètement les promesses de son titre. Ou plutôt les mots français « chimie descriptive » prêtent à une équivoque dont le titre anglais est peut-être exempt (1). On s'attend à trouver dans une chimie descriptive une véritable description des produits chimiques et de leurs propriétés comme elle est faite dans nos vieux (et parfois excellents) traités français de chimie. Mais ici en réalité c'est plutôt la filiation des produits qui se trouve décrite, avec leurs relations mutuelles, et assurément on n'a jamais donné en un tel raccourci une systématique aussi complète des espèces chimiques. — Tout d'abord la préparation des corps simples y prend la première place et la plus importante, puis viennent les hydrures, les haloïdes, les oxydes basiques et les hydroxydes, les oxydes neutres, les anhydrides et les acides, etc. Tout cela se déroule dans une marche rapide. Les formules s'enchaînent avec une logique parfaite. Tous les cadres sont prêts pour les acides du phosphore et chacun vient se mettre à sa place. De même pour les acides du soufre ; de même pour les silicates. Et c'est au développement de l'atomistique que nous devons ce bel ordre. — Pourtant il manque quelque chose à ce tableau pour être tout à fait didactique. A la notation de tous ces composés on voudrait pouvoir ajouter un signe qui indiquerait leur degré de stabilité, et un autre signe qui attesterait leur degré d'importance. Le lecteur ne verrait pas tout sur un même plan, son attention se diffuserait un peu moins, et il conserverait de la chimie une vue plus nette et plus adéquate à la réalité moyenne des faits. — Voici qui est tout à fait caractéristique à cet égard et qui est une des marques d'originalité du livre : la chimie du carbone y est confondue avec celle des autres éléments. Les carbures d'hydrogène apparaissent simplement au chapitre général des hydrures, les alcools au chapitre des hydroxydes, etc. Sans doute cette méthode s'explique : si l'on examine les choses de haut, la chimie organique ne mérite peut-être pas la place à part qu'on a coutume de lui donner. Un tel privilège rompt la belle harmonie de l'ensemble chimique et détruit son unité ; il est bon de montrer au lecteur qu'il n'y a pas deux chimies. Mais une fois bien entendu que l'étude des composés du carbone n'est qu'un chapitre de la chimie générale, il reste à tirer de ce chapitre si fécond les enseignements qu'il comporte par la grande variété et l'extrême délicatesse de ses réactions, et aussi par ses applications pratiques.

Évidemment cela n'entrait pas dans le dessein de l'auteur. Aussi son livre

(1) Je n'accuse pas le traducteur. Il faut au contraire le louer, en général, pour la clarté de sa traduction.

doit-il être considéré non pas comme une initiation à la chimie, mais comme une très courte, très nourrie et très intéressante révision de l'ensemble des faits chimiques. A. Job.

Dr Fr. Heckel. — *Grandes et petites obésités.* — Paris, Masson, 1911, in-4, 554 p., 12 francs.

L'obésité évoque, pour le commun des hommes, l'idée d'un envahissement énorme de graisse. C'est une erreur. D'après la règle de Quételet, l'homme normal doit peser autant de kilos qu'il a de centimètres au-dessus du mètre. Pour le Dr Heckel, cet homme serait déjà un obèse, s'il n'a la puissance musculaire d'un athlète. Au delà, c'est l'infiltration graisseuse et avec elle tous les troubles qui accompagnent un ralentissement sensible de la circulation du sang et de la nutrition. L'auteur va même plus loin : selon lui ce sont les troubles nutritifs et circulatoires qui précèdent l'engraissement et constituent le fond même de l'obésité. On peut donc être un obèse avant la lettre, un candidat à l'obésité, ce qu'on reconnaît à l'instabilité du poids qui est le premier symptôme ; on peut être aussi un obèse amaigri, lorsqu'après un traitement contre l'obésité, les troubles qui accompagnaient celle-ci subsistent encore.

Si l'on remonte aux causes de l'obésité, on voit qu'elles sont variées : hérédité, profession, vie sédentaire, suralimentation, maladies diverses, alcoolisme, voire même surmenage, fatigue ou émotions tristes. Aussi le Dr Heckel conçoit-il, non pas une obésité, mais des obésités variées qu'il ramène à deux grandes classes : 1° les obésités nerveuses, avec répercussion sur la nutrition, qui se manifestent par les migraines, les troubles intestinaux, puis la gravelle, le diabète ou l'albuminurie, s'accompagnent d'émotivité, de dépression nerveuse et produisent un affaiblissement intellectuel très marqué ; 2° les obésités vasculaires, qui se révèlent par l'oppression, l'essoufflement, l'artério-sclérose, l'angine de poitrine expliquant tant de morts subites chez « des obèses florides » qui avaient toutes les apparences de la bonne santé.

Le lecteur puisera dans ce livre des renseignements précieux et détaillés sur les diverses formes morbides que peut prendre son obésité présente ou future (car c'est un préjugé dangereux de croire qu'il est naturel d'engraisser avec l'âge) ; il trouvera là d'utiles conseils d'hygiène générale qui peuvent se ramener à trois : réduction des aliments féculents et sucrés, gymnastique appropriée à chaque tempérament, vie calme et régulière. On désirerait une indication plus complète sur les régimes à suivre dans les différents cas et sur les méthodes variées de réfection musculaire par la gymnastique ; mais l'auteur s'est peut-être montré plus prudent en laissant au doigté du médecin l'application des traitements spéciaux. Un défaut moins excusable dans un livre écrit en partie pour le grand public — c'est l'abus qu'il fait du jargon médical. M. Francis Heckel fait preuve d'une science étendue, d'une longue expérience, d'un tact, d'une pénétration, d'un esprit d'observation remarquables, mais que je plains donc ses pauvres lecteurs obèses s'ils se voient tomber de l'euphorie dans l'asthénie et la tachyphagie, de la tachyphagie dans la polysarcie, de la polysarcie dans la méiopragie, de la méiopragie dans la glycosurie, la lithiase, les dyscrasies, de celles-ci dans la narcolepsie, et de la narcolepsie dans le coma et la mort. Mme G. Rudler.

LIVRES ANNONCÉS SOMMAIREMENT.

LITTÉRATURE.

Rabelais pour la jeunesse. Texte adapté par M. Butts, illustrations en noir et en couleurs de F. Fau. — Paris, Larousse, 1910, in-12 ; 3 vol. : *Gargantua*, 1 vol. ; *Pantagruel*, 2 vol. 10 fr. — Il y a dans toute littérature des œuvres admirables, mais inaccessibles à la jeunesse. Maints professeurs, maints parents, après en avoir pris leur part, regrettent de ne pouvoir les faire connaître à leurs élèves ou à leurs enfants. Les morceaux choisis ne sont qu'un pis-aller : forcément limités, ils ne donnent d'un livre qu'une idée tronquée ; parfois ils ne donnent même pas aux jeunes lecteurs le désir ni le goût de recourir à l'œuvre complète. Il est d'ailleurs beaucoup d'œuvres qu'on n'aimerait pas leur laisser aborder dans l'ensemble. — Il y avait une solution intermédiaire, qui était d'adapter hardiment un texte à l'âge des lecteurs. C'est ce qu'a tenté Melle Butts pour Rabelais, et, comme la fortune est aux audacieux, elle a réussi. Dans cette forêt, elle a procédé à des élaguages nécessaires, mais qui ne donnent nullement aux lecteurs non familiers avec le vrai texte l'impression qu'il y a coupure. Il reste une suite de fort amusants et attachants récits, en une langue assez modernisée pour être comprise sans peine, et qui, cependant, acheminerait doucement les jeunes gens vers la lecture des anciens textes. L. SUDRE.

E. BAUMANN. *La Fosse aux lions.* — Paris, Bernard Grasset, 1911, in-18, 3 fr. 50. — Œuvre d'un vigoureux talent, pénétré de pensée catholique et traditionaliste. Le contraste y est violent entre les âmes délaissées et celles que la grâce assiste ; on y sent une odeur de Satan, presque aussi forte que chez Huysmans, et quelquefois, l'étude d'un double cas de possession diabolique frise le mélodrame. Tandis que le père, artisan de catastrophes et de crimes, meurt dans la boue du péché, le fils entreprend joyeusement et poursuit dans la douleur, une vie héroïque et rédemptrice. Croyant, il fera rayonner sur son pays, son fief, sa foi patriarcale ; il créera un foyer de reconstitution nationale. M. Baumann rend avec puissance et suavité les élans et les effusions d'une nature admirablement saine et énergique. La conquête de l'épouse, les joies nuptiales, l'allégresse de la nature familière et du labeur harmonieux, la noblesse souveraine conférée à ceux qui détiennent héréditairement la vocation du commandement, et dont le destin n'a pas trahi la vocation, tout cela est senti par M. Baumann avec profondeur. Quelques-uns lui reprocheront peut-être des partis pris, mais on reconnaîtra ses beaux dons de poète et d'artiste, que féconde une foi réfléchie. J. MERLANT.

H. LAPAIRE. *Les Demi-Paons.* — Paris, Eug. Figuière, 1911, in-16, 3 fr. 50. — Demi-paons, ces hobereaux de province, qui se sont octroyé un titre de noblesse en ajoutant à leur nom celui de leurs terres, et dont la vanité, quand elle veut faire la roue, ne réussit qu'à déployer un éventail en plumes de geai. Tel est Paul Herbin, le triste héros du livre, homme sans mœurs, sans dignité, d'un caractère mou, lâche et vil. Ruiné par des folies de jeunesse, il rétablit son patrimoine en épousant une innocente, qui lui apporte 60.000 livres de rente et un cœur affectueusement soumis. Il la rend si malheureuse qu'elle en devient folle, ce qui prouve que, chez ces demi-paons, la sottise est parfois féroce. Livre agréable, d'une élégance aisée et un peu molle, où l'observation a plus d'exactitude que de vigueur. M. MOREL.

M. REVON. *Anthologie de la Littérature japonaise*, des origines au XXe siècle. — Paris, Delagrave, 1910, in-16, 3 fr. 50. (Collection Pallas). — L'anthologie est un genre quelque peu artificiel : choisir dans la production littéraire d'un siècle

les morceaux qui semblent le plus dignes d'intérêt est une entreprise délicate, et ce serait une tâche plus qu'inutile si cette sélection, toujours hasardeuse, devait détourner le commun des lecteurs de la connaissance intégrale des chefs-d'œuvre et les érudits de l'étude minutieuse des auteurs de second ordre. Mais quand il s'agit de toute une littérature et d'une littérature exotique, dont nous n'avions pu nous former jusqu'ici qu'une idée incertaine à travers des critiques contradictoires, c'est un véritable bienfait que de nous ouvrir l'accès de quelques textes. Ce qui double le prix du service que nous rend M. Revon, c'est qu'il a osé nous donner des traductions littérales : des adaptations auraient été plus élégantes, plus claires même ; mais c'était l'étrangeté de cette littérature qu'il fallait nous faire sentir, et M. Revon a été récompensé d'en avoir respecté les obscurités même ; car, en les expliquant, il a été conduit à écrire une sorte de manuel de la civilisation japonaise, très vivant, très pittoresque et très précis. Ce modeste recueil prend ainsi l'importance d'une série de tableaux de la société nipponne à travers les âges : la succession des époques y apparaît avec une extrême netteté, et la réflexion philosophique y trouve ample matière à s'exercer. G. Weulersse.

HISTOIRE.

E. Bertaux. *Études d'histoire et d'art.* — Paris, Hachette, 1910, in-12, 16 planches hors texte, 3 fr. 50. — Ces quatre études concernent : le tombeau d'une reine de France (Isabelle d'Aragon, femme de Philippe III) en Calabre — les saints Louis dans l'art italien — Botticelli costumier — les Borgia dans le royaume de Valence. Elles n'ont d'autre lien que la sûreté de la méthode et l'ingéniosité de la présentation et touchent, sous des prétextes particuliers, quelques grandes questions générales. Lecture agréable et profitable. L. Naby.

J. Churton Collins. *Voltaire, Montesquieu et Rousseau en Angleterre.* Traduit par P. Deseille. — Paris, Hachette, 1911, in-16, 3 fr. 50. — L'auteur, professeur de littérature anglaise à l'Université de Birmingham, après avoir remanié des articles qu'il avait publiés dans diverses revues anglaises, en a formé ce volume ; mais il n'a pas réussi à en faire un livre. Malgré les soins qu'il s'est donnés pour trouver du neuf, il n'a obtenu que des résultats assez minces : quelques pages inédites, qui auraient pu le rester sans dommage, quelques renseignements nouveaux ou peu connus, mais d'un intérêt purement anecdotique. D'ailleurs, nul souci de l'exposition : des notes mises bout à bout, sans ordonnance générale, parfois même sans ordre. — Il est fâcheux que le traducteur, en étudiant l'anglais, ait désappris notre langue. Les fautes de français fourmillent ; il met à mal le vocabulaire et la syntaxe (audacité, p. 55, cet épigramme obscur, p. 81) ; il commet des impropriétés cocasses (le Toleration Act occupe une place proéminente, p. 111) ; sans répugnance, il écrit des phrases iroquoises (il n'y a rien, quelque bas que ce soit, à quoi il ne s'arrêtera pas, p. 41). Au moins eût-il pu corriger ses épreuves avec soin ; il ne s'est pas donné cette peine. Les « coquilles » abondent (Madame de Feniole pour de Ferriol, Abanzit p. Abauzit, Madame de Vadelin p. de Verdelin, la biographie de M. G. Bengesco p. la bibliographie, etc., etc.). M. P.

Les richesses d'art de la ville de Paris : A. Boinet. *Les édifices religieux.* Moyen-âge. Renaissance. — J. Bayet. *Les édifices religieux.* XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. — Paris, 1910, in-8, 2 vol. à 8 fr.. — Ce sont deux ouvrages de vulgarisation, écrits sérieusement et accompagnés de bonnes bibliographies. M. Boinet a raconté avec détails l'histoire de chaque édifice ; il insiste sur les particularités d'architecture, mais il semble éviter les vues et les indications générales et suppose ses lecteurs instruits par d'autres des caractères essentiels des styles, de leur évolution, de leurs formes spéciales dans la région parisienne. On s'étonne sur-

tout qu'il ait passé totalement sous silence ou mentionné de la façon la plus sèche les œuvres d'art que le XIXe siècle a accumulées dans les églises. Il parle de Saint-Merry sans citer la chapelle de Chassériau, de Saint-Germain-l'Auxerrois sans nommer Amaury Duval ni Maréchal de Metz ; il ne signale pas, à Saint-Gervais, le *Christ* de Préault. Son livre ne saurait dispenser de recourir au Joanne ou au Baedeker. M. J. Bayet a adopté un plan beaucoup plus compréhensif, présenté des vues d'ensemble, souligné les traits d'évolution, expliqué l'intérêt des styles aujourd'hui dédaignés ; il a accordé aux œuvres de peinture et de sculpture l'intérêt qui convient. Il aurait pu en dater un plus grand nombre et les caractériser avec plus de vigueur. Les bas-reliefs de Triquetti à la Madeleine sont sculptés d'une façon très hardie, mais non pas « avec beaucoup de finesse. » L. Rosenthal.

M. Sokolnicki. *Les Origines de l'émigration polonaise en France* (1831-1832). — Paris, Alcan, 1910, in-8, sans indication de prix. — Le volume de M. Sokolnicki est le premier d'une série annoncée qui doit nous fournir l'histoire de l'émigration polonaise et de la continuation de la Pologne transformée dans un milieu étranger. Nous avons ici le début de l'étude promise, c'est-à-dire le récit de l'émigration depuis la chute de Varsovie (sept. 1831) jusqu'aux débuts de la Société démocratique polonaise en mars 1832. Ce travail, qui est appuyé sur le dépouillement de diverses archives, est intéressant. Pourtant, l'idée ne s'y dégage pas toujours avec netteté. Ce sont, d'une part, de menus faits qui se suivent et, d'autre part, des considérations générales qui commentent ces faits. La situation poignante de l'armée consignée près de la frontière russe sous prétexte de choléra, et tiraillée entre l'espoir de la liberté avec l'exil et le désir de retrouver ses foyers, toute cette préface angoissante de l'émigration, est restée dans les demi-tons. Il en est ainsi du reste. Mais, cette critique mise à part, il faut souligner la conscience et la documentation de ce travail. J. Legras.

P. Vulliaud. *La Crise organique de l'Église en France.* — Paris, Bernard Grasset, 1910, 1 vol. in-16, 2 fr. — Un catholique, laïque et sans doute fort jeune, recherche les causes de la « crise du catholicisme » en France. Il en découvre deux, et propose deux remèdes : 1° L'Église n'a pas de véritable enseignement supérieur. Au lieu de cultiver, dans les instituts catholiques, les sciences de la nature et les sciences historiques, on aurait dû s'adonner à la vraie « science sacrée », qui est la théologie spéculative, à la « philosophie de la révélation ». Aucun art n'est plus sublime. » Dans les séminaires qu'on lise la *Somme,* et saint Bonaventure, et Duns Scot, « penseur exigé par le siècle », et même Rosmini ; mais qu'on n'étudie ces maîtres que pour les dépasser. « Notre philosophie catholique se meurt de l'abus de l'autorité. » Elle a besoin de liberté. « Nous voulons évidemment dire la liberté dans le vrai. » — 2° (Ceci est plus sérieux). L'Église devrait étudier le droit canon, et surtout remettre en vigueur, à l'égard des curés, la législation canonique, trop oubliée depuis le Concordat. Qu'on mette fin à l'omnipotence de l'évêque dans son diocèse, et qu'on accorde aux prêtres : l'inamovibilité des curés ; — la nomination aux cures par le concours ; — le rétablissement des tribunaux et de la procédure canoniques. Il y a dans cette seconde partie deux ou trois faits et quelques citations de canonistes modernes qui ont leur intérêt. La première est un paradoxe où l'auteur cherche surtout à faire valoir ses connaissances en philosophie scolastique. — En fait de crise, si on lisait beaucoup de livres écrits comme celui-ci, on finirait par croire à la *crise du français.* P. 14 : « Notre intention s'est refusée à l'écriture d'une apologie ou d'un pamphlet, — il y en a tant ! — d'une critique capable de nous apporter quelque mésestime ». — P. 37 : « Cette critique est revêtue de banalité ». Etc. Voilà qui est revêtu de barbarie. E.-Ch. Babut.

SOCIOLOGIE.

Mme KERGOMARD et Mlle BRÈS. *L'Enfant de 2 à 6 ans.* — Paris, Nathan, 1910, in-12, 2 fr. 75. — Ce livre complète la série d'ouvrages, de conférences, d'articles faits ces deux dernières années en faveur d'une éducation plus vivante, plus réaliste, mieux adaptée à la nature de l'enfant. Mmes Kergomard et Brès inspectent depuis plus de 30 ans les écoles maternelles de France; elles ont étudié à l'étranger les diverses méthodes d'éducation; elles connaissent les enfants de toutes les régions, les besoins, les goûts et le caractère des tout petits. Le livre lui-même est le résultat d'une vaste collaboration, car les auteurs ont « pillé largement » toutes les éducatrices qui avaient donné, dans diverses revues, des idées nouvelles et ingénieuses. Mmes Kergomard et Brès n'ont donc négligé, dans ce volume de 250 pages, aucune matière intéressant la culture de l'enfant : coopération de la famille et de l'école, soins d'entretien, alimentation, vêtements, propreté, prophylaxie, développement moral et intellectuel; elles donnent, sur les jeux enfantins avec ou sans jouets, jeux de plein air ou jeux d'intérieur, chant, dessin, lecture, écriture, calcul, des indications familières déjà aux institutrices, mais dont toutes les mères pourront tirer parti. Mme G. RUDLER.

E. LAVISSE. *Nouveaux Discours à des Enfants.* — Paris, A. Colin, 1910, 1 fr. — Chaque année M. Lavisse, à la distribution des prix de l'école du Nouvion-en-Thiérache, son village natal, prononce un petit discours, qui fait le tour de la presse. On le cite, on le loue à l'envi. Mais il mérite de survivre à cette célébrité d'un jour. Après un premier recueil de ces allocutions (1903-1906), en voici un autre (1907-1910). Comme le Bouchor des saynètes populaires, M. Lavisse y incline, efficacement sans doute, vers un auditoire d'enfants, des pensées, un langage — et j'oserai dire : une rhétorique — de haute qualité, et qui n'y perdent rien, au contraire. Aussi tout le monde trouvera-t-il charme et profit à l'entendre tirer, en tableaux familiers, en formules et images frappantes, la leçon de son retour annuel au pays — à ce Nouvion transformé par un indiscutable progrès, où l'école ne ressemble plus à celle du magister de son enfance, où les vieux ouvriers ne mendient plus aux portes, où le « marchand d'hommes » n'exerce plus son industrie. Dans ce Nouvion pourtant, couvent encore des haines politiques et religieuses : l'orateur en prend texte pour enseigner la tolérance de simple et forte manière. Et certes, il faut être de mauvaise foi pour nier, en l'écoutant, qu'il puisse y avoir une morale laïque, celle du futur citoyen d'une patrie moderne. Et ceux qui ont à faire vivre cette morale, dans leurs enfants ou leurs élèves, peuvent apprendre ici leur métier. Signalons le plus important de ces quatre morceaux : *la Conquête des Ailes* (1909), brillante philosophie de la grande invention de notre âge et de ses conséquences. L'esprit de tous ces propos est un optimisme robuste, mais à base de réalité et de pessimisme salubre. « Les aéronefs seront d'abord des machines de guerre. — Vous n'êtes pas de bonnes âmes, mes chers petits. — L'école est encore fort au-dessous de sa tâche. — La science se trompe parfois dans ses recherches. » C'est de telles constatations que part M. Lavisse pour former en ses jeunes camarades un esprit d'où peut sortir, d'où sortira une ère de liberté, de justice et de paix. J. BURY.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES.

G. DE BEAUREGARD, L. et C. DE FOUCHIER. *L'Italie méridionale.* — Paris, Hachette, 1911, in-12, 4 fr. — Récits de voyage sans prétention, écrits avec entrain et convenablement illustrés, dans les parties les plus connues et les plus sauvages de l'Italie méridionale : Campanie et Calabre. Le chapitre final, sur la Sila, de Cosenza à Cotrone, est un des plus intéressants. P. D.

H. ASSELIN. *Paysages d'Asie.* — Paris, Hachette, 1911, in-12, 3 fr. 50. — L'auteur, qui est « quelque peu dans les consulats » (p. 99), a été envoyé à Tchentou, en

Chine. Il s'y est rendu par Moscou, Vladivostock, Nagasaki, Shangaï et la vallée du Yang-Tsé. Ce voyage, qui n'a rien d'extraordinaire, est ici assez agréablement raconté ; mais les illustrations photographiques, qui sont d'habitude l'excuse des opuscules de ce genre, font défaut. P. D.

L. Albertini. *L'Argentine, sans bluff ni chantage*, tome Ier. — Paris, au bureau des Annales Franco-Américaines, in-16, 3 fr. 50. — Nous sommes inondés de travaux sur l'Argentine. Il ne faudrait pas s'en plaindre, s'ils étaient bons, car le pays vaut la peine d'être connu ; malheureusement, ce n'est pas souvent le cas. Celui-ci qui se présente sous ce titre plein de franchise a au moins le mérite de tenir ce qu'il annonce : on essaie d'y être impartial et de présenter la situation de l'Argentine sans entonner les louanges excessives qu'elle provoque d'ordinaire. Mais qu'on y apprend peu de chose ! Comme la plupart de ses pareils, ce livre n'est qu'une suite d'impressions de voyage ou de séjour, parfois amusantes, mais allant rarement au fond des choses. Il faut faire exception pour les chapitres concernant les produits du sous-sol et du sol, nourris d'informations exactes, mais où les idées intéressantes ne sont pour la plupart qu'ébauchées. En revanche, il faut signaler le désordre du livre, où les embellissements de Buenos-Aires précèdent l'étude des moyens de transport ; les chapitres se suivent en quelque sorte au hasard. Le style est extraordinairement négligé ; l'auteur paraît se vanter d'avoir écrit entièrement ce volume en 30 jours : cela se voit trop. « J'ai lu et observé énormément », dit M. Albertini. Convenons que les intentions valent mieux que l'exécution. R. Blanchard.

PHILOSOPHIE ET SCIENCES.

J. M. Baldwin. *Le Darwinisme dans les sciences morales*, traduction de la 2e édition anglaise par G.-L. Duprat. — Paris, Alcan, 1911, in-16, 2 fr. 50. — Exposé sommaire de l'influence de Darwin sur les sciences psychologiques et morales que Baldwin résume ainsi : « *La loi de sélection naturelle est en principe la règle universelle de l'organisation progressive dans la nature humaine aussi bien que physique.* » Six chapitres intitulés : le Darwinisme et la Psychologie ; le Darwinisme et les Sciences sociales ; le Darwinisme et l'Éthique ; le Darwinisme et la Logique ; le Darwinisme et la Philosophie ; Darwinisme et Religion, complétés par deux appendices dont un est consacré à l'étude de la puissance du jugement chez Darwin. A noter la part faite à M. A. R. Wallace dans le succès de la doctrine darwinienne. L. Blaringhem.

G. E. Petit et L. Bouthillon. *T. S. F. La Télégraphie sans fil. La Téléphonie sans fil.* Applications diverses. — Paris, Ch. Delagrave, 1910, in-8, 5 fr. — Les principes généraux sont exposés avec clarté et concision en utilisant, comme il convient, les comparaisons mécaniques. Les problèmes pratiques sont étudiés en détail. Beaucoup de schémas et d'intéressantes reproductions de photographies, relatifs notamment à la constitution des postes les plus puissants de radiotélégraphie. G. Sagnac.

J. des Airelles. *Les ruses du gibier.* — Paris, Nourry, 1911, in-16, 3 fr. 50. — L'auteur, constatant après bien d'autres, qu'on est las parfois de regarder et d'analyser le visage des hommes, a cherché un instant à s'évader de la société humaine en nous retraçant la vie des bêtes qu'il a poursuivies dans les champs et les bois et dont il connaît très bien les mœurs, les instincts et les ruses. Comment les animaux traqués cachent leurs gîtes, se servent de leurs sens, placent des sentinelles, s'immobilisent, simulent la mort, utilisent les chemins, l'eau, la forme du terrain, les arbres, donnent le change, tels sont les principaux sujets passés en revue dans ce livre très vivant, plein d'observations intéressantes faites soit par l'auteur lui-même, soit par les chasseurs et les philosophes qui ont écrit sur la vie des bêtes. Ed. Griffon.

Imp. F. Paillart, Abbeville. *Le Gérant :* Éd. Cornély.

REVUE CRITIQUE

des

Livres Nouveaux

VIe Année, n° 7. (DEUXIÈME SÉRIE) 15 Juillet 1911

HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE AU XVIIe SIÈCLE.

F. BRUNOT. — *Histoire de la langue française*, des origines à 1900. Tome III : *La formation de la langue classique* (1600-1660), en deux volumes. — Paris, A. Colin, 1910, in-8, 450 et 336 p., 12 fr. 50 et 8 fr. 50.

J'ai déjà rendu compte dans le *Bulletin des Bibliothèques populaires* (janvier 1908, p. 6) des deux premiers volume de cette œuvre imposante. Dans le troisième, M. Brunot reprend l'histoire de la langue au XVIIe siècle.

Les grammairiens du XVIe siècle avaient pressenti une discipline ; des écrivains comme Desportes et Bertaut semblent en avoir reconnu eux-mêmes la nécessité en renonçant aux audaces voulues et aux hardiesses systématiques des Ronsard et des d'Aubigné. Mais elle fut l'œuvre propre du XVIIe siècle. M. Brunot peut reprendre les idées qu'il avait exposées, tout jeune, dans sa thèse de doctorat « La Doctrine de Malherbe d'après son commentaire sur Desportes ». Il montre l'œuvre de ce réformateur dans le nettoiement du vocabulaire et la réglementation de la langue, le peu de succès des protestations de Régnier, de Théophile, de Hardy et de Mademoiselle de Gournay, qui elle-même faiblit dans la lutte et semble, devenue vieille, avoir conscience de la vanité de ses efforts. Non seulement on rajeunit les anciens textes, mais les auteurs se corrigent eux-mêmes ; ils se disent désormais *puristes*. « On se passionne pour les mots ou les tours de phrase, comme à d'autres époques pour les idées philosophiques ou les doctrines littéraires. Tout un travail grammatical s'accomplit dans le monde, auquel la cour et la ville, les hommes et les femmes, les écrivains et les gentilhommes, Richelieu et Faret collaborent... On ne saurait trop marquer l'importance de cette collaboration des grammairiens et des gens du monde. Elle est si grande qu'il est tout à fait impossible de séparer ce qu'ont fourni d'une part la masse anonyme des gens de cour, de l'autre les écrivains et les théoriciens proprement dits, à la langue nouvelle qu'ils élaboraient. »

Quelle devait être cette langue ? Comment devait-on désormais parler et écrire ? Non plus comme les pédants, devenus de plus en plus un objet de ridicule ; non plus comme au Palais, dont le parler s'était figé dans des formules vieillottes ; non plus même comme à la ville. Car, ainsi que le fait observer M. Brunot, « le caractère même de la société et de la littérature du temps ne permettait pas seulement d'y penser. Le bon langage ne pouvait être que celui d'une aristocratie, quelle qu'elle fût. » Qui pouvait être cette aristocratie, sinon la Cour ?

C'est l'Académie Française qui devait consacrer officiellement cette langue de la Cour et faire triompher les idées de Malherbe. Mais, détail piquant que M. Brunot a mis le premier en lumière, c'est par révolte contre une réglementation excessive qu'on a réclamé l'institution de ce corps, et il cite un texte qui en appelle, dès 1625, aux États-Généraux pour régler le langage et tempérer l'arrogante tyrannie de ces esprits amoureux de la nouveauté. Ceci rectifie une erreur de Pellisson qui donne la date de 1629 comme celle où apparaît la nécessité d'une Académie officielle.

Mais plus féconde que l'œuvre de l'Académie fut celle de Vaugelas. Malgré la médiocrité de son plan et les graves imperfections de sa méthode, si précisément relevées par M. Brunot, et malgré l'opposition énergique et souvent très intelligente et sagace de La Mothe le Vayer, et celle de Scipion Dupleix, il distingua définitivement le bon du mauvais usage, fixa pour un temps la doctrine grammaticale et fournit la règle à tout écrivain qui se respectait. La soumission entière de tous à ses *Remarques* nous fait comprendre pourquoi M. Brunot n'a pas exposé en un seul volume l'histoire de la langue au XVIIe siècle, et a cru nécessaire d'en présenter une première période jusqu'en 1660 : « Les écrivains de la première période du XVIIe siècle ont alors à peu près terminé leur œuvre. Ceux de la seconde moitié commencent seulement la leur. Vaugelas est mort et consacré, ses remarques sont entrées dans les livres et dans l'usage. Corneille se révise pour se mettre au goût du jour. Il y a désormais une langue littéraire, que d'autres essaieront de corriger ou de « fixer », mais dont la physionomie ne changera plus de longtemps. »

Après deux courts et suggestifs chapitres, l'un sur la préciosité qu'il fait remonter à la fin du XVIe siècle, bien avant l'application du mot à la chose, l'autre sur le burlesque dont il détaille les procédés et les caractères artificiels, M. Brunot arrive à l'étude du matériel de cette nouvelle langue littéraire. Cette étude est divisée en deux parties aussi neuves l'une que l'autre : le lexique et la grammaire. On trouvera dans la première l'histoire de la lexicologie du temps ; celle du bannissement des mots vieux, des mots déshonnêtes, des mots bas, des mots dialectaux, des mots de métier, et des listes précieuses de ces différentes catégories ; puis un riche catalogue de mots nouveaux, créés malgré l'omnipotence des grammairiens puristes, et enfin un exposé sur le travail sémantique et les expressions figurées, qui deviendra certainement le point de départ d'une foule de mémoires particuliers. La deuxième partie est la grammaire complète du XVIIe siècle. Jusqu'alors on ne possédait guère, en fait de manuel général de nos auteurs classiques, que la *Syntaxe du* XVIIe *siècle* de Haase, ouvrage estimable, mais incomplet et parfois défectueux. L'exposé de M. Brunot, outre qu'il comprend l'analyse détaillée des formes, enferme une étude pénétrante de tous les faits syntaxiques : en particulier, celle de la structure de la phrase est de tout premier ordre.

J'ai essayé d'indiquer ce qui dans l'œuvre de M. Brunot est absolument hors ligne. Je ne voudrais pas que ces comptes rendus, forcément fragmentaires, fissent illusion sur l'admiration que m'inspire l'ouvrage entier, admiration que partageront tous ceux qui le liront ou auront à le consulter. Ils ne sauront en vérité ce qu'il faut admirer le plus, de la colossale faculté de travail de l'auteur ou de sa belle, saine et utile érudition. Mais tous resteront d'accord que ce monument manquait à l'étude, à l'honneur de notre langue, et qu'il est d'un bon et savant Français de l'avoir élevé.

L. Sudre.

COMPTES RENDUS

Ch. Péguy. — *Œuvres choisies, 1900-1910.* — Paris, B. Grasset, in-12, 414 p., 3 fr. 50.

Ce volume de morceaux choisis a été composé pour révéler au grand public un écrivain connu seulement, jusqu'à présent, de quelques fidèles. C'est, en quelque sorte, un prospectus.

Il y a, en frontispice, un portrait de l'auteur par Pierre Laurens. Je ne sais s'il est ressemblant. Mais il se dégage du recueil, formé par l'intéressé lui-même, une physionomie assez précise. La voici, telle qu'elle apparaît à un simple lecteur comme moi, qui n'a par ailleurs aucun moyen, et ne se soucie pas autrement, de vérifier si elle est exacte.

L'auteur qui se présente ici au public est un homme du peuple, avec de la sève, une sorte de ferveur violente dans l'habitude de sa pensée, une certaine verdeur d'expression, assez d'humour, peu de goût, pas du tout d'esprit (çà et là, des plaisanteries d'une incroyable lourdeur). Rien de vulgaire ; mais quelque chose de très âpre (1) et, en même temps, de geignard ; et aussi, à l'occasion, de roublard. Bref, un type dans le genre de Michelet, proportions gardées.

Ajoutons : un orgueil frémissant et sans bornes, qui ne paraît pas toujours pur de tout alliage d'envie — ce qui est très « peuple » aussi. Cet orgueil s'affirme de la façon la plus naïve. Les *Œuvres choisies* de Péguy commencent par des « portraits d'hommes » ; et ces hommes sont : Zola, Jaurès, Clemenceau, Renan, Bernard-Lazare, Péguy. Elles donnent fortement l'impression, d'un bout à l'autre, que, pour Péguy, ce que dit Péguy n'est pas rien.

Il s'exprime d'une étrange manière, qui dénonce tout de suite en lui l'écrivain que la longanimité bienveillante d'un public restreint, spécialement recruté et choisi, a gâté (au sens où l'on emploie ce mot en parlant des enfants). Il semble qu'il avait, dès l'origine, des tendances à surveiller : de la propension aux exposés discursifs, sans queue ni tête ; je ne sais quelles entraves dans le mécanisme de la pensée ; du goût pour l'allitération et la litanie, avec des symptômes d'écholalie, et pour des puérilités typographiques bien connues des psychiâtres. Ces infirmités sont de celles qui peuvent s'atténuer quand on les reconnaît pour ce qu'elles sont et qu'on s'impose à cet effet une discipline exacte. Mais il a été permis à l'éditeur des *Cahiers de la Quinzaine*, par l'indulgence d'un petit cercle admiratif, intimidé ou apitoyé, de se laisser aller sans contrôle, et même de prendre ses défauts pour des qualités et ses manies pour des dons. Il les a, en conséquence, cultivés comme son originalité propre. Le résultat ne se voit nulle part plus au clair que dans l'extravagante « Épître votive » à Ernest Psichari (n. 35). Cependant « il faut essayer », comme dit plus loin l'auteur (p. 297), « de nous remettre un peu à parler français. » C'est aussi mon avis. Disons donc nettement, en français, que cette Épître et plusieurs des morceaux qui la précèdent et qui la suivent sont du bafouillage tout pur.

(1) Dont il a conscience : « Cette... âpreté paysanne... » (p. 59).

*

Passons sur la forme. Car l'auteur se considère surtout, sans doute, comme un philosophe, un moraliste et un penseur. Il a été jadis dreyfusiste avec une ardeur profonde, ainsi, du reste, que beaucoup de ses contemporains, jeunes ou vieux, qui, quoiqu'ils aient aussi plus ou moins souffert pour cette cause (quelques-uns au point d'en mourir), n'en ont pas fait, depuis, tant d'embarras. Il a été dreyfusiste ; mais il ne saurait se consoler que l'affaire Dreyfus n'ait pas amené le règne de la Propreté sur la terre, et, subsidiairement, la glorification personnelle de ses meilleurs combattants. Quoi, nous avons été soulevés par une telle vague d'enthousiasme, nous avons été si « grands », nous valions, « je le dis comme c'est, les hommes de la Révolution et de l'Empire » (1), nous valions des « hommes qui ont eu les plus hautes fortunes » (p. 205) ; et voilà ce qui s'en est suivi : l'ignominie des jours présents et l'obscurité pour le juste. L'auteur est, à l'égard du Dreyfusisme triomphant, dans l'état d'esprit d'un chrétien des âges apostoliques qui aurait vu s'accomplir en quelques années, sans s'y associer, l'évolution que l'Église a parcourue en plusieurs siècles : de la lutte pour l'Idéal à l'adaptation aux iniquités de ce monde et au dédain de l'idéalisme obstiné. — Voilà, si je ne me trompe, le fond de la philosophie de M. Péguy. Car il parle souvent de « travailler » à autre chose ; mais il en revient toujours là.

Un chrétien des premiers âges, qui aurait vu Constantin et la suite, se serait sans doute réfugié dans une métaphysique hautaine, la défense des classiques grecs et le culte des anciens héros. Il est donc naturel qu'un dreyfusiste intransigeant, amer et désappointé, se retire de même dans les *templa serena* d'un bergsonisme inaccessible au commun des « démocrates », rompe des lances en l'honneur des humanités traditionnelles contre les barbares du jour, et célèbre Jeanne d'Arc sous l'œil bienveillant de M. Maurice Barrès. D'autant plus que, en agissant de la sorte, on est sûr de ne pas rester isolé : on a pour soi, d'avance, l'applaudissement, l'appui moral et, au besoin, « temporel », du parti, toujours considérable, qui est irréductiblement opposé, pour les mêmes raisons que soi, et pour d'autres, à celui qui paraît au pinacle. — Voilà, il me semble, comment il se fait que M. Péguy, qui est, au fond, si primaire (par sa préoccupation persistante des choses d'école, sa roideur et sa demi-culture, verbale et sans substance), ait adopté d'instinct l'attitude qu'on lui voit ; et que cette attitude commence à lui valoir, avec la curiosité, les sympathies *a priori* du beau monde, si grossièrement méprisant, d'ordinaire, pour ceux de sa race. Le beau monde, c'est-à-dire les gens qui, s'ils avaient pu, il y a dix ans, soupçonner son existence, n'auraient pas été éloignés, avec leur brutalité sans nuances pour tout ce qui dépasse l'alignement, de le tenir pour un fou.

J'en ai dit assez, je crois, pour inviter à lire ce livre. C'était mon dessein. L'auteur n'est guère entré en contact pendant longtemps qu'avec des fidèles qui lui passaient tout, et qui s'attachaient davantage à mesure qu'il les rudoyait avec plus de sans gêne (naguère, aux États-Unis, le « prophète » Dowie — prophète quêteur, mystique, homme d'affaires, guérisseur d'âmes, « persécuté » et volontiers persécuteur — en usait de même avec ses dévôts). Si Jeanne d'Arc, qui a déjà fait de nos jours, d'une tout autre manière, la

(1) Il y a bien : « et de l'Empire ».

fortune de M. Thalamas, le met à la mode, il aura désormais un public qui l'approuvera sans le lire. Il est temps qu'il ait enfin — car il le mérite malgré tout — un public qui le lise sans l'approuver, ou plutôt en le jugeant. Qu'il soit donc signalé aux amateurs de personnalités d'exception. Dans le champ où elles poussent, il y a des individus de toutes sortes, plus ou moins agréables ou déplaisants. On y a découvert notamment, depuis quinze ans, la grâce exquise de Charles-Louis Philippe et l'étincelante fantaisie de Bernard Shaw. N'y passez pas, s'il vous plaît, sans jeter un coup d'œil sur les essais incohérents de Péguy. Pons DAUMELAS.

J. BOJER. — *Sous le Ciel vide*. Roman traduit du norwégien par P. G. La Chesnais. — Paris, Calmann-Lévy, 1911, in-12, 346 p., 3 fr. 50.

Erik Evje a trahi deux fois son idéal socialiste : c'est lorsqu'il a séduit puis abandonné la fille du journalier qui travaillait sur les terres de son père ; c'est aussi lorsqu'il a, par négligence et égoïsme, acculé son meilleur ami à la misère et au déshonneur. Mais Erik Evje, s'il est doué d'une pauvre et flasque volonté, possède en revanche une imagination terrible. Le bien ne lui apparaît jamais qu'après coup, mais il le hante sous les espèces vengeresses du remords et de la honte. Erik se fuit lui-même, boit de l'eau-de-vie, rentre enfin au foyer maternel comme un enfant prodigue, et lorsqu'il songe à se relever à ses propres yeux en fondant sur ses terres en friches une colonie agricole pour les pauvres, on ne sait plus bien si c'est par idéalisme, par orgueil ou par contrition. Hélas ! les terres sur lesquelles il a installé déjà cinq familles sont des terres glissantes, minées par des courants souterrains. Un jour, toute la colonie est précipitée dans le fjord, enlisée, anéantie ; et Erik qui avait été prévenu du danger par l'ingénieur et n'a pas eu le courage d'empêcher la catastrophe, profitant du doute pour ne pas renoncer à son rêve, Erik aura jusqu'à la fin de ses jours de quoi alimenter son repentir et son désespoir.

Un tel sujet comporte des développements philosophiques prévus : la providence est absente, le ciel vide, et nous ne pouvons que gémir de notre impuissance ou sacrifier des âmes humaines à un idéal factice ; il comporte aussi, comme il convient à une œuvre norvégienne, de nombreux symboles. Erik ne nous semble pas un homme, ce n'est pas un homme non plus, c'est le symbole de l'humanité pensante et souffrante, qui veut le bien, la justice, la bonté et ne peut les réaliser dans ce monde livré aux lois brutales, aveugles ou hostiles de la nature. Ce symbole en enveloppe beaucoup d'autres, plus encore que je ne saurais en découvrir : symbole sur la femme, sur le bonheur, sur le mariage, sur l'amour, sur bien des choses que nos cerveaux occidentaux réduiraient plutôt en formules. Le style, quand même, est clair, familier, humble même, d'une simplicité voulue et savante, où les menus détails prennent du relief et de la vie et il s'en dégage malgré tout, en certaines pages, une poésie large et profonde, une vision intense de nature, de beauté et de rêve. J. LANCRET.

T. Combe. — *Enfant de commune*, roman. — Paris, Perrin, 1911, in-16, 332 pages, 3 fr. 50.

Donat Brunel est moins qu'un orphelin, moins qu'un enfant abandonné ; c'est un malheureux « hospotat » élevé par la commune pendant que son père passe en prison le meilleur de son temps. Mais chez ce paria, ce sauvage maigrichon, s'est développée, sous l'hostilité continuelle du milieu, une énergie âpre, farouche, puissante. « A six ans il lutta pour sa petite existence, et ce qu'il y avait de mou et d'enfantin, de tendre, de sensible, se durcit, se tendit prématurément ». Battu, privé de nourriture et de sommeil, il échappe, par un usage méthodique et tenace de sa volonté, à cette vie déprimante. Il veut vivre et il vit, il veut s'instruire et devenir instituteur, il le devient. Mais la destinée malfaisante condamne Donat à subir un père trop paternel, qui tient à se faire héberger par son fils dès qu'il est hors du pénitencier. La belle emplette pour une commune tranquille que celle d'un instituteur doublé d'un père vagabond qui braconne, vole et fait de la contrebande autour de la classe ! Donat Brunel, chassé d'école en école, sans amis, sans soutien, dédaigné même de la femme qu'il aime, connaît toutes les amertumes, toutes les déceptions, tous les mépris. Il remplit jusqu'au bout son devoir filial, sèchement d'abord, puis peu à peu avec une tendresse fière qui le console lui-même. Est-ce la vue de son fanfaron de père qui, comme tout bon pochard devenu malade, s'attendrit et s'humilie devant son calme ? est-ce le contact des orphelins, plus malheureux encore qu'il n'a été, dans ce bagne d'enfants qu'il surveille ? Il sent monter dans son âme desséchée une tendresse, un besoin de dévouement, une soif d'espérance qui le renouvellent et élargissent son horizon moral. Donat Brunel est bien un enfant de ce pays jurassien qui s'étend des deux côtés de la frontière française et suisse, race vaillante, forte, méthodique et équilibrée, mais fière et ombrageuse à l'excès. L'auteur, par une évocation familière de ce pays industrieux et patriarcal enlève aux types d'exploiteurs de l'enfance qui gravitent autour de Donat Brunel, toute l'atrocité qu'ils auraient ailleurs. Ce roman très joliment écrit est un curieux mélange de bonne humeur tranquille et de tristesse narquoise, d'humour même ; c'est, si l'on veut, et tout à la fois, du Dickens serein, du Zola épuré et du Daudet optimiste.

J. Lancret.

E. Maynial. — *Casanova et son temps*. — Paris, Mercure de France, 1910, in-16, 296 p., 3 fr. 50.

Le dessein et l'exécution de cet ouvrage sont également dignes d'éloge. Il fallait un certain courage pour aborder résolument un sujet réputé scabreux, pour le traiter scientifiquement, sans rechercher le scandale, mais sans se croire obligé à d'insupportables sous-entendus pudibonds. Il en fallait plus encore peut-être pour publier, dès qu'elles étaient au point, une série d'études partielles, sans attendre la date, incertaine ou même improbable, où serait possible une synthèse complète.

M. Maynial n'a donc pas prétendu nous fournir, en 300 pages, une biographie totale de son énigmatique et attirant héros. Mais il a posé sous leur

vrai jour un certain nombre de problèmes le concernant ; il en a résolu plusieurs avec une prudence, une sagacité et une sûreté de méthode dont on ne saurait trop le louer. La forme est aussi agréable que le fond est solide ; le livre est soigneusement disposé de façon à satisfaire l'érudit et à retenir aussi l'homme du monde.

Le dernier chapitre (le *Texte des Mémoires)* auquel courront tout d'abord les bibliographes, expose avec une lumineuse netteté l'histoire des éditions différentes — et également défectueuses — offertes jusqu'ici au public et prépare les voies à la publication d'un texte établi sur des bases sérieuses. Dans les autres sont étudiés successivement différents aspects du célèbre aventurier et dans ces récits, attachants comme le roman le plus habilement machiné, M. Maynial excelle à démêler le vrai du problématique ou du controuvé : les relations de Casanova avec le comte de Saint-Germain, avec Voltaire, les mystifications, à la fois impayables et criminelles, qu'il étaye sur sa connaissance des sciences occultes et sur l'éternelle crédulité humaine, ses démêlés avec ses collaborateurs et complices, son étrange aventure avec la Charpillon, où M. Pierre Louÿs semble bien avoir puisé le sujet et la trame de la *Femme et le Pantin*, forment autant de chapitres à la fois savoureux et substantiels, que liront avec plaisir et profit l'érudit, l'historien et le simple curieux que ne laisse pas indifférents cette fin du XVIIIe siècle si vivante, si mouvementée, si crédule et si sceptique, plus près de nous par bien des côtés, en dépit de la chronologie, que l'Empire ou la Monarchie de Juillet. F. GAIFFE.

R. CANAT. — *La Renaissance de la Grèce antique (1820-1850).* — Paris, Hachette, 1911, in-16, VII-291 p., 3 fr. 50.

Le livre de M. Canat est comme une préface à l'ouvrage qu'il prépare sur l'Hellénisme chez les Romantiques. Il a voulu étudier le milieu avant d'étudier les œuvres. Qu'a-t-on su et pensé, dans le monde intellectuel français, de 1820 à 1850, de la Grèce, la moderne et surtout l'antique, de sa littérature et de son art ? Comment le public cultivé s'est-il élevé à la connaissance scientifique de l'hellénisme, qui devait supplanter peu à peu la notion humaniste qu'en avaient laissée nos deux siècles classiques ? M. Canat a poursuivi cette enquête à travers les récits de voyage, les publications archéologiques, les revues d'art et de littérature, les journaux savants et mondains ; il a noté un grand nombre de faits et d'idées ; son livre nous les présente, rassemblés comme ils ne l'avaient pas encore été aussi complètement, en un tableau agréable et vivant ; on le lira avec plaisir et profit. Il m'a semblé qu'il retenait quelque chose du défaut que M. Canat lui-même trouve aux chapitres du livre d'Egger qui traitent le même sujet ; qu'il était un peu bourré de faits dont l'importance respective n'apparaît pas toujours très clairement, et que l'impression que laissent des chapitres un peu nombreux aux subdivisions un peu nombreuses n'est pas toujours très nette, suivie et d'un trait ; le défaut, s'il y a, tient à la matière même. — On lira avec un particulier intérêt les derniers chapitres du livre, où l'auteur marque les divers aspects du génie grec qu'on s'est plu successivement, au cours de la période qu'il étudie, à mettre en lumière et à prôner : énergie « dorienne », grâce « ionienne », juste milieu « attique ». Le système

d'après lequel la combinaison des deux premiers éléments par l'esprit d'Athènes a fait la réussite unique du « miracle » grec remonte, comme l'indique fort bien M. Canat, aux archéologues-esthéticiens de 1850 ; ajoutons qu'aux dires d'aucuns le dogme serait à réviser. J'en finirai avec le livre de M. Canat et le bien qu'il en faut penser en remarquant que dans un ouvrage où il est tant question d'antiquité, littérature et art, et qui n'est point, que je sache, d'un spécialiste en la matière, on ne relèvera point d'inexactitudes, d'erreurs de faits ou de noms. E. Cahen.

F. Hémon. — *Bersot et ses amis.* — Paris, Hachette, 1911, in-16, 356 p., 3 fr. 50.

« Cette vie, c'est l'histoire même de l'Université depuis quarante ans, de l'Université dans ses grandeurs et dans ses épreuves. » En rappelant ces paroles prononcées par J. Ferry sur la tombe de Bersot, M. Hémon ajoute : « Ce n'est même pas assez dire, car Bersot fut homme politique aussi, et c'est bien l'histoire morale de la France pendant un demi-siècle que nous venons de retracer. » Ce que M. Hémon a voulu faire en effet en écrivant cet ouvrage, c'est, comme il le dit, une « étude d'histoire morale collective » ; et il a pleinement rempli son dessein.

Les livres qui s'intitulent « *X*** et son temps* » ont presque toujours le tort de grouper les faits de façon arbitraire, de modifier la taille des personnages, de les tirer hors de leur plan, de façon que le tableau s'équilibre et que la lumière s'y distribue suivant les convenances de l'auteur. Avec M. Hémon, l'on n'a pas à craindre d'artifices de ce genre. Outre que son goût de la vérité l'en a défendu, il faut remarquer que, par lui-même, son sujet l'en a presque dispensé. Qui furent en effet les amis de Bersot ? des hommes d'État illustres, des ministres de haut mérite : Cousin, Jules Simon, Rémusat, Thiers, Duruy, Jules Ferry ; des administrateurs éminents : Gréard, Zévort, Albert Dumont ; les maîtres de la critique : Renan, Scherer, Sainte-Beuve, et les maîtres de l'histoire : Michelet, Fustel de Coulanges ; sans parler d'écrivains d'une rare distinction : Montalembert, Prévost-Paradol, Ernest Havet, etc. Et que fut Bersot lui-même ? sociable et tolérant au plus haut degré, il est capable de vivre dans tous les milieux, de faire même des amitiés dans tous les partis, mais sans rien abdiquer de sa personnalité, sans rien sacrifier de ses idées ; avec des formes gracieuses, il a une conscience de diamant, que rien ne saurait entamer ; et, par là, moins il est autoritaire, plus il prend d'autorité ; désintéressé et modeste, il ne songe pas à jouer un rôle ; mais, par son mérite discret et sûr, il exerce une action. Quelque rang que ses amis occupent dans la politique ou dans les lettres, son approbation n'est jamais pour eux chose indifférente. Voilà comment M. Hémon n'a eu besoin de diminuer ni de grandir personne.

Disposant de quantité de lettres et de papiers inédits, il s'est défendu de les interpréter ; il a mieux aimé les produire. « Ce qui importe, dit-il, ce n'est pas la façon dont l'auteur voit et dit les choses, c'est que les choses frappent les yeux et parlent par elles-mêmes. On citera donc plus qu'on ne dissertera, et, si l'on conclut, on mettra le lecteur en mesure de conclure autrement. » — « Transition incertaine d'une Restauration à l'autre, hostilité croissante entre l'Université et le Clergé ; conflit de la philosophie officielle

et du dogme; trouble profond qui précède et suit le coup d'État du 2 décembre; lente renaissance de l'esprit libéral; rechute profonde et renouveau de vaillance sortant de la catastrophe même, mise au premier plan des grands problèmes d'éducation », telles sont les situations principales que présente ce volume; et ce sont autant de pages d'histoire vivante et vraie.

Ainsi, tous ceux qui s'intéressent à l'histoire d'hier et d'avant-hier, — celle que l'on sait le moins en général, — trouveront un singulier profit à lire M. Hémon. Mais il est des lecteurs qui lui auront une obligation plus prochaine, pour ainsi dire. Sans avoir voulu faire un portrait individuel, il a su pourtant évoquer la figure si aimable, si attachante et si haute de Bersot. Ceux qui le connurent et qui, l'ayant connu, lui conservent une vénération tendre, auront à M. Hémon un gré infini d'avoir fait revivre avec tant de justesse cet homme qui eut un esprit charmant, une âme exquise, et dont le caractère, toujours supérieur, s'éleva jusqu'à l'héroïsme devant la souffrance et la mort. M. Pellisson.

L. Cazamian. — *L'Angleterre moderne. Son évolution.* — Paris, Flammarion (Bibliothèque de philosophie scientifique), 1911, in-12, 329 p., 3 fr. 50.

Le duel industriel, commercial et maritime de l'Angleterre et de l'Allemagne est l'un des faits graves de l'heure présente. Or comment l'Angleterre, terre classique (si nous n'existions pas) de la tradition et de la routine, résistera-t-elle à la montée d'un ennemi plus jeune et plus méthodique? Quelles sont ses méthodes de défense? Dans quel sens et jusqu'à quel point son tempérament, ses habitudes séculaires, en un mot son passé conditionne-t-il son présent et son avenir? Que lui laissent-ils de souplesse? quelle force de renouvellement? Tel est le problème qu'étudie M. Cazamian, avec une grande vigueur d'intelligence.

Il observe que la vie est avant tout une adaptation, et que l'adaptation revêt deux formes souvent associées ou mêlées dans la pratique, mais théoriquement opposées : l'adaptation instinctive et l'adaptation réfléchie, l'empirisme et le rationalisme, l'intuition et la science. Et de ce point de vue nouveau et fécond, il étudie l'histoire de l'Angleterre depuis cent ans environ.

L'Angleterre est, par définition, le pays de l'adaptation instinctive; mais elle n'a pas pour cela éliminé la raison de la conduite de ses affaires. M. Cazamian distingue dans le dernier siècle non pas précisément trois coups de pendule, mais trois moments, trois grandes vagues, d'abord distinctes, bientôt mêlées mais toujours reconnaissables, qui ont remué et soulevé le peuple anglais.

L'Angleterre moderne, industrielle et démocratique, se fonde entre 1815 et 1840 contre l'Angleterre antérieure, par une poussée de volonté consciente. Mais presqu'aussitôt l'instinct national réagit, travaille sur les données nouvelles, les modifie et les enrichit; et les deux tendances poursuivent leur développement parallèle jusque vers 1830. Autour de l'un, et de l'autre, M. Cazamian groupe, en six substantiels chapitres, les Faits — les Doctrines, — les Lois et les Mœurs, qui ressortissent à chacune. Par

exemple, le rationalisme, la philosophie utilitaire, l'économie individualiste et le mouvement libre-échangiste, le darwinisme, le rationalisme religieux d'une part ; d'autre part, la philosophie de Carlyle, le réveil religieux (mouvement d'Oxford, ritualisme, renaissance catholique), l'esthétisme de Darwin, seront les « Doctrines », qui dérivées des Faits, agissant à leur tour sur les Lois et les Mœurs, témoignent soit de l'intellectualisme anglais, soit de la « revanche des instincts ». Ainsi, dans cette construction claire et forte, toutes les principales manifestations politiques, économiques, sociales, morales, religieuses et littéraires, se trouvent fermement reliées à la nuance profonde du vouloir-vivre qu'elles traduisent, et par là même hiérarchisées dans l'ensemble de la conscience nationale.

Vers 1880, l'Angleterre, à l'apogée de sa grandeur, peut se croire exactement adaptée aux conditions de vie du moment, et regarde l'avenir avec confiance. Brusquement, elle oscille sur sa base, par l'effet de concurrences et de méthodes nouvelles dont les progrès se démasquent. Elle se trouve devant des problèmes nouveaux — économique, social, politique, impérial, intellectuel — qu'expose M. Cazamian en autant de chapitres. Les résoudra-t-elle ? Elle conçoit la nécessité de s'adapter, de s'adapter vite ; elle incline donc de nouveau, et plus nettement, à l'adaptation réfléchie. Que sortira-t-il de ce sursaut de raison et de volonté ? La décadence ? une évolution qui la rétablira dans son ancienne splendeur ou du moins la maintiendra au premier rang des puissances ? C'est sur ce point d'interrogation que conclut, sans imprudente prophétie, M. Cazamian.

Il a essayé, et réussi, la synthèse de l'âme et de l'histoire anglaises depuis cent ans. Non plus l'une de ces synthèses psychologiques à la manière de Taine et de son école, qui ne sont que des *portraits* classiques agrandis à la taille des peuples, mais une synthèse historique, dans laquelle une connaissance étendue des faits en soutient et en nourrit l'interprétation. Il a évité les principaux écueils de sa conception. Sous le schéma philosophique il est aisé même à des lecteurs moyennement au fait des choses anglaises, de replacer le drame, avec ses angoisses. Mais le schéma lui-même ne crée point de rigidité. L'auteur ne fige pas la vie dans des constructions systématiques. Partout il donne à entendre qu'il n'existe point de tendances pures, sans mélange des tendances contraires, et qu'un peuple ne peut pas se jeter tout entier du côté de l'une ou de l'autre adaptation. Grâce à la variété nuancée et heureuse de ses formules, il a dégagé les dominantes, mais respecté la complexité profonde des choses. Aussi, quand on discuterait avec lui sur ses dosages de réflexion et de raison, ou même sur le rattachement de telle ou telle tendance à l'une ou à l'autre des adaptations, on n'ébranlerait ni l'ensemble de sa construction ni son idée générale, parfaitement légitime quoiqu'appliquée rétrospectivement au siècle passé.

L'intérêt de son livre ne se borne évidemment pas aux choses anglaises. La crise qu'il étudie est générale. Elle existe même en Suisse, comme on s'en convaincra par un livre récent (La Suisse en sept conférences, Genève, Atar, in-12). Elle existe en France plus aigüe et plus grave que partout ailleurs ; car si les tendances anglaises travaillent concurremment au plus grand bien de la patrie, les tendances françaises se déchirent et luttent pour la prédominance à l'intérieur. Ce livre sur l'Angleterre éveillera bien des méditations et des examens de conscience chez les lecteurs français.

G. Rudler.

L. Hourticq. — *Histoire générale de l'art. France.* Série *Ars Una* (t. III). — Paris, Hachette, 1911, in-16, xvi-476 p., avec 943 gravures dans le texte et 4 hors-texte en couleurs, 7 fr. 50.

Cette première histoire générale de l'art français — car il n'en existait encore dans aucune langue — est un bon livre, et le meilleur de la série à laquelle il appartient. L'auteur n'est pas seulement bien informé ; il sait composer et écrire. Parfois, sans doute, on voudrait qu'il s'exprimât d'une façon plus simple ; mais il ne tombe jamais dans le galimatias sentimental que la critique d'art des quotidiens a mis à la mode. J'ajoute que ses bibliographies sont très bonnes et que le choix de l'illustration témoigne d'une connaissance remarquable de toutes les parties d'un si vaste sujet.

Après un bref chapitre sur les origines romaines, barbares et chrétiennes, M. Hourticq aborde l'étude de l'art monastique ou roman ; il a eu parfaitement raison d'insister sur le caractère religieux de cet art, inintelligible sans l'inspiration cléricale qui le soutient. Mais il s'est bien gardé d'y opposer l'art gothique comme une réaction laïque ; il s'est contenté, très judicieusement encore, de l'appeler l'art *communal.* « Ce sont des ouvriers laïques qui travaillent, mais c'est encore la foi qui les dirige. » (p. 43). La part faite à la sculpture et à la décoration est suffisante ; les idées nouvelles mises en circulation par M. Mâle ont été bien présentées. Le chapitre IV traite de l'art féodal et de l'art bourgeois à la fin du moyen âge et termine la première partie de l'ouvrage, où l'on voit ainsi succéder, à l'art romain et à l'art germanique, l'art monastique, l'art communal et l'art bourgeois ; ce sont là de très heureuses divisions et qui font utilement réfléchir.

La seconde partie comprend cinq chapitres : le passage du style gothique à l'art classique ; la formation de l'art classique (Louis XIII) ; l'art romantique sous Louis XIV ; la fin du règne de Louis XIV et la Régence ; l'art parisien sous Louis XV et Louis XVI. Ici encore, il faut louer sans réserve les divisions. L'art du siècle de Louis XIV ne doit pas être traité *en bloc* ; celui du siècle de Louis XV ne sort pas de terre sans transition ; enfin, il y a quelque chose de très judicieux à signaler le caractère éminemment parisien de l'art du xviiie siècle à son apogée. La troisième et dernière partie est consacrée à l'art moderne : le nouveau classicisme pendant la Révolution et l'Empire, le romantisme, le naturalisme (avec les tendances tout à fait récentes comme l'impressionisme et la réaction qu'll a provoquée).

Quantité d'idés fausses, qui sont monnaie courante, ont été rectifiées en passant par M. Hourticq ; je recommande particulièrement la lecture de son chapitre V, où la persistance des traditions classiques au xviiie siècle est très nettement marquée. Combien il est vrai de dire (p. 292) : « Le xviiie siècle a vu se propager, en province et dans l'architecture privée, le style dont Cl. Perrault et Mansart avaient fixé la syntaxe... C'est aussi durant le long règne de Louis XV que les villes de France ont le plus fait pour s'accommoder au confort moderne et au style classique. » Ce siècle a vraiment assez innové et assez détruit pour qu'on n'exagère pas à plaisir, comme on le fait souvent, son goût de la nouveauté et son dédain de la règle. Mais je n'en finirais pas si je voulais signaler, dans ce volume, tout ce qui témoigne de compétence et d'équité dans l'appréciation. Quelques menues erreurs seront aisément rectifiées dans les éditions subséquentes ; le plus

grave défaut, qui est la distribution égale des images, souvent un peu loin du texte qui les concerne, est né d'un scrupule d'esthétique dont la responsabilité, si responsabilité il y a, n'incombe certainement pas à l'auteur. S. Reinach.

J. Caillaux. — *L'impôt sur le revenu.* — Paris, 1911, Berger-Levrault, in-16, viii-539 p., 3 fr. 50.

Ce n'est point une étude méthodique de la question : c'est un recueil des principaux discours que M. Joseph Caillaux a prononcés sur ce sujet à la Chambre des députés en qualité de ministre des finances. Ils ne sont pas, d'ailleurs, groupés au hasard ; ils sont choisis de façon à éclairer tour à tour les différentes faces du problème fiscal. L'orateur s'attache à démontrer comment son projet avec déclaration du revenu global et progressivité de l'impôt dit complémentaire dégrèvera les petites et moyennes fortunes au détriment des grandes, comment il ne nuira ni à l'industrie ni au commerce ni à l'agriculture, comment il fournira aux réformes sociales nécessaires les ressources qui leur sont indispensables. L'orateur doit maintes fois répondre à des critiques et à des interruptions passionnées ; il le fait avec un courage indéniable et la discussion laisse l'impression que les opposants sont surtout dirigés par des intérêts égoïstes de classe, par la crainte de voir reporté sur les riches le fardeau trop lourd qui pèse sur les pauvres.

Le projet a été voté par la Chambre ; mais on peut prévoir au Sénat un retour offensif des assaillants. Il importe donc que l'opinion publique, dont l'influence est prépondérante, empêche une réforme promise depuis si longtemps au peuple d'être encore ajournée ou « sabotée », comme tant d'autres, par des dispositions qui la rendraient illusoire. Ce livre arrive ainsi à son heure : nous en recommandons la lecture à tous ceux qui n'ont pas d'avance un parti pris d'hostilité : il est de nature à faire réfléchir les esprits droits et les cœurs généreux ; car il met en pleine lumière l'injustice et le danger du privilège que notre vieux système de contributions perpétue en faveur d'une minorité opulente. G. Renard.

L. Jeudon. — *La Morale de l'Honneur.* — Paris, F. Alcan, 1911, in-8, 246 p., 5 francs.

Après un historique des opinions des philosophes anciens et modernes sur l'honneur considéré comme principe de moralité, M. Jeudon fait une sorte de panégyrique de la morale de l'honneur. La science moderne a relié l'homme au reste de la nature ; elle ne laisse plus de place à un principe transcendant, loi divine ou loi morale ; il nous faut donc une morale « naturelle ». En fait la fierté est un principe d'action très efficace ; elle est le ressort véritable de la moralité dans des sociétés, des classes, des individus qui semblent et croient se conduire d'après une tout autre règle, et professent même la morale de l'humilité. Cette morale de l'honneur, nous l'avons trop oubliée et nous devons la réapprendre.

M. Jeudon ne nous dit pas si, pour lui, la morale tout entière se ramène à la morale de l'honneur. Il va rechercher l'origine du sentiment de l'hon-

neur jusque dans la nature animale, et avec Darwin, il la trouve dans l'instinct sexuel du mâle. Chemin faisant, il indique que l'amour maternel paraît être l'origine animale de la morale de la charité. Il y aurait donc au moins deux principes moraux, l'honneur et la charité, tous deux d'origine sexuelle, mais l'un masculin et l'autre féminin, tous d'eux d'ailleurs transmis par hérédité d'un sexe à l'autre.

Cette origine sexuelle du sentiment de l'honneur ne me paraît pas très bien établie. Ce sentiment, d'après M. Jeudon, la vie grégaire le transforme et le développe, à cause des compétitions qu'excite le pouvoir ; à un stade plus élevé, il devient collectif : l'individu fait sien l'honneur du groupe (famille, clan, tribu, classe) auquel il appartient. Mais où est la preuve que ce sont là des transformations d'un sentiment préexistant, dont l'unique et véritable origine serait dans la concurrence sexuelle ? Il semble naître bien plutôt de la *concurrence* que de la *sexualité* ; partant la concurrence politique, ou ambition, peut aussi en être l'origine. D'après la théorie de M. Jeudon, la fierté que montre la vache conductrice du troupeau dans les pâturages alpestres, serait due à une transmission héréditaire, d'un sexe à l'autre, de la fierté du taureau vainqueur de son rival. Hypothèse compliquée, invérifiable, et, somme toute, peu utile, car la valeur que M. Jeudon attribue à la morale de l'honneur requiert peut-être l'origine naturelle de ce sentiment, mais non pas son origine exclusivement sexuelle. E. Goblot.

L. Houllevigue. — *Le Ciel et l'Atmosphère.* — Paris, A. Colin, 1911, in-16, xii-304 p., 3 fr. 50.

A mesure que la Physique se développe dans le travail du laboratoire et que ses résultats prennent une signification de plus en plus générale, elle revient de plus en plus avec succès à l'étude si complexe des phénomènes naturels. C'est sous ce point de vue que M. Houllevigue nous fait envisager les progrès de la Physique dans un livre de haute vulgarisation aussi louable de forme que de fond.

Il nous conduit donc hors du laboratoire. Avec lui nous visitons l'atmosphère de la Terre, d'abord les couches inférieures où se forment la pluie, la neige, les cyclones, où volent les oiseaux et les aviateurs ; nous nous élevons ensuite dans les régions les plus raréfiées de l'air, qu'illuminent les aurores boréales et les étoiles filantes.

M. Houllevigue nous montre plus loin comment l'étude des radiations lumineuses qui nous viennent des astres, a, depuis la découverte de l'analyse spectrale, élargi nos connaissances, spécialement en ce qui concerne l'ultraviolet, comment l'étude des radiations hertziennes a permis l'application grandiose de la télégraphie sans fil, comment les particules électriques (électrons) émises par les astres ont manifesté un nouveau lien entre les mondes.

Le livre de M. Houllevigue est formé de plusieurs études qui peuvent se lire isolément mais qui ont cependant d'autres liens que le titre de l'ouvrage. En choisissant un nombre assez limité de sujets définis, d'ailleurs très importants, M. Houllevigue a pu exposer les questions assez complètement et mettre le lecteur au courant de leur état actuel.

En s'adressant au grand public, l'auteur a évité de déformer les questions. Il les a exposées sous leur vrai jour, sans cacher les difficultés des solutions

que les physiciens donnent actuellement aux problèmes que soulève l'étude des phénomènes naturels.

L'exposé est précis sans formules ni figures (sauf quelques cartes météorologiques). Une certaine catégorie de lecteurs aurait peut-être aimé quelques schémas géométriques.

M. Houllevigue expose avec une clarté qui, jointe à l'intérêt général des questions traitées, entraîne le lecteur à le suivre jusqu'au bout. Son livre donnera peut-être l'illusion de tout comprendre à ceux qui ignorent trop complètement les questions nouvelles. Il les apprendra à beaucoup. Ceux même qui savent déjà le liront volontiers ; il est toujours fort agréable, et malheureusement assez rare, de lire un exposé exact de découvertes modernes dans un style d'une forme vraiment littéraire. G. Sagnac.

P. Janet. — *L'état mental des hystériques.* — Paris, Alcan, 1911, VIII-708 p., 18 francs.

Cet important volume est indispensable à tous ceux qui veulent approfondir l'étude de l'hystérie. Trois parties composent l'ouvrage : la première est la reproduction d'une ancienne publication de l'auteur sur l'état mental et les accidents mentaux des hystériques ; on y trouvera un exposé méthodique des anesthésies, amnésies, aboulies, des troubles du mouvement et des modifications du caractère, une étude particulièrement fouillée des actes subconscients et des idées fixes, des attaques, des délires et du somnambulisme. Dans la seconde partie, l'auteur a groupé un certain nombre de mémoires épars ; nous y avons retrouvé avec intérêt des études sur l'hystérie unilatérale et certains troubles de la vision. Enfin, dans une dernière partie, la thérapeutique de l'hystérie est longuement détaillée ; signalons notamment l'importance des chapitres concernant le traitement de la faiblesse mentale et des idées fixes, le rôle de l'isolement, de la suggestion, l'importance de la direction morale chez les malades.

Il était utile de grouper ces travaux : lorsque parurent vers 1895 les principaux d'entre eux, le dogme de l'hystérie se constituait, et les chercheurs pourront toujours se reporter à l'ouvrage étudié pour comprendre pleinement la conception classique. Quelle que soit d'ailleurs l'opinion personnelle du lecteur concernant l'hystérie, les observations minutieuses recueillies par Janet, les analyses psychologiques si fines dont elles sont accompagnées, feront de ces études un dossier précieux entre tous dans l'étude de la pathologie mentale. Dr F. Moutier.

LIVRES ANNONCÉS SOMMAIREMENT.

LITTÉRATURE.

A. Hermant. *Le Premier pas.* — Paris, Éditions de la *Vie parisienne*, in-12, 3 fr. 50. — C'est le premier pas, ou le premier faux-pas, ou encore les faux premiers faux-pas dans l'amour. Jeunes doctrinaires de vingt-cinq ans, jeunes sportsmen et clubmen, *bleus* frais sortis de collèges ecclésiastiques, rois en rupture de lit

conjugal, employés âgés et dignes, jeunes époux du grand et des autres mondes, quadragénaires (ou plus) des deux sexes, jeunes filles de plusieurs nuances, etc., etc. : les types sur lesquels M. Abel Hermant exerce depuis longtemps sa verve et son ironie, défilent ici avec une finesse de relief et une fraîcheur de touche toujours neuves. L'auteur a manié prestement une donnée scabreuse. Il s'est ingénié à tromper l'attente émoustillée du lecteur et à inventer l'obstacle imprévu qui empêche le *pas* de se franchir. Il a prêté à ses personnages des scrupules, des détours de sentiment, des façons d'honneur cocasses, mélancoliques, touchants, impayables. Son *Premier pas* compte parmi ses livres les plus amusants : mais la fantaisie, chez lui comme chez nos conteurs moralistes du XVIIIe siècle dont il a repris la tradition, a toujours du sérieux. J. LASALE.

P. HAREL. *Hobereaux et villageois.* — Paris, Jouve, 1911, in-18, 3 fr. — Voici un charmant livre, reposant, satirique sans méchanceté, édifiant sans fadeur : idylle campagnarde qui fait songer à G. Sand. Les méchants se convertissent, et les bons, après avoir bien failli être victimes, se sauvent et deviennent heureux. Finalement, il n'y a plus que de braves gens enchantés de vivre, et spirituels dans le bonheur. C'est un conte de fées, plein d'un réalisme d'excellent aloi, parfumé d'une bonne odeur de terroir. Rusticité, chansons de vénerie, intérieurs villageois, originaux de bon lignage, — il y a de quoi s'attendrir, s'amuser, sans jamais s'indigner. Quelques rapides nouvelles, d'une malice bon enfant, terminent le livre ; l'une pourrait s'appeler « les bienfaits de la Séparation ». La note régionaliste y est discrète. Rien d'une agression, ni d'un manifeste. C'est un livre de réconciliation. Signe remarquable : on peut le lire à tout âge.

J. MERLANT.

J. M. BARRIE. *Piter Pan dans les Jardins de Kensington*, illustré par A. Rackham. — Paris, Hachette, 1911, in-16, 6 fr. — Féerie étrange à laquelle il est bien difficile d'attacher un sens quelconque et qu'il faut prendre pour ce qu'elle est : une suite de visions et de rêves élaborés par un cerveau d'homme-enfant ingénieux, mais compliqué. Çà et là, de jolis ou d'amusants détails ; mais, à la longue, la fiction a quelque chose de laborieux, l'ironie paraît contrainte ou factice ; l'ensemble est alourdi par des partis-pris trop visibles ou par de fâcheuses insistances. Le meilleur de l'ouvrage réside peut-être dans les illustrations, qui sont charmantes : elles ont les grâces originales de l'invention, la finesse du trait, de rares délicatesses de coloris ; et elles trouvent sans effort l'esprit et la poésie que l'auteur cherche péniblement dans son texte. M. MOREL.

HISTOIRE.

BAGUENAULT DE PUCHESSE. *Condillac, sa vie, sa philosophie, son influence.* — Paris, Plon-Nourrit, 1910, in-12, 3 fr. 50. — « J'ai pu recueillir sur mon grand-oncle, écrit l'auteur, des traditions orales, des pièces autographes, des portraits, des actes authentiques et nombre de livres lui ayant appartenu ». De tout cela, hormis quatre lettres inédites dont deux seulement sont de Condillac, on ne voit guère ce qui a passé dans l'ouvrage, esquisse correcte, modérée dans l'éloge, mesurée dans la critique, et peu assurée dans l'une comme dans l'autre. M. Baguenault de Puchesse est spiritualiste ; il termine en citant Bergson et Boutroux, et en séparant la science de la religion. N. MÉNEGAY.

G. DODU. *Le parlementarisme et les parlementaires sous la Révolution* (1789-1799). Origines du régime représentatif en France. — Paris, Plon, 1911, in-8, 7 fr. 50. — M. Dodu s'est attelé à une tâche énorme, mais qui valait d'être traitée, c'est d'étudier le jeu du régime parlementaire sous la Révolution. A vrai dire, un des éléments de ce régime fait défaut à l'époque révolutionnaire, qui est la responsabilité ministérielle ; d'autre part, M. Dodu ne s'est pas attaché à déterminer

la psychologie et les manifestations d'opinion du corps électoral aux divers moments des consultations nationales. Mais, dans les limites qu'il a assignées à ses recherches, il nous renseigne avec précision sur le personnel des assemblées, sur l'organisation du travail parlementaire, — tribune, bureau, commissions et comités, — sur les rapports du personnel parlementaire avec l'extérieur, — l'extérieur politique et mondain, — sur le mode de vie moyen des députés. Cette précision est faite d'une documentation abondante, généralement bien choisie, où l'on regrette pourtant, pour la Convention, l'emploi de sources postérieures et de quelques sources suspectes. Sur certains points, M. Dodu a trop légèrement passé, et son étude du « gouvernement révolutionnaire » reste insuffisante, rendant ainsi précaire une bonne partie de son développement sur la Convention. Mais une des qualités du livre est qu'il est assez vivant, bien qu'il traite d'une matière quasi-juridique, où l'abstraction était l'écueil, qu'il fait assez bien comprendre l'existence des groupes et des individus et l'évolution politique du système tout entier ; les jugements d'ordre éthique y sont encore trop nombreux sans doute, mais on y trouve des précisions numériques, et c'est avec elles qu'on peut démontrer l'inconsistance de la thèse chère à Taine touchant l'incompétence des législateurs révolutionnaires, et la responsabilité réelle des partis à l'égard des grandes mesures votées par les assemblées de la Révolution. G. B.

H. d'Alméras. *La Vie parisienne sous la Restauration.* — Paris, Albin Michel, s. d., in-8, 5 fr. — Sur la rue, les petits spectacles, les promenades et jardins d'été, les cafés, restaurants, maisons de jeu, bals et concerts, les fiacres, cabriolets, coucous et omnibus, vélocipèdes, les théâtres, la cour, le monde, les femmes, les modes, la politique et la police, sur Hernani enfin, M. d'Alméras a réuni un certain nombre de renseignements utiles et d'anecdotes piquantes. Le caractère des livres de ce genre est d'être instructifs et amusants, mais incomplets et arbitraires. L'illustration ne se rapporte pas toujours au texte ; elle fait comme un livre dans le livre ; elle est intéressante, mais trop rare. J. Lasale.

L. Séché. *La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe.* — Paris, Mercure de France, 1910, in-12, 3 fr. 50. — L'ouvrage est fait de 51 lettres, vivement et finement écrites, adressées par Alfred Tattet, grand chasseur d'amour, enleveur de femmes et amateur de littérature, à ses amis Guttinguer et Arvers. M. Séché, avec la curiosité de savoir et l'agrément qu'on lui connaît, y a joint une notice biographique, une trentaine de notes sur les personnes et les sujets qui se rencontrent (Cormenin, Nodier, Hugo, de petits Romantiques, les maisons de jeu, les cafés et restaurants des boulevards, les viveurs et les femmes de la Restauration, etc.), enfin un certain nombre de pièces inédites en vers et en prose, de Musset notamment. Ainsi la littérature, l'histoire littéraire, l'histoire de la vie élégante et amoureuse entre 1830 et 1848 s'enrichissent par ce volume, qui est neuf et piquant.

N. Ménegay.

E. Daudet. *Une vie d'ambassadrice au siècle dernier. La princesse de Lieven.* — Paris, Plon, in-8, 3 fr. 50. — De la correspondance de la princesse de Lieven avec le comte de Beckendorff, son frère, et avec Guizot, son ami, M. Daudet a tiré, si l'on peut ainsi parler, la matière d'un livre : il aurait suffi, à notre avis, d'un article, ou il aurait fallu publier toutes les lettres, le choix restant toujours sujet à caution. La vie politique de la princesse n'a commencé qu'en 1818, lors du Congrès d'Aix-la-Chapelle et des relations avec Metternich, si curieusement dévoilées par un livre récent. Dès lors, elle devient un personnage considérable du monde diplomatique. L'ambassadrice à Londres fournit sur la société anglaise, la cour britannique, les grandes questions internationales des informations précises et étroites. Sa carrière officielle cesse en 1835, lors de sa rupture avec son mari, qui, après la mort d'un de leurs fils, lui a ordonné de rentrer en Russie. Dès lors, elle vit surtout à Paris, et c'est à partir de 1837 la fameuse

« amitié amoureuse » avec Guizot : elle exerce sur Guizot une étonnante influence politique et morale, publique et privée qui dure jusqu'à sa mort, en 1857. Les lettres de Guizot publiées dans ce volume intéressent surtout l'affaire du retour des cendres de Napoléon Ier, la question d'Orient, le voyage de la reine Victoria en France. B. G.

P. M. Masson. *Lamartine.* — Paris, Hachette, 1911, in-12, 2 fr. — Une dispute est ouverte sur le « vrai Lamartine ». Est-ce l'élégiaque des *Méditations*, est-ce le poète religieux ou social des *Harmonies* ou des *Recueillements* (lesquels, dit M. Masson, seraient mieux nommés *Expansions*) ? En un langage d'une belle tenue, plein de goût et de chaleur, qui traduit une connaissance solide et minutieuse de l'œuvre et de ses exégètes, M. Masson a pris parti pour le second. Et il a enlevé (de haute lutte, dit-on) le prix d'éloquence au concours académique de 1910. Sa brochure trace d'abord la courbe de l'inspiration lamartinienne ; puis il affirme et définit l' « art lamartinien » qu'il montre gagnant sans cesse, non seulement en richesse, en puissance, mais en précision objective et plastique ; enfin il insiste, contre ce qui peut rester d'une légende douceâtre, sur la force et l'inépuisable virilité du tempérament de Lamartine, poète et héros. Et tout cela n'est peut-être pas aussi neuf que parfois M. Masson semble le croire. Et sans ignorer ni méconnaître les « poèmes aux fortes pensées » mais d'expression si inégale, qu'il déclare « inconnus aujourd'hui », on peut opposer préférence à préférence et, par amour du français, revenir plutôt aux soupirs, si simples, mais si purs et si profonds, du poète quand il n'était encore que poète. En tout cas, il faut convenir que rien ne manque dans cet opuscule que la critique des défauts, qui peut-être n'y avait pas de place, et que Lamartine tout entier y est loué et même expliqué dignement. J. Bury.

Elsie et Émile Masson. *Lettres d'amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle*, traduites des textes originaux. — Paris, Mercure de France, 1910, 2 vol. in-12, 3 fr. 50 chacun. — Il est peu de lectures plus attachantes, plus enrichissantes que ces lettres. Un roman vécu, sincère, aux mille péripéties menues ou sérieuses ; le progrès de deux sentiments très inégaux à l'origine vers une pleine et forte harmonie ; l'éducation d'un esprit et d'un cœur féminin par le plus passionné, le plus génial des maîtres : voilà de quoi nous intéresser et nous instruire. Mais en outre une grande injustice est ici corrigée, qui pèse encore et malgré tout sur la mémoire de Carlyle ; la véritable nature de sa spirituelle et romanesque fiancée, les germes d'inquiétude et de déception que contenait en abondance son caractère ; la tendresse généreuse et libérale de l'homme que l'on devait appeler un bourreau domestique, protestent avec l'éloquence des faits et des textes reconstitués contre les falsifications de Froude. Les traducteurs ont voulu prendre parti dans cette querelle ; ces lettres récemment livrées au public leur en donnaient le droit. Ils se sont acquittés avec conscience et scrupule de leur longue tâche ; ils n'ont pu éviter les erreurs légères, les inexactitudes dont on ne s'affranchit que par une minutieuse attention au détail, et une connaissance très sûre des deux langues. L. Cazamian.

E. Galabert. *Souvenirs sur Émile Pouvillon.* — Toulouse, Ed. Privat et Paris, Plon-Nourrit, 1910, in-16, sans indication de prix. — M. Galabert a su trier sévèrement les souvenirs qu'il avait gardés de sa longue intimité avec Pouvillon. Il s'est interdit tout ce qui n'aurait eu qu'un intérêt sentimental ou anecdotique et, malgré son affection profonde pour le disparu, il a su garder, au cours de son récit, le ton sobre et objectif qui convient à l'historien. Tous ceux qui aiment Pouvillon trouveront dans ces *Souvenirs* de nouvelles raisons d'admirer ses œuvres. Grâce à M. Galabert, ils pourront pénétrer les secrets de son art délicat. Ils apprendront, par surcroît, à aimer, au-delà de ses livres, l'homme lui-même et ils auront une idée de ce que fut cette existence provinciale, belle de son effa-

cement volontaire. Ce petit livre n'est pas seulement une excellente introduction à l'œuvre d'un romancier qui n'est pas encore apprécié à sa juste valeur ; il est intéressant en lui-même, comme l'est tout document sincère sur l'âme et la vie d'un homme supérieur. L. Delaruelle.

C. Enlart. *Le Musée de sculpture comparée du Trocadéro.* — Paris, H. Laurens, 1911, in-8, 3 fr. 50. — Ce volume fait partie de la Collection illustrée « Les grandes institutions de France », où des monographies ont déjà paru sur la Monnaie, l'Institut, le Musée du Louvre, etc. C'est un catalogue sommaire, suivant l'ordre chronologique, des principaux monuments qui figurent au Trocadéro. Espérons qu'il rendra plus de services, en son genre, que le scandaleux opuscule qui se vend dans l'établissement sous le titre de Catalogue des moulages mis en vente... Cette brochure a été rédigée avec un mépris souverain, et vraiment administratif, du public qui cherche à user des ressources de la maison. P. D.

A. Albert-Petit. *Histoire de Normandie.* — Paris, Boivin, s. d. [1911], in-12, 3 fr. — Ce petit livre, simplement, mais convenablement illustré (par des photographies de monuments), est sans doute un ouvrage de circonstance, rédigé à l'occasion du « Millénaire » de la Normandie, qui a été célébré cette année. Mais il est clair, sans prétention et sensé. On aurait pu faire beaucoup moins bien.
Ch.-V. L.

VOYAGES.

Duc d'Orléans. *Chasses et chasseurs arctiques*, avec 25 gravures. — Paris, Plon, 1911, in-12, 3 fr. 50. — « Madame, il fait grand froid et j'ai tué » des ours blancs, des rennes, des morses, des phoques et beaucoup d'autres bêtes. « J'ai eu », dit l'auteur (p. XXIII), « la grande consolation de sentir que je servais mon pays et le bon renom de la France en employant dans ces voyages lointains ce que j'ai de force et d'activité ». De tels exercices ont, d'ailleurs, l'avantage de préparer au métier de roi. Ils ont, ces exercices, « formé et mûri l'homme que je voudrais être pour me trouver à la hauteur de la lourde tâche qui m'attend, s'il plaît à Dieu... » P. Dubois.

G. Clemenceau. *Notes de voyages dans l'Amérique du Sud.* — Paris, Hachette, 1911, in-12, 3 fr. 50. — M. Clemenceau raconte dans cet ouvrage, écrit pour l'*Illustration*, mais qui ne comporte pas, pourtant, d'illustrations, ce qu'il a vu pendant sa tournée de conférences en Argentine, Uruguay et Brésil, où il fut reçu en triomphe. C'est intéressant, comme presque tout ce qu'écrit l'auteur : un peu de rhétorique surannée, beaucoup de belle humeur, d'intelligence et de vie. Notes d'homme politique, de poète, de chasseur. M. Clemenceau a trouvé moyen, dans la pampa où le gibier surabonde, de chasser « à la casquette » (p. 164), comme il faisait jadis, dans sa circonscription provençale, avec Tartarin ; mais, ici, le jet de la casquette sert à faire lever le perdreau qui piète, et non à le remplacer. Nogaret.

L. Bertrand. *Le Livre de la Méditerranée.* — Paris, B. Grasset, 1911, in-12, 3 fr. 50. — L. Bertrand est, comme on sait, une sorte de Montenard qui a la spécialité de peindre des paysages méditerranéens et les hommes qui les habitent : Algérie, Grèce, Palestine, Catalogne, etc., tous les pays des *Teurs*. Il ne fait guère que cela, sous forme de romans ou de « livres de voyage ». Et sa verve un peu vulgaire, encore que prétentieuse, n'est pas toujours déplaisante (1). — Il a cru le moment venu de publier un florilège de ses œuvres. En ce temps où la mode des

(1) Voir ce qui a été dit, ici-même, de l'un de ses meilleurs ouvrages (*Bulletin*, IV, p. 60).

« morceaux choisis » sévit plus que jamais, on commence à ne plus attendre que les gens soient morts pour composer des bouquets avec leurs « plus belles pages ». M. L. Bertrand, jugeant donc, comme Ch. Péguy, plus sûr de se servir lui-même, a extrait de ses propres mains ce qu'il y a de mieux, à son avis, dans ses livres antérieurs pour en former celui-ci. « J'ai pensé », dit-il non sans fatuité, « que le lecteur prendrait sans doute quelque plaisir à faire, avec moi, le tour du grand lac méditerranéen »... Deux morceaux inédits, l'un sur la Catalogne espagnole, l'autre sur la Mer Morte (1), complètent le volume ; ce ne sont pas les meilleurs. M. Pol.

SOCIOLOGIE.

G. Ransson. *Essai sur l'art de juger.* — Paris, Pédone, 1911, in-12, 3 fr. 50. — « Ces notes jetées sans prétentions, dit l'auteur (p. 21), observations recueillies au cours d'un quart de siècle de vie judiciaire, ne doivent laisser derrière elles aucune impression d'austérité. » Sous une forme qui, en effet, n'a rien de morose ni de pédantesque, l'auteur donne d'excellents conseils de moralité et de convenance professionnelles aux jeunes gens qui abordent la carrière de la magistrature. En appendice, un rapport très intéressant sur la réforme du code de procédure civile, rapport qui fut adopté à l'unanimité par l'assemblée générale du tribunal de la Seine, le 6 déc. 1907. E. Goblot.

P. Baudin. *La dispute française.* — Paris, Fasquelle, 1910, in-16, 3 fr. 50. — La dispute française, c'est la dispute politique qui se poursuit en France, « le pays de la dispute », dans les milieux les plus divers ; plus particulièrement, c'est ici la dispute politique qui s'est livrée pendant la législature 1906-1910. Car ce livre est essentiellement celui d'un homme politique, qui en a conçu et formé les éléments dans le cadre de la vie parlementaire. Les articles dont il est composé ont été répartis sous cinq chefs : la crise du parlementarisme, le parti radical, le syndicalisme (ouvriers et fonctionnaires), le ministère Briand, rétrogradations. Les idées qui y sont exposées, malgré les déclarations de l'auteur en faveur des méthodes réalistes et positives, relèvent moins de la science que de la polémique ; les positions sont celles que M. Baudin a prises dans la vie politique, celles d'un radicalisme gouvernemental, féru d'indépendance dans la doctrine et dans l'action, solidement conservateur et disciplinaire, soucieux de progrès matériels et de tout ce qu'on appelle aujourd'hui, en politique, les « réalisations ». H. B.

Ch. Brouilhet. *Revue des faits économiques de l'année 1910.* — Lyon, Georg, 1911, in-8, 2 fr. — Cette *Revue*, adressée et exposée à la Société d'économie politique de Lyon, dans sa séance du 16 décembre 1910, répartit en trois sections d'utiles renseignements et une matière assez confuse et disparate : principaux faits de politique extérieure (pourquoi mentionnés ici ?) et conflits sociaux, — les hommes et la terre, les marchandises, les capitaux, — pays à évolution économique complète, pays à évolution incomplète, colonies. H. B.

PHILOSOPHIE ET SCIENCES.

A. Ménard. *Analyse et critique des principes de la psychologie de W. James.* — Paris, F. Alcan, 1911, in-8, 7 fr. 50. — Si grand que soit l'intérêt d'une doctrine philosophique, celui qui s'attache à la genèse de cette doctrine est plus grand encore. M. Ménard remonte aux origines psychologiques de la philosophie de James, ou plutôt expose la psychologie qui sert de base à cette philosophie et qui se suffirait à elle-même, ce couronnement métaphysique ôté. Il en fait

(1) Comparer ce dernier morceau au livre du P. F.-M. Abel (*Une croisière autour de la Mer Morte.* Paris, Gabalda, 1911), qui, dans sa simplicité, laisse une impression bien plus forte.

ressortir l'originalité profonde : l'originalité de la méthode d'abord, qui est « l'empirisme radical », l'originalité des thèses ensuite (critique de l'atomisme psychologique, de l'associationisme, de la psycho-physique, théorie du flot conscient), qui semblent entraîner la négation de la psychologie comme science et aboutir au scepticisme, mais renouvellent simplement la notion de science psychologique. Il poursuit dans le détail l'examen de ces thèses et s'applique à les distinguer surtout de celles de M. Bergson. M. Ménard traite James comme un classique : il le suit, le commente, l'éclaire, il est jaloux de sa gloire et de son originalité plus que ne semble l'avoir été James lui-même. C'est là un souci de précision et de rigueur dont il convient au reste de lui savoir gré. L. Dugas.

Hospitalier et G. Roux. *Formulaire de l'Électricien et du mécanicien.* — Paris, Masson, 1911, in-8, 10 fr. — Signalons la 25e édition de l'ouvrage classique de M. Hospitalier, tenu au courant des derniers progrès scientifiques par la substitution aux anciens tableaux de données expérimentales plus précises.
R.-M. L.

R. et C. Kearton. *La Vie des oiseaux et des insectes surprise par la photographie.* — Paris, P. Roger, s. d. [1911], avec 160 photographies instantanées, 4 fr. — La partie du livre la plus importante est celle qui traite des appareils employés pour prendre sur le vif les êtres sauvages dans leurs attitudes caractéristiques : jumelle pour guetter les oiseaux, tronc d'arbre artificiel, tas d'herbes ou rocher factice, bœuf ou mouton empaillé pouvant contenir le photographe et son appareil, tente-abri recouverte de bruyère, masque taillé dans une souche. Les auteurs, en appliquant leurs ingénieux procédés ont pu observer quantité d'oiseaux et d'insectes dans les campagnes d'Écosse et d'Angleterre et en donner de curieux instantanés. En accumulant beaucoup de documents analogues par cette méthode précise, les naturalistes auraient les éléments d'une vaste histoire des êtres vivants qui complèterait celle des laboratoires et des museums. M. R.

Brocq-Rousseu et E. Gain. *Les ennemis de l'Avoine.* — Paris, Asselin et Houzeau, 1910, 24 pl. de M. Gonnet, 5 fr. — Ce livre, rédigé en vue de la conservation de l'Avoine, constitue en réalité une excellente étude de la conservation des grains en général. Les ennemis de l'Avoine comprennent les parasites animaux et végétaux et quelques maladies microbiennes examinés successivement en ce qu'ils nuisent à la plante entière ou au grain dans les greniers. La détermination technique des Charbons, des Rouilles et autres Champignons parasites qui attaquent l'Avoine est facilitée par une analyse rapide de leurs principaux caractères et par des dessins nombreux et clairs ; après chaque exposé, les auteurs donnent les méthodes de traitements curatifs ou préventifs. Le chapitre relatif aux animaux parasites est traité sur le même plan. La dernière partie renferme une étude détaillée des moisissures des grains d'autant plus intéressante que l'un des auteurs, M. Brocq-Rousseu, a, en 1907, soutenu devant la Faculté des Sciences de Paris une thèse de doctorat sur ce sujet (Recherches sur les Altérations des grains des céréales et des fourrages). L. Blaringhem.

Imp. F. Paillart, Abbeville. *Le Gérant :* Éd. Cornély.

REVUE CRITIQUE

des

Livres Nouveaux

VIe Année, n° 8. (DEUXIÈME SÉRIE) 15 Octobre 1911

DEUX ÉTUDES RÉCENTES SUR LA PREMIÈRE COMMUNE RÉVOLUTIONNAIRE.

F. BRAESCH. — *La Commune du Dix Août 1792*. Étude sur l'histoire de Paris du 20 juin au 2 décembre 1792. — Paris, Hachette et Cie, 1911, in-8, XVIII-1236 p., 25 fr.

P. LACOMBE. — *La Première Commune révolutionnaire de Paris et les Assemblées Nationales*. — Paris, Hachette et Cie, 1911, in-8, XIII-389 p., 7 fr. 50.

A la simple lecture des titres, on comprend pourquoi nous rapprochons ces deux ouvrages, qui traitent l'un et l'autre de la même période capitale de l'histoire de la Révolution.

Le livre de M. Braesch a été présenté comme thèse de doctorat ès-lettres à l'Université de Paris. Un des juges l'a publiquement appelé « un monument d'érudition ». En effet, une documentation luxuriante le caractérise. L'auteur parait avoir dépouillé à peu près toutes les sources contemporaines aujourd'hui accessibles ; il a intégré dans son texte ou donné en notes une énorme quantité de citations, parfois longues, et de références. Par ces résultats précieux d'un labeur vaste et méritoire, il a rendu un incontestable service à la science.

D'autres qualités recommandent le livre : exacte analyse et critique intelligente des documents, effort heureux d'impartialité ; celle-ci encore, qui est particulièrement notable : l'auteur se meut avec aisance dans une masse de faits complexes et touffus ; il ne fait grâce d'aucun détail, mais la clarté du récit n'y perd rien. Un style simple, net, sans emphase, facilite aussi la tâche du lecteur.

Ce livre, qui, à cause de ses vastes dimensions et des multiples faits de caractère varié qu'il rapporte, échappe à l'analyse, n'est que la première partie d'une histoire politique de la Commune de Paris pendant la Terreur, que M. Braesch prépare et annonce ; il n'embrasse que les quatre mois d'août à décembre 1792. Comme la Commune joue un rôle prépondérant, l'auteur entend, à juste titre, en faisant le tableau de l'histoire parisienne, écrire une page de l'histoire générale de la France : celle de l'avènement de la démocratie. Pour la première fois, l'action des sections parisiennes est l'objet d'une investigation méthodique. M. Braesch déclare s'occuper principalement de l'histoire politique, mais se garde d'omettre les faits d'un autre caractère qui ont eu de l'influence sur les évènements et les éclairent. C'est

pourquoi les facteurs économiques et religieux sont étudiés par lui avec soin. Il prend sur le vif de l'existence quotidienne la petite bourgeoisie commerçante et les politiciens de quartier, qui furent alors les artisans de l'histoire, inspirèrent la conduite de la Commune antimonarchique, anticléricale, antiféodale, antifinancière, et, par la Commune, firent la loi à l'Assemblée nationale, indirectement soumise à la domination violente, parfois sanglante, d'une audacieuse minorité populaire.

Malgré la très grande analogie de l'objet, le livre de M. Paul Lacombe diffère de celui de M. Braesch par le sujet, par le but et la méthode de l'auteur, par les résultats atteints. M. Lacombe n'étudie pas les évènements qui sont la trame de l'histoire de la première Commune révolutionnaire ; il ne s'intéresse qu'aux rapports de la Commune avec la Législative et la Convention. Cette délimitation très restrictive est parfaitement légitime. Avec une crânerie qu'il faut souligner, l'auteur cherche à montrer comment les acteurs du drame de 1792 ont généralement méconnu les règles de la morale et du droit ; il entend censurer leur conduite. Là est l'originalité qu'il ambitionne : « L'histoire de cette période, dit-il, a été souvent écrite avec une indifférence pour la légalité, pour la probité politique, et une insensibilité pour le crime, dont on a droit de s'étonner. D'autant plus que les historiens auxquels je pense [tels Louis Blanc, Michelet, Hamel] faisaient profession d'être à l'avant-garde de la démocratie, alors qu'ils méconnaissaient une vérité évidente, à savoir que la légalité est tout à la fois la même chose que la probité en politique, et la même chose que la démocratie, depuis que la loi n'est plus le fait d'un individu, ni d'une classe, mais le fait du peuple ; depuis que la *lex* vient du *demos* ». Ce but étant posé, qu'il s'agit de juger l'attitude morale des hommes, il s'ensuit que leurs actes ne suffisent pas sans les mobiles. Quels sentiments inspirèrent ces actes, voilà le véritable objet de recherche pour l'historien. C'est en psychologie humaine que doivent se traduire pour lui les évènements. « Les faits établis dans leur succession, dans leurs rapports de cause à effet, d'effet à cause, ne sont pas, écrit M. Lacombe, le dernier terme, le dernier effort d'un historien qui connaît toute l'étendue de sa tâche. La vérité ultime de l'histoire consiste dans la découverte des mobiles véritables de chacun des acteurs qui concourent à faire tel drame ou telle comédie historique ; et c'est là une découverte qui présente plus de difficulté qu'il ne semble peut-être à beaucoup d'esprits, par ce phénomène très fréquent qu'une action, la même extérieurement, peut, dans les agents concourants, procéder de motifs très divers, parfois opposés. L'acte considéré seul, isolément, est donc un renseignement ambigu. Il ne dit pas d'une manière indubitable le mobile de l'agent. L'acte est dans une certaine mesure comme un muet qui gesticule. » Ces passages de la préface font comprendre le caractère et la tendance de ce nouveau livre d'un écrivain, dont nous avons toujours aimé l'esprit vigoureux, original, ingénieux et pittoresque.

Le point de vue de M. Lacombe, — sur lequel il serait possible de faire des réserves et de discuter, — commande sa méthode. Où chercher les mobiles de ces politiciens de 1792, dont la tribune est le principal centre d'action, sinon surtout dans leurs discours ? Le livre est un résumé des débats de la Législative et de la Convention, des séances de la Commune ; les paroles de chaque orateur sont passées au crible par un moraliste et un juriste ému, indigné, devant qui aucun personnage ne trouve finalement grâce : il n'y a plus, dit-il, un homme digne de son entière admiration, plus personne qui

soit son héros. C'est donc ainsi à une revision des opinions traditionnelles, et des jugements qu'il avait adoptés sans examen, que M. Lacombe aboutit, et qu'il nous convie, en remettant sous nos yeux la physionomie des séances, en accompagnant les discours reproduits de réflexions et d'observations quasi juxtalinéaires. En des développements étendus, ou en une phrase, ou même par une exclamation, il souligne et dénonce chez les orateurs les vices de l'intelligence, du cœur et du caractère. Ainsi, au moyen d'une sorte d'exégèse morale et juridique, il recueille les traits du tableau atroce et sanglant qui est celui de la domination de la Commune révolutionnaire.

On ne contestera pas la réalité des couleurs de ce tableau, ni les déplorables effets de la mauvaise foi, de la suspicion, de la peur et de la cruauté. On se demandera seulement quelle doit être au juste la place du livre dans la littérature du sujet. Ce n'est pas méconnaître les intentions de M. Lacombe, que de juger cette place exceptionnelle, presque paradoxale. Nous avons ici les impressions d'un honnête homme très intelligent, plein de reconnaissance pour la Révolution, de sympathie pour l'esprit moderne qui en est issu ; impressions au jour le jour, comme de quelqu'un qui aurait assisté aux séances qu'il raconte, et entendu les discours qu'il commente. Voilà donc un morceau d'histoire délibérément subjective. Impartiale tout de même, parce que l'auteur s'abstient de « parti-pris religieux ou politique » ; il n'a qu'un parti-pris moral, si l'on peut dire, et il écrit à cœur ouvert, s'abandonne à sa « sensibilité ». Aussi son explication des évènements et des actes entend-elle se passer des raisons ordinairement alléguées : le danger de la patrie, le salut public, la crise économique ; ce ne sont, suivant M. Lacombe, que les prétextes des aigrefins et des maniaques de la démagogie parisienne ; il faut voir, dit-il, « les vraies causes » dans « les mobiles intéressés, égoïstes, odieux », qui ont inspiré les crimes de la Commune, assemblée illégale s'érigeant scandaleusement contre les pouvoirs légaux. Et ces mobiles sont uniquement ceux que révèlent les discours : les mémoires, les correspondances sont, comme éléments moins sûrs d'information, systématiquement exclus de la documentation de l'auteur, du moins à titre provisoire.

Si nous avons réussi à noter exactement le caractère des ouvrages de MM. Braesch et Lacombe, nous recommanderons le premier comme un tableau d'histoire à la fois large et minutieux et un précieux instrument de travail ; — le second comme le curieux réquisitoire d'un républicain probe contre les violences et les illégalités des premiers terroristes.

C. Bloch.

COMPTES RENDUS

J. Boissière. — *Propos d'un intoxiqué.* — Paris, Louis-Michaud, s. d. [1911], 320 pp., in-16, 3 fr. 50.

J. Boissière, né à Clermont-l'Hérault en 1863, est mort à Hanoï, vice-résident de France, en 1897. Il a laissé des vers français et provençaux de sa prime jeunesse qui sont très bien, et un livre, *Fumeurs d'opium*, d'abord tiré à

*

petit nombre, dont il a été rendu compte ici (1) lorsqu'il en fut donné récemment une réédition pour le public.

J. Boissière, rédacteur parlementaire à la *Justice* de Clemenceau, partit brusquement, en 1886, pour le Tonkin, avec Paul Bert. Il y fit son service militaire, puis resta là-bas comme administrateur.

C'était un homme très intelligent et un artiste. Il apprit la langue du pays, regarda et écouta autour de lui, essaya de comprendre, nota des types et des paysages. Il apprit aussi à fumer l'opium et s'intoxiqua. On croit volontiers qu'il est mort à temps.

Il n'a publié, de son vivant, sur les hommes et les choses de l'Indo-Chine, que quelques plaquettes (dont l'une est précisément intitulée *Propos d'un intoxiqué*) et *Fumeurs d'opium*, qui est un recueil de nouvelles. Mais sa veuve, née Térèse Roumanille, et ses amis ont trouvé dans ses papiers l'ébauche d'un grand roman — sorte de roman de la Conquête — qui devait s'appeler *Terre de fièvre*, et des carnets de route. Ils ont résolu de publier, en même temps que les plaquettes précitées, ces « Inédits », en deux tomes dont celui que voici est le premier. Ils l'ont fait avec piété, avec tact — et non sans hésitation, car « il ne s'agit point ici d'une opération de librairie trop fréquente où l'on vide des tiroirs pour exploiter le dernier filon d'un auteur en vogue dont les héritiers et l'éditeur continuent le commerce après décès ». — Le volume est précédé d'une excellente préface de M. Jean Ajalbert.

Il y a de très belles choses dans ce premier volume, que je prends la liberté de considérer, contrairement à l'avis exprimé par M. Ajalbert, comme plutôt supérieur à *Fumeurs d'opium*. J. Boissière était un littérateur très expert ; il s'ensuit qu'il y a un peu trop de littérature dans ses *Fumeurs*, qui sont un ouvrage achevé. Nous avons ici, en plusieurs endroits, des notations plus parfaitement sincères, l'impression directe, le premier jet. — M. Ajalbert a, d'ailleurs, tout à fait raison de dire que le talent de J. Boissière ne doit rien, ou presque rien, à l'opium. Il en avait avant de fumer ; c'est malgré le poison qu'il en a eu jusqu'à la fin. Voir pourtant le récit de la vision que l'auteur eut square Paul Bert, à Hanoï, l'année qui précéda sa mort (p. 313-316) ; ce chef-d'œuvre en trois pages a l'odeur vireuse de la toute-puissante drogue.

P. Dubois.

Comtesse de Pardo Bazan. — *Le Château de Ulloa*. Traduit de l'Espagnol par A. Fortin. — *Mère Nature*. Traduit de l'Espagnol par J. Demarès de Hill. — Paris, Hachette, 1910 et 1911, in-16, 304 et 300 p., 3 fr. 50.

Mme Pardo Bazan n'est pas, chez nous, une inconnue : elle a parlé jadis devant le public parisien, elle a collaboré à diverses revues françaises, plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en notre langue. Mais ces conférences, articles et traductions mêmes ne nous avaient point présenté dans toute sa plénitude le beau talent de l'auteur, qui, parmi les romanciers de l'Espagne contemporaine, occupe une place éminente.

(1) *Revue*, 1910, p. 36.

Entouré d'un majordome, Primitivo, qui est la scélératesse incarnée, et d'une servante robuste, Sabel, — la propre fille de Primitivo, — dont il a fait sa maîtresse et dont il a eu un fils, Perucho, Don Pedro Moscoso, marquis de Ulloa, grand chasseur, grand buveur, violent, rustre à souhait, insouciant à l'extrême, mène une vie presque animale dans son château délabré de Galice. Un beau jour lui arrive un nouveau chapelain, frais émoulu du séminaire, à la fois naïf et tenace, de cette ténacité particulière des timides. Pressé par ce chapelain et sentant le gentilhomme se réveiller en lui, le marquis de Ulloa se rend à Saint-Jacques de Compostelle, où il ne tarde pas à épouser une de ses cousines, créature frêle et sensible. Les premiers temps de l'union sont délicieusement doux, en dépit de l'hostilité et des menées sourdes de Primitivo et de Sabel. Mais bientôt la marquise met au monde une fille, et non pas le fils tant désiré qui aurait continué la lignée des Moscoso et fait oublier le bâtard Perucho ; de plus, après l'accouchement, la santé de la jeune mère est à jamais compromise. Le marquis reprend alors sa vie d'autrefois, et revient à sa servante, à son intendant, à ses chiens et à ses chasses ; la marquise meurt dans un isolement tragique après avoir connu les soupçons, les injures, les sévices, et toutes les tortures d'un long martyre moral. Tel est, en gros, le sujet du *Château de Ulloa*.

Manuela, fille de la marquise, et Perucho, fils de la servante, ont grandi côte à côte : Manuela est indifférente à son père ; Perucho, le bâtard, a toute la tendresse du marquis, dont il est le vivant portrait. Dès leurs plus jeunes années, les deux enfants ont éprouvé l'un pour l'autre une affection infinie ; aux heures troubles de l'adolescence, cette affection devient, comme il est naturel, de l'amour. Or, un oncle maternel de Manuela se rend au château de Ulloa avec le ferme propos de sauver sa nièce qu'il croit abandonnée de tous, de l'arracher au milieu où elle vit et où il la croit désemparée, bref de lui faire connaître le bonheur et cela, — solution inattendue, — en l'épousant. Mais cet oncle, si bien intentionné, et si maladroit, cet homme qui n'est qu'un rêveur, qu'un utopiste, provoque un drame : Perucho, apprenant, au cours de scènes violentes, qu'il est le propre frère de Manuela, s'enfuit éperdu à Madrid ; anéantie par le départ de Perucho, dont elle ignore le vrai motif, Manuela entre au couvent, non sans avoir fait jurer à son oncle de renvoyer au château de Ulloa ce Perucho qu'elle a si ardemment aimé, qu'elle aime encore de toute la force de son âme, et dont l'absence prolongée causerait, à court terme, la mort du marquis. Ainsi se termine *Mère Nature*.

Le *Château de Ulloa* remonte à 1886 ; *Mère Nature* à 1887 : c'est dire que ces deux romans ont quelques rides. A cette époque, Mme Pardo Bazan subissait, de façon plus ou moins directe, l'influence de l'école naturaliste française ; et il serait facile de trouver ici des traces de cette influence ; mais passons, car école naturaliste, école réaliste, au sens étroit des mots, cela est déjà loin, bien loin de nous. N'insistons pas davantage sur le caractère tumultueux de ces deux livres, du premier surtout, où se heurtent tant d'épisodes, où s'agitent tant de personnages, où l'on rencontre, entremêlés, confondus, de la brutalité et de la vigueur vraie, des longueurs et de la sobriété, des truculences et des demi-teintes, du mauvais goût et des traits d'une exquise délicatesse. Notons en revanche ce qui fait l'intérêt durable et le charme de ces romans, à savoir qu'ils nous offrent un tableau très coloré, très vivant, très pittoresque des mœurs seigneuriales, bourgeoises et paysannes d'une province espagnole à la fin du XIXe siècle : les types sociaux

les plus divers, depuis le noble jusqu'au rustre, en passant par le curé, le médecin, le *cacique* et le rebouteux ; les passions locales, toujours prêtes à se déchaîner, la politique de clocher batailleuse, implacable et parfois sanguinaire, voilà ce qui est pris sur le vif et décrit avec une précision, une exactitude de touche singulièrement instructives. Puis, Mme Pardo Bazan, qui a voué un culte à la Galice, sa terre natale, a su trouver, pour en évoquer le merveilleux décor, des termes d'une rare poésie ; et ce n'est pas là un des moindres mérites de ces romans, considérés à juste titre comme les chefs d'œuvre de l'auteur.

On ne parlera guère des traductions, parce qu'il y aurait trop à en dire (surtout de celle qui est signée A. Fortin). Un jour viendra peut-être où le commun des traducteurs n'éprouvera plus le besoin impérieux d'employer un jargon franco-espagnol ; alors, sans doute, nous ne verrons plus défiler sous nos yeux agacés des locutions telles que « le señor marquis », « votre señor papa », « le señor abbé », etc., etc. En attendant, prenons patience, mais songeons, non sans tristesse, aux innombrables méfaits commis au nom de la « couleur locale ». L. Barrau-Dihigo.

P. Acker. —*Les Exilés*. — Paris, Plon, s. d. [1911], in-16, 293 p., 3 fr. 50.

A. Lichtenberger. — *Juste Lobel*, Alsacien. — Paris, Plon, s. d. [1911], in-16, 600 p., 3 fr. 50.

Par son sujet et par son esprit, le premier de ces romans rentre dans la série qu'inaugurèrent « les Oberlé », et qui sans doute n'est pas close. — Il y a quinze ans que Claude Héring, fils de Colmariens émigrés, n'a revu son pays natal, quand le hasard d'une excursion l'y ramène. Hasard bienfaisant, d'où résulte une crise décisive. L'homme fait s'imprègne de sensations qui avaient glissé sur l'âme de l'enfant. Tandis que son cœur se prend au charme des souvenirs et des traditions, son esprit perçoit avec netteté les raisons qui l'obligent à leur rester fidèle. Et le spectacle de l'Alsace maintenant avec une fière énergie sa personnalité morale achève, pour le reconquérir, l'œuvre des influences ataviques.

Toutes les parties du livre ne sont pas d'égale qualité. Claude visite l'Alsace en automobile, et il y paraît quelque peu. On le soupçonne d'ailleurs distrait de la contemplation des paysages par celle de la jolie femme qu'il initie à leur grave douceur. Plus intéressantes sont les pages où s'exprime son patriotisme alsacien (une émotion de bon aloi anime le récit de la mémorable cérémonie de Wissembourg) et celles où l'on voit aux prises les deux tendances qui se disputent l'âme alsacienne : ici le respect de la force allemande, l'orgueil de faire partie d'un puissant empire, là un attachement invincible aux manières de sentir et de penser qui procèdent d'une culture française. Je ne ferai à M. Acker qu'une petite querelle. Il est très frappé de ce que le français reste, dans la Haute-Alsace, la langue dominante. Il a raison ; mais l'insistance qu'il met à le répéter pourrait faire croire que c'est là pour lui la condition nécessaire d'une mentalité française. On doit revendiquer pareillement le titre de tributaires du génie français pour les populations de la Basse-Alsace, en dépit de leur inélégant dialecte.

Comme son compatriote Claude Héring, mais de plus loin encore, des

régions idéales du Pacifisme où l'entraîna le charme équivoque d'une énergumène scandinave, Juste Lobel est rappelé à la claire notion de sa nature et de son devoir en reprenant contact avec le sol natal et avec l'esprit de sa race. Une visite émouvante aux champs de bataille et aux places fortes de la frontière, des souvenirs d'enfance retrouvés au foyer d'une vieille nourrice, un déserteur qu'emmènent les gendarmes et en faveur duquel il ne peut obtenir l'appui d'un pacifiste allemand — l'aident et aident l'auteur à conclure : 1° que les pacifistes se trompent quand ils « prétendent dénouer les liens légitimes du sang et de l'espèce » ; 2° qu'il est naïf et dangereux de prêcher le désarmement d'un côté de la frontière, tandis que de l'autre on arme à outrance.

Livre sobre, parfois austère, comme il sied en un tel sujet, mais qui échappe à la sécheresse où tombent souvent les romans à thèse par le soin que l'auteur a pris d'y faire mouvoir d'amusantes silhouettes, et surtout par l'émotion discrète, contenue, mais toujours présente, qui sous l'auteur fait deviner l'homme. M. Lange.

J. Labourt et P. Batiffol. — *Les Odes de Salomon.* Traduction française et introduction historique. — Paris, V. Lecoffre, 1911, in-8, 123 p., 4 francs.

Un savant anglais, M. Rendel Harris, s'est rendu acquéreur d'un manuscrit syriaque du XVIe siècle, contenant deux recueils apocryphes attribués au roi Salomon : les *Psaumes* et les *Odes*. Les *Psaumes* étaient déjà connus ; il est démontré que c'est un apocryphe juif du demi-siècle qui précéda l'ère chrétienne. Des *Odes* on ne savait que peu de chose, sinon que l'Église les avait bannies du canon de l'Ancien Testament et que Lactance en avait cité un passage, cru par lui prophétique, où il est question de la naissance miraculeuse. Lactance n'a pas découvert ce passage tout seul ; il a dû l'emprunter à saint Cyprien (vers 250). L'auteur de la *Pistis Sophia*, au début du IIIe siècle, connaît aussi et cite longuement les *Odes*, au même titre que le Psautier dit de David.

La publication du texte syriaque des *Odes* et de la traduction anglaise de M. R. Harris, bientôt suivie d'une traduction allemande de M. Fleming et d'un long commentaire de M. Harnack, a mis aux prises un grand nombre d'exégètes. Pour M. Harris et surtout pour M. Harnack, les *Odes* sont juives, mais fortement interpolées par un chrétien ; pour d'autres, elles sont d'une seule venue, chrétiennes, mais l'accord cesse dès qu'il s'agit de déterminer le but et les idées de l'auteur, successivement qualifié de montaniste, de valentinien, de gnostique, etc. M. Batiffol veut qu'il soit docète, adhérent de la doctrine fort ancienne qui faisait du Christ une simple apparence, et qu'il ait écrit entre l'an 100 et l'an 120 après notre ère, sous le nom de Salomon, usurpé comme celui de la Sibylle et bien d'autres. La question est d'autant plus difficile que le texte syriaque, traduit du grec, est souvent corrompu et inintelligible. La traduction de M. Labourt est l'œuvre d'un savant d'une compétence reconnue ; elle est accompagnée de notes copieuses ; on peut y recourir avec confiance pour se faire une idée d'un problème complexe qui ne cesse pas d'occuper les théologiens. S. Reinach.

Fra Angelico da Fiesole. — *L'œuvre du Maître* en 327 reproductions. — Paris, Hachette, 1911, petit in-4, 254 p., 12 fr. (Nouvelle Collection des Classiques de l'Art).

Nouvelle collection, en effet. Ces 327 reproductions, qui nous mettent entre les mains toute une vie de travail et de prière, n'ont plus la sécheresse des « zincs » tirés sur papier plâtré, et dont pouvait encore s'accommoder Mantegna, dont les panneaux métalliques et les gravures avaient précédé, dans cette série, les délicieuses miniatures *a tempera* et les grandes fresques religieuses de Fra Giovanni. Un procédé qui reste mystérieux pour moi, et, je pense, pour d'autres, a laissé aux claires visions leur douceur profonde, en donnant au simple « simili », tiré sur un papier mat, le velouté de l'héliogravure. C'est une révolution, pour tous ceux qui s'occupent de l'enseignement de l'art, c'est-à-dire de l'enseignement par l'image. Il faut savoir gré à la maison Hachette d'avoir importé en France ce procédé, qui est, je crois, allemand. Le volume qui vient de paraître à Paris a été publié presque en même temps par la *Deutsche Verlags-Anstalt*. C'est la maison allemande qui a fourni le texte, en même temps que les clichés. Il ne faut pas le regretter : introduction et reproductions sont également louables. La série des gravures comprend l'une des plus récentes acquisitions du Louvre : le petit livre de la collection Victor Gay. Le texte est au courant des dernières études publiées en Allemagne ; les charmants dessins de Fra Angelico qui accompagnent l'introduction sont bien ceux que M. Berenson attribue au maître lui-même dans son admirable et monumental catalogue des Dessins de peintres florentins. L'auteur montre fort bien comment « le mysticisme de l'Angelico a fini par se rencontrer avec le réalisme de son temps » ; il parle justement du « franciscanisme » du peintre dominicain. Cet auteur, qui se révèle comme un écrivain d'art de premier rang, n'est pas nommé dans la publication française. Pourquoi nous avoir caché que c'est une assistante du Musée de Berlin, Mademoiselle Frida Schottmüller ? Et pourquoi, en même temps, n'avoir pas effacé des légendes les taches d'une traduction hâtive, qu'il ne serait que trop facile de relever ? « Pièce d'autel », pour tableau d'autel, c'est de l'allemand que l'on dirait traduit en français d'après une traduction anglaise (*altar piece*). E. Bertaux.

C. Photiadès. — *George Meredith.* — Paris, A. Colin, 1911, 294 p., in-16, 3 fr. 50.

Ce livre a le mérite d'être le premier en France sur un admirable écrivain qui domine en Angleterre la fin du dernier siècle. L'auteur rappelle les raisons pour lesquelles le génie de Meredith n'est point apprécié de la foule dans son propre pays. Les esprits français seraient peut-être mieux faits pour le comprendre, si ses romans et ses poèmes n'étaient presque intraduisibles ; du moins l'élite qui pense, et tous ceux qui connaissent la langue anglaise, devraient-ils posséder quelque notion de son œuvre. M. Photiadès réunit en volume ses articles de la *Revue de Paris*, écrits peu après la mort récente de Meredith. Son étude porte les marques de l'actualité qui l'a suggérée ; elle est rapide, et ne saurait être évidemment que provisoire. Elle se propose seu-

lement, il est vrai, de préparer les voies aux travaux plus sérieux. Elle réalise honorablement cette ambition. Une esquisse biographique apporte sur la personne de l'écrivain, si originale, sa vie si mal connue, des renseignements utiles. Suit l'analyse bien longue d'un roman, *Harry Richmond,* destinée à illustrer l'imagination de Meredith. Les deux derniers chapitres, consacrés à l'art et à la doctrine du maître, sont au contraire de simples esquisses ; mais suggestives, et heureusement inspirées de livres plus approfondis, comme celui de G. M. Trevelyan. Une sincère admiration, une chaleur généreuse d'accent, des notations fines, donnent un caractère personnel à l'ensemble. Au total, quiconque ignore Meredith pourra lire cette étude avec agrément et profit.

L. Cazamian.

A. Pougin. — *Marie Malibran,* histoire d'une cantatrice. — Paris, Plon, 1911, in-12, 284 p., 3 fr. 50.

Assurément la Malibran valait un livre. Nous lui devons une pièce de Musset qui est illustre et qui est belle. « Maria Felicia » est un document notoire pour discuter le *Paradoxe sur le Comédien ;* elle fut de celles qui se livrent et se consument, de celles qui entraînent les âmes non par l'apparence d'un jeu savamment calculé, mais par l'emportement de passion qui confond pour elles la fiction scénique et l'illusion de la vie ; M. Pougin ajoute aux exaltations de Musset des anecdotes qui en font foi. Elle eut une destinée éblouissante et mélancolique ; elle fait figure de muse, d'idole et de martyre ; elle enchaîna les cœurs sensibles. Elle est enfin un signe des temps. Elle traverse la période aiguë du romantique ; elle en exprime, par sa vie et par son art, par ce qui s'y mêle d'énergies, de fièvres, de caprices, de surprises, d'inquiétudes et de mélancolies, toute l'âme incertaine et acharnée.

Le livre de M. Pougin est bien fait ; il est solide et il est pittoresque ; il choisit et il encadre des anecdotes agréables et singulières. Il est clair et il est discret ; de la vie intime de la Malibran il n'a rien voulu dire que les conséquences extérieures et certaines ; c'est une dignité qui est rare et qui est louable. Il ne manque peut-être à l'ouvrage qu'un cadre plus large. On comprendrait mieux la cantatrice si M. Pougin avait animé autour d'elle un peu de l'âme des contemporains. De 1832 à 1840, on vit dans la passion et l'extase et dans l'angoisse du néant. Les épidémies de choléra sont constantes ; en 1836 le peintre Robert se suicide à trente ans ; Carrel est tué par de Girardin, etc... Il y a tout cela, comme la mort de la Malibran, dans le lyrisme éperdu de Musset.

Dans la *Bibliographie* il faudrait noter les articles de Castil-Blaze dans la *Revue de Paris,* en 1836 ; ce sont eux pour une part qui ont inspiré Musset.

D. Mornet.

P. F. Simon. — *A. Thiers, chef du pouvoir exécutif et Président de la République.* — Paris, Cornély, 1911, in-8, 358 p., 10 francs.

Ce livre, couronné par la Faculté de Droit de Paris, se présente, avant tout, comme une étude juridique. Le problème qui intéresse principalement l'auteur est celui des relations entre le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif

dans une démocratie. Le second ne doit-il être qu'une émanation du premier ? Oui, avait soutenu Grévy dans son fameux amendement de 1848 ; oui, décide encore l'Assemblée nationale par sa Déclaration du 17 février 1871. Il semble que ce soit le moyen de rendre toute dictature personnelle impossible ; et cependant c'est un véritable pouvoir dictatorial que Thiers a exercé jusqu'au 24 mai 1873, pendant plus de deux ans. Cette anomalie apparente s'explique par deux raisons. D'abord une raison d'ordre juridique : en même temps que celles de chef du pouvoir exécutif, Thiers remplissait les fonctions de président du Conseil, et à ce dernier titre il était responsable devant l'Assemblée ; or, c'est un des paradoxes classiques du droit politique que la responsabilité d'une autorité en fait la force. Tout de même, s'il n'est pas d'arme plus efficace entre les mains d'un gouvernement constitutionnel que la faculté d'offrir sa démission, encore faut-il que la situation parlementaire ou nationale ne rende pas l'acceptation de cette démission trop facile ; l'explication profonde de la dictature de Thiers est d'ordre historique : Thiers gouverna presque souverainement pendant deux ans parce qu'il était l'homme nécessaire pour achever les négociations avec l'Allemagne. N'eût-il pas même accentué son évolution vers la République, et la majorité de l'Assemblée eût-elle été moins décidée à tenter un essai de restauration monarchique, — à partir du mois de mars 1873, quand la libération du territoire fut complète, la dictature présidentielle ne pouvait se prolonger : Mac-Mahon, jouissant en principe des mêmes prérogatives que Thiers, fut tout le contraire d'un dictateur. C'est donc que les effets d'une constitution dépendent beaucoup moins des intentions des hommes qui l'ont votée et des principes qui s'y trouvent appliqués que des circonstances au milieu desquelles elle est mise en pratique. Notre auteur, pourtant, qui est plus juriste qu'historien, ne s'attarde pas à développer cette leçon de relativisme juridique, qui ne présente peut-être à ses yeux que l'intérêt un peu décevant d'une solution négative. Poursuivant l'examen des faits, il se demande ce qui s'est produit au lendemain de la chute de Thiers : la dictature du Président, inévitable la veille, s'évanouit comme par enchantement ; mais c'est la dictature de l'Assemblée qui s'établit. Il semble, par conséquent, que le système qui consiste à subordonner étroitement le pouvoir exécutif au pouvoir législatif aboutisse, d'une manière ou d'une autre, à la dictature, soit personnelle, soit collective. Une vérité importante se dégagerait ainsi des expériences politiques instituées dans notre pays depuis plus d'un siècle : savoir, qu'un certain équilibre des pouvoirs représentatifs est indispensable pour assurer l'exercice effectif et régulier de la souveraineté populaire.

Le livre de M. Simon est écrit avec facilité, composé avec clarté ; la dialectique y est toujours appuyée sur une documentation abondante et précise. Cette étude historique de droit constitutionnel, dont les spécialistes ont déjà reconnu les mérites, apporte en même temps une intéressante contribution à l'histoire générale des origines de notre République. G. Weulersse.

H. Bourgin. — *Le Socialisme et la Concentration industrielle.* — Paris, 1911, Marcel Rivière et Cie, in-18, 88 p., 0 fr. 75.

M. Hubert Bourgin, avantageusement connu déjà par des travaux savants et rigoureux sur l'évolution économique, ne s'est pas proposé dans

ce petit volume de traiter à fond le problème si complexe de la concentration industrielle. On sait aujourd'hui que le phénomène ne se produit pas avec la régularité, l'universalité ni surtout avec la rapidité que lui ont prêtées Marx et d'autres théoriciens. La question a besoin d'être reprise en sous-œuvre. C'est pourquoi l'auteur s'attache à donner, pour ainsi dire, une leçon de méthode à ceux qui veulent l'étudier.

Il montre qu'il faut distinguer soigneusement différents aspects sous lesquels peut se présenter cette concentration. Elle se révèle tantôt dans l'augmentation des capitaux engagés, tantôt dans la dimension croissante des usines ou des machines, ici dans la fusion ou la multiplication des grands établissements, ailleurs dans une structure qui coordonne et subordonne les diverses parties d'une entreprise pour en faire un vaste organisme. Des cas curieux et contradictoires en apparence méritent l'attention ; il arrive d'ordinaire que le personnel ouvrier augmente avec la puissance de la fabrique ; mais il peut arriver aussi qu'il diminue dans une circonstance analogue, par exemple quand l'électricité se substitue à la vapeur comme force motrice. Des concentrations locales se sont opérées autour des mines de houille ou de fer ; au contraire, le transport à distance de l'énergie fournie par les chutes d'eau permet une *dé-concentration*.

M. Bourgin illustre son sujet par des chiffres précis empruntés aux statistiques allemandes. Sa conclusion provisoire (car cette brochure n'est qu'une bonne introduction à une étude plus complète) est que, dans certains ordres d'industries et non dans tous, sous les réserves indiquées, le phénomène est général, d'une ampleur considérable et presque identique à lui-même dans les différents pays. G. Renard.

F. Sartiaux. — *Villes mortes d'Asie Mineure*. Pergame, Éphèse, Priène, Milet, le Didymeion, Hiérapolis. — Paris, Hachette, 1911, in-8, 233 p., 40 vues photographiques et 8 cartes, 4 fr.

Ce livre sera très utile aux touristes qui, de plus en plus nombreux, se sentent attirés par la renommée des sites d'Asie Mineure. La Grèce, l'Égypte, la Tunisie et l'Algérie deviennent des croisières presque banales. On connaît moins l'Orient asiatique et c'est un charme que d'y aller à la découverte de paysages en quelque sorte inédits. Déjà Gaston Deschamps nous avait révélé avec un livre bien vite populaire, *Sur les routes d'Asie Mineure*, la beauté originale de ces contrées où ne pénétraient que de rares voyageurs. La relation de M. Sartiaux a des visées moins ambitieuses et elle se borne à offrir aux amateurs des explorations faciles et des escales commodes, où tout le monde peut jouir aisément d'une belle tournée à faire. Mais elle est écrite par un homme qui sait voir et qui est bien informé sur les parties scientifiques du sujet. Il a lu et il s'est assimilé avec aisance les ouvrages d'histoire et d'archéologie qui constituaient la préparation nécessaire de son voyage ; il expose sans pédanterie et sans longueurs les faits essentiels. Son goût naturel lui inspire en présence de la nature des descriptions qui sont sobres, mais colorées. Son éducation générale lui suggère des réflexions où l'on sent un cerveau qui sait réfléchir par lui-même et qui ne se contente pas des im-

pressions d'autrui. Écrits pour des conférences faites à un public d'amis, tous ces chapitres réunis forment un volume très agréable à lire. Ceux qui connaissent déjà le pays y retrouvent des visions plaisantes à évoquer ; ceux qui ne le connaissent pas auront le désir d'y aller. E. Pottier.

W. Ostwald. — *Esquisse d'une Philosophie des Sciences*, traduit de l'allemand par Dorolle. — Paris, Alcan, 1911, in-16, 182 p., 2 fr. 50.

Il est question dans cet opuscule de la formation des concepts, du principe de causalité, de l'induction, de la déduction, du déterminisme, du libre arbitre, de la théorie logique des classes, des principes de l'arithmétique et de l'algèbre, des principes de la linguistique, de l'idée de continuité, de la mécanique et du mécanisme, de la loi de conservation de l'énergie, du principe de Carnot, de la nature de la vie, de la nature de l'âme, de la société, du commerce et de la civilisation. Cette course à travers les idées générales paraît devoir être également inutile aux philosophes et aux savants : car l'auteur ignore visiblement la plupart des problèmes philosophiques qui ont été soulevés à propos des idées dont il traite avec tant de précipitation ; et, d'autre part, il ne distingue jamais, dans les généralités qu'il expose, ce qui représente un résultat scientifique établi et ce qui constitue seulement une opinion personnelle. On sait que M. Ostwald a acquis une certaine réputation scientifique comme fabricant de manuels et comme vulgarisateur, en Allemagne, des découvertes et des théories du Suédois Arrhenius, du Hollandais Vant'hoff et de l'Américain Gibbs ; par ces travaux de vulgarisation et de polémique et par quelques expériences personnelles dont il les a accompagnés, M. Ostwald a rendu autrefois des services. Mais ces travaux ne lui assuraient aucune compétence spéciale pour les exercices auxquels il s'adonne maintenant. Et il faut regretter qu'on ait pris la peine de traduire en français ce petit volume. Ph. A.

E. Gautier. — *L'année scientifique et industrielle.* — Paris, Hachette et Cie, 1910, in-16, 394 p., 3 fr. 50.

Depuis cinquante quatre ans, cette revue annuelle des progrès scientifiques et industriels continue sa publication avec régularité. Le plan général de l'ouvrage reste immuable, et la qualité varie peu. On serait étonné si, dans un livre qui exige une compétence aussi universelle, quelques légères erreurs ne se glissaient pas. Ainsi, on lit (p. 118) que « l'état colloïdal est l'état de la matière quand elle a été soumise à une division infinie », et (p. 359), à propos des propriétés pyrophoriques du ferro-cérium, que « tous les métaux radio-actifs pourraient aussi bien tenir l'emploi. On pourrait même avoir des briquets au radium, si le radium ne coûtait pas si cher. » De telles propositions ne sont pas défendables ; en particulier, c'est faire de mauvaise vulgarisation que d'en appeler aux propriétés des corps radioactifs pour interpréter un phénomène dont les lois les mieux connues de la science nous donnent l'explication immédiate.

Mais ces légères taches changent peu la qualité générale de l'ouvrage ; et il faut reconnaître que M. Émile Gautier, astreint par la tradition et par les

goûts de ses lecteurs à se limiter aux faits divers de la science, sait chaque année soutenir l'intérêt de son livre par la richesse de sa documentation, par l'habile choix des sujets et par l'aisance du style.

La revue d'astronomie, qui forme la première partie de ce recueil, en est aussi la meilleure. Il y a en particulier une monographie consacrée à la création de l'observatoire du Mont Wilson, qui renferme une admirable leçon d'énergie donnée par les savants américains à leurs confrères du vieux continent ; c'est aussi une leçon de générosité donnée par les Mécènes des États-Unis et que l'Europe ferait bien d'imiter, si elle ne veut pas laisser au nouveau continent le monopole des découvertes en astrophysique.

Les autres sciences paraissent, dans le livre de M. Gautier, assez injustement sacrifiées ; même en s'en tenant à l'anecdote, au petit détail topique ou amusant, on ne voit pas l'impossibilité de glaner quelques épis dans les admirables travaux de Perrin, qui ont transformé la théorie cinétique en une réalité vivante, ou encore dans les belles expériences de Rubens qui viennent d'accroître le domaine des radiations infra-rouges actuellement connues ; il paraît même que l'éclairage électrique par le néon et les autres gaz raréfiés a fait, depuis un an, des progrès qui méritent une courte mention. Ainsi, au cœur même de la science, on peut trouver, en cherchant bien, des questions capables d'intéresser d'autres gens que de vieux savants à lunettes. J'estime que M. Gautier, en faisant une part raisonnable à ces travaux qui comptent et qui restent dans la science, accroîtrait sensiblement la valeur de son ouvrage ; d'ailleurs, il n'est point de question qu'il ne sache rendre intéressante par son exposition claire et colorée. Puisse-t-il nous réserver, pour l'année prochaine, une agréable surprise ! L. Houllevigue.

J. Andrade.— *Le Mouvement*, mesures de l'étendue et mesures du temps. — Paris, Félix Alcan, 1911, 1 vol. in-8, 328 p., 6 fr.

M. Andrade, qui est le fondateur de l'enseignement horloger à l'Université de Besançon, est aussi un mathématicien très compétent dans les questions les plus générales de la Géométrie et de la Mécanique. Cette double qualité se retrouve dans l'élégante et originale synthèse qu'il publie aujourd'hui et qui fait partie de la *Bibliothèque scientifique internationale*.

La première partie est une philosophie de la Géométrie où l'auteur, par des méthodes personnelles, dégage et relie les notions fondamentales de la manière la plus intuitive. On y retrouve, encore simplifié sur certains points, l'exposé que l'auteur a donné ailleurs de la *Géométrie qualitative* (voir en particulier : *Le Premier livre de la Géométrie naturelle*, Paris, Cornély). Les propriétés métriques exposées d'abord dans la géométrie d'Euclide sous une forme très simple, en partant de la notion de figures semblables différant seulement par l'échelle, sont étudiées ensuite dans les deux autres géométries, en partant des notions de rotation et de composition des mouvements. La deuxième partie est une philosophie de la Mécanique. L'auteur a déjà publié d'originales *Leçons de Mécanique Physique* (Société d'éditions scientifiques, Paris, 1897). Ici, il nous fait d'abord assister à la genèse des concepts mécaniques en suivant le développement des idées des fondateurs de l'Astronomie et de la Mécanique, d'Hipparque à Newton. Il expose d'une manière très personnelle les lois de l'équilibre par la considération ingénieuse et très

inductive de fils et de poulies ; citons encore l'exposé géométrique si intuitif des lois des mouvements oscillatoires. Le philosophe trouvera dans cette seconde partie des aperçus tout nouveaux sur les absolus de la Mécanique.

La troisième partie est relative à la mesure des étendues : géodésie, d'après les exposés du colonel Bourgeois ; métrologie, d'après les travaux de M. Ch. Guillaume. La quatrième partie est relative à la mesure mécanique du temps, au sujet de laquelle l'auteur a déjà publié un livre *(Chronométrie,* Paris, Doin, 1908) ; on y trouve les résultats personnels que M. Andrade a établis à la suite des découvertes de M. Caspari, de Phillipps.

En unissant dans son livre de la manière la plus heureuse la préoccupation philosophique et la préoccupation technique, M. Andrade montre qu'une éducation géométrique inductive pourra assurer aux écoles techniques et professionnelles l'assimilation d'une culture scientifique à la fois simple et solide.

G. Sagnac.

J. Dejerine et E. Gauckler. — *Les manifestations fonctionnelles des psychonévroses, leur traitement par la psychothérapie.* — Paris, Masson et Cie, 1911, 1 vol. gr. in-8° de IX-561 p., avec 1 planche hors texte, 8 fr.

Dans cet important ouvrage les auteurs mettent en lumière l'existence des troubles fonctionnels qui ont pour origine une modification psychique ou morale antécédente, troubles dont la symptomatologie est tout entière réalisée par une altération primitive de l'état mental et par une série de désordres organiques secondaires. La neurasthénie et l'hystérie sont étudiées en tant que syndromes valables, nettement isolés, et leur diagnostic est soigneusement établi. Ce sont là des affections autonomes, la neurasthénie étant caractérisée par la préoccupation émotive envahissante avec perte du contrôle intellectuel, l'hystérie, par l'action dissociante des émotions, action qui peut aller jusqu'à soustraire un organe ou un groupement fonctionnel à la volonté, jusqu'à oublier ceux-ci en un mot. Le neurasthénique est un *obsédé*, l'hystérique un *incoordonné*. Cette étude de l'hystérie et de la neurasthénie (deuxième partie de l'ouvrage) nous a paru, à une époque où tant de médecins cessent de croire à l'autonomie de ces syndromes, particulièrement originale et digne d'intérêt.

Dans une première partie, les auteurs passent en une revue détaillée les différents troubles afférents à chaque organe ou à chaque fonction, et en exposent le mécanisme psychologique. La dernière partie de l'ouvrage est consacrée au traitement des psychonévroses. Les auteurs, qui tiennent tous les symptômes de ces maladies pour accidents émotionnels, n'admettent qu'une psychothérapie légitime, la psychothérapie par *persuasion*. Il convient de gagner la confiance du malade, d'éveiller entre le thérapeute et lui une communauté de sentiment, plutôt que de chercher à étourdir son jugement par des démonstrations en appelant uniquement à ses facultés logiques.

Dr François Moutier.

LIVRES ANNONCÉS SOMMAIREMENT.

LITTÉRATURE.

U. Gohier. *Un peu d'idéal.* — Paris, A. Messein, 1911, 3 fr. 50. — Il y a deux hommes en M. Urbain Gohier : un pamphlétaire précis et foudroyant, qui n'a pas d'égal ; et un littérateur qui s'amuse quelquefois à brocher des saynètes et des romans. Ceux qui, comme moi, ont la plus vive admiration pour le polémiste, n'ont jamais pu s'expliquer l'insignifiance, en comparaison, du littérateur, que nous connaissions surtout, jusqu'à présent, par le recueil intitulé *Plaisir des Dieux*. Voici un nouveau recueil du même genre, et derechef assez peu digne d'un si vigoureux artiste. Cependant le polémiste y transparaît çà et là, et cela suffit à faire passer sur le reste, qui est un peu fade (*Les neveux d'Agathe*, etc.) ou frénétique (*Le bruit*, *La paix aux champs*). Voir surtout les articles sur Constantinople et la Guyane, où l'auteur a été, et sur le Boulevard : « Nulle attraction de farce ou de mélodrame ne vaut les heures passées à la terrasse d'un café, sur le Boulevard, à scruter les milliers d'inconnus qui défilent... Quelle faune incomparable apparaît dans les profils de passants : profils de loups, profils de renards, profils de chats-huants, profils de moutons ou de chèvres, profils de poules, de bull-dogs, de singes, de grenouilles, profils de fouines, profils de porcs ! » P. D.

P. Jaudon. *Dieudonné Tête.* — Paris, Figuière, in-16, 3 fr. 50. — Il nous est né un humouriste, un humouriste philosophe. Américain par dessus tout, naturellement, et frotté de Schopenhauer, Nietzsche et autres pessimistes influents. Le tout fait une mixture personnelle. D'intrigue, point. Choqué de la cacophonie sociale, M. Jaudon promène son docteur Dieudonné Tête dans ce monde aberrant, et « donne le coup de balai à la civilisation ». Sans amertume. Il traverse le chaos sans s'en affliger, il y patauge à plaisir ; c'est gaîment, avec une abondance inusable, une trépidation effarante qu'il jette en rébus un flux de fantaisies grotesques. L'humour est encore trop dans le mot et dans la phrase. C'est une ivresse de mots cherchés et boursouflés, une enflure du verbe dans le ricanement du ton, une cascade de coq-à-l'âne et de pirouettes. La pensée ne va pas toujours assez son chemin dans tout cela. Heureusement les notes, moins ivres, la ramassent, zigzaguante, sérieuse tout de même. A. Beau.

La pensée d'Éd. Rod. Morceaux choisis, publiés avec une Préface par J. de Mestral Combremont. Portrait et autographe. — Perrin, 1911, in-18, 3 fr. 50. — Une préface pieuse, qui apprend sur l'enfance d'Éd. Rod quelques détails précieux, — sur ses débuts dans la littérature, des renseignements justement mesurés pour éveiller de nouvelles curiosités, — sur son caractère, sur « le don merveilleux de sympathie » qu'il possédait, quelques pages attendries où de l'inédit se mêle à des fragments de Faguet ou de Doumic ; puis des extraits ingénieusement classés, sur *la Morale et la religion*, *l'Homme et la vie*, *la Femme et l'amour*, *la Société*, *l'Art et la littérature*. Tout cela fait un ensemble de valeur. On a vraiment là *l'Esprit* d'Éd. Rod. Quelques fragments font double emploi, — mais pouvait-il en être autrement ? il y a des pensées qu'on aime à retrouver, quand elles donnent assistance et réconfort, et l'œuvre de Rod est pleine de celles-là. J. Merlant.

A. Berthet. *Les Expériences d'Asthénéia au Jardin de la Connaissance.* — Paris, G. Serge, 1911, in-12, 2 fr. — Éprise de beauté, de justice et de bonheur, anxieuse aussi de connaître le secret du grand mystère, la jeune Asthénéia entre dans le jardin merveilleux où les artistes et les sages donneront satisfaction, pense-t-elle, aux exigences de sa naïve et audacieuse curiosité. Hélas ! elle va de déceptions en déceptions : les sages et les artistes n'ont à lui offrir que des réponses incomplètes ou vaines, et son angoisse intellectuelle redouble avec

l'effort qu'elle fait pour poursuivre son douloureux voyage. Elle l'achève enfin, et, sortie du jardin décevant, elle trouve la paix et la joie intérieure dans une résignation consciente, qui la soumet aux lois de la vie. Tel est le dessein de ce petit livre : il se recommande par une grande pureté de lignes, par une sincérité étudiée, et par l'effort que fait l'auteur pour prêter à la nudité abstraite de ses pensées les formes et les couleurs d'un beau rêve. M. Morel.

F. Mauriac. *L'Adieu à l'adolescence*, poème. — Paris, Stock, 1911, in-12, 3 fr. 50. — M. Barrès, parrain de ce jeune poète, ne compte pas sur lui, j'imagine, pour ranimer l'énergie nationale. Encore un visage d'adolescent noyé de molles larmes, un grêle recueil où gémit, entre les blancs multipliés, au lieu du désir, la peur de vivre. Comme un vieillard « tombé de lassitude au bout de tous ses vœux », cet adolescent, sans histoire encore, se retourne vers son enfance, où du moins il n'a pas vécu, qui s'est passée sage et pieuse, en jeux, en prières, en rêves innocents d'amitié et de pieuses et sages fiançailles, dans un vieux salon de famille et dans la chapelle d'un collège ecclésiastique. La plainte exhalée de ce vouloir débile est irritante et significative, monotone — et intéressante. La langueur de la forme aussi, mi-traditionnelle, mi-jammiste, avec le charme de quelques images menues et précises, nettement évocatrices du milieu, curieusement candides, à la manière du maître d'Orthez. J. B.

HISTOIRE.

F. W. Mariassy. *Aperçus de philologie française.* — Paris, Reinwald, in-12, sans indication de prix. — En 319 pages, M. F. W. Mariassy fournit au lecteur une histoire du français depuis l'indo-européen jusqu'à nos jours (90 pages), une grammaire historique du français (60 pages), une analyse de la langue moderne, alphabet, orthographe, prononciation, grammaire, syntaxe, vocabulaire, poétique (90 pages) ; il y a ajouté quelques vues d'ensemble sur la linguistique, sur la comparaison du sanscrit, du grec, du latin, de l'allemand, de l'anglais et du français, et sur l'étude des langues comme moyen de culture générale. Son livre ne peut donc être qu'un chapelet d'aperçus très sommaires et sans originalité ; aussi bien s'adresse-t-il à ceux qui ignorent tout de la linguistique et de la philologie. Il pourra leur donner l'idée et peut-être le goût de ces études. Il eût été bon d'indiquer aux futurs néophytes les quelques livres où ils pourraient poursuivre leur initiation. Il y a deci delà quelques inexactitudes sur les *e* muets, sur l'article et aussi sur l'orthographe ; une erreur plus grave est de croire que les langues sont des organismes qui se développent et vivent par elles-mêmes ; il serait plus exact de penser que les langues sont des produits humains de la vie en société. La meilleure partie et la plus originale est sans doute le chapitre sur le langage poétique et la poésie, où il y a d'excellentes observations sur la rime, la prosodie, le sentiment poétique. M. Mariassy n'est-il pas poète et n'a-t-il pas voulu avoir des idées précises sur la langue qu'il emploie ? On peut supposer qu'il a désiré ensuite faire profiter de ses connaissances linguistiques le public qui ne lit pas les linguistes. Un tel souci n'est pas commun et témoigne d'une bonne volonté méritoire. Th. Rosset.

F. A. Hedgcock. *David Garrick et ses amis français.* — Paris, Hachette, 1911, in-12, 3 fr. 50. — Intéressante contribution à l'histoire des relations littéraires entre l'Angleterre et la France, présentée comme thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres à l'Université de Paris. Les recherches sont diligentes et méthodiques, la composition nette, avec quelques tendances à la dispersion et une crainte exagérée de répéter les devanciers, qui nous prive de quelques vues d'ensemble essentielles, sur la psychologie de Garrick par exemple et sur l'état de la question Shakespeare au moment où le grand acteur anglais arrive sur le continent. L'ouvrage est agréable à lire et ne décèle que par quelques rares angli-

cismes l'origine de l'auteur. M. Hedgcock a exécuté un véritable tour de force en écrivant dans une autre langue que la sienne un livre que beaucoup de Français, même lettrés et érudits, seraient très heureux de signer et assez embarrassés de composer. Une typographie élégante et d'excellentes illustrations documentaires ajoutent encore à l'intérêt de cet ouvrage très distingué. F. GAIFFE.

P.-L. HERVIER. *Charles Dickens.* — Paris, Michaud, 1911, 2 fr. 25. — Ce petit volume est le dernier paru de la collection : « La vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains », qui comprend déjà Verlaine, Baudelaire, Byron, Tolstoï, et quelques autres. Les auteurs s'y interdisent toute appréciation littéraire. — Les renseignements groupés par M. Hervier sur le grand écrivain anglais qui « s'éleva lui-même » et mourut épuisé par le travail, sont souvent pittoresques. L'illustration est fort bonne, comme dans tous les volumes de la collection, dont c'est un des principaux mérites. R. L.

L'année artistique. En France par Rager Milès ; en Angleterre par Cecil Howard Turner ; en Allemagne par Pascal Forthuny ; en Italie par Gabriel Mourey. — *Figaro illustré*, novembre 1910, 3 fr. — Accompagnées de reproductions bien venues en général, mais choisies presqu'au hasard, ces études répondent fort mal à l'objet qu'elles se sont proposé et, sauf celle de M. Forthuny qui est vivante et suggestive, ne méritent pas de retenir l'attention. L. ROSENTHAL.

DORBEC. *Théodore Rousseau* (Collection des grands artistes). — Paris, Laurens, 1911, 1 vol. in-8, 3 fr. 50. — Théodore Rousseau (1812-1867) a été un paysagiste de génie, un novateur puissant, un admirable caractère. L'étude très solide et très précise que lui consacre M. Dorbec aidera à l'intelligence d'œuvres qui déroutèrent d'abord le public et qui demandent toujours une attention intense parce que l'artiste a cherché à y inscrire un monde de sensations et de pensées. Cette étude montre aussi à quel point le paysage contemporain est redevable à un maître dont la vie se passa en perpétuelles trouvailles et en perpétuelles recherches et qui, jamais, ne parvint à se satisfaire. Une note bibliographique, des illustrations typiques, choisies avec le soin le plus heureux, complètent ce travail dont la lecture attachante serait plus facile si le style en était moins dense et touffu. L. R.

Histoire des partis socialistes en France, publiée sous la direction d'Alexandre Zévaès. I et II. — Paris, Rivière, 1911, in-18, 0 fr. 75 chaque. — Cette histoire comprendra 12 fascicules. Deux viennent de paraître : l'un, de M. Chaboseau, traite *De Babeuf à la Commune*, l'autre, de M. A. Zévaès, *De la Semaine sanglante au Congrès de Marseille*. La besogne de M. Chaboseau, consistant à faire tenir en si peu de pages le développement des idées et des partis socialistes en France de 1789 à 1871 était ardue : on peut dire qu'il n'y est pas entièrement parvenu ; le chapitre III, en particulier, est horriblement confus, il n'y a rien sur les communistes et trop peu sur l'Internationale ; en revanche, quelques textes sont insérés, qui seront utiles. — M. Zévaès au contraire raconte avec des détails et des précisions bibliographiques les procès contre les Internationaux, l'amnistie, le procès contre les socialistes révolutionnaires, les débuts de la grande propagande aboutissant au congrès de Marseille ; mais il ne dégage pas suffisamment l'histoire du socialisme de l'histoire du mouvement ouvrier. G. BOURGIN.

E. PICARD. *1870. La Guerre en Lorraine.* — Paris, Plon, 1911, 2 vol. in-16, 10 fr. — Après avoir exposé les événements militaires qui aboutirent à « la perte de l'Alsace » (Paris, Plon, 1907), le colonel Picard retrace, avec la précision que comporte un récit d'opérations stratégiques, les différentes phases de la lutte qui se déroula en Lorraine du 15 au 18 août 1870 : Forbach, la retraite sur Metz, Borny, Rezonville, Saint-Privat. Ses conclusions sont très nettes : si le haut com-

mandement allemand — qui d'ailleurs commit des fautes graves — dut la victoire en partie à l'unité de ses vues, à une préparation méthodique de la guerre d'armées, à l'énergie, à l'initiative, à l'esprit de solidarité dont firent preuve les chefs en sous-ordre, — il n'eut pas de meilleurs auxiliaires que les généraux français : Bazaine, incapable et inerte, puis, pour commander nos 2e, 3e, 4e et 6e corps, des « Africains », des « Mexicains », braves, mais pour la plupart trop âgés, fuyant les responsabilités, ne sachant pas marcher au canon, superstitieusement convaincus de la supériorité de la défensive sur l'offensive, bref, profondément ignorants des règles de la guerre moderne en Europe. M. Lange.

A. Beaunier. *Visages d'hier et d'aujourd'hui.* — Paris, Plon, 1911, in-12, 3 fr. 50. — Ce sont 24 silhouettes de personnages presque tous intéressants ; parmi les plus réussies : Albert Vandal, Albert Samain, Jules Renard, Charles-Louis Philippe, Jean Moréas, Henri Poincaré, Gabriel Fauré, Jules Lemaître, Mgr Duchesne, etc... — L'auteur, très généralement bienveillant, est le plus souvent, d'expression comme de pensée, assez subtil, mais délicat, ce qui est agréable. — Il faut ajouter qu'il y a, derrière les silhouettes, un aperçu plus ou moins poussé des doctrines ou des idées en vogue. Rien d'ailleurs de systématique ou de dogmatique : « Je ne t'offre pas un miroir, dit André Beaunier à son ami Francis Chevassu, en lui dédiant son livre, mais seulement quelques morceaux d'un miroir brisé. »
A. Cassagne.

C. L. Dake. *Jozef Israëls.* — Paris, Librairie artistique internationale, s. d., in-4, sans indication de prix. — Jozef Israël, qui vient de mourir presque nonagénaire, a été depuis plus de cinquante ans tenu pour un maître peintre, non seulement en Hollande, sa patrie, mais dans tous les pays civilisés. M. Dake, qui fut son élève et a gravé plusieurs de ses tableaux, lui consacre une étude, toute pleine d'admiration pieuse, mais qui ne tourne pas pourtant à l'apothéose. C'est lui aussi sans doute qui a choisi les nombreuses et belles reproductions, grâce auxquelles on peut se faire une idée de l'œuvre de l'artiste, œuvre d'un réalisme vigoureux et franc, mais pénétrée en même temps de tendresse et de poésie. J. Monthizon.

SOCIOLOGIE.

J. Guesde. *En garde !* — Paris, Jules Rouff et Cie, [1911], in-16, 3 fr. 50. — Ce volume est un recueil d'articles, dont beaucoup sont anciens. Mais en un sens, comme dit la préface de M. Bracke, les articles de Jules Guesde « ne vieillissent pas », car sa pensée est peu muable. — Trois séries : 1° *Contrefaçons et mirages :* l'anarchisme, le manuélisme, l'antisémitisme, le communalisme, le coopératisme, le syndicalisme, le pacifisme, etc. 2° *La fausse monnaie des réformes :* l'enseignement primaire, la participation aux bénéfices, les retraites ouvrières, etc. 3° *Polémiques :* MM. Louis Blanc, Littré, Fernand Faure, Spuller, Ranc, Jules Simon, Yves Guyot, Edmond Demolins, Georges Leygues, Joseph Reinach, etc. H. B.

Edm. Théry. *L'Europe économique.* 2e éd. — Paris, 1911, in-18. — Ce volume, comme ouvrage, n'a guère de valeur ; comme memento, il peut rendre des services. Il contient les données essentielles sur l'organisation économique de l'Europe depuis 50 ans, en particulier sur les finances publiques, sur les banques et sur la circulation métallique. H. B.

Paul Louis. *Histoire du mouvement syndical en France* (1789-1910). 2e éd. — Paris, Alcan, in-16, VIII-282 p., 3 fr. 50. — Cette seconde édition du volume paru en 1906 met au courant l'historique et les données statistiques utilisées par l'auteur. Rappelons que M. Paul Louis s'est proposé, non d'écrire une véritable histoire,

mais de « présenter un aperçu succinct du mouvement syndical ». Après trois chapitres d'ordre général, il suit le développement historique de ce mouvement jusqu'à la doctrine actuelle du syndicalisme. Syndicaliste lui-même, il indique souvent ses propres idées au cours de son exposition. H. B.

GÉOGRAPHIE.

E. Garzon. *L'Amérique latine.* La République Argentine, son histoire, sa vie économique, ses finances. 2e éd. — Paris, Conard, 1911, in-12, 3 fr. 50. — Nous considérons les affaires de l'Amérique du Sud avec « un regard d'ancêtre, trop calme ». Le point de vue américain n'en doit pas être négligé : il est intéressant en ce que les évènements y prennent une importance plus vaste, plus mondiale. Nous ne donnons pas à des faits que nous connaissons mal toute leur portée historique. Parlant de la fondation, du développement et de l'avenir des républiques sud-américaines, M. Eugenio Garzon remet en partie les choses au point. Son ouvrage pourtant est inégal et manque d'homogénéité. Il étudie d'abord, dans un style trop abondant et trop mêlé d'expressions du jargon philosophique, les causes et les premiers évènements qui présidèrent à la naissance de ces républiques — colonisation espagnole faible et maladive — exemples de l'émancipation des États-Unis et de la Révolution française, etc. Il consacre, avec enthousiasme, toute la seconde partie de son ouvrage au passage des Andes par le général libérateur San Martin, et arrête ainsi en 1817 une étude historique qu'il eût été précieux de voir poursuivre plus avant. Enfin, il s'attache particulièrement à la République Argentine ; il en donne une description politique, économique et financière, claire et riche en renseignements de toute sorte.

J.-E. Martin.

PHILOSOPHIE, TECHNOLOGIE ET SCIENCES.

H. Berr. *La Synthèse en histoire.* — Paris, Alcan, 1911, 5 fr. — Le public qui s'intéresse à la théorie de l'histoire lira cet ouvrage avec empressement ; il y verra « comment les problèmes se posent dans cette partie de la logique des sciences », ce qu'est (selon M. Berr) « la synthèse proprement scientifique », comment « elle embrasse et dépasse la sociologie » et « quelles semblent devoir être les formes futures du travail historique ». L'auteur, directeur de la *Revue de Synthèse historique*, qu'il a fondée et qui a rendu, depuis dix ans, des services notoires aux études, était parfaitement qualifié pour écrire un pareil ouvrage. Il l'a fait avec la conscience, l'honnêteté et l'information étendues qu'on lui connaît. Il prépare un second volume sur l'histoire des « systèmes » historiques et notamment sur le mouvement relatif à cet ordre de problèmes qui s'est produit depuis vingt ans en Allemagne. Ch.-V. L.

R. W. Emerson. *Société et solitude*, trad. de M. Dugard. — Paris, A. Colin, 1911, in-12, 3 fr. 50. — Ce livre mérite le magnifique éloge, justement reproduit dans l'avant-propos, dont Carlyle en salua l'apparition. Il est la preuve éclatante que les lieux communs de la sagesse humaine n'ont point épuisé leur vertu, peuvent redevenir actuels et vivants, faire encore l'objet de réflexions personnelles, neuves et profondes. Qu'il traite de « la Société et de la Solitude, — de l'Art, de la Civilisation — des Travaux et des Jours, — des Clubs, — de la Vieillesse, etc.», Emerson étonne et ravit ses lecteurs par la notation pénétrante et aiguë des faits, par le tour pittoresque et humoristique de ses impressions, la sincérité, la droiture et la sûreté de ses jugements, l'élévation morale de ses vues. Le calme regard du philosophe démêle, à travers l'agitation des hommes, le sens profond des harmonies sociales, l'éternel intérêt des passions éphémères et des évènements du jour. Un grand souffle moral, le souffle « épique » (Carlyle) ou philosophique, anime la forte analyse, la large et puissante esquisse des sentiments, des idées et des mœurs. L. Dugas.

C. Patissié. *Initiation à la Composition décorative.* — Paris, Nathan, 1911, in-8, 2 fr. 75. — Cet ouvrage a pour objet de développer, dans l'esprit des enfants et des personnes curieuses d'être initiées à la composition décorative, le goût de l'invention personnelle, qui leur permettra de découvrir par eux-mêmes, et comme en se jouant, des formes de décoration très simples, mais déjà intéressantes. La première partie porte sur des motifs empruntés à des éléments géométriques, le rectangle, le carré, etc... Dans la seconde, on a eu en vue la copie des éléments naturels et leur emploi décoratif. Le livre se recommande par la clarté d'une exposition qui sait se mettre à la portée de tous, et par l'excellence de la méthode qui, de page en page, suggère les idées sans les imposer, et paraît fort propre à exciter et à développer la recherche individuelle. M. Morel.

G. Eisenmenger. *La Géologie. Ses phénomènes.* — Paris, Pierre Roger, 1911, in-12, 4 fr. — Ce livre est écrit avec élan. Sans doute les erreurs de détail n'y sont point rares ; et l'on s'étonnera, par exemple, d'entendre parler (p. 40) du quartz non cristallisé des filons, ou bien encore de voir (p. 126) la nationalité anglaise attribuée au célèbre géographe américain M. W. M. Davis. Mais ce sont là vétilles légères. Et, pour le reste, il faut savoir gré à l'auteur de donner sur l'ensemble des phénomènes géologiques un aperçu rapide, enthousiaste et intéressant. — L'ouvrage obéit même à un louable désir d'actualité. Les questions volcaniques empruntent une large part aux travaux de M. A. Lacroix sur la Montagne Pelée et la dernière éruption du Vésuve. Les tremblements de terre sont traités d'après la théorie géologique si féconde de M. de Montessus de Ballore. Relativement aux dislocations de l'écorce terrestre, M. Eisenmenger expose succinctement, suivant les limites du cadre qu'il s'est tracé, l'essentiel de la synthèse récente des chaînes alpines. — Au total, le nouvel ouvrage de vulgarisation, qui fait l'objet de cette analyse, pourrait assez bien répondre au désir si souvent exprimé par le public non informé, d'avoir le titre d'un livre de géologie très élémentaire, facile à lire et au courant des questions contemporaines.
Ch. Jacob.

Dr H. Dufour. *Manuel de Pathologie à l'usage des sages-femmes et des mères.* - Paris, Alcan, in-8, 53 gravures dans le texte et 14 planches en couleurs, 6 fr. — Ce livre est destiné aux personnes qui auront à soigner des femmes enceintes et des enfants. Dans une forme claire et précise l'auteur expose successivement les différentes questions relatives à l'alimentation, au développement et aux principales maladies des enfants. Les maladies qui peuvent amener des complications dans l'état d'une femme enceinte ou récemment accouchée, sont étudiées de ce point de vue particulier. Un bref et utile exposé sur les microbes, en général, ouvre ce manuel. — L'ouvrage, qui est un recueil de conférences faites à des élèves de la Maternité, paraît plus spécialement destiné aux sages-femmes. Une femme, non préparée par une éducation scientifique préalable, y cherchera peut-être plus de sujets d'inquiétude que de conseils utiles. L'auteur pourrait envisager la possibilité d'une nouvelle édition en deux volumes : l'un réservé aux sages-femmes, l'autre destiné à toutes les mères.
Dr M. Herer.

Imp. F. Paillart, Abbeville. *Le Gérant :* Éd. Cornély.

REVUE CRITIQUE
des
Livres Nouveaux

VIe Année, n° 9. (DEUXIÈME SÉRIE) 15 Novembre 1911

UN LIVRE SUR LE CULTURKAMPF.

G. GOYAU. — *Bismarck et l'Église. Le Culturkampf* (1870-1878). — Paris, Perrin, 1911, 2 vol. in-16, XXXIV-487 et 435 p., 8 fr. les deux volumes.

On sait les qualités et les défauts ordinaires des livres de M. Georges Goyau. On sait sa facilité de travail, la connaissance qu'il a des choses d'Allemagne, sa mise en œuvre adroite, sa rhétorique d'improvisateur verveux qui contraste agréablement avec la prose de la plupart des autres collaborateurs de la *Revue des Deux Mondes*. Ces deux volumes-ci ne sont, comme les précédents, qu'un recueil d'articles élégants, un peu rapides, et, tels quels, très adaptés aux goûts, aux susceptibilités et à la courte patience des lecteurs pour lesquels ils sont écrits. Le mérite principal du livre est l'abondance de sa documentation nouvelle. Par là il innove très utilement sur le livre analogue publié en Allemagne par Mgr Brück et continué par J.-B. Kissling (1900 à 1905). Ces deux écrivains avaient déjà pu se servir des grandes monographies existantes sur Pierre et Auguste Reichensperger, sur Ketteler, et des livres plus modestes consacrés à Mallinckrodt, à Windthorst ou à Stamm, tous protagonistes importants du *Culturkampf*. M. Goyau a pu dépouiller beaucoup d'autres biographies, des mémoires, des recueils de discours plus récents (sur Reinkens, Melchers, de Schorlemer-Alst, le cardinal Rauscher, Ledochowski, l'évêque Greith, Linhoff, Alfred von Recemonte, Wick, etc). Il ne néglige pas les adversaires vieux catholiques. Ce qu'on sait à présent sur Doellinger et sur Huber est utilisé à merveille. Les théologiens, les hommes de loi et les hommes politiques du parti adverse, Falk, Hohenlohe, Koegel, Forckenbeck, Bennigsen ; les alliés occasionnels des catholiques, Gerlach, ou le bourgmestre de Bonn, Kaufmann, ou Stoecker, sont connus d'après les sources les plus récentes et les meilleures. Les notes réunies en appendice aux deux volumes forment à cet égard une véritable bibliographie éparse, mais utile, et où les plus exercés trouvent encore à apprendre.

On n'attendra pas de M. Goyau un livre impartial. Le desideratum qu'on exprimerait de lui voir une impartialité plus réelle paraîtrait suspect à sa foi militante. « Devrait-on, parce qu'on écrit l'histoire, cesser d'être d'une religion ? Il y a des partis pris d'abstraction qui ne sont ni possibles ni même souhaitables. » (I, p. XXXIII.) Il faut nous tenir pour avertis. Ce livre est écrit pour des catholiques ; et il juge Bismarck avec la mansuétude calme

et un peu dédaigneuse d'un prince de l'Église, initié à la marche éternelle des choses. « C'est une force immense que de pouvoir parler pour toujours, » et M. Goyau en use. « Le Calvaire domine le monde ; mais il n'y a pas à la base du Calvaire un gradin réservé dont le « surhomme » puisse se faire un marchepied pour maîtriser l'humanité. » (I, 26.) Bismarck s'est-il cru un « surhomme » ? a-t-il voulu maîtriser « l'humanité » ? L'historien est surpris de l'entendre dire. Mais dans le livre de M. Goyau, il n'y a pas que de l'histoire. Il procède du genre homilétique et tire des événements des consolations et des leçons pour la foi.

La teneur du livre appelle des remarques de fond. M. Goyau se défend de donner une définition du grand événement qu'il décrit : « et les mots mêmes de *combat pour la culture,* si suggestifs soient-ils, n'étreignent ni ne résument, à son avis, tout le *Culturkampf.* » (I, XVI.) Mais le titre, qu'il a choisi pour son livre et qui met en présence *Bismarck et l'Église*, est implicitement une définition, et par surcroît une définition contestable. Bismarck a peut-être déchaîné le *Culturkampf* et il y a sûrement mis un terme. Mais il ne l'a pas conduit seul ni tout entier ; et ce mouvement d'esprit, qu'il a laissé grandir et dont il s'est servi, a subsisté en dehors de lui. La législation du *Culturkampf* n'est pas une œuvre bismarckienne, bien qu'il l'ait encouragée, tolérée, puis réduite. La définition implicite que renferme le titre du livre a induit M. Goyau à la faute où étaient précédemment tombés Majunke ou Brück; il a présenté surtout l'histoire parlementaire du *Culturkampf.* Les grands orateurs sont au premier plan. Au fond, dans les entr'actes des tournois oratoires, les prêtres et les évêques prennent des poses nobles ou persécutées. La multitude s'agenouille, ou manifeste sa foi par des cortèges et des acclamations. Tout semble se passer en paroles, en gestes, en objurgations, en menaces, en insolences. C'est un échange de discours, d'articles de journaux, de pamphlets. Les négociations diplomatiques elles-mêmes entre Pie IX et les ambassadeurs bismarckiens semblent de pures chicanes verbales. « La guerre à laquelle nous pensions est la guerre parlementaire, » a dit un jour naïvement Schorlemer-Alst. Est-ce là tout le *Culturkampf ?* Dans cette comédie parlementaire « l'on rit beaucoup. » (I, 286.) Les chansonnettes de théâtre ne sont pas oubliées (I, 299.) N'y a-t-il que cela ? Pour M. Goyau il y a aussi « la guerre civile ». Elle est représentée par quelques camouflets à des prêtres, quelques suspensions de traitement, quelques incarcérations. Quelle tristesse de penser qu'aux fêtes de Marienbourg « la franc-maçonnerie parada », tandis que l'Église fut exclue ! (I, 321). Personne ne sera assez puéril pour approuver le pouvoir d'avoir mis des gendarmes balourds aux trousses des prêtres agiles dans les couloirs des évêchés ou de les avoir fait arrêter aux pieds des autels, en sorte que les policiers furent parfois sur le point d'arracher le ciboire des mains de l'officiant. Ces scènes furent ridicules ou inconvenantes. Mais il est de mauvais goût d'enfler la voix à ce propos. Ces vexations de police ne constituent pas une persécution dioclétienne. La narration de ces anecdotes peut distraire ou émouvoir des lecteurs mondains. Elle ne contribue pas à faire comprendre réellement le *Culturkampf.*

Le procédé anecdotique, littéraire et éloquent de M. Goyau obscurcit parfois l'intelligence du phénomène, qui serait mieux assurée par un exposé moins papillotant, moins discursif, et plus directement attaché aux faits fondamentaux. M. Goyau en a quelquefois le sentiment : « Ne craignons pas de le dire : les origines du *Culturkampf* s'embrouillent davantage, à mesure

que le regard est plus patient à les scruter. » (I, XVI.) Ce ne sont pas les origines seulement du *Culturkampf* qui pour M. Goyau s'embrouillent ; c'en est l'essence. Et la parole d'un grand historien reste vraie ici, comme ailleurs : « La maîtrise consiste à réduire les problèmes et non pas à les compliquer. Celui qui les complique a abdiqué toute prétention à la maîtrise. » L'attitude de Bismarck est commandée par des circonstances diverses et complexes. Elle n'a jamais varié en elle-même. C'est ne pas le comprendre que de parler ici de « contradiction entre des attitudes successives ». Bismarck est un serviteur de l'État, personne ne l'a dit plus explicitement que M. Goyau. Il suit de là diverses conséquences vérifiables à travers tout le *Culturkampf*. 1° Bismarck ne met l'État à la remorque d'aucune Église. Il refusera de rétablir militairement le pouvoir temporel du pape, comme le lui demandaient, avec un touchant accord, le cardinal français de Bonnechose et l'archevêque prussien Ledochowski. Aux insultes dont il est aussitôt couvert dans la presse ultramontaine, il oppose, bien entendu, les répliques de sa propre presse. — 2° Il n'admet pas l'idée de « l'indépendance des Églises » dans l'État. Cette formule, insérée dans la Constitution prussienne de 1850, lui paraissait un contre-sens. Lui demander d'étendre à la Constitution du nouvel Empire cette formule vieillie, comme le voulaient Ketteler et les chefs du Centre, c'était lui chercher une querelle, qui devait le trouver intraitable pour toujours. — 3° Bismarck n'admet pas que les autorités des Églises changent de leur propre gré les contrats, tacites ou explicites, et tout l'équilibre des forces entre les Églises et l'État. De là son attitude envers le dogme nouveau de « l'infaillibilité » pontificale. Il ne peut donc pas tolérer que les communautés dites « vieilles-catholiques » et qui vivent sur une ancienne foi jusque là respectueuse et respectée de l'Etat, soient molestées et privées de sacrements, tandis que leurs prêtres sont punis, destitués ou incarcérés. Aux vexations de cet ordre, commencées par l'Église ultramontaine, il prescrira de répondre par des vexations analogues. Ses mesures seront calquées sur celles de l'Eglise catholique. M. Goyau a laissé prudemment ignorer ce début des hostilités, imputable aux autorités ultramontaines. — 4° Mais on n'a pas le droit de laisser entendre qu'il ait jamais pu être question, dans les conseils du gouvernement allemand, de « détruire l'Eglise catholique », d' « expulser les catholiques », ou de « fonder une Église nationale unique ». Les dires de quelques folliculaires n'ont pas d'importance. Il n'a même jamais pu être question de séparer les Églises et l'Etat en Prusse. Quelques pamphlets de juristes ne doivent pas nous faire illusion à cet égard. M. Goyau le sait bien. Il essaie d'insinuer que la séparation des Églises et de l'État, souhaitée peut-être par les libres-penseurs allemands, était impraticable parce que l'Eglise protestante, « depuis longtemps encadrée dans l'Etat, risquait de péricliter, si elle était détachée de son cadre. » (II, 102.) Il lui plaît à dire. Aucune religion n'a enfanté plus d' « Eglises libres » durablement organisées que la protestante. Le pouvoir bismarckien a toujours su estimer dans l'Église catholique une puissance conservatrice comme lui-même. Il ménageait l'Église comme une alliée nécessaire dans le conflit prochain contre la démocratie socialiste. Il n'a jamais pu entrer dans sa pensée de séparer l'Etat de l'Eglise. Il a projeté toujours de rattacher plus fortement l'Eglise à l'État, et de l'y intégrer par un contrat juridique mieux défini. Toutes ses mesures sur l'inspection scolaire, sur les études ecclésiastiques, sur le mariage civil, sur les associations cultuelles s'expliquent par là.

*

M. Goyau effleure à peine et tait parfois complètement cette œuvre législative considérable, qui fut l'enjeu substantiel du *Culturkampf*, et qui en est l'acquis définitif. Il s'ensuit que, chez M. Goyau, à travers les criailleries d'Eglise recueillies par lui sans distinction, on ne distingue le sens ni de l'offensive ni de la défensive bismarckienne. A le lire, on pourrait croire que le *Culturkampf* allemand ressemble à la lutte de la République française contre le cléricalisme. Les deux mouvements en réalité vont en sens contraire, puisqu'ils aboutissent, l'un à un contrat plus serré entre l'Église et l'Etat, et l'autre à la séparation. M. Goyau s'est contenté là encore, selon les méthodes de l'éloquence de la chaire, de formules vides, qui donnent à sa rancune catholique une satisfaction d'amour-propre. A l'entendre, deux forces « mystérieusement vivaces » et que Bismarck avait ignorées jusque-là, se seraient « révélées » à lui par son contact avec l'Église catholique : « la souveraineté spirituelle, toute puissante sous les dehors de la faiblesse, et la liberté de l'homme intérieur. » (II, 368.) La vérité est que Bismarck a retiré les *lois de combat*, qu'il n'a pas faites, mais qu'il a laissé faire assez maladroitement, quand il a eu la certitude que ses *lois organiques* étaient acceptées par l'Église.

Il y a pourtant un point d'histoire que M. Goyau a mis en lumière avec une clarté qu'on n'avait jamais atteinte : c'est l'usage que fit Bismarck du *Culturkampf* dans sa politique extérieure. Une intervention fameuse de Challemel-Lacour au Sénat, en décembre 1874, ouvrait à M. Goyau l'intelligence de cette intrigue. Les mémoires de Gontaut-Biron, de Lefebvre de Béhaine, de Hohenlohe lui permettaient d'en saisir mieux le fil. L'affaire avait besoin d'être menée à grand renfort de polémiques de presse. En sorte que la méthode de M. Goyau qui consiste à collectionner les manifestations oratoires, les insultes impressionnantes et les ripostes incisives, a pu ici le servir. M. Goyau a donc établi mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'ici que le *Culturkampf* est, avant tout, une manœuvre contre la France. Bismarck après 1870 avait besoin, provisoirement, de passer pour l'ennemi du catholicisme, pour que la France, par haine de Bismarck, se jetât plus complètement dans les bras du parti ultramontain. Après quoi il nouait la coalition européenne contre la France ultramontaine. L'Italie, menacée la première par les visées qu'on prêtait à la France de rétablir le pouvoir temporel, se rapprochait de l'Allemagne. Et si une nouvelle guerre franco-allemande redevenait nécessaire, comme on le crut dès 1875, l'Allemagne aurait pour elle la force croissante du sentiment libéral et démocratique de l'Europe. Les primaires héroïques de l'émancipation européenne, Garibaldi et Bjœrnstierne Bjœrnson, furent dupes de la manœuvre et leurs manifestations anti-françaises d'alors ne sont pas pour accroître le crédit de leur intelligence politique.

Tout historien impartial aurait compris, comme Challemel-Lacour, que le peuple français, en donnant la victoire au parti républicain lors des élections au Sénat et à la Chambre en 1876 et 1877, prit littéralement une mesure de défense nationale. La guerre était ajournée, sinon évitée ; et, si elle éclatait, ce ne pouvait plus être pour les mêmes prétextes. La France retrouvait la tradition de la guerre défensive révolutionnaire, et elle avait pour elle les sympathies de l'Europe libérale. Pour M. Goyau, la tradition française unique est la tradition ultramontaine : il ne s'aperçoit pas que, plaidant pour elle, il justifierait, après coup, la coalition bismarckienne qu'il dénonce. Il réédite,

sans les contredire, les dires de Windthorst : « M. Gambetta est le fils adoptif de la presse officieuse (allemande) » (II, 361) ; et la parole de Spuller : « L'anticléricalisme, prenez-y garde, il est prussien. » (II, 362.) La rencontre projetée de Gambetta et de Bismarck paraît, à ce compte, une offre que Gambetta eût apportée « du concours de la France pour une politique commune de l'Allemagne et de la France contre Rome. » (II, 363.) Des politiciens amateurs, tels que Henckel von Donnersmarck, et des journalistes sans mandat, ont pu sans doute penser de la sorte. Mais les faits parlent plus haut que l'interprétation des journalistes. Il n'est pas possible de se méprendre plus complètement que n'a fait ici M. Goyau sur le sens des faits qu'il avait mis lui-même en évidence. Ch. Andler.

COMPTES RENDUS

E. Dagen. — *Le Père Billon dans sa ferme.* — Paris, B. Grasset, 1911, in-12, 305 p., 3 fr. 50.

Contes de terroir, scènes rustiques, romans ruraux même vont foisonnant. Moissonner ou glaner dans ce champ serait-il donc facile ? Je ne sais, mais le genre est naturellement inépuisable quand on y entre avec des yeux sincères, une mémoire vierge ou résolument rafraîchie, un art probe, sans affectation ni de poésie, ni de crudité, ni de stylisme. C'est le mérite de ce volume, qui nous fait bonne mesure d'anecdotes de la terre dans une ferme et un bourg du Roannais : cinq douzaines de courtes scènes, parfois simples propos ou simples gestes, historiettes parfois, groupées avec aisance en une sorte de biographie. Le tout fleure bon la vérité, l'observation directe, à travers la netteté sobre, la verdeur saine et sans pruderie de la forme. Une pointe d'humour, mais pas d'ironie ; de la bonté, mais pas d'apitoiement ; quelques idées sur les rapports des champs et de la ville, sur les vertus et les vices des paysans, mais pas de théories, pas même d'explications. Livre de bonne foi et livre charmant.

Dans l'ensemble, la manière, avec quelque chose de plus uni, de moins voulu, et toutes proportions gardées, fait penser au maître Jules Renard , mais pas un trait en particulier n'évoque, je pense, un trait déjà lu. Tout au plus font tache quelques expressions justes qui ont trop servi : « coqs vernissés », « joues rouges comme des pommes d'api », ou encore un lieu commun sur le brouillard et le mysticisme lyonnais : c'est très peu de chose.

J. Bury.

F. Ramuz. — *Aimé Pache, peintre vaudois.* Roman. — Paris, Fayard, s. d., in-12, 350 p., 3 fr. 50.

Rien de plus banal, et volontairement banal, que l'intrigue de ce roman. Aimé Pache est le jeune « sujet » venu à Paris pour y apprendre son art, s'y éprenant d'une femme, revenant au pays à la suite d'une rupture cruelle, et y retrouvant, après le temps normal des regrets, le goût de la vie saine et rustique. Ajoutons encore que, dans ce roman d'un peintre, il n'est presque

pas question de peinture. On y chercherait en vain la trace des aspirations et des théories esthétiques d'une époque telles que nous les révèlent « L'œuvre » de Zola ou « Le chef-d'œuvre inconnu » de Balzac ; la psychologie même de l'artiste tient en trois pages, et encore paraît-elle tirée de la correspondance de Fromentin. C'est que Ramuz préfère la nature à l'art, la vie fruste, lente, végétative, aux combinaisons factices de la pensée. Il n'a pourtant rien d'un Rousseau, il ne ressemble à personne ; tout au plus comparerait-on sa technique à celle de Ch.-Louis Philippe. Son roman est une suite de descriptions exactes, minutieuses, des menus gestes, des attitudes familières des hommes, ou bien encore des apparences, des reflets, du miroitement des choses. Ramuz nous force à regarder vivre ses personnages lentement, au jour le jour, à les suivre dans leurs plus puériles occupations. Telle Marianne tricotant dans la vieille maison : « Il y avait ainsi un souvenir et un regret dans le fil qui serpente et fait rouler le peloton au fond de la corbeille, un souvenir dans le tintement des aiguilles, qu'à peine on entend, mais on l'entend quand même, — comme on entend aussi le grésillement de la lampe, tellement il y a de silence partout ». Il nous promène avec Pache, son héros, en interminables flâneries par les champs et les prés « aux molles pentes bigarrées », devant la montagne « assise dans sa robe bleue à gros plis cassés de rochers ». De cette accumulation de petits faits, de descriptions familières, de tableaux intimes, se dégage, par analogie avec notre façon habituelle de sentir et d'observer, un sentiment intense et dramatique de la vie. Ramuz est un des écrivains originaux de notre époque, un romancier habile, mais d'une formule qui serait parfois lassante, s'il ne devait à sa patrie vaudoise des qualités littéraires très spéciales. Il a eu comme son héros « le bonheur de naître planté profond en terre comme un arbre avec ses racines », dans ce pays où les hommes cachent leur finesse sous une apparence de lourdeur et de lenteur, et « où l'on parle la chère langue un peu traînante, un peu chantante qui est encore du latin ». Son style est très savant, semé d'archaïsmes, de petites phrases vieillottes ou enfantines ; sa psychologie est aiguë, pleine de traits mordants sous une feinte bonhomie ; enfin, il tient du milieu vaudois, et il laisse percer dans toutes ses œuvres cette ironie latente toute voilée de candeur qui a déconcerté souvent la critique..... « Et ils se moquent d'en dessous, étant moqueurs, mais n'osant pas le laisser voir ».

J. Lancret.

H. G. Wells. — *The New Machiavelli.* — Londres, John Lane, 1911, 528 p., in-12, 7 fr. 50.

Ce livre de Wells a fait sensation et scandale. C'est un roman puissant, hardi, riche d'idées ; mais inégal, traînant, alourdi par la masse des faits, l'ampleur des problèmes qu'il soulève. Comme œuvre d'art ou étude de mœurs, le *Nouveau Machiavel* ne fera pas oublier *Kipps*. Deux thèmes principaux se croisent, et tissent, avec la trame du livre, la destinée du héros : le thème politique d'abord, l'analyse large et forte des vices d'organisation multiples qui font la médiocrité sociale et humaine de notre civilisation. L'intelligence ordonnatrice de Wells trouve partout en Angleterre le gâchis « muddle », dans la croissance amorphe des vastes cités industrielles et le pullulement des foules grossières, dans le jeu brutal des forces économiques,

dans la répartition des richesses, dans les idées, les sentiments et les habitudes d'une société pharisaïque et timorée. A ce chaos pitoyable, un jeune politicien, Remington, veut imposer l'ordre souple de la science ; il veut discipliner les forces déréglées qui se combattent, et les orienter vers l'harmonie. Abandonnant le libéralisme, mal adapté aux solutions positives que la vie réclame, c'est au conservatisme rajeuni, renouvelé, imprégné de socialisme, qu'il demande d'affirmer par des initiatives courageuses la doctrine de la « construction » sociale ; entreprise généreuse à la fois et réaliste, dont le terme lointain est la production d'une race plus heureuse, meilleure et plus saine. — Mais au moment où il touche de la main le triomphe, le coup soudain d'une fatalité intérieure le précipite ; parmi les problèmes du présent, il en est un dont il a découvert trop tard la difficulté cruelle et pressante : c'est celui des relations entre les sexes. Élevé selon les préjugés régnants, ignorant de la femme, marié sans amour, il s'éprend d'une passion profonde pour une compagne de son esprit comme de son cœur ; l'appel irrésistible des affinités électives détruit son foyer ; et l'arrêt de l'opinion puritaine brise pour jamais sa carrière le jour où la publicité de l'adultère l'oblige à la fuite. Exilé, meurtri, il donne à son activité oisive, comme jadis Machiavel, l'aliment du souvenir et des libres imaginations théoriques ; et c'est sur la figure sévère de cette destinée douloureuse que Wells comme à dessein semble arrêter nos yeux.

Mais quelle est au juste sa pensée ? La note pessimiste qui paraît la dominante du livre en révèle-t-elle vraiment le timbre central et profond ? L'histoire de Remington est-elle un nouvel exemple du conflit inévitable entre les contraintes anciennes et les libres inspirations morales ; ou nous ramène-t-elle à la vieille sagesse qui s'attache aux devoirs certains, et craint d'arracher le bonheur aux souffrances d'autrui ? La satire amère du parti libéral et du radicalisme agissant, les portraits féroces, sous des noms déguisés, de Béatrice et Sidney Webb, la critique de ce Fabianisme auquel Wells appartenait naguère, indiquent-ils la marche secrète de son esprit vers le respect des aristocraties et des élites ? C'est peut-être le défaut, peut-être le grand mérite du livre, que ces questions restent sans réponse. Si la thèse qu'il soutient n'est point simple ni claire, la complexité de ses tendances en répond mieux à celle des choses ; et la sincérité, la force suggestive de ce roman pesant, parfois gauchement écrit, en font une œuvre d'un haut et prenant intérêt. La psychologie des caractères n'est ni assez vraisemblable ni assez fine pour que l'ouvrage s'égale, littérairement, aux meilleurs de son espèce.

L. Cazamian.

Graça Aranha. — *Chanaan*. Traduit du portugais par Clément Gazet. 2e édition. — Paris, Plon-Nourrit, 1911, in-16, xi-344 p., 3 fr. 50.

Ce livre, un des meilleurs de la jeune littérature brésilienne, est un roman presque dépourvu d'intrigue, qui traduit avec art les impressions de deux émigrants allemands, de condition supérieure, venus au Brésil comme en une terre promise, pour y chercher moins la fortune que la paix morale à laquelle aspire leur âme endolorie. C'est, de plus, un remarquable tableau de la vie des colons germaniques, accaparant le commerce et l'agriculture, con-

servant leur esprit, leurs habitudes, leur langue, formant au sein de la nation une nation propre. C'est, en outre, une satire très mordante des mœurs administratives brésiliennes, notamment de la conduite odieuse des juges et de leurs acolytes qui, à la fois par rapacité et par esprit de vengeance, pressurent l'étranger envahisseur. Mais le livre de Graça Aranha est, par dessus tout, une sorte de poème en prose, où les visions et les aperçus philosophiques abondent, où les personnes et les choses ont, comme le titre, des allures de symboles, où les principaux acteurs, — immigrés blonds et roses, indigènes blancs, métis ou noirs, — sont moins des hommes que des types représentatifs de systèmes, de doctrines, de races, où enfin le problème troublant et complexe de l'avenir du Brésil, transformé par les apports continuels de l'émigration allemande, domine tous les développements, toutes les digressions. En résumé, œuvre étrange, qui tour à tour déconcerte, émeut et séduit.

L. Barrau-Dihigo.

A. Moret. — *Rois et Dieux d'Égypte.* — Paris, A. Colin, 1911, in-18, 318 p., 20 figures, 16 planches et 1 carte, 4 fr.

Le livre de M. Moret se lit avec plaisir et on y apprend beaucoup de choses. L'auteur s'est déjà fait connaître par plusieurs articles de revues et par des conférences comme un excellent vulgarisateur, qui sait mettre à la portée du public les détails essentiels de la science égyptologique. Comme son précédent volume, *Au temps des Pharaons,* dont il a été rendu compte *(Bull. des Bibl. popul.,* 1909, p. 118), celui-ci réunit des études antérieurement parues. Elles sont écrites avec agrément et exposent avec clarté des sujets d'érudition autrefois réservés aux spécialistes, l'histoire de la Reine Hatshopitou, la révolution religieuse d'Aménophis IV, la Passion d'Osiris, les Mystères d'Isis, etc. Nul n'aurait pensé, il y a trente ans, à traiter ces questions dans un ouvrage destiné au grand public. Mais l'Égypte est devenue, comme l'était la Grèce, le point de mire des voyageurs et des collectionneurs. La *season* d'hiver se fait au Caire ; tous les touristes des croisières ont vu les Pyramides. Il en résulte un mouvement de curiosité qui, de plus en plus, rend familières à tout homme instruit les antiquités de l'Égypte.

Le volume de M. Moret vient donc à point et je ne doute pas qu'il ne prenne place dans la valise de beaucoup de ceux qui, cet hiver, émigreront vers la vallée du Nil. Les voyageuses y liront avec intérêt la surprenante destinée de cette femme qui réussit à être un Pharaon et à porter tous les insignes d'un roi mâle, lointaine ancêtre des Catherine de Russie et des Élisabeth d'Angleterre. Les gens curieux des idées religieuses apprendront que dans l'immuable et dévote Égypte il y eut des révolutions sacerdotales, des hérésies et des guerres acharnées entre cultes différents ; ils liront aussi une des plus belles pages que nous ait laissées la littérature orientale, l'hymne au Soleil du roi Aménophis. Enfin ils comprendront tout ce que la Passion d'Osiris contient déjà, en germe, d'idées chrétiennes et modernes. Je recommande aussi aux archéologues le chapitre sur Homère et l'Égypte ; il est certain que M. Moret ne redoute pas ce qu'on a appelé « le mirage oriental » ; il s'y plonge et y vit avec allégresse. Je n'ose pas dire qu'il ait tort, car il a réuni là des faits et des rapprochements tout à fait curieux et dignes d'attention.

E. Pottier.

E. Rigal. — *De Jodelle à Molière*, tragédie, comédie, tragi-comédie. — Paris, Hachette, 1911, in-16, 302 p., 3 fr. 50.

Il ne faut pas s'attendre à trouver ici, — et le sous-titre en avertit clairement le lecteur, — une histoire de notre théâtre comique au XVIe et au XVIIe siècle. Les deux noms que rapproche M. Rigal marquent seulement les dates extrêmes entre lesquelles il a choisi les sujets de ses études ; et, des huit articles qui le composent, le premier et le dernier sont consacrés à Molière, mais, dans les plus nombreux et les plus importants, c'est de la tragédie qu'il est question. M. Rigal reprend par un autre biais la question controversée des représentations tragiques au XVIe siècle : par un examen minutieux des indications scéniques que fournit le texte des principaux auteurs, il s'efforce de prouver que, jouées ou non, leurs pièces n'avaient pas été faites pour l'être. Il précise le rôle de Corneille dans l'évolution de notre tragédie ; il l'estime, comme de juste, considérable ; mais il montre finement ce qu'il y a eu de flottant dans la conception du poète, et dans quelle mesure il a obéi aux circonstances. Cette tragédie idéaliste, dont *le Cid* est le brillant essai et *Polyeucte* le type achevé, doit son existence aux théories étroites du XVIe siècle sur la vraisemblance dramatique, et, si Corneille a eu l'honneur de la réaliser, son goût, conforme à celui de son temps, le portait de préférence vers la tragi-comédie, à laquelle il est bientôt revenu, mais en y portant cet air de grandeur dont il avait pris l'habitude dans la tragédie pure. La méthode historique, que M. Rigal applique depuis longtemps aux études littéraires avec autant de tact que de savoir, éclaire d'un jour plus sûr l'œuvre de nos grands écrivains, mais elle ne diminue pas leur génie : en reliant plus étroitement Corneille ou Molière à leurs devanciers et à leurs contemporains, le critique ne fait que mieux éclater la supériorité individuelle, force d'imagination ou sens profond de la vie, grâce à laquelle, en définitive, ils ont été ce qu'ils sont. E. Estève.

E. Bourgeois. — *La diplomatie secrète au* XVIIIe *siècle, ses débuts :* I. *Le Secret du Régent et la politique de l'abbé Dubois* (triple et quadruple alliances) (1716-1718) ; II. *Le Secret des Farnèse* ; *Philippe V et la politique d'Alberoni* ; III. *Le Secret de Dubois, cardinal et premier ministre.* — Paris, A. Colin, [1909-1910], 3 vol. in-8, XXXVI-384, IV-398, 448 p., 30 fr.

La diplomatie secrète, celle dont l'action s'exerce en dehors et à l'insu de la diplomatie officielle, quelquefois contre elle, apparaît en Europe bien avant Louis XV et le « Secret du Roi » dont le duc de Broglie a fait connaître l'histoire (1878). Il faut, pour en trouver le point de départ, remonter jusqu'aux traités d'Utrecht qui, par la proclamation du principe d'équilibre, l'enregistrement solennel de la renonciation de Philippe V au trône de France et de la reconnaissance de la succession protestante en Angleterre, apportent à l'Europe un droit public nouveau. Les intérêts dynastiques sont subordonnés aux aspirations et à la volonté des peuples, et ceux qui veulent les servir doivent suivre les voies secrètes de la corruption et de l'intrigue.

Déjà M. Bourgeois avait esquissé à grands traits cette histoire dans son

Manuel historique de politique étrangère (tome I, ch. XIV) aujourd'hui classique. Une étude approfondie de la politique étrangère de l'abbé Dubois, entreprise en 1887 sur l'invitation de l'Académie des Sciences morales, et qui a valu à M. Bourgeois, sur un rapport fortement motivé et très élogieux d'Albert Sorel, le prix du Budget, lui a permis de nous donner le tableau complet des combinaisons politiques dans les premières années du XVIIIe siècle.

Ses recherches méthodiques dans les Archives des Affaires étrangères, où il n'a négligé aucun fonds, dans les Archives de Naples et de Vienne, lui ont livré le mot de tous les *secrets* qui agissent alors sur la politique européenne. C'est d'abord le « Secret du Régent » (tome Ier) qui veut obtenir de l'Europe, contre Philippe V représentant du droit divin, la confirmation de ses droits au trône de France occupé par un enfant débile dont on peut escompter la succession. La mission secrète de Dubois à la Haye et à Hanovre, son début dans la diplomatie après son voyage en quelque sorte d'apprentissage à Londres avec Tallard, obtient le résultat cherché et amène la signature des traités de Hanovre, de la Haye et de Londres. Mais, auprès de Philippe V, les tentatives du Régent pour l'amener à son point de vue échouent ; et les ambitions secrètes des Farnèse (tome II), qui veulent s'affranchir du joug impérial, plus encore que les prétentions du roi d'Espagne (les recherches de M. Bourgeois réduisent la conspiration de Cellamare à ses justes proportions) entraînent le gouvernement espagnol dans une guerre contre la Quadruple Alliance qui, presqu'au lendemain de la coalition de 1701, dresse armés les uns contre les autres les anciens compagnons d'armes d'Almanza. Il faut toute la vivacité et la souplesse d'esprit de Dubois, devenu secrétaire d'État aux Affaires étrangères (t. III), son inlassable activité pour effacer dans l'opinion les mauvais effets de cette guerre et amener, sans exciter les susceptibilités de ses alliés, le rapprochement avec l'Espagne dont le traité de Madrid et les mariages espagnols sont l'éclatante manifestation. Les droits du Régent à la succession au trône de France sont reconnus par le prince même qui aurait pu avec quelque fondement les contester. C'est le triomphe de la politique inspirée par Dubois. Quel en a été le prix ? Les contemporains ont pu sur ce point être trompés. Mais M. Bourgeois a vu toutes les pièces du procès et c'est en toute assurance qu'il peut conclure : le succès du Régent et de Dubois a été obtenu par l'abandon de la politique maritime et coloniale du pays ; c'est la France qui l'a payé de son effacement dans le monde nouveau. Si les études de Chéruel, d'Aubertin, de Wiesener ont lavé la figure du fameux abbé des marques sanglantes qu'y avait imprimées la passion de Saint-Simon, celles de M. Bourgeois laissent peser sur sa mémoire la lourde faute d'avoir rabaissé au rôle de serviteur du duc d'Orléans la dignité de ministre du pays. M.-R. Bernard.

E. Faguet. — *Vie de Rousseau.* — Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, s. d., in-12, 417 p., 3 fr. 50.

C'est un beau livre, et dont les beautés ont le rare mérite d'être opportunes. Nous avons de Rousseau bien des biographies ; mais elles datent déjà et ignorent les recherches récentes ; la polémique ou les discussions s'y mêlent et par elles les faits se masquent derrière les doctrines. M. Faguet s'est

soigneusement informé ; tout ce qu'il y a d'important et de sûr dans les diligences des « Rousseauistes » a été lu, pesé, ajusté.

Surtout tout a été mis dans une lumière qui a l'allégresse d'un beau jour. La vie de Rousseau n'est pas simple ; ses passions de persécuté ont enchaîné à d'obscures « affaires » des polémiques inextricables. Les allégations, récusations, justifications, documents sincères ou truqués ont mêlé tout autour de ses aventures le plus déconcertant écheveau qui puisse désespérer les critiques. Heureusement, M. Faguet est la clarté même. Son récit est un prestige. Dans ces paysages où s'attardaient des eaux troubles, c'est une eau limpide qui coule où ne se reflètent que des choses claires et des lignes précises.

Cette limpidité est celle même de la justice. M. Faguet a voué sa vie au plaisir de lire et de discuter ; la célébrité l'a payé en monnaie trébuchante ; mais il y a conquis des joies plus hautes. A vivre les vies changeantes, misérables ou glorieuses, de ceux qui confièrent aux Lettres quelque chose de leur âme, on apprend sans doute les sérénités qui sont indulgentes parce qu'elles savent les poids inégaux des destins. M. Faguet a su parler de Jean-Jacques avec une justice clairvoyante et pitoyable. Il a dit ses erreurs, ses crimes et sa folie ; il a dit aussi ses remords, ses ardeurs sincères et la lente ascension de cette vie qui a lutté contre elle-même et qui expia.

Ce n'est pas dire que le livre impose toujours l'assentiment. M. Faguet raconte et il juge ; il se propose aussi d'expliquer ; ces aventures qui semblent renier toute logique et toute raison ont pourtant dans le tempérament même de Rousseau et dans la logique mystérieuse des passions leurs raisons profondes. M. Faguet les a poursuivies avec la pénétration et le lucide bon sens qu'on lui connaît. Nul doute qu'il ait touché juste le plus souvent et qu'il ait dénoué avec aisance ce que les polémiques avaient fait mystérieux. Il nous a persuadé presque toujours, comme il séduira. Mais il convient qu'on discute : c'est la marque que le livre est profond ; il fait penser.

D. Mornet.

R. Schneider. — *Quatremère de Quincy et son intervention dans les arts* (1788-1830). — Paris, Hachette, 1911, in-8, xvi-442 p., 10 fr.

Quatremère de Quincy a laissé une réputation si rébarbative et si antipathique qu'il fallait un véritable courage pour entreprendre l'étude de sa vie, et M. Schneider a eu d'autant plus de mérite à le faire que les deux livres délicats sur *l'Ombrie* et sur *Rome*, par lesquels il s'était fait connaître, témoignaient plus d'ingéniosité et de sensibilité que de goût pour l'érudition. Il a, d'ailleurs, été récompensé de son effort ; car il a fait un livre solide, intéressant et utile. Il n'a pas cherché à atténuer les répugnances provoquées par son héros. Quatremère de Quincy s'est donné, toute sa vie, la mission de régenter l'art ; il a été tyrannique toutes les fois qu'il l'a pu, et il a mis son autorité au service des doctrines les plus étroites, féru d'une esthétique idéalo-antique en dehors de laquelle il n'admettait rien. Mais ce doctrinaire étroit était un érudit original ; il a été mêlé par sa longue existence à la Révolution, à l'Empire, à la Restauration et à la monarchie de Juillet ; et sa biographie, mouvementée surtout pendant la période révolutionnaire, les entreprises auxquelles il a participé, les travaux qu'il a dirigés, son interven-

tion dans les luttes d'idées et auprès des artistes, amènent M. Schneider à aborder toute une série de questions du plus haut intérêt. Ceux qu'occupe l'histoire de Paris apprendront que Quatremère de Quincy fut, par quelques côtés, le précurseur d'Haussmann et verront la part importante qu'il prit à la conservation et au transfert de la fontaine des Innocents, à l'achèvement du Panthéon, au dégagement des Thermes de Julien. Quatremère a été l'adversaire acharné d'Alexandre Lenoir, et a contribué plus que personne à la dispersion du Musée des monuments français ; mais il a coloré sa haine du moyen âge de considérations fort remarquables sur la destinée des œuvres d'art. Après avoir travaillé avec David à la destruction de l'ancienne Académie de Peinture, il a, à partir de la Restauration, défendu avec âpreté les privilèges de l'Académie des Beaux-Arts dont il était le secrétaire perpétuel et essayé de maintenir la discipline dans les Salons, à l'École des Beaux-Arts et à l'École de Rome. Mais son autorité et ses colères ont été vaines contre le Romantisme et l'on ne voit pas qu'il ait retardé la décadence des formules à la fortune desquelles il s'était associé. Dans une dernière partie de son livre, M. Schneider a essayé de reconstituer les rapports individuels de Quatremère avec les artistes, ses contemporains. Ces rapports sont tels qu'on les pouvait imaginer : par la nature tranchante de son caractère, Quatremère n'a eu d'amitié que pour les artistes qui partageaient ses doctrines. En somme, Quatremère de Quincy, théoricien de la réaction antique contre le dix-huitième siècle, a contribué au triomphe intolérant de l'art qu'illustrèrent David, Canova, Percier et Fontaine, mais cet art se serait certainement développé sans lui, et il n'a pu en prolonger la vitalité. Accompagné d'une bonne bibliographie, appuyé sur une documentation copieuse, parfois même surabondante, l'ouvrage de M. Schneider est, désormais, indispensable à tous ceux qui étudient l'histoire des idées esthétiques et de l'art, à l'aurore de la période contemporaine.

L. Rosenthal.

G. de Greef. — *Introduction à la Sociologie*. — Paris, Marcel Rivière, 1911, 2 vol. in-8, 231 et 445 p., 12 fr.

La réimpression de cet ouvrage considérable, paru il y a vingt-cinq ans, ne contient rien de nouveau que la préface de cette seconde édition. L'auteur y détermine avec précision et loyauté en quoi il se rapproche, en quoi il diffère des trois hommes qu'il proclame et salue comme ses maîtres, Quételet, Auguste Comte et Herbert Spencer. Il définit ainsi sa propre place dans l'école sociologique.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici les traits essentiels de sa doctrine.

Avant tout, c'est un acte de foi dans l'existence d'une science sociale et la démonstration qu'elle se fait lentement. Elle part de ce principe que toutes nos connaissances sont relatives et de ce fait primordial que tout, autour de nous et en nous, est mouvement. Elle considère les phénomènes sociaux comme étant à la fois matériels, biologiques et psychologiques, et réconcilie ainsi les théoriciens qui ne leur ont reconnu qu'un seul de ces caractères. Puis elle aboutit à une classification de ces phénomènes, qui est une des parties capitales de l'œuvre.

Ils sont ainsi rangés (t. I, p. 211) en sept groupes par ordre de généralité décroissante, de complexité et de spécialité croissantes : phénomènes économiques, génésiques (famille, mariage, etc.), artistiques, relatifs aux croyances, moraux, juridiques, politiques.

Ces groupes se subdivisent eux-mêmes en sous-groupes naturels. Je prends un seul exemple ; je choisis ceux qui sont historiquement et logiquement antérieurs aux autres et qui par conséquent peuvent exister sans eux, tandis que les autres les contiennent et en dépendent dans une large mesure : les phénomènes économiques.

Ils comprennent la circulation, la consommation, la production. La première nommée précède dans le temps les deux autres et les domine : ici M. de Greef se sépare de Karl Marx qui a mis en première ligne la production.

La production à son tour peut être industrielle ou agricole. Suivant M. de Greef, l'industrie, contrairement à une opinion qui fut longtemps régnante, se développe avant l'agriculture, qui exige plus de connaissances chimiques et physiologiques.

Cette classification, dont ce que je viens de dire suffit à donner une idée, entraîne des conséquences graves qui sont indiquées dans le second volume, où il est traité de la structure et du fonctionnement des sociétés humaines. Elle peut et doit conduire, dans l'enseignement, à une hiérarchie, à une sériation rationnelle des branches de connaissances qui, par leur réunion, composent la science sociale. Elle doit, dans la politique, substituer à l'empirisme une méthode positive ; elle avertit, par exemple, que toute modification dans le système de la circulation se répercute, non seulement sur la production, mais sur les croyances, la morale, le droit ; elle invite donc à agir d'abord sur ce système. Non seulement elle apprend que la transformation du régime économique doit s'accomplir avant celle du régime juridique ; mais elle explique pourquoi l'agriculture a fait moins de progrès que l'industrie, pourquoi aussi elle est plus près d'une métamorphose dans les pays industriels que dans les autres.

Il faudrait beaucoup d'espace pour discuter ou simplement pour exposer toutes les conclusions auxquelles M. de Greef est parvenu par une patiente et sagace observation des réalités. Nous ne pouvons ici qu'en indiquer l'esprit général, en rendant hommage à la belle ténacité des recherches auxquelles le penseur belge a consacré sa vie et à la haute valeur des résultats qu'il a obtenus.

G. Renard.

J. Segond. — *La Prière.* — Paris, Alcan, 1911, in-8, 364 p., 7 fr. 50

L'étude si consciencieuse, solide et circonspecte de M. Segond trouvera sa place naturelle à côté de celles que la psychologie religieuse a déjà inspirées, dans ces dernières années, à W. James et à M. Delacroix : elle procède de la même méthode, très exactement définie dans une introduction qui est, à notre goût, la partie la plus intéressante du livre. Il ne s'agit pour M. Segond d'expliquer les états d'âme religieux ni par leurs conditions physiologiques, ni par leurs conditions sociales ; pas davantage par la réalité transcendante de leurs objets ; à vrai dire même, il ne s'agit d'explication d'aucune sorte : mais, les prenant tels qu'ils se présentent à ceux qui les

éprouvent, empruntant aux sujets eux-mêmes leurs expressions et leurs témoignages, mettant bout à bout les formules de Sainte Thérèse, ou de Mme Guyon, ou de la bienheureuse Marguerite-Marie, ou encore de Pascal, de Maine de Biran, d'Amiel, voire de Marc-Aurèle, il s'agit d'en composer une sorte de « description » de la prière, description aussi impersonnelle qu'il se peut d'états les plus personnels qui soient : par ce biais, l'étude reste exclusivement psychologique, tout objective par sa méthode, essentiellement subjective par sa matière.

Nous n'objecterons pas à M. Segond, comme on l'a beaucoup fait, de négliger ainsi les formes les plus simples, les plus communes de la prière, celles des sauvages ou des humbles, et spécialement la prière de demande : on est toujours libre de délimiter son sujet comme on l'entend, et ce n'est que de la « *prière mystique* » que l'auteur a entendu traiter, bien qu'évidemment, il eût mieux fait de le dire dans son titre même. Mais par là même, se mettant de prime abord en présence des formes les plus hautes et les plus complexes de la prière, il se privait de toutes les lumières qu'eût pu lui fournir peut-être une méthode génétique. Aussi bien, sans contester le moins du monde la légitimité du point de vue spécifiquement psychologique où M. Segond a voulu se tenir, on peut se demander s'il ne le définit pas avec trop de réserve et de timidité. Car, considérer la psychologie comme une discipline autonome et irréductible à toute autre, ce n'est peut-être pas nécessairement lui refuser tout droit à analyser et à critiquer, la condamner à accepter tels quels tous les témoignages qu'elle recueille. Nul ne niera, j'imagine, que rien n'est plus difficile que de réaliser une « expérience directe », dégagée de toute « interprétation ». Si les reconstructions de l'ancien atomisme associationiste étaient arbitraires, la psychologie n'a-t-elle d'autre moyen de les éviter que de ne plus rien expliquer du tout? Ce n'est qu'au terme d'une laborieuse décomposition de notions que M. Bergson croit trouver au fond de son creuset les « données immédiates ». Or, la méthode de nos modernes psychologues aboutit à reproduire exactement, sans aller au delà sur aucun point, les descriptions des états mystiques qu'ils trouvent chez leurs « témoins », si bien que leurs études n'ajoutent rien d'essentiel à l'idée que n'importe quel lecteur aurait pu se faire de ees états avant même de les lire : par exemple, ici, que la prière suppose d'abord silence et recueillement, puis impression de dénuement individuel et aspiration ; puis sentiment d'une présence et abandon confiant à cette présence ; soliloque et colloque mystiques ; fusion de celui qui demande et de celui qui accorde ; identification mystique de l'être qui prie, de ceux pour qui l'on prie, de celui que l'on prie ; et enfin non pas tant croyance à l'efficacité matérielle et extérieure de la prière, qu'expérience directe de son efficacité intime, en tant qu'elle réalise cette identification même. — A chacun de ces éléments de la prière, M. Segond consacre un chapitre ; mais chacun de ces chapitres ne nous apprend guère plus que ce que le titre en énonçait à l'avance : à moins qu'il ne s'agisse seulement d'établir, à force de témoignages, la réalité même des états étudiés : réalité que nul aujourd'hui ne conteste, je crois. Nous n'avons donc aucune objection de principe à opposer au livre de M. Segond, si sérieux et si sûr d'ailleurs, pas plus qu'à la méthode de notre psychologie religieuse en général, — sinon la maigreur de ses résultats : une science qui n'est ni réductrice, ni constructive, ni explicative, est-elle encore une science ? Et, ne voulût-elle que préparer des matériaux à un dogmatisme apologétique futur,

encore faudrait-il qu'elle eût au moins établi négativement, en l'essayant, l'impossibilité de réduire les états qu'elle accepte comme immédiats et indécomposables. D. Parodi.

E. de Cyon. — *L'Oreille*, organe d'orientation dans le temps et dans l'espace (Bibl. scient. internat.). — Paris, F. Alcan, 1911, in-8, 298 p., 45 fig. et 3 pl., 6 fr.

Cet ouvrage est dédié à P. Flourens, le physiologiste français qui fit le premier vers le milieu du XIXe siècle de l'*expérimentation directe* sur le rôle des canaux semi-circulaires du labyrinthe de l'oreille : « *la section des canaux semi-circulaires provoque des mouvements forcés des animaux dans la direction correspondant au plan de chaque canal opéré.* » Les trois canaux, ajoute M. E. de Cyon, étant situés dans trois plans perpendiculaires l'un à l'autre, les mouvements des animaux, dominés par eux, s'accomplissent forcément dans les trois directions cardinales de l'espace !

M. de Cyon a fait des recherches personnelles et des expériences variées sur le sujet avec des pigeons et des grenouilles ; sur ces bases expérimentales, il a édifié la théorie du sens de l'espace dont l'exposé est assez condensé (p. 1-42) ; complétée par des expériences de rotation sur l'homme et différents animaux, l'explication ingénieuse de Purkinge sur le vertige prend corps ; et pour M. de Cyon, il est inutile, comme le veulent tant de philosophes et de physiologistes, d'imaginer un sens spécial pour les sensations de rotation ou pour la production du vertige (p. 43-81).

Ces préliminaires préparent l'exposé de la théorie du sens de l'espace que soutient l'auteur. Il existerait dans le labyrinthe de l'oreille deux organes des sens bien déterminés : « le sens géométrique et le sens arithmétique ; deux sens auxquels nous devons, d'une part, la faculté de nous orienter dans l'espace et le temps, et, d'autre part, l'origine de nos concepts de l'espace, du temps et du nombre. » Sur la question physiologique se greffe donc une question fondamentale pour la philosophie et les mathématiques, l'explication de l'origine de nos connaissances géométriques et arithmétiques. Flourens, M. de Cyon et la plupart des physiologistes s'accordent pour attribuer aux canaux semi-circulaires un rôle dominant dans les actes d'orientation ; mais le point de vue philosophique est plus discutable et plus discuté.

L'ouvrage de M. de Cyon, où l'on trouve la description de nombreuses expériences bien faites, des observations ingénieuses ou peu connues, n'est pas un ouvrage de pure physiologie, et on peut le regretter, car, limité à cet objet, il serait clair, facile à lire, et d'un intérêt constant. On est aussi un peu surpris de trouver à chaque chapitre (au nombre de cinq) une introduction, mais rarement une conclusion précise, à moins de donner comme telle la suivante, qui sera au moins discutée : « Nous sommes autorisés à localiser un des deux facteurs qui interviennent dans la formation de notre concept du temps, notamment la *direction (avant et derrière), dans le canal sagittal, et le deuxième, le nombre (lorsqu'il s'agit de la durée et du rythme de durée), dans le limaçon. Les hauteurs des sons nous fournissent la notion des nombres.* » (Ch. IV, p. 185). L. Blaringhem.

E. Lambling. — *Précis de biochimie.* — Paris, Masson, 1911, in-12, xxiii-600 pages, 8 fr.

L'ouvrage de M. Lambling fait partie d'une « collection de précis médicaux » qui comprend déjà une vingtaine de volumes. Si la biochimie comporte l'étude de toutes les réactions qui accompagnent la vie, il est naturel qu'un livre médical s'intéresse presque exclusivement à la chimie humaine ; de tous les actes de la vie, le plus amplement étudié, dans le précis de M. Lambling, est la nutrition : étude et classification des aliments, étude des agents, diastases, sucs digestifs, microorganismes, qui agissent chimiquement sur ces aliments ; transformations successives subies par l'aliment au cours de sa traversée du corps humain : tous les côtés du sujet sont étudiés avec une abondance de détails qui ne nuit en rien à la clarté de l'ensemble et avec une sûreté de critique qui maintient l'esprit du lecteur dans les voies droites de la vraie science.

M. Lambling ne se contente pas d'étudier la série des transformations chimiques qui accompagnent la vie ; il complète très justement son programme en établissant le bilan des énergies ; ce complément *biophysique* de l'ouvrage est essentiel et infiniment instructif ; la précision acquise dernièrement dans la calorimétrie de l'être vivant a permis de suivre de très-près les transformations d'énergie qui accompagnent les principaux actes vitaux.

Dans un livre destiné aux étudiants en médecine, l'étude de l'individu normal et sain doit être complétée par celle du malade ; ainsi chaque maladie doit être caractérisée par son processus biochimique. Mais si la biochimie est une science difficile et encore peu avancée en ce qui concerne l'état de santé, elle est à l'état embryonnaire pour l'étude des maladies. Il est possible cependant d'indiquer comment la chimie vitale se modifie dans certains états pathologiques, comme l'albuminurie, le diabète, l'état goutteux, la tuberculose. Toutes ces questions, et bien d'autres, sont traitées dans ce livre avec une compétence et une maîtrise que les étudiants apprécieront ; je parle de l'élite des étudiants laborieux qui ne cherchent pas à obtenir, avec le minimum d'effort, un métier et un gagne-pain, mais qui veulent raisonner tout ce qui peut l'être en médecine, et qui aspirent à devenir des maîtres à leur tour.

L. Houllevigue.

LIVRES ANNONCÉS SOMMAIREMENT.

LITTÉRATURE.

Duclos. *Histoire de Madame de Selve.* — Paris, Bernard Grasset, 1911, in-18, 2 fr. — Y avait-il un intérêt à détacher des galantes *Confessions du comte de* *** la vertueuse et sentimentale *Histoire de Madame de Selve ?* Nous ne le croyons pas. A sa place, elle sert à illustrer cette idée que Duclos a exprimée plus tard dans ses *Mémoires sur les mœurs :* « Le siècle ne deviendra pas meilleur... mais il changera du moins, ne fût-ce que par l'ennui et le dégoût de l'indécence... On réclamera la vertu jusqu'à un certain point pour l'intérêt du plaisir. » C'était ainsi comme une contribution à l'histoire amoureuse du xviiie siècle. Isolée, l'aventure de Madame de Selve perd de sa signification et de sa portée. N'importe, cela se laisse et même se fait lire, car Duclos, homme d'esprit, observateur sagace,

n'est pas un écrivain sans talent. Dans la *Notice* que M. Émile Henriot a mise en tête de cette réimpression, il montre un goût très vif pour son auteur et fait voir qu'il l'a bien lu. M. P.

Edgar Poe. *Les Lunettes*, et plusieurs autres contes, traduits pour la première fois par Georges Clerbois. — Paris, Sansot, 1911, in-16, 3 fr. — Cinq contes : Les Lunettes ; Le Rendez-vous ; Le Sphinx ; Trois Dimanches dans une semaine ; La Caisse oblongue. Il est certain qu'on a bien fait de mettre à la disposition du public français ces contes peu connus d'Edgar Poe, afin de compléter la collection. Mais il ne faut pas se dissimuler qu'ils sont tout à fait de second ordre. Il est douteux qu'ils puissent changer quoi que ce soit à l'opinion de quiconque sur le grand poète américain. Quant à l'intérêt qu'ils présentent en eux-mêmes, il est assez mince. A. Cassagne.

J. Weyssenhof. *Vie et opinions de Sigismond Podfilipski.* (Traduit du polonais par Paul Cazin). — Paris, Plon, s. d., in-12, 3 fr. 50. — C'est un livre curieux, que cette biographie anecdotique d'un arriviste typique. M. Weyssenhof suppose que son héros est sorti d'une classe plutôt modeste de la société polonaise, et que, par son savoir faire et son intelligence, que ne troublent pas des scrupules exagérés, il s'est élevé peu à peu jusqu'à la grande richesse et à la considération. — Ce qui n'intéresse pas moins que les aventures du personnage principal, ce sont quelques types masculins et féminins rencontrés chemin faisant, et qui peignent à merveille certains côtés de la société polonaise : le monde des affaires surtout et celui du plaisir. On trouve également un fin tableau du « monde » de Varsovie, avec son amour des histoires vraies ou fausses colportées de salon en salon. Certes, ce n'est pas là toute la société de Varsovie ; mais on n'en lira pas moins avec intérêt les histoires si instructives de M. Sigismond. J. Legras.

M. Bouchor. *La Maison du Peuple, scène dramatique.* — Paris, librairie de l'*Humanité*, 1911, in-12, 0 fr. 75. — La foi généreuse de Maurice Bouchor continue à faire l'éducation du peuple par l'art lyrique et dramatique, un art d'allure noble et familière, qu'il peut comprendre et qui l'élève en lui parlant de lui, de son passé, de ses espoirs. Cette fois ce n'est rien de moins qu'une vue générale de l'histoire des classes populaires, une conférence, si l'on veut, mais dramatisée, touchante, éloquente sans emphase. — Les pupilles d'une Maison du Peuple, garçons et filles, enfermés par mégarde sur la scène, après une répétition, s'y installent pour passer la nuit. Devant les dormeurs se présentent successivement quatre apparitions, quatre adolescents d'autrefois : un esclave antique, un serf, un volontaire de la Révolution, un fédéré victime des Versaillais, « tous enfants de la même douleur », qui de loin ont aspiré à l'affranchissement futur du peuple. Eux disparus, un chant d'espoir et de promesse, sorte d'*Internationale* moins âpre, est exécuté par les pupilles : *la Cathédrale des Temps Nouveaux*. Tout cela, fantastique, éducatif, familier, est-ce du « vrai théâtre » ? C'est vibrant, c'est beau, c'est bien approprié à sa destination : la représentation par et pour des groupes populaires, en vue de laquelle Bouchor multiplie, avec une bonne grâce charmante, de minutieuses et précieuses indications. J. Bury.

F. Maury. *Sonnets à la Femme.* — Paris, B. Grasset, 1911, in-12, 3 fr. 50. — Douze livres, 428 pages de sonnets et toute la Femme : les vieilles strophes de Vigny à Éva, les vers de Hugo sur la petite enfant qui sera une mère, et parfois le souffle et l'émotion chaude d'Angellier, sans parler de Beaudelaire, c'est beaucoup et c'est un éloge que l'auteur nous fasse penser à tous ceux-là. Malheureusement trop nombreuses sont les défaillances de la forme, les obscurités, les longueurs qui bourrent le sonnet, bâti sur le mode parnassien. Mais il y a de belles images sobres, des vers bien frappés, de la franchise malgré parfois quelques mièvreries. On lira avec intérêt, je crois, certains sonnets rudes et presque brutaux sur l'épouse et la mère ; ailleurs, on déplorera parfois des banalités mal renouvelées. J. M.

HISTOIRE.

G. Hanotaux. *La fleur des histoires françaises.* — Paris, Hachette, 1911, 3 fr. 50. — Avez-vous vu, à la devanture de certaines confiseries populaires, ces appareils qui étirent la pâte de guimauve à grands coups de bielle onctueux ? On y pense après avoir lu cette philosophie de l'histoire de France, où l'auteur a malaxé de son mieux, avec les grâces dont il dispose, banalités et fadeurs, « pour les enfants du peuple français, sur le point de devenir des citoyens ». On pense aussi que J. Michelet, dont les œuvres ont servi naguère à fabriquer des produits analogues, était tout de même un autre homme. L'excuse de M. Hanotaux est apparemment le goût du public pour les sucreries : un autre membre de l'Académie française, M. Bazin, a publié avec succès *Douce France...;* celui-ci nous offre « une promenade nonchalante aux jardins fleuris de notre *France tant jolie*(1) ». Il serait sans doute difficile de faire comprendre à ceux qu'enchantent de si belles choses que ce n'est pas sur ce ton-là qu'il faut parler de la France et de son rôle dans le monde. M. Pol.

Titien. L'œuvre du Maître en 284 reproductions. (Nouvelle collection des classiques de l'art). — Paris, Hachette, 1911, in-8, 12 fr. — Ce très beau livre, qui nous offre l'œuvre presque entière du Titien, comprend : 1° une biographie historique et artistique (non signée) du Titien ; on y pourra joindre pour plus de renseignements le récent *Titien* de M. Lafenestre (Hachette, 1910, in-12, 3 fr. 50) ; 2° l'œuvre, divisée en deux parties : les œuvres authentiques (p. 1-203), les œuvres douteuses ou apocryphes et œuvres d'atelier (p. 205-243), et présentée *dans l'ordre chronologique ;* 3° des éclaircissements, les tables de l'œuvre par dates, par collections et propriétaires, par nature de sujets. On ne saurait trop louer la sûre méthode qui a dicté le plan de l'ouvrage, et qui en fait un instrument également recommandable de travail et de plaisir. Les reproductions sont admirablement venues, avec une netteté et une douceur de tons rares ; l'ouvrage appartient à la même collection que le *Fra Angelico* récemment signalé par M. Berteaux. H. Mandeure.

A. Chuquet. *Lettres de 1792. Lettres de 1793. Lettres de 1813. Lettres de 1815.* — Paris, H. Champion, 4 vol. in-8, à 3 fr. 50. — Ces 4 vol. font partie d'une Collection intitulée « Bibliothèque inédite de la Révolution et de l'Empire » qui contiendra « surtout des lettres et de courts mémoires sur les événements et les personnages de la Révolution et de l'Empire ». — L'idée de publier, non seulement pour les érudits, mais pour le public (car la Collection s'annonce comme devant être « aussi intéressante qu'instructive »), des lettres écrites sous l'impression directe des événements, pour les principales années de la Révolution et de l'Empire, n'est pas mauvaise. On se figure volontiers qu'il doit s'être conservé, de ce temps là, dans les familles, beaucoup de lettres privées, de personnages obscurs, dont les plus savoureuses mériteraient, maintenant, d'être publiées. Mais les volumes compilés jusqu'ici par M. Chuquet sont loin d'être ce que l'on pouvait espérer *a priori* qu'ils fussent. Peu de pièces vraiment « intéressantes » ; beaucoup de documents fades ou insignifiants, dont plusieurs ne sont même pas des « lettres ». Les notices qui les précèdent ont été rédigées très vite ; l'indication des sources est insuffisante au point de rendre impossible le contrôle des transcriptions de l'éditeur. Il y a des traces de hâte et de quoi justifier le soupçon de remplissage. M. Pol.

Ch. Sainte-Foi. *Souvenirs de Jeunesse* (1828-1835). Lamennais et son école. Le mouvement catholique en France et en Allemagne, après la révolution de 1830. Introduction et notes par C. Latreille. — Perrin, 1911, in-8, 5 fr. — Le fait que ces souvenirs d'Éloi Jourdain, connu sous le pseudonyme de Sainte-Foi,

(1) Les trois mots soulignés par l'auteur sont l'épigraphe du volume.

aient été présentés par M. Latreille, est déjà une garantie. C'est un livre précieux pour les Mennaisiens ; et par conséquent, pour tous les esprits qu'intéresse le mouvement des idées dans la première moitié du XIXe siècle, c'est un document d'une très grande importance. Lamennais n'y est ni flatté, ni dénigré. Les pages sur la vie à La Chesnaie sont des plus intéressantes, et ce qu'on savait déjà de ce Port-Royal breton ne dispense pas de les lire. La vie de l'école Mennaisienne est décrite ici du dedans ; sur l'abbé Gerbet, l'abbé Jean de Lamennais, Eugène et Léon Boré, Élie de Kertanguy, sur les maîtres de Malestroit et la congrégation de Saint-Pierre, le livre abonde en renseignements. — D'Allemagne, où il voit Schelling, Humboldt, Schleiermacher, etc., où il étudie le clergé bavarois, Éloi Jourdain passe en Autriche, et on a la surprise d'une visite à Charles X. Des observations sur les ordres religieux, puis des anecdotes sur la vie populaire à Vienne. Tout cela un peu engoncé, mais rempli de choses. C'est tout à fait un livre à lire. J. MERLANT.

A. GAYOT. *Une ancienne muscadine : Fortunée Hamelin*. Lettres inédites (1839-1851). — Paris, E. Paul, 1911, in-8, 5 fr. — Les lettres que publie M. Gayot ont été adressées par Mme Hamelin à un jeune ami diplomate qui n'est pas nommé. Ces lettres sont amusantes, « le premier polisson de France » qu'était Mme Hamelin n'étant point encore tombée dans la dévotion. Mme Hamelin s'y révèle fidèle au bonapartisme, très dure pour les Orléans, pour Thiers, ce « lâche Pasquin », pour bien d'autres encore qu'elle égratigne d'une patte agile, bonne aussi, en particulier à l'égard de ce Montrond, son ancien amant, agent comme elle de la police impériale, que Talleyrand appelait « l'Enfant Jésus de l'Enfer », et qui mourut chez elle en 1843. Il était fatal que M. Faguet mît une préface à ce volume : la préface est d'ailleurs vide ; l'introduction de M. Gayot précise les principales circonstances de la vie de Mme Hamelin. G. BOURGIN.

SOCIOLOGIE.

L. RIPAULT. *Par delà les Frontières* (Libres propos). — Paris, H. Jouve, s. d., in-12, 3 fr. — L'auteur pense que le peuple français reste trop étranger à sa politique étrangère. Il paraît, lui, l'avoir suivie d'assez près. Je n'ai pas l'impression qu'il y ait dans son livre des révélations sensationnelles : à leur défaut, une lecture intelligente de notre presse, et faite dans un esprit d'extrême modération, sans chauvinisme ni « internationalisme ». Ce livre fait partie d'une « Collection du Foyer » : il est écrit, semble-t-il, pour un public qui lit peu de journaux et pas de revues. Une étude sur l'arbitrage international en forme le dernier chapitre. Il m'a semblé intéressant. J. MOREL.

V. CAMBON. *La France au travail*. Lyon, Saint-Étienne, Grenoble, Dijon. — Paris, Pierre Roger, 1911, in-8, 20 phot., 4 fr. — Étude de l'activité économique, et presque exclusivement de l'activité industrielle de la partie de la France qu'on peut appeler la région lyonnaise. Le livre a de la verve ; il en a même çà et là un peu trop ; on peut en juger par le sommaire du chapitre XVIII, ainsi conçu : « Services publics. Nos bonnes routes françaises. Le style d'un sous-préfet. Du 7 kilomètres à l'heure. Des poissons en révolte contre le règlement », etc. Les pages sur la psychologie de M. Victor Augagneur, « venu trop tard dans un siècle trop vieux », paraissent, elles aussi, un peu risquées. Graves défauts : l'auteur ignore l'activité agricole du Sud-Est, ou n'y fait que de discrètes allusions ; il connaît peu les questions de trafic, se bornant au couplet obligatoire sur la navigation du Rhône. Il ne s'occupe vraiment que de l'industrie : encore devrait-il consacrer plus de trois lignes à la ganterie grenobloise, si importante pour la ville et dont l'étude est particulièrement attachante. Ces réserves faites, il faut dire que certains chapitres sont utiles, convenablement renseignés, et qu'on peut recommander leur lecture aux personnes désireuses d'avoir une idée des industries lyonnaises et stéphanoises, de la métallurgie en Saône-et-Loire, et du développement actuel de la houille blanche. R. BLANCHARD.

GÉOGRAPHIE.

M. de Périgny. *Les Cinq Républiques de l'Amérique centrale.* — Paris, Pierre Roger (Collection " les Pays modernes "), 1911, in-8, 4 fr. — Livre d'un homme qui a vu, mais qui n'est pas géographe, et qui par suite ne peut expliquer ce qu'il a vu qu'en fonction des hommes, ce qui est insuffisant. L'ouvrage débute par une " Situation générale ", où il est surtout question de l'abdication de la France dans ces contrées ; sans transition on passe à l'histoire du pays, avec une brusquerie qui fait croire qu'on a sauté des pages. Vient une étude minutieuse de la situation économique de chaque État ; c'est une enquête qui renseigne avec abondance et précision sur l'aspect des villes, les services publics, les cultures et industries, les moyens de communication, enfin l'état des finances ; et quoique rien ne soit envisagé d'une façon géographique, ces détails ne laisseront pas d'être fort utiles à une étude géographique du pays. A noter également le ton, agréable par sa simplicité ; M. de Périgny n'a pas la prétention, si fréquente chez les voyageurs qui reviennent de loin, d'avoir découvert l'Amérique. En résumé, utile recueil de renseignements. R. Blanchard.

PHILOSOPHIE ET SCIENCES.

Ed. Claparède. *Psychologie de l'enfant et pédagogie expérimentale.* — Genève, Kündig, 1911, in-18, sans indication de prix. — Ce livre trace le programme de la « pédagogie nouvelle » ; il en marque l'esprit et les tendances, en pose « les problèmes », en expose « les méthodes ». Il a donc une portée générale ; il est le manifeste d'une école, l'expression d'une doctrine. Il aborde aussi et traite deux questions spéciales : celles « du développement mental » et « de la fatigue intellectuelle », dont la première est particulièrement propre à mettre en lumière le point de vue de l'auteur, « la prise en considération de la croissance (ou évolution) qui caractérise » le problème capital de l'éducation, « *le problème genético-fonctionnel* ». Ainsi se trouvent joints l'exemple au précepte, l'application à la théorie. Un tel livre, par l'abondance des détails positifs et précis, échappe à l'analyse. Disons que l'auteur est peut-être trop hostile aux vues générales, qu'il confond avec les notions vagues. C'est une vue théorique pourtant, voire même une considération finaliste, qui lui inspire le meilleur chapitre de son livre : « A quoi sert l'enfance ? » Il n'est que juste aussi de reconnaître que la pédagogie expérimentale, destinée à renouveler en détail toutes les questions, est encore hors d'état de résoudre toutes celles dont les nécessités pratiques exigent la solution immédiate, et qu'elle offre l'image d'un atelier de construction, dans lequel on ne voit pas se dresser ni même se dessiner encore le monument à venir. Mais M. Claparède montre bien que le chaos laborieux et fécond de la pédagogie nouvelle vaut mieux que l'état de stagnation de la pédagogie ancienne ou traditionnelle. L. Dugas.

Dr P. Lassablière. *Annuaire et Guide pratique d'Hygiène.* — Paris, Jouve, 1911, in-8, 2 fr. 50. — C'est un recueil de documents et de renseignements généralement bien choisis et où les inutilités sont rares. On y trouve la plupart des lois et règlements d'hygiène de ces dernières années, de longues listes d'établissements de retraite, d'assistance aux petits malades, d'œuvres de colonies scolaires, etc., et il sera facile d'y corriger quelques fautes d'impression et quelques inexactitudes de détail. Sans doute encore, l'auteur ne semble pas très heureux dans ses plaidoyers contre les causes de la dépopulation, parmi lesquelles il oublie d'ailleurs de compter l'accroissement des charges budgétaires. Mais ce sont là critiques de détail qui ne vont pas contre son but. Il a voulu fournir un agenda pratique à ceux qui s'occupent des questions d'hygiène sous toutes leurs formes, et son livre, tel qu'il nous l'a donné, est un bon répertoire. Dr J. Philippe.

Imp. F. Paillart, Abbeville. *Le Gérant :* Éd. Cornély.

REVUE CRITIQUE

des

Livres Nouveaux

VIe Année, n° 10. (DEUXIÈME SÉRIE) 15 Décembre 1911

L'AUTOBIOGRAPHIE DE STANLEY.

H. M. STANLEY. — *Autobiographie.* Publiée par sa femme Dorothy Stanley. Traduite par Georges Feuilloy. — Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1911, 2 vol. in-16, XII-302 p. et 414 p., 3 portraits et une carte. Chaque volume, 3 fr. 50.

Stanley vieilli, désabusé de la politique après une courte apparition à la Chambre des Communes, s'était mis à écrire l'histoire de sa vie. Il n'a pu achever son œuvre. Seul le premier de ces deux volumes a été rédigé entièrement par lui ; sa femme a composé le deuxième à l'aide de ses notes, de ses lettres, des carnets où il notait au jour le jour ses observations et ses réflexions. Elle en donne des extraits étendus, rattachés seulement par de courtes notices. L'édition française contient en outre des souvenirs inédits de H. W. Cook qui accompagna Stanley en Asie-Mineure en 1865. L'œuvre est tout à fait intéressante.

On ne connaissait guère Stanley que par ses récits de voyages. De sa jeunesse, de ses débuts, avant la grande notoriété que lui assura son premier voyage en Afrique à la recherche de Livingstone, on ne savait à peu près rien. Sa physionomie ne se dégageait pas très nette de ses récits d'aventures. Cette autobiographie nous révèle des côtés ignorés de son caractère, un Stanley plus humain que celui de la légende, une âme tendre sous un masque d'indifférence ou de rudesse. Son enfance fut lamentable. Il ne connut pas son père, mort peu de temps après sa naissance. Abandonné par sa mère qui n'eut jamais pour lui la moindre affection, par des parents à qui il était à charge, il fut élevé dans un *workhouse* du pays de Galles où la discipline était féroce. Il s'en évada à l'âge de treize ans pour commencer une vie d'aventures parfois extraordinaires. Après un court séjour chez des parents besogneux où il se rend utile comme il peut, il part comme mousse pour l'Amérique. Le capitaine avait un moyen très simple de compléter économiquement son équipage. Il traitait si durement les nouveaux venus qu'ils désertaient à la première escale, sans réclamer leur solde. C'est ainsi que Stanley débarqua sans la moindre ressource à la Nouvelle-Orléans. Le hasard l'y mit en présence de l'excellent homme qui devait l'adopter plus tard et lui donner son nom de Stanley. Il lui dut de trouver un emploi, puis de compléter son éducation. Mais son protecteur mourut en 1861 le laissant de nouveau désemparé. La guerre de Sécession avait éclaté. Comme tous les jeunes gens de l'Arkansas où il se trouvait alors,

petit commis dans un comptoir d'approvisionnements, Stanley s'enrôla dans l'armée du Sud. Les pages où il raconte sa vie au milieu des planteurs et la campagne à laquelle il prit part sont parmi les plus saisissantes du livre. Il y a là des tableaux d'une sobriété et d'une précision de détails qui sont d'un maître écrivain. Stanley fut toute sa vie un grand observateur, et c'est ce qui donne tant de saveur à ses récits. Fait prisonnier à la bataille de Shiloh, il est emmené au camp de Douglas, près de Chicago, où il endure les pires souffrances. Il faillit mourir des fièvres qu'il y contracta et fut longtemps à s'en remettre. Là s'arrête le premier volume et la rédaction achevée par Stanley. Mais l'intérêt du second ne faiblit pas.

Rentré en Angleterre, il est accueilli avec une telle indifférence par sa mère et ses autres parents qu'il retourne en Amérique, sert comme matelot dans la marine marchande, puis dans la marine de guerre, avec un emploi de secrétaire. L'occasion lui fut ainsi offerte d'assister à l'attaque du fort Fischer, dans la Caroline du Nord, par les troupes fédérales ; il en adressa le récit à un journal et c'est ainsi qu'il devint correspondant, occasionnel d'abord, régulier ensuite. Sa vie dès lors est un perpétuel voyage. Il va dans l'Ouest, suivre les expéditions contre les Indiens, puis en Abyssinie, pendant la campagne des Anglais contre Théodoros. Il s'y révèle reporter aussi infatigable qu'ingénieux, marchant avec les troupes et trouvant le moyen de faire parvenir le premier au *New-York Herald* la nouvelle de la défaite de Théodoros, avant même que le gouvernement anglais en soit informé. Ce coup de maître assure sa fortune. Après de nouvelles randonnées en Espagne, pendant la guerre carliste, puis en Égypte, en Palestine, dans le Caucase, en Perse, il gagne Zanzibar et c'est alors qu'il entreprend, pour le *New-York Herald*, d'aller à la recherche de Livingstone. Sa vie d'explorateur était commencée. Il en a raconté dans différents ouvrages les phases successives ; mais on trouvera plus d'abandon, plus d'émotion aussi, dans les extraits de son journal ou dans les pages inédites comme celles où il a voulu dire toute son admiration pour Livingstone. Il souffrit cruellement, quand il revint, de voir douter de sa véracité. Il a souffert plus cruellement, plus tard, de l'indifférence et de l'aveuglement de ses concitoyens. Son rêve eût été de donner à l'Angleterre ce bassin du Congo que Livingstone et lui avaient découvert. Il n'accepta que comme pis-aller la mission d'aller organiser l'État indépendant ; mais une fois à l'œuvre, il s'y dévoua tout entier. Il fut dur pour les autres, comme il était dur à lui-même. Il parlait et agissait en soldat, car ce fut un véritable type de soldat. Il n'hésita pas, quand il le fallait, à recourir à des moyens énergiques ; il ne fut jamais cruel. Il s'indignait qu'on l'ait accusé d'avoir sacrifié des enfants. Quand il marchait au secours d'Emin-pacha qui devait si peu le payer de ses peines, un jour, au sortir de la forêt, la colonne pénétra dans un pays de cannibales. Quarante négrillons étaient nés depuis le départ de l'expédition. Les mères, affolées, vinrent toutes, la nuit tombée, les déposer autour de la tente du grand chef, certaines que jamais il ne laisserait manger leurs petits, et c'est ainsi que Stanley se réveilla au milieu des vagissements de toute cette *nursery*. On pourrait cueillir dans ce livre nombre d'anecdotes aussi amusantes.

Il plaça toujours très haut son idéal moral qu'il ne sépara jamais de la religion, d'une religion toute pénétrée elle-même de moralité. « La loi, écrit-il dans ses notes, ne suffit pas par elle-même à l'humanité. Elle a pour

but de protéger les citoyens des attaques et de punir les coupables : la religion, elle, enseigne les rapports équitables entre hommes, le désintéressement, le sacrifice, la vertu, les bons procédés, l'amour du prochain, la compassion, la bonté, la patience, la longanimité, le courage, l'indifférence hautaine à la mort par l'effet de l'exaltation spirituelle. »

Ses dernières années furent celles d'un sage. Certes il ne pardonna jamais à ses adversaires de n'avoir pas compris la grandeur de son œuvre, ni rendu justice à ses efforts. Parti de très bas, il se jugeait, sans fausse modestie, à sa valeur. Mais il avait trop couru le monde pour n'avoir pas perdu ses plus belles illusions de jeunesse. « Celui qui amène du changement, disait-il, doit se préparer à subir de l'opposition ; une volonté ferme est vouée à la haine. Toutefois il ne faut pas pour cela sacrifier son but. » Il s'éteignit doucement, le 9 mai 1904, et sa dépouille ne fut pas admise à reposer, comme il l'avait souhaité, auprès de celle de Livingstone, dans l'abbaye de Westminster.

La traduction de M. Georges Feuilloy a été faite avec autant d'habileté que de conscience. L'ouvrage est accompagné d'une carte de l'Afrique centrale et de trois beaux portraits de Stanley à différentes époques de sa carrière.

L. Gallois.

COMPTES RENDUS

A. Fogazzaro. — *Leila*. Traduit de l'italien par Hérelle. — Paris, Hachette, 1911, in-18, 376 p., 3 fr. 50.

Osons dire que ce roman ne vaut pas la série du *Petit Monde d'autrefois*, du *Petit Monde d'aujourd'hui* et de *Il Santo ;* mais c'est encore un très beau livre. Comment une âme close de jeune fille, liée au souvenir d'un fiancé mort, pleine d'énergies morales, un peu gâtée par les tristes expériences de la vie, « un paradis clos un peu obscurci par l'ombre épaisse d'un trop grand arbre de la science du bien et du mal », — comment cette âme peu à peu se délie, s'ouvre, s'épanche, accueille l'amour de l'ami de son fiancé, voilà le fond romanesque de l'œuvre. Et Fogazzaro l'a traité de telle sorte qu'il nous semble que Leila, d'abord crispée par la souffrance et l'orgueil, en s'épanouissant n'est pas infidèle, et qu'elle ne déchoit pas en recommençant à vivre, selon l'idéal que lui a laissé le disparu. Celui qui doit être l'époux est un disciple, fervent et tourmenté, du *Saint* ; son orgueil, à lui aussi, l'élève secrètement au-dessus des laideurs qu'il a rencontrées en agissant ; il a le dégoût de toutes les plèbes, de la cléricale et de la moderniste ; sa délicatesse le destine à toutes les persécutions. Il s'échappe du monde, des conversations prétentieuses, des entreprises de charlatanisme, des salles de conférences et des coteries qui feraient volontiers de lui leur premier sujet ; et il s'en va vivre en poète et en apôtre obscur, médecin de campagne. C'est dans cette retraite que Leila, d'abord dédaigneuse et troublée, brisant le cercle tragique d'orgueil et de souffrance où elle a failli mourir, viendra lui avouer son amour. — Et celle qui empêche ces deux êtres de se méconnaître, c'est donna Fedele, une de ces femmes comme seul a su les peindre Fogazzaro, silencieuse et passionnée, gardant en elle un amour dont elle ne fera qu'une seule fois la confidence, quand elle sera près de mourir et qu'elle pourra accom-

plir une œuvre de réconfort et de pitié en livrant le secret de sa vie à une âme qui hésite à vivre ; — amour qui fut le désespoir, puis, épuré par la notion du sacrifice chrétien, le charme sombre et la noblesse de sa vie. — Des paysages d'une poésie délicieusement grave, des élans spirituels, de l'ardeur et de la tendresse, de la gaieté, du comique, et jamais de vulgarité, — on retrouvera dans *Leila* toutes les qualités de cet idéaliste si curieux de réalité qu'était Fogazzaro. A la fin, il est revenu sur la conception qu'il avait voulu incarner en Benedetto, le *Saint*. J. Merlant.

Stephen Crane. — *La Conquête du Courage*. Traduit de l'anglais par Francis Vielé-Griffin et Henri D. Davray. — Paris, Mercure de France, 1911, in-12, 267 p., 3 fr. 50.

La traduction du livre de Stephen Crane vient à son heure. Pour nous qui vivons dans une longue paix et qui cherchons constamment les moyens de la rendre encore plus longue en augmentant la puissance de notre défense nationale, il est toujours extrêmement précieux de recueillir des impressions de guerre vécues, afin d'en tirer des enseignements. Or ces impressions d'un Anglo-Saxon corroborent justement celles que de nombreux penseurs ont subies dans le combat et qu'ils ont analysées.

Tolstoï, Ardant du Picq, Stephen Crane et tant d'autres s'accordent à reconnaître que les caractères permanents de la psychologie individuelle et collective se retrouvent toujours au combat et y acquièrent une prédominance telle que les influences raciales ou les facteurs techniques n'ont plus qu'une valeur secondaire. Il faut en déduire que, pour donner à une armée une puissance effective, ce sont les forces morales qu'il importe le plus de développer harmonieusement, dans l'individu et dans la collectivité, par une application constante de ces forces à tous les faits de la vie usuelle qui constitue le combat le plus varié et souvent le plus angoissant. La préparation la plus élevée au courage, si proche de la lâcheté, ainsi que l'éprouve « le jeune homme » de Stephen Crane, se fera donc bien mieux en raisonnant toutes les actions journalières qu'en évoquant des héroïsmes mystiques ou des actes inexplicables en apparence. « La subtile solidarité de la bataille » s'impose au héros de Crane comme l'une des conditions permanentes et essentielles de toute lutte d'ensemble où individu et collectivité, soldat et armée, sont un seul et même terme ayant des expressions multiples liées d'une façon immuable. De même la terreur instinctive que ressent tout homme en présence de dangers imprévus et surtout inconnus donne à « ce jeune homme » l'impression bien nette, au moment où il tourne le dos à la bataille, que « la mort qui menaçait de l'atteindre entre les épaules paraissait plus terrible que la mort sur le point de le frapper entre les deux yeux ». Plus tard les fortunes diverses de la bataille conduisent le combattant, harassé et presque découragé, à juger sévèrement des chefs qu'il ne connaît même pas et dont il ignore les dispositions ; puis, lorsque l'un d'eux paraît, s'explique et exalte le courage des uns tandis qu'il châtie la pusillanimité des autres, tout change et notre homme est « frappé d'un immense étonnement. Il découvre que les distances, à les comparer avec ses perceptions pendant le combat, étaient minimes et ridicules,.... il s'étonne du nombre des émotions et des événements qui avaient pu s'accumuler en si peu de temps sur un si petit espace. Des pensées de

pygmée avaient dû exagérer et agrandir toutes choses, se disait-il. »

En un mot, tout dans ce livre est mouvement et analyse en vue de provoquer les manifestations les plus élevées de la vie. Sa belle tenue littéraire que la traduction conserve presque entièrement le place sûrement sur le même plan que la *Guerre et la Paix* de Tolstoï auquel on l'a très justement comparé.

A notre époque il est d'une importance capitale que chacun s'intéresse aux choses de la guerre où il jouera un rôle certain, puisque la guerre ne se fera plus qu'au moyen de l'organisation méthodique de l'insurrection nationale. C'est pourquoi il faut considérer la *Conquête du Courage* comme la seconde pièce d'une trilogie puissante que tout citoyen doit lire et qui serait formée par les œuvres de Tolstoï, d'Ardant du Picq et de Crane. Cette trilogie définit admirablement l'homme moderne dont la destinée inéluctable est de prendre part à la défense de la société qui l'a adopté ; elle indique, en outre, les facteurs essentiels du succès dans la lutte pour la vie et pour le progrès ; ce sont les facteurs mêmes que tout combattant doit mettre en œuvre sur le champ de bataille. Tolstoï expose la conscience de soi-même et des devoirs essentiels, Crane fixe la psychologie de l'individu au combat, Ardant du Picq réunit dans la psychologie de la foule et la solidarité du champ de bataille toutes les forces morales et intellectuelles qui permettent à l'homme de défendre son honneur et sa liberté. Capitaine MIRVALLE.

A. ANGELLIER. — *Dans la lumière antique. Les scènes.* — Paris, Hachette, 1911, in-16, 181 p., 3 fr. 50.

Même inachevé — et sans doute il le fût resté toujours — le vaste temple aux multiples colonnades élevé dans la lumière antique par Auguste Angellier à la gloire de la vie se dresse imposant et harmonieux (1). Voici un triple fronton, prêt à être dévoilé quand l'artiste mourut, trois poèmes de coupe dramatique, qui, par la variété du ton et de l'inspiration, synthétisent assez bien la richesse des recueils antérieurs. *Le Banquet chez Clinias* est plus objectif et impersonnel. Plus fidèlement que Lamartine le *Phédon*, Angellier y a suivi et commenté, dans un cadre de sa création, *l'Apologie de Socrate*. *Le Secret de l'opale* est une fable symbolique d'une originalité frappante et pourtant limpide et naturelle. Les tourments de la recherche de l'absolu, opposés à l'action, à l'amour, aux réalités de la seule vie saisissable à nos prises, la vie superficielle, c'est le thème philosophique : mais la scène est pleine, en outre, de couleur, d'émotion, d'une éblouissante fécondité verbale. L'*Amant de Laïs* retrace la déchéance et le désespoir d'un misérable, chassé, après sa ruine, par « l'incomparable, inoubliable amante ». Ballotté des regrets jaloux et des espoirs insensés aux velleités de relèvement et à l'effroi des chutes et des corruptions dernières, il finit par se pendre avec la ceinture qu'il dénoua jadis. La décomposition du vouloir par la volupté inexpiable fournit le thème moral ; mais quel éclat de verve, quelle truculence même, quelle saveur de comique dans cette série de prières aux divinités peu secourables et dans l'évocation du cynique Diogène, le répugnant rival du

(1) *Dans la lumière antique*, cinq parties : les Dialogues d'Amour ; les Dialogues civiques ; les Épisodes (1re et 2e parties) ; les Scènes (cf. *Revue*, 1910, p. 27).

malheureux ! Angellier fut, dans un degré égal, un penseur et un virtuose, ou plutôt un ouvrier probe qui joue la difficulté et souvent en triomphe pour ne rien laisser inexprimé d'une pensée inquiète, minutieuse, subtile, à laquelle il tient. Aux plus viriles qualités d'un Sully-Prudhomme il associe une ampleur hugotique (au meilleur, et parfois au mauvais sens de cette épithète), une abondance luxuriante et précise de formules et aussi d'images. La sobriété est dans chaque vers, ferme et plein, heurté quelquefois : la prodigalité dans la fécondité inlassable de certaines analyses (le regard de Socrate, le chatoiement de l'opale, etc.), dans la prolongation de telles phrases poétiques qu'on croyait achevées, sens et rythme. Mais que de pages sobres autant que pénétrantes et brillantes ! Quelle souplesse, quelle variété de dons prématurément anéantis ! J. Bury.

H. Lemonnier. — *L'Art français au temps de Louis XIV* (1661-1690). — Paris, Hachette, 1911, in-18, 354 p., avec 35 gravures hors texte, 3 fr. 50.

Cet ouvrage, très intéressant, qui est la suite attendue d'un livre devenu classique du même auteur sur l'*Art français au temps de Richelieu et de Mazarin,* n'a pas la prétention, dans son format restreint, de contenir une histoire complète de l'art français au temps de Louis XIV. C'est, ainsi que l'explique M. Lemonnier dans sa Préface, une vue d'ensemble sur la peinture, la sculpture et l'architecture, « qu'il y a tant d'intérêt à rapprocher, pour retrouver et suivre les grandes directions de la pensée artistique d'un temps. »

Le volume est divisé en trois parties.

Dans la première, sous le titre *Les Hommes*, M. Lemonnier étudie l'influence de la « triple autorité » du Roi, de Colbert et de Lebrun, puis il présente les principaux peintres, sculpteurs et architectes.

La seconde partie est consacrée à l'étude de *La Doctrine*. M. Lemonnier expose le rôle des académies et le développement de l'esprit d'autorité, il montre quels sont les maîtres et les modèles réputés, il analyse les théories esthétiques.

Dans la troisième partie, l'auteur étudie *Les Œuvres* et met en relief les tendances générales qui s'y manifestent.

L'art français au temps de Louis XIV est « avant tout somptueux, brillant, décoratif », il a perdu le caractère grave et austère que lui avait donné Poussin, il a emprunté aux mœurs, aux sentiments et même à la littérature de l'époque quelque chose d'enjoué, « un air de plaisir en même temps que d'apothéose. » Il nous apparaît beaucoup moins solennel et sérieux qu'autrefois, plus libre, moins dogmatique qu'on l'avait cru jusqu'ici, et, sous cette forme, il nous dispose à le goûter davantage. J. Locquin.

E. Lebègue. — *Thouret, 1746-1794.* — Paris, Alcan, 1911, in-8, 320 p., 7 francs.

Ce livre consacré au célèbre Constituant est fort bien fait, très bien documenté, sobrement écrit. C'est un vrai livre d'histoire. Faut-il dire cependant qu'il laisse quelque déception ? On serait très désireux de mieux connaître le député de Rouen. Thouret, Buzot, les Lindet, ne sont-ce point là les

Normands qui ont joué un rôle dans les assemblées révolutionnaires ? Or, après qu'on a lu le livre de M. Lebègue, on ne voit pas se dessiner la physionomie du Constituant ; son ambition, ses conceptions politiques, son talent d'avocat ou d'orateur, tout nous échappe. Serait-ce la faute du modèle qui était un homme trop sage pour avoir une physionomie bien tranchée, ou ceci s'explique-t-il par l'absence de documents permettant de faire revivre Thouret, tels que les lettres de Thomas Lindet qui ressuscitent tout entier avec ses opinions, sa verve, son coup d'œil profond, l'évêque constitutionnel d'Évreux? Les pages les plus intéressantes du livre de M. Lebègue, qui a le mérite d'être court, sont celles qui sont relatives aux origines de Thouret, né à Pont-l'Évêque, étudiant en droit à Caen, avocat à Rouen. On le suit à l'Assemblée provinciale de Haute-Normandie, à la Commission intermédiaire ; il joue un rôle considérable dans les élections de 1789 et l'on sait quel fut l'effet de sa célèbre brochure sur les cahiers. Il est tout à fait en vue aux États Généraux, et ici l'intérêt diminue, précisément, parce que, comme le dit l'auteur, on ne peut raconter tous les débats de la Constituante, retracer toute l'œuvre de la Révolution à propos d'un homme, fût-ce Thouret ; et c'est là le grand inconvénient des biographies de ce genre, si réel que soir le mérite du livre de M. Lebègue. H. P.

Ch. Andler. — *Les Origines du socialisme d'État en Allemagne.* 2e édition augmentée d'une préface et d'un appendice bibliographique. — Paris, Alcan, 1911, in-8, vii-505 p., 7 francs.

M. Andler réédite, telle qu'il l'a publiée en 1897, cette « suite de *monographies d'idées* » qui fut sa thèse. Dans la préface de la 2e édition il constate avec fierté que les travaux parus depuis le sien sur le même sujet (il les énumère dans un appendice bibliographique) ne l'obligeraient pas aujourd'hui à modifier ses interprétations. Il s'étonne seulement qu'on ait quelquefois présenté son livre comme une monographie de Rodbertus. Rodbertus est sans doute le plus complet des auteurs étudiés par M. Andler ; il répond seul à toutes les questions — principes du droit, nature du besoin social, organisation de la répartition, théorie des crises, etc., — qu'il importait de distinguer pour comprendre la genèse du socialisme d'État. Mais, dans la pensée même de Rodbertus, M. Andler voulait avant tout montrer l'aboutissant d'un mouvement d'idées collectif : Rodbertus, comme Lassalle, comme Marx sans doute, appartient à cette lignée de rationalistes qui ont essayé d'approfondir la raison par l'histoire, et de recommencer, en tenant un plus grand compte des faits, la synthèse hégélienne désagrégée par les successeurs de Hegel. Analyser des « rythmes mentaux » de ce genre, ce serait la meilleure manière de retracer l'histoire de la civilisation intellectuelle en Allemagne au xixe siècle : M. Andler espère le tenter quelque jour.

En attendant il avertit qu'il s'était mépris du moins sur la valeur *sociale* des doctrines qu'il exposait : elles sont *démocratiques* bien plutôt que *socialistes*. La démocratie, qu'elle commence par les institutions politiques ou par les institutions économiques, est « la défense égalitaire de la condition des individus ». « Le socialisme est un essai de reconstruction totale de la société avec des éléments moralement régénérés, par une transformation du

droit et par l'utilisation la meilleure des moyens de production que la science et la technique mettent à notre disposition... ; il se préoccupe des destinées du corps social tout entier. »

Ainsi M. Andler à son tour, mais en un sens qui paraît nouveau, en vient à opposer socialisme et démocratie. L'opposition semble supposer chez lui une certaine conception sociologique de la *civilisation* qui reste obscure et dont il faut souhaiter en effet qu'elle s'explicite. C. Bouglé.

Souvenirs sur Guy de Maupassant, par François, son valet de chambre. — Paris, Plon-Nourrit, 1911, in-12, 314 p., 3 fr. 50.

C'est un livre séduisant : il est plein de choses sans intérêt. J'entends qu'il inspire confiance. Ce sont bien les souvenirs de « François », et non — comme il advint trop souvent — les fantaisies d'un auteur à gages qui remanie, enjolive et ment. D'ailleurs si ce livre a l'habit d'un laquais il n'en a pas l'âme. Il est écrit avec une réserve et une dignité méritoires et fort injurieuses pour nos curiosités coutumières. Il y eut des femmes dans la vie de Maupassant : il y eut même, comme le dit François, des « vampires ». D'elles il n'y a rien dans ce livre que des silhouettes imprécises et qui passent vite. C'est une belle et juste piété.

On ne trouvera rien dans ces *Souvenirs* qui nous révèle un Maupassant inconnu ; nous savions qu'il fut sensuel et qu'il aima toutes les joies violentes de la vie ; nous savions qu'il eut une âme inquiète et tourmentée, mais qui fut bonne, généreuse et riche en tendresses profondes. Nous savions aussi qu'il aima la vie rustique, la mer puissante et consolatrice, et l'art des hommes innombrable et profond. Pourtant on rencontrera au cours de ces pages bon nombre de précisions littéraires : les milieux où les meilleures œuvres furent composées ; les horizons qui les inspirèrent ; des desseins que la volonté de Maupassant, les caprices de la vie ou la mort arrêtèrent ; des propos d'amis de lettres, Dumas, Taine, Zola, etc... On glanera enfin toutes sortes d'anecdotes pittoresques, mélancoliques ou bouffonnes. « Dix jours à la Guillette sans une farce ! » dit François quelque part. Et François conte quelques farces et divertissements truculents où Maupassant révèle son âme d'étudiant impénitent.

Au total, c'est une excellente illustration pour *la Vie et les Œuvres* de Maupassant, de M. Maynial : vignettes, fleurons, coins d'intérieur, horizons marins ou grâces champêtres avec quelques hors-texte où la vie de Maupassant s'éclaire tout entière. D. Mornet.

H. Dauzat. — *La Vie du Langage.* — Paris, 1911, A. Colin, in-12, 312 p., 3 fr. 50.

M. Dauzat, continuant l'œuvre de vulgarisation commencée avec son livre *La langue française d'aujourd'hui*, nous a donné dans son nouveau volume *La vie du langage* un exposé systématique des problèmes que se posent les linguistes et des méthodes qu'ils suivent quand ils essayent d'expliquer l'histoire des langues. C'est un livre intéressant, d'un homme bien informé et documenté aux meilleures sources. Il y a analysé avec précision les diverses causes de transformations, mécaniques (j'aimerais mieux physiologiques), psychologiques, sociales et littéraires, et montré avec clarté par des exemples

pris dans notre langue usuelle les effets de toutes ces causes, qui, réunies et combinées, ont fait, après quelques siècles, du latin des soldats romains le français de Victor Hugo, et qui continuent à modifier chaque jour notre langue, à notre insu et sans cesse, suivant des règles et des lois que les linguistes arrivent à reconnaître et à formuler peu à peu. En le lisant, la conviction vient que la linguistique peut désormais espérer d'arriver quelque jour à l'exactitude et à la précision scientifiques.

De ci de là quelques opinions peuvent paraître contestables. La linguistique n'est plus métaphysique ni logique ; mais on ne peut pas dire qu'elle soit « une science rigoureusement expérimentale » (p. 4). Le linguiste ne fait pas d'expériences ; il observe, il compare, mais jamais il ne suscite les faits ; sa première règle est de ne jamais intervenir dans la production des phénomènes qu'il étudie. M. Dauzat le sait bien et c'est l'expression qui a un peu exagéré sa pensée. Est-il sûr aussi que « nous n'avons plus le larynx, la langue, le palais disposés comme nos ancêtres ? » (page 38).

Il n'est pas bien démontré non plus que le passé défini et indéfini aient eu chacun leur valeur propre avant le XVIIe siècle, époque où les grammairiens pour conserver l'un et l'autre ont fixé les règles de leur emploi dans la langue écrite ; ni que l'action de l'écriture sur la langue parlée « ne se soit guère exercée avant le début du XIXe siècle » (page 268), elle semble bien plus ancienne et plus importante ; etc. Simples objections, qui n'ôtent rien à la valeur du livre.

Naturellement ce livre n'apprendra pas beaucoup aux spécialistes ; ils le liront avec intérêt et profit pour avoir une vue d'ensemble de l'œuvre générale à laquelle chacun collabore. Mais il aura surtout le mérite de montrer au public que les vieilles méthodes grammaticales, si justement décriées, sont remplacées par des méthodes nouvelles et fécondes, qui donnent à la linguistique sa juste place parmi les sciences historiques et sociales.

TH. ROSSET.

LYSIS. — *Contre l'oligarchie financière en France.* Nouvelle [IIe] édition. — Paris, A. Michel, [1911], in-12, 360 p., 3 fr. 50.

« Lysis » a publié sous ce titre, en 1907, un livre qu'il réédite aujourd'hui en y joignant une réponse à son contradicteur le plus autorisé et des renseignements nouveaux, qui vont jusqu'à la fin de 1910.

Ce livre n'a pas le même caractère que beaucoup d'autres, antérieurs, publiés sous des titres analogues. Par exemple, ce n'est pas du tout, comme les *Rois de la République,* de Chirac, un répertoire de potins sur les grands financiers du jour ; c'est la description très moderne et l'explication très claire d'un état de choses nouveau dans l'histoire financière de notre pays, et l'indication de ses conséquences, déjà acquises, ou possibles, qui sont très graves.

« L'ancien système de banques, qui s'est affaibli graduellement, comprenait la Haute Banque, composée de banques d'émission, distinctes et indépendantes, telle la maison Rothschild. En dehors de cette Haute Banque, il y avait d'innombrables banques locales, moyennes ou petites, en rapport avec le public, à Paris et en province... Ce système comportait la concurrence. » Il a été ruiné peu à peu, à peu près, par la prospérité inouïe des

grands établissements de crédit, tels que le Crédit lyonnais et la Société générale, qui sont aux anciennes banques ce que les grands magasins comme le Louvre, le Bon Marché, Potin, etc., sont aux boutiques d'autrefois. « Disposant de capitaux très importants, grâce aux fonds que le public leur remet en dépôt [à charge d'un intérêt très faible], ces grands établissements peuvent escompter le papier commercial à meilleur marché ; se contenter, dans toutes les opérations de banque proprement dites, de commissions plus réduites ; et rendre enfin au public toutes sortes de petits services gratuits. Devant cette concurrence meurtrière, les banquiers locaux ont dû disparaître. Ils sont aujourd'hui remplacés par les succursales des grands établissements de crédit, qui forment un immense réseau couvrant tout le pays. » Ce système, une fois établi, ne comporte plus de concurrence ; car les grands établissements, dont le Crédit lyonnais est le type, sont en petit nombre (quatre ou cinq) et forment, dans toutes les circonstances importantes, un *consortium*. — Voilà donc le phénomène initial : quatre ou cinq banques, qui sont autant de vastes bureaucraties organisées à la façon napoléonienne, chacune avec ses chefs à Paris, qui donnent le mot d'ordre à une armée de « guichetiers » et de « démarcheurs », obéissant au doigt et à l'œil ; ces quatre ou cinq établissements en sont venus à concentrer entre leurs mains plusieurs milliards de dépôts et à accaparer pour ainsi dire la confiance de l'épargne. Or la force prodigieuse dont ils disposent ainsi, et de plus en plus, depuis une quinzaine d'années, comment l'ont-ils utilisée ?

Ils auraient pu l'utiliser comme font en Angleterre les grandes banques de dépôt, qui n'entreprennent aucune opération personnelle et ne font aucune affaire pour leur compte avec l'argent qui leur est confié. « Cet argent, les banques de dépôt anglaises l'emploient exclusivement aux transactions de banque n'offrant aucun aléa, à l'escompte commercial, aux reports, etc., ou bien elles le placent en *gilt edged securities,* c'est-à-dire en valeurs de tout repos. Mais telle n'a pas été la politique des établissements similaires dans notre pays.

Nos grands magasins financiers auraient pu procéder comme les neuf banques berlinoises à qui leurs dimensions ont valu la qualification de « mammouth ». Ces établissements (à la fois banques de dépôts et banques d'affaires, comme les nôtres) ont déployé, comme on sait, une activité formidable pour faciliter la mise en valeur économique de l'Empire. « L'Empire leur doit ses chemins de fer, ses canaux, sa flotte et ses ports de mer, ses charbonnages, ses grandes industries, sa conquête du marché mondial. Il n'y a pas d'entreprise en Allemagne qui n'ait été constituée ou aidée en commandite par une institution financière. Grâce à elles, le crédit est là-bas accessible à tous... ; et ce système a porté au maximum la productivité du pays. » Mais nos établissements, à nous, n'ont pas agi de la sorte.

Nos établissements, à nous, ne coopèrent pas au développement des industries nationales, comme le font les banques berlinoises ; mais ils ne s'interdisent pas pour autant les affaires spéculatives, comme le font les banques anglaises. On sait assez qu'ils se sont spécialisés dans l'émission et le placement des emprunts d'État étrangers et d'autres valeurs étrangères. C'est ainsi qu'en 1908 la proportion des valeurs étrangères émises en France par le *consortium* a été de 95 %, alors que, la même année, la proportion des valeurs nationales émises en Allemagne par les banques était de 96 1/2

pour cent. La situation est très nette. La France a, tous les ans, trois milliards environ d'argent liquide à placer ; et le *consortium* est en possession du privilège de faire placer comme il veut, par sa clientèle, la majeure partie de cette somme. Or, il la fait placer presque exclusivement en valeurs étrangères : russes, orientales, américaines, sud-américaines, etc. Comme ce régime dure depuis longtemps, la fortune mobilière de la France est déjà composée maintenant, pour un quart au moins, peut-être pour un tiers, de ces valeurs exotiques. Comme il va toujours en s'accentuant, on assiste chaque année à de nouvelles exportations formidables de l'or français, qui va secourir les États besogneux et développer la richesse des pays concurrents, « tandis que, par un absurde non sens, notre propre commerce, notre propre industrie, privés de moyens d'action, restent stagnants ». La France est le grand pays du monde qui a le plus de capitaux et l'outillage économique le plus imparfait, parce que ses capitaux, qui permettraient de renouveler son outillage, sont régulièrement, tous les ans, expédiés à l'étranger, en échange de papier.

Lysis explique très bien, semble-t-il, *pourquoi* les grands établissements de crédit français ont encouragé, depuis vingt ans, la mode de ces placements. En premier lieu c'est une tentation, voire une nécessité pour des banques très vastes, d'effectuer des opérations de grande envergure : « Nos sociétés de crédit sont construites pour effectuer des émissions marchant par centaines de millions et les grands emprunts rentrent à peu près seuls dans ces conditions ». En second lieu, « la conclusion des grands emprunts étrangers permet de réaliser des bénéfices plus difficilement contrôlables que ceux qu'on pourrait retirer d'entreprises françaises » (p. 17). Enfin et surtout, car les raisons précédentes n'expliqueraient pas tout, il faut faire entrer en ligne de compte la psychologie des hommes qui ont créé nos « grands établissements de crédit », et de l'oligarchie très peu nombreuse, composée de leurs parents, de leurs créatures ou de leurs disciples immédiats, qui les dirige encore.

Feu M. Germain, qui fit du Crédit lyonnais ce qu'il est, et qui l'a lancé dans l'émission à jet continu des valeurs russes, était « un homme d'action autoritaire, énergique, imbu d'idées arriérées » ; bref, un grand bourgeois. Il avait confiance dans le gouvernement russe, à cause de sa poigne ; il n'avait pas confiance dans le gouvernement de la France, parce que le gouvernement de la France passe pour être démocratique et sentimental. Tel est le bourgeois français, quand il n'a pas l'esprit exceptionnellement libre : il estime que toute industrie est condamnée dans son pays, à cause de la coupable faiblesse des gouvernements pour la classe ouvrière ; il est disposé, par conséquent, à faire fructifier ses capitaux à l'étranger, en les prêtant d'abord aux monarchies qu'il croit solides, subsidiairement aux entreprises qui ont le bonheur d'être installées sous l'égide de ces monarchies, et enfin, faute de mieux, aux étrangers, quels qu'ils soient, Argentins, Mexicains, Turcs, etc. ; car « placer son argent en valeurs étrangères équivaut à lui faire franchir la frontière », et le vrai bourgeois français voit là, sans chercher plus loin, « une assurance contre les risques intérieurs grandissants » qui ont entre tous, parce que ce sont les seuls qu'il connaît ou croit connaître, le privilège de l'effrayer. — Cet état d'esprit était à peu près celui de M. Germain ; il l'a suggéré, puis imposé à l'immense clientèle de sa maison et des maisons similaires. Mais il n'aurait certes pas réussi à l'imposer si l'opinion

des petits capitalistes n'avait pas été virtuellement en sympathie avec la sienne. Il y a donc quelque chose de vrai dans cette remarque du contradicteur de Lysis que la politique financière des sociétés de crédit leur est dictée par les préférences du public. Pour en avoir une autre, il leur faudrait réagir contre un courant que leur influence a contribué sans doute à rendre irrésistible, mais qui préexistait et qui existerait sans elles.

Ce courant d'opinion en faveur des placements à l'étranger, M. Germain ne l'a pas créé, mais il l'a singulièrement fortifié, et il en a inauguré l'exploitation méthodique. Le personnel, qui dirige maintenant l'oligarchie, suit simplement ses errements à cet égard. Aujourd'hui, « l'oligarchie [des grands établissements de crédit] est, à proprement parler, un syndicat pour l'exploitation des préjugés du capitaliste français ; elle entretient les préjugés dont elle tire sa substance ; elle cultive la passivité du petit rentier qui n'a même plus la peine de toucher ses coupons ; elle cultive sa crédulité qui le porte à croire que les entreprises situées à l'étranger sont plus sûres et plus fructueuses que celles de son propre pays ; elle cultive enfin sa notion, vaguement rétrograde, que tout progrès démocratique est un acheminement vers sa spoliation. Toutes ces tendances du capitaliste français, l'oligarchie les attise, les excite et c'est par elles qu'elle établit sa domination ».

Lysis explique aussi *comment* les grands établissements de crédit ont réalisé des bénéfices énormes, en partie scandaleux, par le placement, d'abord des fonds d'État étrangers, puis des autres valeurs étrangères, qu'ils réussissent maintenant à caser « sans publicité, sans bruit », sans le concours même de la presse, et parfois malgré l'avis, formellement exprimé, du Gouvernement, dans le portefeuille d'une clientèle si bien domestiquée désormais au « confessionnal » des guichets que des mécomptes déjà nombreux ne lui ont pas encore enseigné la méfiance. — Il n'y a pas lieu d'analyser ici cette partie de l'ouvrage, qui ne souffre pas d'être abrégée.

La sottise du capitaliste à préjugés est proverbiale ; mais il y a un point où la sursaturation du portefeuille par le papier étranger devient un danger national. Ce n'est pas seulement lorsque l'intensité de ce phénomène est telle que, comme c'est le cas en France depuis longtemps, l'activité propre du pays s'en trouve paralysée. C'est lorsque les placeurs en arrivent (et ils ne sauraient se soustraire toujours à cet engrenage) à offrir au public du papier douteux, puis à « soutenir » ce papier par divers procédés classiques, dont le plus simple consiste à en acheter eux-mêmes, et le plus périlleux à procurer au débiteur de nouveaux prêts pour lui permettre de faire face aux intérêts des anciens. Or, ces divers cas se sont déjà produits, selon Lysis, avec éclat. Le métier de prêteur d'argent, que la Banque moderne fait faire au capitaliste français, comporte des risques comme tout autre ; et « on peut se demander si, à l'abri des crises industrielles qui bouleversent la vie des autres peuples (parce que nous n'avons plus d'industrie), nous n'aurons pas un jour notre crise à nous, celle qui correspond à notre spécialité de prêteur ou d'usurier universel » (p. 269).

La situation, ainsi définie, comporte-t-elle des remèdes ? L'auteur l'examine très brièvement. Il a voulu surtout poser les questions et pousser le cri d'alarme.

Un dernier mot. Lysis passe pour le masque d'un jacobin socialiste. Il est assez amusant, à première vue, de voir ce jacobin prêcher la décentra-

lisation et ce socialiste dénoncer l'internationalisme des capitalistes français au nom de l'intérêt national. Mais ceux-là seuls s'en étonneront qui, sur certains socialistes de nos jours, ont des idées de petit rentier. E. MARTIGNY.

E. ROTTACH. — *La Chine moderne.* — Paris, Roger, 1911, in-16, 266 p., illustré, 4 fr. (Collection des Pays modernes).

Ce livre est « le fruit d'informations multiples, relevées jour par jour » ; c'est un livre de « renseignements ». L'auteur lui-même caractérise ainsi très justement son œuvre ; l'intérêt documentaire qu'elle nous offre est d'autant plus grand que M. Rottach, qui a vécu au cœur de la Chine, a su se défendre de tout enthousiasme comme de toute antipathie aveugle à l'égard d'un peuple qui sera toujours très différent de nous et d'une civilisation dont la crise présente n'a fait qu'accentuer la complexité traditionnelle. L'ouvrage possède aussi une valeur pratique : il s'adresse particulièrement aux jeunes Français désireux d'aller dans ces régions curieuses, et maintenant d'un accès si aisé, chercher fortune et faire œuvre utile : il nous montre quelle est la part, bien faible hélas ! qui revient à la France dans la plus vaste tentative de rénovation humaine qui ait jamais été tentée. Le plan que M. Rottach a adopté pour nous donner une idée de la Chine actuelle est ample, et, dans ses grandes lignes, fort heureux : la netteté avec laquelle il distingue les provinces de l'intérieur et les divers pays du « pourtour de l'Empire » dénote un sens géographique exercé. Fort judicieuse, de même, la distinction marquée entre « la plus vieille Chine » et la « Chine modernisée par l'étranger » : mais pourquoi la répartition des objets d'étude respectivement rangés sous ces deux titres est-elle si arbitraire ? Il en résulte une confusion qui gâte le plaisir du lecteur et nuit à son instruction. Dans le détail le développement manque aussi, souvent, d'idée directrice, et le style est trop peu soigné. On peut reprocher à l'illustration de ne pas se rapporter assez étroitement au texte, et à la carte qui accompagne le volume d'être à la fois trop sommaire et un peu embrouillée. G. WEULERSSE.

B. JACOB. — *Lettres d'un philosophe,* précédées de *Souvenirs* par C. Bouglé. - Paris, Cornély, 1911, in-18, 212 p., 3 fr. 50.

Le livre sur les *Devoirs* avait déjà fait connaître au public la pensée de B. Jacob, sa noblesse morale, son profond sentiment de la vie intérieure, allié à une probité intellectuelle qui le tenait en garde contre les séductions du mysticisme et celles de l'art littéraire. Déjà les esprits attentifs avaient reconnu dans ces pages d'un accent pénétrant, vivantes d'une riche expérience morale, une âme d'une qualité très rare. Ils achèveront de la découvrir dans ces *Lettres*. Le secret de l'action que Jacob exerçait, il est dans une extrême bonté d'intelligence et de cœur ; il fut vraiment « hospitalier de cœur et d'esprit ». Mais si nulle intelligence ne fut moins hautaine, aucune ne fut plus ferme. Il adorait la clarté, il allait à l'intelligible à travers toutes

les obscurités, et ne s'attardait pas au clair-obscur. Il aimait à dire que si nous trouvons les choses obscures, c'est peut-être, tout simplement, qu'elles sont « plus intelligibles que nous ne sommes intelligents ». — Sa modestie l'aurait préservé des fantaisies du sens propre, si son goût pour le raisonnable ne l'en avait défendu. Il disait en 1908 (et ces mots sont singulièrement intéressants, quand on les rapproche de paroles analogues dites par lui quelque vingt ans plus tôt, et citées par M. Bouglé) : « Au fond, quand j'examine mes tendances intellectuelles et morales, je m'aperçois que je suis tout à fait un traditionnaliste. Je m'imagine très volontiers que l'esprit humain a découvert — au moins dans le domaine de la philosophie — les idées spéculatives essentielles qui peuvent le diriger, et que toute la tâche de l'avenir sera de les préciser et de les fortifier en les ajustant aux progrès de la recherche scientifique et expérimentale. » De même, dans *Devoirs* : « l'humanité a besoin de conserver ses anciennes vertus, plutôt que d'en inventer de nouvelles. » — Il a cru à l'action, et, ayant agi, il n'a pas cessé d'y croire ; il a conservé sa foi dans les idées, sa foi au progrès de la conscience humaine. Quelques-uns s'y trompèrent, et l'on trouvera ici la lettre émouvante où Jacob rétablit sa véritable pensée (p. 200) : « Je reconnais dans la justice une notion soumise au devenir. » Traditionaliste évolutif, en 1908 comme en 1888, il était donc de ceux pour qui la tradition n'est pas « une sentinelle qui monte la garde autour du cœur et de l'esprit pour les maintenir vides ». — Ses dernières années ont été celles d'un stoïcien. Atteint d'un mal implacable, ses élèves de Sèvres et de Fontenay l'ont vu, quand sa vie n'était plus qu'une perpétuelle souffrance, « faire ses leçons avec entrain et joie, parce qu'il avait réservé toutes ses énergies pour cet effort ». C'est ainsi qu'il parle lui-même de l'héroïsme professionnel, dont il fut un exemple.

Il était très éloquent, il était fait pour charmer les esprits et pour exalter les volontés. La mort l'a pris à l'âge où son action aurait pu s'étendre. Mais le bien qu'il a fait subsiste, et ses *Lettres*, à elles seules, seraient un bréviaire de sagesse, un manuel de piété sociale, non seulement pour ceux qui le regrettent du plus vif de leur cœur, mais pour les amis nouveaux que doit attirer vers elle cette âme en qui l'amitié fut si chaude et si vivace.

J. Merlant.

A. Colson. — *Contribution à l'histoire de la Chimie.* A propos du livre de M. Ladenburg sur l'histoire du développement de la Chimie depuis Lavoisier. — Paris, 1910, A. Hermann et fils, 1 vol. in-8, 130 p., 3 fr.

M. Colson saisit l'occasion que lui offrent la publication et la traduction récente en français du livre du professeur Ladenburg pour exposer à son tour quelques parties de l'histoire de la chimie considérées en France comme essentielles et, semble-t-il, moins appréciées en Allemagne.

M. Colson nous donne, en réalité, une belle synthèse des idées générales en chimie et de l'histoire de leur développement. Il se défend d'avoir cherché à donner un tableau complet de la chimie, chose impossible étant donnée la multiplicité des faits. Il ne se défend pas d'avoir quelque peu sacrifié les faits et les méthodes aux théories et à leur discussion et rappelle fort justement que la science ne résulte pas de l'accumulation des faits, mais de leur géné-

ralisation ; les alchimistes savaient que les métaux augmentent de poids par oxydation, Stahl lui-même l'avait constaté ; mais ce n'est point l'exactitude des pesées, c'est l'*idée* que la matière seule est pondérable qui a fait la chimie de Lavoisier ; c'est encore l'*idée de la molécule* avec les conséquences qu'elle comporte qui a fait la chimie organique. D'après M. Colson, c'est la molécule et non pas l'atome qui caractérise les doctrines actuelles et, au nom de *théorie atomique*, il conviendrait de substituer celui de *théorie moléculaire*.

En dix chapitres écrits d'une manière claire et attachante, M. Colson passe largement en revue l'œuvre des grands fondateurs de la chimie et l'évolution des idées moléculaires depuis la notion de radicaux et de substitution jusqu'à l'étude des dissolutions liquides et solides et des particules colloïdales ; la chimie des corps radio-actifs, la mécanique chimique, la thermochimie ont chacune leur chapitre. Un index de noms d'auteurs termine cet exposé synthétique qui contribuera à mieux faire connaître l'état de la science chimique en France, où les publications des expérimentateurs sont malheureusement trop dispersées. G. Sagnac.

R. Goldschmidt. — *Les Aéromobiles*. — Paris, Dunot et Pinat, Bruxelles, Ramlot frères et sœurs, 1911, in-8, 422 p., 328 fig., sans indication de prix.

L'ouvrage se divise en deux parties, d'étendue et de valeur inégales. La plus importante est consacrée aux ballons, libres ou dirigeables. La compétence de l'auteur sur ce sujet est manifeste ; il accompagne la description minutieuse et précise de tous les organes d'un commentaire critique très instructif. La valeur de ces pages est accrue par une excellente illustration (photogravures et graphiques). On aura souvent intérêt à consulter le chapitre où l'auteur donne les plans, dimensions et caractéristiques de tous les dirigeables, avec un rapide historique de leur carrière, souvent courte. Sa nationalité qui, peut-être, explique une certaine complaisance pour les dirigeables belges, lui confère vis-à-vis des ballons français, allemands et italiens une impartialité à laquelle notre public n'est pas habitué.

Les conclusions de l'auteur sont pessimistes ; elles s'accordent avec l'opinion exprimée par E. Solvay dans la préface. Bien que ce généreux donateur ait contribué à la construction des « Belgique », il ne croit pas à l'avenir des dirigeables. Leur valeur actuelle est faible et semble stationnaire, elle sera bientôt nulle à côté de celle des aéroplanes.

L'auteur pense que depuis quelques années on fait fausse route ; il condamne les gros cubes, les allongements démesurés, auxquels on s'est laissé entraîner un peu partout, par l'exemple des Zeppelin. Il a son système et croit à l'utilité de ballons peu puissants, de faible volume, presque sphériques. Sauf sur cette question de la forme, il est d'accord avec Henri de La Vaulx, et l'expérience de cet aéronaute distingué ne lui est pas défavorable.

La centaine de pages réservée aux aéroplanes ne nous apprend pas grand'chose de neuf ; les lois de la résistance de l'air, les conditions du vol mécanique, l'historique sont sommairement exposés ; après quoi vient la description technique de quelques types de biplans et de monoplans. L'ouvrage se termine par un chapitre où sont judicieusement étudiés les moyens de développer la navigation aérienne. Il est intéressant de comparer ces pages avec les conclusions des ouvrages analogues antérieurs de deux ou

trois ans. Les performances de l'aéroplane, depuis cette époque, ont dépassé les prévisions ; cependant les prophéties sont plus modestes, car la fréquence des accidents (plus de cent aviateurs ont déjà péri, et qui pourrait compter le nombre de ceux qui se sont blessés plus ou moins grièvement et ont brisé leur appareil ?) a montré que ce moyen de transport est condamné à rester extrêmement dispendieux, aléatoire et dangereux.

Un seul champ d'application lui reste donc ouvert, celui du service d'exploration des armées en campagne, en y joignant peut-être le rôle de torpilleur aérien. Les armées ne se passeront plus de ces engins d'exploration si rapides, si puissants ; les nations auront donc des aéroplanes, comme elles ont des canons, des sous-marins, des torpilleurs ; les particuliers n'en auront pas. A. D.

LIVRES ANNONCÉS SOMMAIREMENT.

LITTÉRATURE.

Épigrammes Françaises (du XVIe au XIXe siècle), choisies et annotées par Maurice Allem. — Paris, A. Fayard, s. d. [1911], in-18, 1 fr. 50. — La malignité humaine est éternelle ; mais voilà tantôt cent ans qu'elle a cessé chez nous de s'exercer sous la forme classique de l'épigramme. En y mettant toute diligence, à peine M. Allem a-t-il pu glaner au XIXe siècle deux ou trois douzaines de distiques ou de quatrains acérés. Pour les âges précédents, il n'avait que l'embarras de choisir. Il l'a fait avec soin et avec goût. Ce n'est pas sa faute si de tant de traits aiguisés avec amour le temps a émoussé la pointe. Un certain nombre de ces petits morceaux ont encore du piquant, et récompensent le lecteur d'avoir eu la patience de parcourir les autres. E. Estève.

J. Renaud. *Les Inféconds.* — Paris, Grasset, 1911, in-16, 3 fr. 50. — L'auteur a pour dessein de morigéner les gens qui ne veulent avoir que peu d'enfants ou qui n'en veulent pas avoir du tout. Il a, de parti pris, négligé tous les côtés scabreux ou pénibles de son sujet « de crainte, dit-il, de choquer par la cruauté de scènes dont on peut difficilement adoucir la vérité douloureuse ». Son livre ainsi pourra être lu par tout le monde, même par les jeunes filles, sinon par les couventines ; mais au lieu de présenter une étude d'une question poignante, il tourne trop souvent à l'homélie. C'est, en somme, de l'ouvrage d'amateur ; et ce volume n'en ferait pas désirer d'autres de la même main, s'il ne s'y trouvait certains dons d'agrément facile. Seulement, il conviendrait, nous semble-t-il, que l'auteur, avant de rien publier de nouveau, se soumît à une discipline un peu sévère et qu'il apprît le métier : il a encore besoin de faire des gammes.
J. Monthizon.

Ed. White. *Terres de Silence*, traduction de J. Delamain. — Paris, Stock, 1911, in-12, 3 fr. 50. — Deux trappeurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson poursuivent un Indien, débiteur infidèle, à travers les solitudes du Nord-Est canadien : un sujet de Fenimore Cooper, un récit bien conduit, relevé de quelques touches d'une poésie farouche à la Kipling, et de quelque émotion sentimentale par le dévouement d'une jeune Indienne, passionné et silencieux jusqu'à la mort. L'intérêt principal est dans l'exaltation de l'énergie anglo-saxonne aux prises avec les forces muettes du désert glacé. La traduction est aisée et semble fidèle.
J. B.

E. Bodin. *Au pays des Brandes Fleuries.* — Paris, Union internationale d'éditions, 1910, in-12, 2 fr. 50. — *La Jolie Lande.* — Paris, Albin Michel, 1911, in-12, 2 fr. — C'est à la lande charentaise que sont consacrés ces deux livres. Le second est un roman militaire ; il faut le regretter ; car les récits de bataille y sont

parfaitement insipides, et l'imagination de M. Bodin se satisfait à trop bon compte dans l'agencement de péripéties trop prévues, dont nulle originalité d'analyse ou de sentiment ne renouvelle l'intérêt défraichi. Ce qui vaut d'être retenu dans ce livre, vous le retrouverez moins dispersé dans « le Pays des Brandes Fleuries », recueil de nouvelles qui révèle d'ailleurs les mêmes insuffisances d'invention et d'observation psychologiques (j'en excepte « Un Vieux », plein d'observations malicieuses, le meilleur récit du livre), mais d'où s'exhale une forte odeur de terroir, grâce à la sympathie du conteur pour les paysans landons, à sa bonne humeur verveuse, à la saveur de la langue paysanne dont il possède les tours et le vocabulaire. Mais pourquoi gâter ces excellentes qualités par tant d'images clichées, tant de citations pédantesques (Hugo, Ch. d'Orléans, O. Reclus...), et tant de phrases prétentieuses, comme : « Le mécanicien avait troublé son jeune cœur de fauvette naïve » ? C'est là du journalisme, et du pire. P. Tuffrau.

H. G. Wells. *Effrois et Fantasmagories*, traduit par H. D. Davray et B. Kozakiewicz, 4e édition. — Paris, Mercure de France, 1911, in-12, 3 fr. 50. — Encore du Wells première manière. Et sans doute, ici encore, la nouvelle à sensation dépasse le niveau du « penny dreadful », du roman-feuilleton. Il y a dans ce recueil de onze histoires un sens ingénieux de la terreur, de l'imagination précise, quelque psychologie, et même de l'humour, quoique pas du plus fin. Mais on ne peut s'empêcher de regretter que ces divertissements de veillée soient inlassablement offerts au public, quand la plupart des grands romans récents ne sont pas traduits. Au total, ce volume réussit à donner quelques petits frissons, échoue à en donner quelques autres, et n'est pas malsain.

L. Cazamian.

HISTOIRE.

H. Thédenat. *Le Forum romain et les forums impériaux*. — Paris, Hachette, 1911, 5e édition, in-12, 3 plans, 62 gravures ou plans, 8 photogravures, 5 fr. — Nous nous bornons à signaler la 5e édition corrigée et remise au point de ce commode et savant ouvrage, dont le *Bulletin des Bibliothèques populaires* a rendu compte (1908, p. 136). Nous rappelons qu'il comprend : 1° une histoire du Forum, depuis l'antiquité jusqu'en 1910, et de ses monuments ; 2° un guide pour visiter le Forum, une sorte de Baedeker qui serait fait par un membre de l'Institut ; 3° en Appendice, le texte des inscriptions conservées dans la maison des Vestales et un tableau de leur concordance avec le *Corpus ;* 4° la bibliographie du sujet. Sans parler de son intérêt propre, il est un complément indispensable aux manuels d'institutions romaines. J. Lasale.

Les grands philosophes français et étrangers. Pascal. — Paris, L. Michaud, [1911], in-12, 2 fr. — Impression généralement correcte, caractère lisible, papier passable, douze gravures (portraits, fac-simile, vues de Port-Royal), format dense et commode. Introduction précise, de M. P. Archambault; sans prétention à l'originalité ni à l'érudition, mais d'après des travaux récents, surtout ceux de M. Brunschwicg, elle fait bien connaître Pascal et sa philosophie. Puis, en cent pages, les *Pensées*, groupées autour de quelques idées centrales ; il n'y manque que les preuves par les miracles, prophéties, la partie la moins vivante, pour nous, de l'*Apologie*. Puis quatre-vingts pages d'opuscules, les principaux textes scientifiques. Rien d'essentiel n'est écarté... que les *Provinciales*, qui pourtant n'ont pas qu'un intérêt littéraire ou historique. Donc, quiconque sait lire et juger peut, dans ce volume de poche, se faire une idée personnelle de Pascal. Mais le dessein de la collection exclut les notes. Ici, peut-on s'en passer sans risques d'erreur, et pour lire l'Introduction même où ces mots : *épistémologique*, *hétéronomie*, etc., font tache sur un exposé d'ailleurs simple ? A qui précisément s'adresse ce livret de forte vulgarisation ? Oserai-je dire que pour refaire ses classes ou y suppléer, les *bonnes* éditions classiques me paraissent tout indiquées ? J. Bury.

P. Bliard. *Jureurs et insermentés* (1790-1794). — Paris, E. Paul, 1911, in-8, 5 fr. — Utilisant le fonds du tribunal révolutionnaire aux Archives nationales, M. l'abbé Bliard, S. J., prétend donner un tableau exact du clergé constitutionnel, dans son personnel et son activité. Sa documentation unilatérale, surtout son hostilité contre les membres de ce clergé, éclatant en des violences de langage tumultueuses, donnent à penser que son entreprise est vaine : pour lui, les jureurs ont été avides d'argent, faibles d'esprit, respectueux jusqu'au fétichisme de la loi, lâches, et c'est avec bien du mal qu'il admet que certains aient pu avoir la foi. B. G.

R. Boubée. *Camille Jordan en Alsace et à Weimar*. D'après des documents inédits. Avec un portrait. — Paris, Plon-Nourrit, 1911, in-16, 3 fr. 50. — Aimables lettres pour gens de loisir qui s'intéressent aux amitiés et bavardages familiaux de jeunes filles et jeunes femmes morales, sensibles, pieuses, bien nées, bien élevées, très occupées d'elles-mêmes cependant, un peu fades, assez compassées, d'intentions excellentes mais d'esprit vide, comme les amies alsaciennes et allemandes de Camille Jordan : la future Madame Degérando (à qui les griffes pousseront), les graves demoiselles de Berckheim, Madame de Schardt, etc. Les plus intéressantes nous introduisent sans grand profit dans les cercles de Weimar. D'autres nous initient agréablement à la vie intime d'Augustin et Scipion Périer, trop perdus dans le rayonnement du grand frère Casimir. Les dernières soulèvent un petit problème assez curieux. Jordan n'aurait pas toujours été le clérical bruyant et convaincu que donne à croire son fameux discours sur les cloches : il aurait affiché plus de foi qu'il n'en avait, et demandé le secret à ses amis sur sa tiédeur intime. C'est du moins ce dont Monnier l'accuse. M. Boubée propose une explication ingénieuse de ce mystère. H. Ménegay.

P. Cornu. *Corot*. — Paris, Michaud, 1911, in-12, 54 gravures, 2 fr. 50. — Ce petit livre de vulgarisation est étudié avec précision et finesse ; il s'accompagne d'extraits très bien choisis des carnets et de la correspondance de Corot ; les illustrations nombreuses sont variées et typiques. C'est un ouvrage sérieux qui prépare utilement à la lecture du grand ouvrage de M. Moreau Nélaton.
L. Rosenthal.

Les Milliet. IX. *La guerre de France et le premier siège de Paris* (1870-71). — Paris, Cahiers de la Quinzaine, 8, rue de la Sorbonne, oct. 1911, 3 fr. 50. — Nous avons signalé (*Revue*, I, p. 176) les premiers fascicules de cette « Histoire d'une famille de républicains fouriéristes », racontée, d'après ses archives, par un de ses membres, et dit l'agrément qu'on y trouve, l'estime qu'elle inspire. Cette histoire, un peu longue, en est aujourd'hui à son neuvième fascicule et à 1870-71. On se dit toujours, en la lisant : « Quels braves gens ! » N.

G. Geffroy. *Les Gobelins*. — *Figaro illustré* de mars 1911, avec 100 gravures, 3 fr. — Cette étude cursive accompagnée d'illustrations nombreuses et caractéristiques est surtout intéressante dans la partie où M. Geffroy expose l'impulsion qu'il a donnée à la manufacture depuis qu'il en est le directeur et où il commente les tapisseries dont il a, aux applaudissements des gens de goût, demandé les cartons à Chéret, à Willette, à Claude Monet ou à Ranson.
L. Rosenthal.

SOCIOLOGIE.

R. Meynadier. *L'idée républicaine dans les pays monarchiques d'Europe*. — Paris, Alcan, 1911, in-18, 3 fr. 50. — Le titre est inexact : M. Meynadier n'a pas étudié en Espagne, en Italie, en Hongrie, en Belgique et en Hollande les livres ou les journaux par lesquels s'est exprimée la doctrine républicaine ; il s'est préoccupé de décrire dans ces divers pays l'évolution démocratique de la forme monarchique, évolution déterminée par des facteurs propres à chacun d'eux, et

en a tiré la conclusion que du moins, dans les divers cas abordés, les partis conservateurs ont su s'approprier les formules démocratiques et en réaliser en partie le contenu. La méthode de M. Meynadier n'est malheureusement ni très nette, ni très sûre, et l'on ne discerne pas du tout les raisons du choix qui l'a porté vers les cinq pays énumérés ; c'est un livre de pure actualité, la partie historique de ses notices y reste en effet bien faible, — mais on y trouvera, à cet égard, d'utiles indications sur le jeu des partis aux prises. La préface de M. G. Hanotaux n'ajoute rien à l'intérêt du volume. B. G.

VOYAGES.

F. Gregorovius. *Promenades italiennes : I. Rome et ses environs ; II. Palerme, Syracuse, Naples, Ravenne.* Adapté de l'allemand par Mme Jean Carrère. — Paris, Plon, in-16, chaque vol. 3 fr. 50.— L'ouvrage de Gregorovius, dont Mme Jean Carrère, femme de l'actif et brillant correspondant du *Temps* à Rome, nous donne une édition française (bien française, c'est-à-dire allégée), est vieux d'un demi-siècle. Que de « promenades italiennes » depuis, surtout en ces dernières années ! L'ancêtre résiste fort bien à la comparaison avec les jeunes. Le mélange de l'érudition avec la description poétique y produit quelquefois son ordinaire effet de bizarrerie ; mais au moins l'érudition est ici solide, et quant à la partie poétique, la plume alerte de la traductrice me paraît en avoir fort bien rendu la touche large, sérieuse, sans coquetterie. La plupart des lieux décrits dans ces deux volumes (Subiaco, campagne romaine, monts volsques, plages latines, mont Circeo, monts Sabins, Ombrie) n'ont guère changé depuis 1860 : ainsi l'ouvrage, en même temps qu'un intérêt historique, a une valeur actuelle, qui sans doute n'échappera pas au grand public. J. Luchaire.

Visions d'Autriche (Impressions et récits). — Paris, Grasset, 1911, in-8, 3 fr. 50. — Un M. Th. Steinherz, qui « a fait dans toute la France des conférences sur l'Autriche », a cru devoir demander à un certain nombre d'écrivains français des « impressions personnelles » sur ce pays. On lui a envoyé naturellement des bouts d'article disparates et pour la plupart insignifiants. M. Tristan Bernard, qui n'est jamais allé en Autriche, a fait là-dessus quelques pantalonnades, en manière de préface. L'ensemble n'a d'excuse que les 105 illustrations photographiques dont il est orné ; quelques-unes sont charmantes. M. L.

PHILOSOPHIE ET SCIENCES.

N. Kostyleff. *La crise de la psychologie expérimentale.* — Paris, F. Alcan, 1911, in-16, 2 fr. 50. — Selon M. Kostyleff, la psychologie expérimentale (psychophysique, psychophysiologie, psychométrie) subit une crise. Son labeur fut immense, mais désordonné. Elle a multiplié les expériences fragmentaires, sans objet, sans idée directrice, sans intérêt, sans lien. Il faut renoncer à utiliser, à classer ces « documents trop nombreux, hétérogènes et de valeur inégale ». En fait tous les essais de synthèse ont échoué (Toulouse, Vaschide, Piéron, Binet). On ne réussit plus qu'à donner « une caractéristique psychologique des individus », qu'à établir « une échelle métrique de l'intelligence ». La psychologie se détourne de la science, s'oriente « vers les questions pratiques et sociales », devient un art pédagogique. Mais voici qu'une école nouvelle se fonde à Wurzbourg, qui s'adresse à des sujets de choix et remet en honneur l'introspection. Sa méthode, dite du *questionnement*, est « séduisante », mais « trompeuse ». M. Kostyleff voudrait qu'elle restât « un moyen auxiliaire » de la psychologie expérimentale et que celle-ci gardât la prééminence. Il suffirait pour cela de faire cesser la « désharmonie » entre les tests, de nature physique et nettement *motrice*, et les images mentales, envisagées comme des *phénomènes statiques*. Remplaçons « l'image » par le « réflexe » et organisons une étude systématique des réflexes,

et la psychologie sera fondée. M. Kostyleff croit ainsi conjurer par un programme nouveau la crise qu'il dénonce. Nous croyons qu'il a mieux diagnostiqué le mal qu'indiqué le remède. L. DUGAS.

Puériculture et hygiène infantile. Conférences faites pour l'enseignement des jeunes filles sous la présidence de MM. Georges Lyon et Th. Barrois. — Paris, Alcan, in-12, 3 fr. — Cette deuxième série comprend 12 conférences faites par des professeurs de la Faculté de Médecine de l'Institut Pasteur. C'est un ensemble de conseils utiles sur des sujets très divers choisis au hasard des compétences médicales : alimentation de l'enfant, médication, prophylaxie, hygiène du système nerveux, de la peau, de la chevelure, vie scolaire, etc. L'intelligente initiative de M. le Recteur G. Lyon souligne une lacune de l'enseignement des jeunes filles, et montre l'importance que devrait avoir dans cet enseignement l'étude de l'hygiène et de la puériculture unie à celle de l'économie domestique. M. G.

E. MICHEL. *Chateaubriand. Interprétation médico-psychologique de son caractère.* — Paris, Perrin, 1911, in-16, 2 fr. 50. — M. Michel veut expliquer par l'hérédité les particularités qu'il juge morbides du caractère de Chateaubriand, cela afin surtout de rendre à l'écrivain la justice qui lui est due, en le montrant plus ou moins irresponsable. Nous augurons de ce dessein scientifique qu'il possède des données spéciales sur les ascendants de Chateaubriand. Mais à ce point de vue la lecture du livre nous déçoit grandement, car on n'y trouve que quelques traits tirés des *Mémoires d'Outre-Tombe.* Nous apprenons finalement que si Chateaubriand « n'a jamais été aliéné, tout en étant voué de naissance à l'insanité », c'est parce qu'il a été sauvé par le travail. — Comme étude biographique médicale, il faut signaler à l'auteur, qui paraît l'ignorer, le livre d'un de ses devanciers ; le Dr Massoin : *Chateaubriand, essai médical et littéraire.* Hayez, Bruxelles. A. CASSAGNE.

Dr J. GUIART. *Les parasites inoculateurs de maladies.* — Paris, Flammarion, 1911, in-12, 107 figures, 3 fr. 50. — L'ouvrage comprend deux parties. Dans la première, l'auteur étudie le rôle des insectes suceurs de sang dans la transmission de certaines épidémies : rôle des moustiques pour le paludisme, la filariose, la fièvre jaune ; des mouches pour le charbon, la maladie du sommeil ; des puces pour la peste, la pneumonie, etc. La deuxième partie traite des vers intestinaux : le Dr Guiart les considère comme des vers inoculateurs de maladies telles que l'appendicite, la fièvre typhoïde, le choléra, etc. Aussi préconise-t-il avant tout traitement la cure vermifuge par le thymol. Malheureusement, G. Raillet a prouvé que les parasites de l'appendice n'étaient jamais tués par le thymol, même administré à fortes doses. Cette partie du livre est insuffisante ; elle aurait dû être complétée par une étude plus détaillée sur les migrations des divers ténias et leurs modes variés de propagation par le bœuf, le porc, les poissons et par les animaux domestiques. Tel qu'il est, l'ouvrage est instructif ; le Dr Guiart, professeur à la Faculté de Médecine de Lyon, a pris soin de donner, au début, de très claires explications anatomiques illustrées de dessins personnels et qui permettent de comprendre aisément le mécanisme de la pénétration des microbes dans le sang, les organes, l'intestin. Ce petit volume peut être donné comme le modèle des livres de vulgarisation ; il intéresse le lecteur en faisant jouer sous ses yeux les phénomènes intimes de la vie, en lui faisant suivre en maints endroits (paludisme, fièvre jaune) l'évolution lente et sûre du progrès scientifique, et cela, sans le distraire par des anecdotes puériles et sans le rebuter par un étalage de termes techniques. Mme G. RUDLER.

TABLE DES MATIÈRES

TOME VI — (1911)

ARTICLES DE FOND.

Le prix Goncourt en 1910 (J. Bury). 1
Principales publications (1900-1910) sur la poésie française au XVIe siècle (H. Chamard) 21
Les ouvrages de vulgarisation scientifique (L. Houllevigue) 41
Livres récents sur l'Angleterre contemporaine (L. Cazamian) 61
Claude Farrère (A. d'Estournelles de Constant). 81
La réforme de l'Institution militaire de la France (Nogaret) 101
L'Œuvre de J.-H. Fabre (E. Brucker) 121
Deux études récentes sur la première commune révolutionnaire (C. Bloch) . 141
Un livre sur le Culturkampf (Ch. Andler) 161
L'Autobiographie de Stanley (L. Gallois). 181

COMPTES-RENDUS.

Littérature.

Acker (P.), Les Exilés (M. Lange). 146
Adam (P.), Le Rail du Sauveur (L. Cazamian) 54
Allorge (H.), L'Essor éternel (J. Morel) 54
Angellier (A.), Dans la lumière antique, Les Scènes (J. Bury). 185
Anthologie des prosateurs français contemporains, Tome I. Les Romanciers (J. Bury) . . 54
Apollinaire (G.), L'Hérésiarque et Cie (J. Bury) 1
Aranha (Graça), Chanaan (L. Barrau-Dihigo) 167
Audoux (M.), Marie-Claire (J. Bury) 1
Augé-Chiquet (M.), Édition critique des Amours de J.-A. de Baïf (H. Chamard) 21
Barrie (J. M.), Piter Pan dans les Jardins de Kensington (M. Morel) 135
Baumann (E.), La Fosse aux lions (J. Merlant) 116
Berthet (A.), Les Expériences d'Asthénéia au Jardin de la Connaissance (M. Morel) . . 155
Bertin (C.-E.), Nos plus beaux rêves (A. C.) 36
Bodin (E.). Au pays des brandes fleuries (P. Tuffrau). . . . 196
— La Jolie Lande (P. Tuffrau). 196
Boissière (J.), Propos d'un intoxiqué (P. Dubois) 143
Bojer (J.), Sous le ciel vide (J. Lancret). 125
Bouchor (M.), La Maison du Peuple (J. Bury) 177
Bourcier (E.), La Rouille (A. d'Estournelles de Constant). . 108
Brunot (F.), Macette de Mathurin Régnier publiée et commentée (H. Chamard). 21
Catulle-Mendès (Jane), Les petites confidences. Chez soi (J. Merlant). 74
Chamard (H.), Édition critique des Œuvres Poétiques de J. du Bellay (H. Chamard). . . . 21
— Édition critique de la Deffence et Illustration de la Langue Françoyse par J. du Bellay (H. Chamard) 21
Chanson (La) française du XVe au XXe siècle (J. Monthizon) . . 54
Chénier (André), Œuvres complètes, Tome II. Publiées par P. Dimoff (J. Merlant) . . . 97

Clasicos Castellanos. Santa Teresa, Las Moradas. Tirso de Molina, Obras (L. Barrau-Dihigo) 36
Combe (T.), Enfant de commune (J. Lancret). 126
Comte (Ch.), Édition critique des Tragédies saintes de Louis des Masures (H. Chamard) . . . 21
Conan Doyle (A.), Micah Clarke ; I : Les Puritains (L. Cazamian) 97
Crane (Stephen), La Conquête du courage (Capitaine Mirvalle). 184
Cyril (V.), Une main sur la nuque (P. D.) 17
Dagen (E.), Le Père Billon dans sa ferme (J. Bury) 165
Dedieu (J.), Édition critique de l'Art Poétique Français par P. de Laudun d'Aigaliers (H. Chamard) 21
Dormier (C.), Le Val d'Amour (J. Bury) 74
Duclos, Histoire de Madame de Selve (M. P.) 176
— Épigrammes françaises (E. Estève). 196
Epuy (M.), Anthologie des humoristes anglais et américains (L. Cazamian) 97
Espé de Metz (Dr G.), Le Couteau (Dr M. Herer) 97
Farrère (Cl.), Fumée d'Opium, Les Civilisés, L'Homme qui assassina, Mademoiselle Dax, jeune fille, Les Petites Alliées, La Bataille, La Maison des hommes vivants (A. d'Estournelles de Constant) 81
Fogazzaro (A.), Leila (J. Merlant). 183
Gaiffe (E.), Édition critique de l'Art Poétique Françoys de Thomas Sebillet (H. Chamard). . 21
Gohier (U.), Un peu d'idéal (P. D.) 155
Gohin (F.), Édition critique des Œuvres Poétiques d'Antoine Héroet (H. Chamard) . . . 21
Harel (P.), Hobereaux et villageois (J. Merlant). 135
Heine (Henri), Poèmes et Chants, Reisebilder, De l'Allemagne (Ch. Andler) 84
— Chansons et Poèmes. Transcriptions en rimes françaises par Maurice Pellisson (Ch. Andler). 84
Hermant (A.), Histoire d'un fils de roi (D. Mornet) 64
— Le premier pas (J. Lasale). . 134
Hourticq (Mme L.), Les plus beaux contes de tous les pays (J. Bury) 96
Jakobowski (C.), Werther le Juif (P. D.) 74
Jaudon (P.), Dieudonné Tête (A. Beau) 155
Lapaire (H.), Les Demi-Paons (M. Morel) 116
Laumonier (P.), Édition critique de la Vie de Ronsard par Claude Binet (H. Chamard) . 21
Lavaud (G.), Des Fleurs, pourquoi... (J. Morel) 28
Leblond (M.-A.), Les Jardins de Paris (J. Bury). 27
Le Guet (M.), Les Contes du Pays noir (J. B.) 35
Lichtenberger (A.), Juste Lobel, Alsacien (M. Lange) 146
Machado de Assis, Quelques contes (L. Barrau-Dihigo) . . 17
Machard (A.), Histoire naturelle et sociale d'une bande de gamins sous la troisième République (G. Lanson) 96
Mauriac (F.), L'Adieu à l'adolescence (J. B.). 156
Maury (F.), Sonnets à la Femme (J. M.) 177
Melegari (Dora), Mes filles (J. Merlant). 44
Mestrallet (J. M.), Dans l'Espace (J. Monthizon) 36
Millioud (A.), Le Pâturage de Niedens (J. Lancret) 83
Monique, Dans les Ténèbres (J. M.) 35
Montesquiou (R. de), La Petite Mademoiselle (J. Marsan) . . 25
Morel (M.), Violettes et primevères (F. Gaiffe) 75
Moselly (E.), Joson meunier (M. Lange) 74
Pardo Bazan (Mme de), Le Château de Ulloa (L. Barrau-Dihigo) 144
— Mère Nature (L. Barrau-Dihigo). 144
Péguy (Ch.), Œuvres choisies (Pons Daumelas) 123
Pensée (La) d'Ed. Rod. Morceaux choisis (J. Merlant) 155
Pergaud (L.), De Goupil à Margot (J. Bury) 1
Pernot (H.), Anthologie populaire de la Grèce moderne (Em. Cahen) 17
Poe (Edgar), Les Lunettes (A. Cassagne) 177
Quantin (A.), Histoire prochaine (M. Lange). 35

Rabelais pour la jeunesse (L. Sudre) 116
RAMUZ (F.), Aimé Pache, peintre vaudois (J. Lancret) 165
REBOUX (P.), La Petite Papacoda (J. Bury) 43
RENAUD (J.), Les Inféconds (J. Monthizon). 196
REVON (M.), Anthologie de la Littérature Japonaise (G. Weulersse) 116
ROD (E.), Le Pasteur pauvre (J. Merlant). 5
ROSNY (J. H.) aîné, La guerre du feu (G. Lanson) 63
ROUPNEL (G.), Nono (J. Bury) . 1
RUDYARD KIPLING, Rewards and Fairies (L. Cazamian) . . . 108
SCANTREL (Y.) [SUARÈS]. Sur la Vie (M. Pellisson). 98
TERMIER (Jeanne), Derniers Refuges (J. Morel) 75
TROUFLEAU (Ch.), Ici commence (G. Lanson) 7
VAGANAY (H.), Édition critique des Amours de Ronsard (H. Chamard) 21
VRONCOURT (R.), Huysmans et l'Ame des foules de Lourdes (M. Drouin) 36
WELLS (H. G.), The new Machiavelli (L. Cazamian) 166
— Effrois et fantasmagories (L. Cazamian) 197
WEYSSENHOF (J.), Vie et opinions de Sigismond Podfilipski (J. Legras) 177
WHITE (Ed.), Terres de silence (J. B.). 196
WILLY (Colette), La Vagabonde (M. Pellisson) 6

Histoire politique.

ALBERT-PETIT (A.), Histoire de Normandie (Ch.-V. L.) . . . 138
ALBIN (P.), Les grands traités politiques (B. G.). 77
ANDLER (Ch.), Les Origines du socialisme d'État en Allemagne (C. Bouglé). 187
AULARD (A.), Napoléon Ier et le monopole universitaire (C. Bloch) 87
BLIARD (P.), Jureurs et insermentés (B. G.). 198
BOUBÉE (R.), Camille Jordan en Alsace et à Weimar (N. Ménegay). 198
BOURGEOIS (E.), La diplomatie secrète au XVIIIe siècle (M.-R. Bernard). 169
BRÆSCH (F.), La Commune du 10 août 1792 (C. Bloch). . . 141
BROUGHTON (Lord), Napoléon, Byron et leurs contemporains (B. G.) 56
CAZAMIAN (L.), L'Angleterre moderne. Son évolution (G. Rudler) 129
CHAVAGNES (R. de), La vérité sur la Russie (J. Legras) 78
CHUQUET (A.), Lettres de 1792. Lettres de 1793. Lettres de 1813. Lettres de 1815 (M. Pol). . . 178
DAUDET (E.), Une vie d'ambassadrice au siècle dernier. La princesse de Lieven (B. G.) . . . 136
DIVERS, Histoire des partis socialistes en France (G. Bourgin) . 157
DODU (G.). Le parlementarisme et les parlementaires sous la Révolution (G. B.) 135
ESPITALIER (A.), Napoléon et le roi Murat (G. B.). 18
EVANS (Dr), Mémoires (P. Lacombe) 28
FILON (A.), L'Angleterre d'Édouard VII (L. Cazamian) . . 61
FLEISCHMANN (H.), Mémoires de Charlotte Robespierre (B. G.) . 38
FRIBOURG (A.), Discours de Danton. Édition critique (M. P.) . 17
GOYAU (G.), Bismarck et l'Église (Ch. Andler) 161
LACOMBE (P.), La Première Commune révolutionnaire de Paris et les Assemblées Nationales (C. Bloch) 141
LATREILLE (C.), Après le Concordat. L'opposition de 1803 à nos jours (C. Bloch) 76
LEVASSEUR (E.), Histoire du Commerce de la France (G. Renard). 69
MARION (M.), Les impôts directs sous l'ancien régime (G. Bourgin) 47
MEYER (A.). Ce que mes yeux ont vu (P. Dubois). 111
MILLET (P.), La Crise anglaise (L. Cazamian). 11
Milliet (Les). La Guerre de France et le premier siège de Paris (1870-71) (N.). 198
NIEDERLE (L.), La race slave (O. Dobiache-Rojdestvensky). 50
OLLIVIER (E.), Philosophie d'une guerre (1870) (M. Lange) . . 9
PERROUD (Cl.), Édition critique des Mémoires de J. P. Brissot (M. P.) 55

PICARD (E.), 1870. La guerre en Lorraine (M. Lange). . . . 157
Publications de la Société d'histoire moderne. Série des instruments de travail. II. Les ministères français (B. G.). . . . 78
SIMON (P. F.), A. Thiers, chef du pouvoir exécutif (G. Weulersse). 149
SOKOLNICKI (M.), Les Origines de l'émigration polonaise en France (J. Legras) 118
VIALAY (A.), Les cahiers de doléances du Tiers-État aux États généraux de 1789 (C. Bloch) . 37
ZURLINDEN (Général), Napoléon et ses maréchaux (P. Lacombe). 110

Histoire des idées et des mœurs.

ALMÉRAS (H. d'), La vie parisienne sous la Restauration (J. Lasale). 136
Amours et coups de sabre d'un chasseur à cheval (A. E. C. R.). 75
AUGÉ-CHIQUET (M.), La vie, les idées et l'œuvre de J.-A. de Baïf (H. Chamard). 22
BAGUENAULT DE PUCHESSE, Condillac (N. Ménegay) 135
BALDENSPERGER (F.), Études d'histoire littéraire (D. Mornet). . 7
BATIFFOL (P.), Orpheus et l'Évangile (E.-Ch. Babut) 45
BEAUNIER (A.), Figures d'hier et d'aujourd'hui (A. Cassagne) . 158
BERTAUT (J.), La jeune fille dans la littérature française (P. S.) . 99
BOURDEAUT (Abbé A.), J. du Bellay et Olive de Sévigné (H. Chamard). 22
BRETTE (A.), Propos du Siècle (G. B.) 57
BRUNOT (F.), Histoire de la langue française. T. III (L. Sudre). 121
CANAT (R.), La Renaissance de la Grèce antique (E. Cahen) . . 127
CAUDERLIER (E.), L'Église infaillible devant la Science et l'Histoire (E.-Ch. Babut) 75
CHAMARD (H.), Joachim du Bellay (H. Chamard) 21
CHEVRILLON (A.), Nouvelles Études anglaises (L. Cazamian). . 61
CHURTON COLLINS (J.), Voltaire, Montesquieu et Rousseau en Angleterre (M. P.). 117
COPPÉE (F.), Souvenirs d'un Parisien (J. Bury) 98
CORREDOR LA TORRE (J.), L'Église romaine dans l'Amérique latine (E.-Ch. Babut). 38
Correspondance de Renouvier et de Secrétan (L. Dugas) . . . 56
DAUZAT (H.), La Vie du langage (Th. Rosset). 188
DOLONNE (Abbé), Le Clergé contemporain et le Célibat (E.-Ch. Babut) 57
DUCHESNE (E.), M.-I. Lermontov (J. Legras) 18
EUCKEN (R.), Les grands courants de la pensée contemporaine (D. Parodi). 49
FAGUET (E.), Vie de Rousseau (D. Mornet). 170
GALABERT (E.), Souvenirs sur Émile Pouvillon (L. Delaruelle). 137
GAYOT (A.), Une ancienne muscadine : Fortunée Hamelin (G. Bourgin). 179
GAZIER (A.), Les Derniers Jours de Blaise Pascal (J. Bury) . . 86
GINISTY (P.), La Féerie (F. Gaiffe). 55
— Le Mélodrame (F. Gaiffe) . . 55
GOURMONT (J. de), Muses d'aujourd'hui (J. B.) 77
Grands (Les) philosophes français et étrangers. Pascal (J. Bury.). 197
GUY (H.), Histoire de la poésie française au XVIe siècle. I. L'École des Rhétoriqueurs (H. Chamard) 22
HANOTAUX (G.), La fleur des histoires françaises (M. Pol) . . 178
HAZARD (P.), La Révolution française et les Lettres italiennes (J. Luchaire) 69
HEDGCOCK (F. A.), David Garrick et ses amis français (F. Gaiffe). 156
HÉMON (F.), Bersot et ses amis (M. Pellisson) 128
HERVIER (P. L.), Charles Dickens (R. L.) 157
HOUTIN (A.), Autour d'un prêtre marié (E.-Ch. Babut). . . . 10
JUGÉ (Abbé C.), Jacques Peletier du Mans (H. Chamard) . . . 22
LABOURT (J.) et BATIFFOL (P.), Les Odes de Salomon (S. Reinach). 147
LACHÈVRE (F.), Disciples et successeurs de Théophile de Viau (M. Lange) 109
LAGRANGE (M.-J.), Quelques remarques sur l'Orpheus de M. Salomon Reinach (E.-Ch. Babut). 45
LANGLOIS (Ch.-V.), La Connaissance de la Nature et du monde au moyen âge (M. P.) . . . 47
LAUMONIER (P.), Ronsard poète lyrique (H. Chamard) . . . 22

LAUMONIER (P.), Tableau chronologique des œuvres de Ronsard (H. Chamard) 22
LEFEBVRE (A.), L'Inconnue de Prosper Mérimée (J. Marsan). 76
LEGRAND (Ph. E.), Daos (E. Cahen) 66
LUNEL (E.), Le Théâtre et la Révolution (F. Gaiffe) 38
MARIASSY (F. W.), Aperçus de philologie française (Th. Rosset). 156
MASSON (Elsie et Émile), Lettres d'amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle (L. Cazamian). 137
MASSON (P. M.), Lamartine (J. Bury). 137
MASSON-FORESTIER, Autour d'un Racine ignoré (M. Pellisson) . 37
MAYNIAL (E.), Casanova et son temps (F. Gaiffe). 126
MOLINIER (Abbé H.-J.), Mellin de Saint-Gelays (H. Chamard). 22
MORÉAS (J.), Variations sur la Vie et les Livres (M. Drouin) . . 57
MORET (A.), Rois et Dieux d'Égypte (E. Pottier) 168
Notes sur A. Comte par un de ses disciples (L. Dugas) 8
PALLARÈS (V. de), Le Crépuscule d'une idole (Nietzsche, Nietzschéisme) (M. Drouin). . . . 78
PÉGUY (Ch.), Victor-Marie, comte Hugo (M. Pellisson) 76
PERDRIZET (P.), Ronsard et la Réforme (H. Chamard). . . . 21
PHOTIADÈS (C.), George Meredith (L. Cazamian) 148
RAMON MENÉNDEZ PIDAL, L'Épopée castillane à travers la littérature espagnole (L. Barrau-Dihigo) 67
RIGAL (E.), De Jodelle à Molière (E. Estève) 169
ROCHEBLAVE (S.), Agrippa d'Aubigné (H. Chamard) 22
ROUSTAN (M.), Les Philosophes et la Société française au XVIIIe siècle (J. Monthizon) 98
SAINTE-FOI (Ch.), Souvenirs de Jeunesse (1828-1835) (J. Merlant) 178
SÉCHÉ (L.), Revue de la Renaissance fondée par (H. Chamard). 21
— La jeunesse dorée sous Louis-Philippe (N. Ménegay) . . . 136
SOREL (A. E.), Essais de psychologie dramatique (F. Gaiffe) . . 99
Souvenirs sur Guy de Maupassant par François (D. Mornet). . . 188
TRÉNEL (J.), L'élément biblique dans l'œuvre poétique d'Agrippa d'Aubigné (H. Chamard). . . 22
VALETTE (G.), Jean-Jacques Rousseau genevois (D. Mornet) . . 48
VIANEY (J.), Le Pétrarquisme en France au XVIe siècle (H. Chamard). 22
VILLEY (P.), Les sources italiennes de la « Deffense et Illustration de la Langue Françoise » de J. du Bellay (H. Chamard). . 22
VULLIAUD (P.), La Crise organique de l'Église de France (É.-Ch. Babut) 118

Histoire de l'Art.

Andrea Mantegna. L'Œuvre du maître (L. Rosenthal) . . . 98
BAYET (J.), Les édifices religieux de Paris. XVIIe, XVIIIe, XIXe siècles (L. Rosenthal) 117
BÉNÉDITE (L.), Meissonier (L. Rosenthal) 56
BERTEAUX (E.), Donatello (L. Rosenthal) 68
— Études d'histoire et d'art (L. Naby) 117
BOINET (A.), Les édifices religieux de Paris. Moyen-Age. Renaissance (L. Rosenthal) 117
CAYLUS (Cte de), Vies d'artistes au XVIIIe siècle (J. L.) . . . 37
CHRISTOL (Fr.), L'art dans l'Afrique australe (E. Pottier). . . 65
CLOUZOT (H.), Philibert de l'Orme (G. A. Hückel) . . . 37
CORNU (P.), Corot (L. Rosenthal). 198
CURZON (H. de), Meyerbeer (A. Cahen). 19
DAKE (C. L.), Josef Israels (J. Monthizon). 158
DEMAISON (L.), La cathédrale de Reims (A. E. C. R.) 55
DIVERS, L'année artistique en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie (L. Rosenthal) 157
DORBEC, Théodore Rousseau (L. R) 157
ENLART (C.), Le Musée de sculpture comparée du Trocadéro (P. D.) 138
EYMIEU (P.), L'Œuvre de Meyerbeer (A. Cahen) 19
FLEURY (G.), La cathédrale du Mans (A. E. C. R.) 55
Fra Angelico da Fiesole, L'Œuvre du Maître (E. Bertaux) . . 148
GEFFROY (G.), Les Gobelins (L. Rosenthal). 198

HOURTICQ (L.), Histoire générale de l'art. France (S. Reinach) . 131
LEMONNIER (H.), L'Art français au temps de Louis XIV (J. Locquin). 186
POUGIN (A.), Marie Malibran (D. Mornet) 149
RICCI (C.), Histoire générale de l'art. Italie du Nord (S. Reinach). 89
ROUCHÉ (J.), L'Art théâtral moderne (F. G.) 78
SCHNEIDER (R.), Quatremère de Quincy (L. Rosenthal) . . . 171
SÉAILLES (G.), Eugène Carrière (L. Rosenthal). 112
SOUBIES (A.), Almanach des spectacles, année 1909 (A. C.) . . 79
STURGE-MOORE (T.), Art and Life (L. Cazamian) 29
THÉDENAT (H.), Le Forum romain (J. Lasale) 197
Titien. L'Œuvre du Maître (H. Mandeure). 178

Sociologie.

ABEILLE (L.), L'Esprit démocratique de l'enseignement secondaire argentin (G. Lanson). . 30
ADAM (P.), Le malaise du monde latin (D. Mornet) 32
AVIGDOR (P.), L'Union libre? D'où venons-nous ? Où allons-nous? (H. Bourgin) 19
BAUDIN (P.), La dispute française (H. B.) 139
BERTILLON (Dr J.), La dépopulation de la France (P. Dubois) . 91
BOURDEAU (J.), Entre deux servitudes (H. Bourgin). . . . 39
BOURGIN (H.), Le Socialisme et la Concentration industrielle (G. Renard). 150
BROUILHET (Ch.), Revue des faits économiques de l'année 1910 (H. B.) 139
CAILLAUX (J.), L'impôt sur le revenu (G. Renard) 132
CAMBON (V.), La France au travail (R. Blanchard) 179
CAUDEL (M.), Nos libertés politiques (H. Bourgin) 30
CHESTERTON (G. K.), What's Wrong with the World (L. Cazamian) 61
FŒMINA, L'Ame des Anglais (L. Cazamian). 61
GREEF (G. de), Introduction à la Sociologie (G. Renard) . . . 172
GUESDE (J.), En garde ! (H. B.). 158
HÉBERT (G.), Guide pratique d'éducation physique (L. Savineau). 15
JAURÈS (J.), L'armée nouvelle (Nogaret) 101
KERGOMARD (Mme) et BRÈS (Mlle), L'Enfant de 2 à 6 ans (Mme G. Rudler) 119
LAFFITTE (J.-P.), Le paradoxe de l'égalité et la représentation proportionnelle (G. Renard) . 11
LAVISSE (E.), Nouveaux Discours à des enfants (J. Bury) . . . 119
LYSIS, Contre l'oligarchie financière (E. Martigny). 189
MEYNADIER (R.), L'idée républicaine dans les pays monarchiques d'Europe (B. G.). . 198
PAUL-LOUIS, Histoire du mouvement syndical en France (H. B.). 158
PHILIPPE (J.) et PAUL-BONCOUR (G.), L'Éducation des anormaux (Dr Fr. Moutier) 15
RANSSON (G.), Essai sur l'art de juger (E. Goblot) 139
RIPAULT (L.), Par delà les Frontières (J. Morel) 179
THÉRY (Edm.), L'Europe économique (H. B.) 158
WAGNER (C.), Par le sourire (D. Mornet) 112

Géographie et Voyages.

ALBERTINI (L.), L'Argentine sans bluff ni chantage (R. Blanchard). 120
ASSELIN (A.), Paysages d'Asie (P. D.) 119
AYMARD (Capitaine), Les Touaregs (A. d'Estournelles de Constant) 39
BEAUREGARD (G. de) et FOUCHIER (L. et C. de), L'Italie méridionale (P. D.) 119
BERTRAND (L.), Le Livre de la Méditerranée (M. Pol) . . . 138
BOVET (M.-A. de), Cracovie (M. Pol). 20
BRADLEY (G.), Le Canada. Empire des bois et des blés (A. Demangeon) 12
BRUNHES (J.), La Géographie humaine (Ph. Arbos). . . . 93
BURNICHON (J.), Le Brésil d'aujourd'hui (R. Blanchard) . . 40
CHITTY (J.-R.), En Chine. Choses vues (G. Weulersse) 40
CLÉMENCEAU (G.), Notes de voyages dans l'Amérique du Sud (Nogaret) 138

CRASTRE (F.), A travers l'Argentine moderne (R. Blanchard) . 13
CYRO DE AVEZEDO, Chemin faisant (L. Barrau-Dihigo) . . . 58
GARZON (E.), L'Amérique latine (J. E. Martin) 159
GAUTIER (E. F.), La Conquête du Sahara (A. d'Estournelles de Constant) 72
GÉNIAUX (Ch.), Le Maroc (A. E. C.) 79
GÉRARD (L.), A travers la Hollande (G.-A. Hückel). . . . 32
GREGOROVIUS (F.), Promenades italiennes (J. Luchaire). . . 199
HINZELIN (E.), Images d'Alsace-Lorraine (M. Lange) 19
HONORÉ (M.), L'Amérique du Sud à tort et à travers (R. Blanchard) 99
HUCHARD ROBERT, Aux Antilles (L. Gallois). 58
HYMANS (H,), Bruxelles (M. Pol). 20
KERGOLAY (J. de), Sites délaissés d'Orient (G.-A. Hückel) . . 51
KLEIN (Abbé), L'Amérique de demain (Ch. Seignobos). . . 20
LEBEAU (H.), Otahiti (J. E. Martin) 79
MARGE (P.), Voyage en automobile dans la Hongrie pittoresque (M. Pol), ... 39
MOREL-PAYEN (L.), Troyes et Provins (J. L.). 79
ORLÉANS (Duc d'), Chasses et chasseurs arctiques (P. Dubois). 138
PÉRIGNY (M. de), Les cinq Républiques de l'Amérique centrale (R. Blanchard). 180
RENEL (Ch.), La race inconnue (R. Blanchard). 58
ROTTACH (E.), La Chine moderne (G. WEULERSSE). 193
SARTIAUX (F.), Villes mortes d'Asie Mineure (E. Pottier). . 151
STANLEY (H. M.), Autobiographie (L. Gallois). . . . . .
Visions d'Autriche (M. L.). . . 199
WALLE (P.), Au Brésil. De l'Uruguay au Rio de Sao Francisco (L. Gallois). 71
— Au Brésil. Du Rio de Sao Francisco à l'Amazone (L. Gallois) 71

Philosophie, Technologie et Sciences.

AIRELLES (J. des), Les ruses du gibier (Ed. Griffon) 120
ANDRADE (J.), Le Mouvement (G. Sagnac). 153
BALDWIN (J. M.), Le Darwinisme dans les sciences morales (L. Blaringhem). 120
BELOT (E.), Essai de Cosmogonie tourbillonnaire (G. Sagnac). . 33
BERGET (A.), La route de l'Air (A. Durand) 40
BERR (H.), La Synthèse en histoire (Ch.-V. L.) 159
BLANCHON (H.-L.-A.), Exploitation productive des oiseaux de basse-cour (M. R.). 40
BROCQ-ROUSSEAU et GAIN (E.), Les ennemis de l'avoine (L. Blaringhem). 140
BUAT (E.), L'artillerie de campagne (Capitaine Mirvalle) . . 95
CANTONNET (P.), BONNEAU (R.), etc., Notions générales de Médecine, d'Hygiène et de soins aux malades (Dr J. Philippe) . 34
CLAPARÈDE (E.), Psychologie de l'enfant et pédagogie expérimentale (L. Dugas). 180
COLSON (A.), L'essor de la chimie appliquée (L. Houllevigue) . . 73
— Contribution à l'histoire de la chimie (G. Sagnac). . . . 194
COMBARIEU (J.), Le Chant choral (A. Cahen) 59
Conditions (Les) du travail aux Etats-Unis (G. Renard) . . . 59
CUÉNOT (L.), La Genèse des espèces animales (L. Blaringhem). 52
CYON (E. de), L'Oreille (L. Blaringhem) 175
DEJERINE (J.) et GAUCKLER (E.), Les manifestations fonctionnelles des psychonévroses (Dr F. Moutier). 154
DUBUISSON (A.), Positivisme intégral (L. Dugas). 100
DUFOUR (Dr H.), Manuel de Pathologie à l'usage des sages-femmes et des mères (Dr M. Herer) 160
EISENMENGER (G.), La Géologie (Ch. Jacob). 160
EMERSON (R. W.), Société et solitude (L. Dugas) 159
GASTÉ (M. de), Réalités imaginatives... Réalités positives (L. Blaringhem). 72
GAUTHIER (J.) et CAPELLE (L.), Traité de composition décorative (R. Morel) 58
GAUTIER (E.), L'année scientifique et industrielle (L. Houllevigue). 152
GOLDSCHMIDT (R.), Les Aéromobiles (A. Durand). 195

GRAETZ (L.), L'Électricité et ses applications (L. Houllevigue) . 13
GUIART (J.), Les parasites inoculateurs de maladies (Mme G. Rudler). 200
HECKEL (Dr F.), Grandes et petites obésités (Mme G. Rudler) . 115
HOSPITALIER et ROUX (G.), Formulaire de l'électricien et du mécanicien (R.-M. L.) . . . 140
HOULLEVIGUE (L.), Le Ciel et l'Atmosphère (G. Sagnac) . . 133
HUFFEL (G.), Économie forestière (Ed. Griffon) 14
JACOB (B.), Lettres d'un philosophe (J. Merlant). 193
JANET (P.), L'état mental des hystériques (Dr F. Moutier) . . . 134
JEUDON (L.), La Morale de l'Honneur (E. Goblot) 132
JOELL (Marie), Un nouvel état de conscience (Dr Fr. Moutier). . 20
KEARTON (R. et C.), La vie des oiseaux et des insectes, surprise par la photographie (M. R.). 140
KOSTYLEFF (N.), La crise de la psychologie expérimentale (L. Dugas 199
LAMBLING (E.), Précis de Biochimie (L. Houllevigue). . . 176
LASSABLIÈRE (P.), Annuaire et Guide pratique d'Hygiène (Dr J. Philippe). 180
LECLERCQ (Dr A.), Les Maladies de la Cinquantaine (Dr J. Philippe). 80
LEHNERT (G.), La Technique du froid (G. Sagnac) 80
LEMOINE (G.-H.), Traité d'Hygiène militaire (Dr M. Herer) . 20
LESAGE (A.), Traité des maladies du nourrisson (Dr Fr. Moutier). 60
LESSARD (L.), La voiture de tourisme (R.-M. L.) 60
LEVITRE (J.), Alphabet du Piégeage (Ed. Griffon) 79
LONDE (P.), La Médecine préventive du premier âge (Dr M. Herer) 80
MARTINET (Dr A.), Les aliments usuels (Dr J. Philippe). . . . 53
MÉNARD (A.), Analyse et critique des principes de la psychologie de W. James (L. Dugas). . . 139
MEUNIER (St.), L'évolution des théories géologiques (Ch. Jacob). 95
MICHEL (E.), Chateaubriand. Interprétation médico-psychologique de son caractère (A. Cassagne). 200
MILLOCHAU (G.), De la Terre aux Astres (G. Sagnac). 60
NICOLAÏ (F.), L'esprit de taquinerie (P. D.) 100
OSTWALD (W.), Esquisse d'une Philosophie des Sciences (Ph. A.) 152
PATISSIÉ (C.), Initiation à la Composition décorative (M. Morel). 160
PETIT (G.-E.) et BOUTHILLON (L.), T. S. F. La Télégraphie, la Téléphonie sans fil (G. Sagnac) . 120
Puériculture et hygiène infantile (M. G.). 200
RAMSAY (Sir W.), La Chimie moderne (A. Job). 113
RICHET (Ch.), L'Anaphylaxie (Mme G. Rudler) 100
ROUBINOVITCH (J.), Aliénés et anormaux (Dr Fr. Moutier). . 40
SAUVAIRE-JOURDAN (A.), La Marine de guerre (J. Assailly). . 80
SEGOND (J.), La Prière (D. Parodi) 173

Imp. F. PAILLART, Abbeville. *Le Gérant :* Éd. CORNÉLY.

122604

P
LF
R

Revue Critique des Livres Nouveaux
Vol. 6. 1911.

DATE. | NAME OF BORROWER

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED